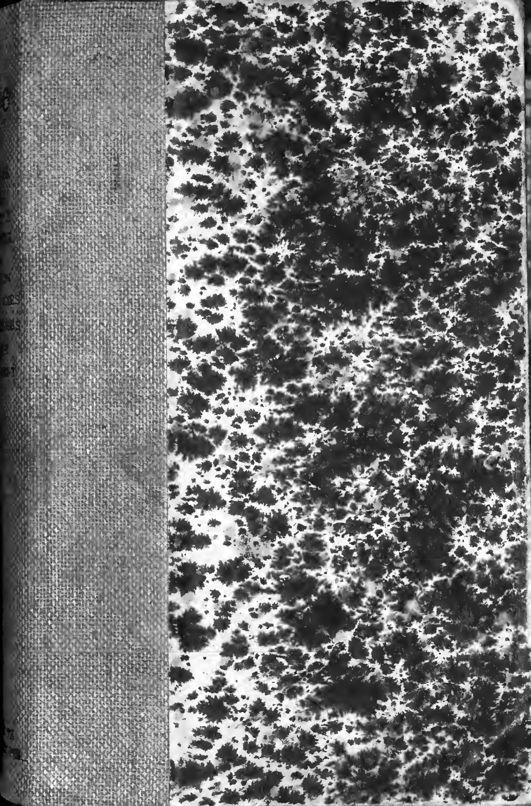






HIERONYMI

FRACASTORII

DE CONTAGIONIBVS,

ET CONTAGIOSIS MORBIS,

& eorum curatione

LIBRI III.



LES TROIS LIVRES

DE

JÉRÔME FRACASTOR

SUR

LA CONTAGION, LES MALADIES CONTAGIEUSES ET LEUR TRAITEMENT

Traduction et Notes

PAR

Léon MEUNIER, docteur en médecine





PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES
PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE
4, RUE ANTOINE-DUBOIS, 4

1893

Il nous a paru curieux, à une époque où les questions d'infection, de contagion et de virus sont à l'ordre du jour dans le monde scientifique et médical, de rechercher s'il n'y avait pas dans les auteurs anciens de traces des doctrines actuellement en faveur sur ces différents sujets. Nos recherches n'ont pas été infructueuses; car, dans la première moitié du XVIe *siècle, nous avons trouvé un petit traité en trois livres, intitulé :* De la contagion, des maladies contagieuses et de leur traitement, *qui nous semble avoir, dès ce moment, posé le problème de l'infection et des germes — et l'avoir résolu — autant que le permettaient les connaissances scientifiques de ce temps-là* [1].

Ce traité a été écrit par Fracastor, l'auteur fameux du poème latin sur la Syphilis, qui a eu l'honneur de plusieurs traductions françaises, dont la dernière en date (1869) *est due à la plume élégante et autorisée de M. le Professeur Fournier. Ce poème, le nom de Syphilis accepté et désormais consacré par l'usage dans tout l'univers médical, font de Fracastor un syphiliographe, sinon le plus célèbre parmi les anciens, du moins le plus connu.*

1 *Ces recherches ont été faites en* 1885 *et résumées dans une série d'articles qui ont paru en juin, juillet et août dans le journal* Le Praticien.

Le Fracastor que nous voudrions faire connaître ici est autre; nous voudrions, par cette traduction, montrer que Fracastor ne fut pas seulement un syphiliographe (dans la première moitié du XVI*e siècle, les syphiliographes sont légion), mais encore et surtout le premier précurseur des théories actuellement régnantes sur l'infection et la contagion.*

Ce traité n'est pas une œuvre de jeunesse. Il parut en 1546, *et Fracastor était né en* 1483. *Il avait donc alors plus de soixante ans. Il ne fut point composé à la hâte, mais en plein repos, à la campagne. On peut le considérer comme la synthèse de toute une vie médicale qui avait été frappée par deux faits :* 1° *l'apparition soudaine et la propagation si rapide en Europe du Mal Français, qui nous ont valu le poème sur la Syphilis, et* 2° *les apparitions répétées en Italie, dans la première moitié du* XVI*e siècle, de fièvres pestilentes (peste à bubons et typhus exanthématique), qui nous ont valu le petit livre que nous avons essayé de traduire le plus fidèlement possible et dont nous allons rapidement indiquer les points les plus lumineux.*

Fracastor, comme tous les médecins de son temps, avait appris la médecine et dans Hippocrate, dont les premières bonnes éditions commençaient à se répandre, et surtout dans Galien, dont les éditions étaient déjà nombreuses et très répandues. Les théories régnantes sur les fièvres étaient toutes galéniques. Or la pathogénie des fièvres pestilentes, selon Galien, ne satisfaisait pas l'esprit judicieux et scientifique de notre auteur. C'est alors qu'il osa — grande audace pour le temps — exposer une théorie personnelle, un théorème, comme il le dit lui-même, sur la pathogénie des fièvres pestilentes. Cette théorie est le point culminant de son deuxième livre, on pourrait dire de l'ouvrage tout entier. Il osa, en effet, ne pas être de l'avis de Galien, ni de J.-B. Montanus, dont l'enseignement, strictement galénique à l'École de Padoue, avait alors un grand succès. « Ce qui caractérise les fièvres pestilentes, dit-il, ce n'est « pas la putridité plus grande, ni sa localisation autour du cœur, « c'est quelque chose de spécial; ce sont des infiniment petits, qui « ne tombent pas sous nos sens, qui ou naissent dans notre corps,

« ou y sont apportés du dehors et l'infectent et vont reproduire — « germes de la contagion — une maladie absolument semblable « chez un autre. »

Si la caractéristique des fièvres pestilentes est les germes qu'elles contiennent, et si leur propriété est de pouvoir aller porter chez d'autres une même maladie ou, pour être plus exact, la contagion, qu'est-ce que la contagion (sujet du premier livre)? La contagion est l'infection passant absolument semblable d'un corps à un autre. Les phénomènes de la contagion sont d'ordre tout à fait intime et se produisent dans la substance même des corps. Étant donné que les corps sont composés de molécules très petites, c'est dans ces molécules mêmes que se produisent ces phénomènes, grâce à des infiniment petits qui agissent sur le mixte et en amènent la dissolution. Maintenant, cette contagion qui peut se faire ou par le contact seul, ou par l'intermédiaire d'un foyer, ou à distance, n'est-elle qu'une sorte de putréfaction? Non, et voici l'exemple qu'il donne : le vin peut se putréfier, et alors il sent mauvais et devient imbuvable; il peut aussi se transformer en vinaigre, et donne ainsi naissance à un corps nouveau ayant sa saveur, son odeur, sa combinaison propres. Eh bien, dans la contagion, il se passe quelque chose d'analogue. Les germes donnent à la maladie sa caractéristique, différente de la simple putréfaction, tout comme ce qui se passe dans la production du vinaigre est différent de ce qui se passe dans le vin putréfié. L'auteur n'a pas prononcé le mot de fermentation, mais il semble bien en avoir décrit le phénomène apparent : il a donc été très heureux dans le choix de son exemple, puisqu'aujourd'hui les microbes ont été assimilés aux ferments, et que c'est l'étude de ces derniers qui a conduit à l'étude des microbes pathogènes. Ces microbes pathogènes, qu'il appelle germes des contagions, il nous les décrit infiniment petits, ne tombant pas sous nos sens, très résistants, très tenaces, s'agglutinant aux humeurs, pouvant vivre des années dans un foyer et reproduire la maladie, pouvant être transportés au loin dans l'air, doués d'affinités et de propriétés diverses, — ceux-ci n'infectant que par le contact, ceux-là par l'intermédiaire d'un foyer ou encore à distance ; ceux-ci n'attaquant

que la peau, ceux-là que le poumon, d'autres que le sang ou bien la bile, etc., si bien qu'on pourrait croire qu'il les a vus.

Dans le deuxième tivre, il est question de chaque maladie contagieuse en particutier. C'est là que se trouve le chapitre le plus important de l'ouvrage au point de vue doctrinal : le chapitre qui traite de ta pathogénie des fièvres pestilentes, et dont nous avons parlé plus haut. Il faut y joindre : 1° un petit chapitre intitulé : De la Phtisie contagieuse, *qui est très curieux, et parce que c'est la première fois que dans un livre de médecine pareil titre avait été mis en tête d'un chapitre, et parce qu'il nous montre que la doctrine de la contagiosité de la phtisie, qui a déjà subi tant de fluctuations dans l'histoire de la médecine, date du* XVI*e siècle ; 2° deux chapitres très touffus sur la Syphılis et ses causes, chapitres qui ont été traduits avec le Poème sur la Syphitis, qu'ils complètent, par notre grand syphiliographe français, M. le Professeur Fournier, et qui sont intéressants à consulter pour l'histoire générale de la Syphilis.*

Le troisième livre est consacré au traitement des maladies contagieuses. La logique de ta doctrine exposée dans les deux premiers livres voulait qu'un traitement spécial fût réservé aux maladies contagieuses. Puisque ces maladies sont produites par des germes, il faut dans teur traitement diriger tous ses efforts contre eux; mais cette tutte contre les producteurs de la matadie n'est efficace qu'au début, quand tes germes n'ont pas encore pénétré dans l'organisme. De là une série de conseils et pour tuer tes germes au début, et pour tes arrêter ptus tard quand ils sont déjà en voie d'infecter l'organisme, et enfin pour les chasser du corps qu'ils infectent et des humeurs qu'its décomposent.

It n'est pas sans intérêt de trouver, au milieu de la pharmacopée de ta Renaissance, très recommandé l'emploi des poudres absorbantes, j'altais dire antiseptiques. Enfin le traitement des fièvres pestilentes a donné à Fracastor l'occasion de mettre en pleine lumière son esprit sage et phitosophique, ennemi de toute médication systématique très en honneur chez certains de ses contemporains.

Tel est ce petit livre, qui, s'il n'obtient pas un regain d'actualité

— puisqu'il traite, quoique ancien, de questions à l'ordre du jour dans le monde scientifique et médical, — nous semble cependant ne devoir pas être indifférent à ceux qui s'intéressent encore à l'histoire de la médecine [1].

L. M.

1 *Tout récemment (sept.* 1892), *M. le Dr Jules Rochard, dans un article de la* Revue des Deux-Mondes *intitulé : « La Conférence de Venise et le Choléra de* 1892, *» parle ainsi de ce traité :* « ... lorsque Fracastor eut exposé dans un livre devenu célèbre [*De contagionibus, de morbis contagiosis et eorum curatione* (*Venise*, 1546)] une doctrine de la contagion qui est arrivée jusqu'à nous et que les découvertes modernes de la science expérimentale ont confirmée sur un grand nombre de points. »

NOTICE SUR LA VIE DE FRACASTOR

J. Fracastor naquit à Vérone en 1483. Il était fils de Paul-Philippe Fracastor et de Camille Mascarelli de Vicence. Sa famille était très ancienne et pour cela considérée comme noble.

On raconte sur son enfance les deux particularités suivantes :

Il serait venu au monde avec une bouche si petite qu'on aurait été obligé de l'agrandir avec un instrument tranchant. Voici, du reste, comment J.-C. Scaliger nous le dit dans une épigramme un peu prétentieuse :

> Os Fracastorio nascenti defuit, ergo
> Sedulus attenta finxit Apollo manu.
> Inde hauri; medicusque ingens ingensque poeta
> Et magno facies omnia plena deo.

Enfin, tout jeune encore, sur les bras de sa mère, qui fut frappée de la foudre et en mourut, il fut épargné.

Il reçut chez son père une éducation très soignée, puis, devenu adolescent, il alla à Padoue, où existait une École renommée, étudier les Belles-Lettres, les Mathématiques et, pendant plusieurs années, la Philosophie sous la direction du fameux Pierre Pomponace [1]. Il y a tout lieu de croire que l'esprit positif du vieux maître ne fut pas sans influence sur la

[1] Voir *Dict.* de Bayle, art. *Pomponace.*

discipline intellectuelle de son jeune élève, qui, plus tard, s'emportera si philosophiquement contre ceux qui se contentent, pour résoudre les problèmes les plus difficiles, des propriétés occultes.

Mais la Philosophie, pas plus que les Mathématiques et les Belles-Lettres ne suffisaient à son esprit toujours en éveil. C'est alors qu'il se livra tout entier à l'étude de la Médecine avec une ardeur et un succès tels que élèves et maîtres de l'École de Padoue s'accordèrent pour lui décerner, à lui jeune homme, des honneurs réservés seulement à des hommes d'âge mûr et de grande autorité. C'est pendant cette période qu'il fréquenta toute la jeunesse célèbre de son temps :

Un Gaspard Contarini, qui fut plus tard cardinal, et qui alors écrivit contre son maître Pomponace un petit livre réfutant son traité de l'Immortalité de l'âme, considéré alors comme très entaché d'impiété ;

Un André Navagerio, poète et homme politique, qui fut ambassadeur de la République de Venise, d'abord auprès de Charles-Quint, puis auprès de François Ier, à Blois, où il mourut en 1529 « du pourpre » ;

Un Marc-Antoine Contarini, patricien de Venise ; un Jean-Jacob Bardulon, de Mantoue, philosophe émérite ; un Pomponius et un Luc Gauric, astrologues célèbres, grands faiseurs d'horoscopes, surtout Luc qui fut très en honneur à la cour d'Henri II ; un J.-B. Rhamnusio, du conseil des Dix, helléniste distingué, historien de valeur et, de plus, astrologue.

Mais les jeunes gens qu'il fréquenta le plus, ce furent les frères Turriani, dont le père, Jérôme Turriani, médecin instruit, avait une chaire à l'École de Padoue.

La guerre vint, et l'École de Padoue fut détruite. Il se préparait à retourner à Vérone, quand le chef des troupes vénitiennes, Barthélemy d'Alviani, amateur des Belles-Lettres et des hommes de talent, l'emmena à Pordenone dans le Frioul pour y fonder une Académie, dont il fut, avec les deux poètes André Navagerio et Jean Cotta, le plus bel ornement. Mais

d'Alviani, qu'il avait suivi dans différentes expéditions, fut battu et fait prisonnier par les Français qui lui imposèrent la paix d'Agnadel (1509). Alors notre jeune poète, dont les premiers essais poétiques commençaient déjà à le faire connaître, retourna dans sa patrie dévastée, où il retrouva son patrimoine dilapidé, ayant subi toutes les horreurs de la guerre.

Fracastor s'était marié pendant son séjour à Padoue; il eut plusieurs enfants, dont un seul atteignit l'âge d'homme : Paul-Philippe, qui fut le digne héritier des vertus paternelles.

Voici le portrait de Fracastor d'après le biographe de l'édition des œuvres complètes :

« Il était de taille petite, mais carrée; avait les épaules larges et portait une barbe décente et soignée; ses cheveux noirs et longs encadraient une face ronde dont les yeux étaient bruns, et le nez, par le fait de la contemplation assidue des étoiles, était aplati et retroussé. Sa physionomie décelait la vivacité de son esprit en même temps que la sincérité et la candeur de son âme. »

Il habitait Vérone, près de l'église Sainte-Euphémie, et avait aux environs de la ville, au pied du mont Baldus, sur la colline de Caphi, entre l'Adige et le lac de Garde, une propriété des plus agréables et des plus pittoresquement situées. Il menait une vie très simple, s'adonnant surtout à la médecine, où il acquit une renommée telle qu'il était appelé non seulement à Venise et dans toute l'Italie, mais encore à l'étranger auprès des princes et des chefs d'État, qui le consultaient pour les cas difficiles ou désespérés.

Ses auteurs favoris étaient et Plutarque et Polybe, mais surtout le premier. Les Mathématiques et la Musique alternaient dans ses loisirs avec la Cosmographie : il dressa une carte très complète et très détaillée des pays nouvellement découverts à l'Orient par les Portugais, et à l'Occident par Christophe Colomb. Il fut aussi très versé dans l'étude des Plantes, comme le prouve l'électuaire fameux de sa composition, le Diascordium, excellent antidote des fièvres pestilentes.

Il retrouva dans l'âge mûr ses amis de l'École de Padoue : les frères Turriani, André Navagerio, Bardulon, J.-B. Rhamnusius, et fut dans cette période de sa vie recherché par les grands personnages de l'époque, qui l'invitaient chez eux et le gardaient comme une divinité protectrice. Parmi eux, il convient de citer : Pierre Bembo, auquel fut dédié le poème de la Syphilis; Pierre Bembo, qui fut cardinal; Christophe Madruce, également cardinal et, de plus, prince de Trente, où Fracastor l'alla voir en plein hiver par des chemins dangereux et peu praticables.

La réputation de Fracastor fut européenne, et son biographe se plaît à citer, à cet égard, le fait suivant, qui, selon lui, fut une des plus grandes marques d'honneur qu'on pût donner à un simple mortel :

« Dans la foule innombrable des différentes gens et des per-
« sonnages illustres venus à Peschiera pour voir l'empereur
« Charles-Quint, qui d'Allemagne allait à Milan, puis à Gênes,
« préparer une expédition en Algérie, se trouvait Fracastor,
« qui était descendu de sa retraite favorite pour assister à la
« pompe de ce jour solennel. Madruce, prince de Trente, le
« montra à Charles-Quint, qui jusque-là avait jeté ses regards
« de côté et d'autre, et qui alors s'arrêta pour lui seul, au
« milieu de la poussière, sous un soleil de plomb. »

Il mourut le 6 août 1553. Il avait soixante-dix ans. En déjeunant à table, il fut pris d'apoplexie dans sa propriété de Cophi, où il s'était réfugié pendant les grandes chaleurs de l'été, laissant un fils, Paul-Philippe, et de petits-enfants. On rapporte que, languissant, sachant quel mal le frappait, il balbutia quelques ordres pour qu'on lui fît respirer des plantes aromatiques, aimées de lui; puis qu'ayant bientôt perdu l'usage de de la parole, il portait fréquemment la main à la tête, voulant faire comprendre qu'il fallait y appliquer des sangsues (il avait employé ce moyen avec succès chez une Bernardine d'un couvent de Vérone). On ne le comprit pas, on lui donna différents remèdes inutiles, et il expira doucement dans la soirée.

Rien ne manqua à sa gloire : ses restes furent transportés en grande pompe dans l'église Sainte-Euphémie à Vérone, et deux ans après (1555) un monument avec une statue en marbre fut élevé en son honneur par la ville de Vérone, qui, dans une élogieuse épitaphe, célébrait les mérites du philosophe, du savant et du poète, qui avait composé : *Divinum illud Syphilidis sive de Morbo gallico Poema.*

Les deux principaux ouvrages médicaux de Fracastor sont : le poème sur la Syphilis et les trois livres sur la Contagion. Il faut y joindre pour être complet :

De vini temperatura sententia (Venise, 1534) ;

De causis criticorum dierum libellus (sans date) ;

Deux petits traités sans importance et, nous pouvons ajouter, actuellement sans intérêt.

Au Très Illustre Cardinal ALEXANDRE FARNÈSE
JÉROME FRACASTOR DE VÉRONE, SALUT

Grâce aux loisirs qui m'ont été accordés, loisirs comparables aux vôtres, Prince très vénéré, j'ai pu écrire sur la contagion, sur toutes les maladies contagieuses et leur traitement: sujet très important et digne du plus grand intérêt. A ce travail j'ai ajouté un commentaire, à mes yeux non moins intéressant, sur l'attraction et la répulsion des choses, qu'on appelle sympathie et antipathie, commentaire sans lequel la nature des contagions ne

ALEXANDRO FARNESIO CARDINALI AMPLISSIMO
HIERONYMUS FRACASTORIUS VERONENSIS, SALUTEM

... Igitur (quod tuum dicas), sacerrime Princeps, pro eo otio quod mihi concessum fuit, de contagione, et contagiosis morbis omnibus, et eorum curatione scribere mihi visum est : magna quidem materia et admirationis non parvæ plena. Cui et commentarium adjeci non minus (ut arbitror) desideratum de consensu et dissensu rerum, quam sympathiam et antipathiam vocant, sine quo natura contagionum plane perquiri et monstrari

me paraissait devoir être clairement recherchée et démontrée. Et j'ai entrepris d'autant plus volontiers ce double travail qu'il m'a paru digne de la science, et capable de rendre service à la santé des hommes, et que chez les anciens auteurs, dans les livres qui nous restent d'eux et que nous avons vus, il existe très peu de choses sur ces deux sujets.

Galien rapporte bien qu'il a lui-même écrit quelque petit traité sur la sympathie et l'antipathie des choses ; mais ou ces écrits ont péri ou n'ont pas, à ce que je sache du moins, encore été mis au jour. Hippocrate paraît bien toucher quelques points de la contagion dans les maladies populaires courantes, mais plutôt en observateur qu'en pathogéniste.

Galien aussi, après lui, sur le même sujet, a laissé

videbatur. Utrumque negotium mihi eo libentius suscipiendum duxi, quod quum hoc quidem scitu dignum sit, illud ad salutem mortalium non parum conducere videatur, tum de utroque quod paucissima quidem a majoribus nostris, quæ extent, quæque viderimus nos, litteris mandata sunt.

De sympathia quidem et antipathia rerum Galenus jam sese nonnulla scripsisse refert, verum ea scripta aut interire, aut ætate nostra, quod nos sciamus, adhuc in lucem non pervenere. De contagione vero Hippocrates quidem circa populariter va-

quelques lignes; mais cependant, ni lui, ni son élève Paul d'Egine, ni Aetius d'Amida, ni les autres auteurs anciens n'ont laissé, ce me semble, là-dessus, rien de bien intéressant. Quant aux modernes, ils ne semblent pas avoir dit autre chose de la contagion que ceci: qu'elle provenait d'une propriété occulte.

Quelle est, d'une façon générale, la nature des contagions, par quel principe elles infectent, comment elles sont engendrées, pourquoi les unes laissent un foyer, les autres se propagent même à distance ; pourquoi, parmi les maladies, les unes sont contagieuses et d'un processus plus calme, plus doux, d'autres nullement contagieuses, et cepen-

gantes morbos, nonnulla tetigisse videtur ; sed tamen qui observaret magis, quam naturas eorum traderet.

Galenus vero post ipsum plura quidem monstravit, sed et ipse tamen, et sectator illius Paulus Ægineta, et Aetius Amidenus, et alii veteres non pauca, ut mihi videtur, reliquere, quæ possent magnopere desiderari. Recentiores autem nihilo plus de contagione videntur dixisse, quam quod ab occulta quædam proprietate conveniat.

Quæ autem in universum natura contagionum sit, et quo principio afficiant, et quo pacto gignantur, et cur aliæ fomitem relinquant, aliæ ad distans sese etiam propagent, et morborum cur alii contagiosi sint, leniores, mitioresque existentes, alii

dant plus ardentes, plus graves ; en quoi la contagion diffère des poisons, et beaucoup d'autres faits analogues, personne n'a tenté de le dire. Quelques-uns se sont contentés de rapporter les causes de toutes ces particularités à des propriétés qu'ils appellent occultes, et ils ne se sont pas contentés de garder pour eux cette théorie, ils l'ont encore enseignée, ce qui a donné lieu de leur part à de grands développements philosophiques, que j'ai toujours regardés comme indignes d'un vrai philosophe.

Parmi les causes des choses, les unes sont générales et très éloignées, quelques-unes plus proches et plus particulières, et enfin d'autres très prochaines et propres. Atteindre les propres et les très pro-

minime contagiosi acerbiores ardentioresque multo quum sint, et quo a venenis contagio differat, et ejusmodi alia multa, nulli dicere tentavere, satis quidem fecisse rati si horum omnium causas in occultas illas (ita ipsi vocant) proprietates reduxissent. Quibus acquiescendum non modo sibi sunt arbitrati, sed et aliis præcipere. Atque his contenti in quam plurimis philosophati sunt, quod certe philosopho homine semper indignum existimavi.

Causarum enim quum quædam universalissimæ sint et remotissimæ a rebus, quædam vero propinquiores et particulares magis et demum quædam propinquissimæ et propriæ ; proprias

chaines dans les cas difficiles et obscurs, c'est affaire à Dieu, ou tout au moins affaire divine. S'en tenir aux générales est d'un esprit paresseux et grossier; mais rechercher les moyennes et s'efforcer d'atteindre les propres (autant que cela est permis à l'homme) est le fait du philosophe.

Vous vous étonnerez peut-être de, m'avoir vu prendre, comme matière d'étude, deux sujets, dont l'un a été laissé à peu près intact par nos ancêtres, et dont l'autre paraît être au-dessus de la science humaine. Certes, la sympathie des choses et la nature des contagions sont des sujets difficiles et ardus à traiter, nous l'accordons. Nous dirons même qu'il serait inepte et présomptueux de vouloir en

quidem et propinquissimas in reconditis et difficilibus attigisse aut Dei certe est, aut divini. Universalissimis vero stare, ignavi et rustici ingenii est, medias vero inquirere et ad proprias niti (quantum homini datur) philosophi est.

Admiraberis autem fortasse duas me hasce materias sumpsisse scribendas quarum alteram majores nostri pene intactam reliquerunt, alteram omnes fateantur ab homine scire non posse.

Verum enim vero, quum tum sympathiæ rerum, tum et natura contagionum in difficili atque arduo positæ sint et nos quidem concedimus : quin et ineptum quoque aut arrogantem

rechercher les causes très prochaines et propres ; mais que la recherche des causes moyennes devra donner à trouver beaucoup de choses et agréables et encore très utiles. C'est ce que nous nous sommes proposé dans cette investigation.

Personne ne devra s'étonner que le sujet de la contagion ait été laissé de côté par nos ancêtres, comme cela arrive dans toutes les sciences, où les fondateurs ne peuvent achever leur œuvre, occupés qu'ils sont à la poursuite de faits généraux, de questions de principe. C'est ainsi que, pour ce qui est de la nature, la philosophie a laissé nombre de questions intactes ou insuffisamment éclaircies. Car, par exemple, je ne vois pas que jusqu'à présent

magis eum fore dicimus, qui propinquissimas et proprias earum causas præsumat inquirere. Verum tamen ille si medias per vestiget, multa illum inventurum non dissido quæ tum delectare, tum te magnopere prodesse possint. Quod institutum et et mihi ipse in hac nostra pervestigatione proposui.

Præteritam vero fuisse a majoribus nostris contagionum materiam neminem mirari velim, quum id accidat disciplinis omnibus et non omnia ab iis qui eas condunt, absolvi possint, quum universalia magis et rerum principia prosequantur. Ita in ea quæ de natura est, philosophia innumera quidem, partim intacta, partim non plane discussa relicta sunt. Nam neque

on nous ait démontré comment l'intelligence se faisait en nous, ni non plus quelle était la nature des qualités qu'on appelle spirituelles, et de beaucoup d'autres choses encore.

C'est ce qui se produit également dans la science médicale, où nos pères nous ont laissé beaucoup de questions à étudier, et où, nous aussi, nous laisserons beaucoup à nos neveux. Beaucoup de ce qui a été écrit a déjà disparu, beaucoup est resté, mais non pour tous; car c'est ainsi que le veulent les conditions et les vicissitudes humaines.

Quant à l'inquisition que nous faisons dans le domaine de la contagion, pour le présent, si les Dieux le permettent, tout lecteur qui voudra bien nous

quomodo intellectio in nobis fiat, hactenus traditum fuisse video, neque earum qualitatum quas spirituales vocant, naturam satis demonstratam et alia multa.

Quod et in re medica consimiliter contigit : in qua plurima adhuc supersunt quod posteris et nepotibus inquirenda patres nostri reliquerint, nos porro nepotibus nostris relinquemus. Multa præterea intereunt eorum, quæ scripta jam fuere : multa vivunt quidem, sed non apud omnes, ita se habet mortalium rerum conditio et vicissitudo.

Necessaria autem necne sit contagionum inquisitio quam nos in præsenti aggredimur, si Dii annuerint, unusquisque videre poterit, qui ea legerit, quæ scribemus.

suivre pourra juger si oui ou non elle était nécessaire.

Pour vous, Prince, quoi qu'il en soit de ce petit travail, que, suivant un usage ancien, nous vous avons dédié, considérez-le comme vôtre, comme né sous votre sauvegarde, acceptez-le avec bienveillance, protégez-le de votre autorité, qui est si grande, afin que personne n'ose poursuivre de ses calomnies ce qui aura été accepté par vous et mis au jour sous vos auspices.

Tu vero, qualiacumque hæc fuerint, quæ, pro vetere instituto, sacramus principi viro, sibi autem quod tua jam sint, et tua gratia enata, libenti animo accipies, tum et authoritate, quæ tibi tanta est, proteges ; ut nemo calumniis infectari audeat, quæ tibi accepta fuerint, et sub tuo auspicio emissa.

LIVRE PREMIER

DE LA CONTAGION

LIBER PRIMUS

DE CONTAGIONIBUS

CHAPITRE PREMIER

CE QUE C'EST QUE LA CONTAGION

Maintenant nous allons parler de la contagion, pour le compte de laquelle plus d'une enquête a été faite dans le livre de la sympathie et de l'antipathie des choses, et nous commencerons par des questions générales, desquelles découlent les autres.

Comme son nom l'indique, la contagion est une infection passant d'un individu à un autre. Pour qu'il y ait contagion, il faut toujours deux facteurs, soit deux individus différents, soit deux parties continues d'un même individu. Dans le premier cas, entre individus différents, il y a simplement et à proprement parler contagion; dans le second, entre deux parties d'un même individu, il n'y a

CAPUT PRIMUM

QUID SIT CONTAGIO

Nunc autem de Contagione prosequamur, cujus gratia tot de sympathia et antipathia rerum quæsita sunt, ab iis incipientes, quæ universalia magis videntur, et aliorum principia. Quod igitur contagio sit quædam ab uno in aliud transiens infectio, vel ipsum nomen ostendit : in duobus enim semper contagio versatur, sive illa duo diversa sint, sive duæ continuæ unius partes : verum, quæ inter diversa fit, simpliciter et proprie contagio dicitur, quæ vero inter duas unius partes, non pro-

pas vraiment contagion, il n'y a qu'une sorte de contagion. L'infection est absolument la même et pour celui qui a reçu et pour celui qui a donné la contagion : aussi disons-nous qu'il y a eu contagion quand un même virus a touché l'un et l'autre individu. Aussi ceux qui meurent après avoir absorbé du poison, nous disons qu'ils ont pu être infectés, mais nous ne disons pas qu'ils ont subi l'action de la contagion. Dans l'air où naturellement se putréfient le lait, la viande, les restes, nous disons qu'il y a eu corruption mais non contagion à moins que l'air lui-même n'ait été primitivement corrompu de la même façon : ce que nous rechercherons avec plus de soin dans les chapitres suivants.

Tout phénomène actif et passif se produit sur la substance des corps ou sur leurs dépendances ; ainsi nous ne dirons pas, à moins d'user d'une image de rhétorique, que quelqu'un aura subi l'action de la

prie, sed quodam modo. Videtur autem et consimilis esse in utroque infectio, et cui contagio fit, et a quo, tum enim contagionem factam dicimus, quum simile quoddam vitium utrumque tetigit : quam ob rem, qui hausto veneno pereunt, infectos quidem fortasse dicimus, contagionem autem accepisse, minime : et in aere quæ simpliciter putrescunt, lac, et carnes, et reliqua corrupta quidem vocamus, non autem contagionem passa, nisi et aer ipse corruptus consimiliter fuerit : de hoc autem diligentius in sequentibus inquiremus.

Videtur autem actio omnis et passio aut circa rerum substantiam fieri, aut circa accidentia : contagionem autem accepisse quempiam non appellamus, quod calefactus ab alio fuerit, aut

contagion pour avoir été échauffé ou sali par un autre; parce que la contagion est une infection de la substance même des corps.

Maintenant, une maison incendiée détruit une maison voisine, dirons-nous qu'il y a eu contagion? non certes, il n'y a pas eu contagion, et cela d'abord en principe parce que le tout lui-même a été détruit, et que la destruction a porté sur le tout lui-même: et puis parce que l'infection, elle, se produit dans des particules très petites qui ne tombent pas sous nos sens et commence par elles, comme le montre le mot même d'infection: quand il y a infection, il n'y a pas de destruction, au sens propre du mot, il y a une sorte de destruction portant sur les particules qui ne tombent pas sous nos sens.

Or j'appelle le tout l'ensemble de composition d'un corps et particules très petites ne tombant

factus vitiosus, nisi per transumptionem : qua propter videtur contagio consimilis quædam infectio secundum substantiam.

Utrum igitur, quum domus incendio vicinæ ardet, contagionem vocemus? at certe neque hoc contagio est dicenda, nec in universum, quum totum ipsum corrumpitur primo secundum quod totum est, sed tum magis, quum in particulis minimis et insensibilibus quædam infectio fit, et ab illis incipit : quod et nomen infectionis ostendit, infectum enim vocamus non corruptum, qua totum est, sed quodammodo, et circa insensibilia.

Totum autem voco ipsum compositum, particulas vero minimas, et insensibiles voco eas, ex quibus compositio fit, et mistio. Exustio igitur circa totum ipsum fieri videtur, contagio autem

pas sous nos sens, ce qui fait la combinaison, la composition du corps. L'incendie agit sur le tout, la contagion sur les particules composant le tout, ce qui n'empêchera pas que bientôt le tout lui-même va être détruit par elles.

La contagion est donc un phénomène passif subi par le mixte. Mais comme les mixtes peuvent être détruits et anéantis de deux façons, soit par la rencontre d'un élément contraire, qui ne leur permet pas de conserver leur forme, soit par la dissolution de leur combinaison comme cela arrive dans la putréfaction, on peut se demander comment se fait la contagion, l'infection ayant été portée dans les particules très petites, et de quelle nature est cette infection, si c'est une corruption de ces particules, ou une simple altération : en un mot quels phénomènes se passent dans ces particules. Si bien qu'on peut se demander si toute contagion n'est pas une sorte de putréfaction.

circa particulas componentes, quanquam et ab iis mox corrumpatur et totum ipsum, propter quod et mistorum passio quædam videtur contagio. Quoniam autem dupliciter corrumpuntur, et intereunt mista, uno modo per adventum contrarii, sub quo consistere non potest eorum forma, alio modo per dissolutionem mistionis, ut in putrefactis contingit, dubitationem fortasse habet, utro modo contagio fiat infectione particulis minimis illata : ad hæc autem et qualis nam sit hæc infectio, utrum corruptio earum particularum, an alteratio sola, et quid demum patiantur : quare et illud potest dubitari, utrum contagio omnis sit putrefactio

Toutes ces questions deviendront plus claires quand nous aurons étudié dans la suite les différences fondamentales des contagions et leurs causes.

Maintenant, s'il nous est permis d'esquisser une définition de la contagion, nous dirons que la contagion est une corruption de la substance même du mixte passant absolument semblable de l'un à l'autre, l'infection ayant été primitivement faite dans les particules qui ne tombent pas sous nos sens.

CHAPITRE II

DE LA DIFFÉRENCE FONDAMENTALE DES CONTAGIONS

Les contagions présentent trois classes distinctes, fondamentales : 1° contagions infectant par le contact seul ; 2° contagions infectant par le contact seul et de plus laissant un foyer, qui, par lui-même

quædam. Quæ omnia manifestiora quidem fient, si contagionum differentias primas, et earum causas in primis perquisiverimus : nunc, si licet aliquo modo contagionis rationem subfigurare, dicemus contagionem esse consimilem quandam misti secundum substantiam corruptionem, de uno in aliud transeuntem infectione in particulis insensibilibus primo facta.

CAPUT II

DE PRIMA CONTAGIONUM DIFFERENTIA

Triplex autem videtur esse prima contagionum omnium differentia : alia enim contactu solo afficiunt, alia præter hoc et

peut répandre la contagion: telles sont la psore, la phtisie, les aires, l'éléphantiasis et les affections du même genre. J'appelle foyer: les vêtements, les boiseries et autres objets analogues qui sains par eux-mêmes, sont cependant aptes à conserver les premiers germes dè la contagion et à devenir par eux-mêmes causes d'infection; 3° enfin il y a une autre classe de contagions qui infectent non seulement par le contact seul et l'intermédiaire d'un foyer, mais encore à distance, telles sont: les fièvres pestilentes, la phtisie, certaines ophtalmies et ces exanthèmes qu'on appelle variole et autres affections semblables. Et ces différentes contagions semblent soumises à une certaine règle: celles qui se propagent à distance infectent et par le contact seul et par l'intermédiaire d'un foyer; celles qui sont contagieuses par l'intermédiaire d'un foyer le sont egalement par le contact seul. A distance, toutes ne sont pas conta-

fomitem quoque relinquunt, et per ipsum contagiosa sunt, ut scabies, phthisis, areæ, elephantiasis, et id genus : fomitem appello vestes, ligna et ejusmodi, quæ incorrupta quidem ipsa existentia conservare nihilominus apta sunt contagionis seminaria prima, et per ipsa afficere : nonnulla porro sunt quæ non contactu solo, non solo fomite, sed et quod distans etiam transferunt contagionem, ut pestilentes febres, et phthisis, et lippitudines quædam, et exanthemata illa, quæ variolæ vocantur, et similia. Videntur autem ordine quodam se habere hæc : nam, quæ ad distans faciunt contagionem, ea et fomite et contactu afficere consuevere, quæ vero fomite contagiosa sunt,

gieuses, tandis que toutes le sont par le contact aussi le mode de contagion le plus simple et qui se présente tout naturellement le premier à étudier est celui qui infecte par le contact seul ; nous rechercherons comment il se produit et par quel principe, puis bientôt nous nous occuperons des autres, et nous verrons s'ils n'ont point tous un certain principe commun, ou si ce principe n'est point différent pour chaque classe, et ce que chaque classe présente de particulier.

CHAPITRE III

DE LA CONTAGION QUI SE FAIT PAR LE CONTACT SEUL

La contagion qui se fait entre fruits gâtés, par exemple : de raisin à raisin, de poire à poire, me

eadem et contactu contagiosa sunt, ad distans autem non omnia, at contactu omnia : quapropter et simplicissima est, et natura prior ea contagio, quæ solo contactu afficit, quare et de ea primo agemus, inquirentes, quomodo fiat, et per quod principium, mox et de aliis, ut videamus an omnium sit commune quoddam principium, an diversum in singulis, et quid proprium habeat unaquæque.

CAPUT III

DE CONTAGIONE, QUÆ SOLO CONTACTU AFFICIT

Videtur autem, quæ inter fructus contagio versatur, maxime ejusmodi esse, quæ solo contractu afficiat, ut uvœ ad uvam,

semble se faire précisément de la même façon que celle qui infecte par le contact seul. Nous allons rechercher quel est le principe de cette infection. Les fruits se sont gâtés par le contact. Un premier fruit a été atteint, cela est évident; comment cela est moins évident. Puisque le premier, dont toute l'infection passe dans un autre, a été pourri, il faut penser que le second a contracté une pourriture absolument semblable; si toutefois la contagion est une infection absolument semblable passant de l'un à l'autre. La putréfaction est une sorte de dissolution de combinaison par l'évaporation de la chaleur et de l'humidité innées. Le principe de cette évaporation est toujours une chaleur étrangère venant soit de l'air, soit de l'humidité ambiante; or, comme le principe de la putréfaction est dans l'un et l'autre, le principe de la contagion sera le même, c'est-à-dire la chaleur extérieure. Mais cette chaleur qui, dans le premier,

et pomi ad pomum, quare quærendum est, quodnam ejus infectionis principium sit : quod enim tangentia sese isthæc afficiantur marcescente alliquo illorum primo, manifestum est, quo autem principio, non manifestum : quoniam autem primum, unde omnis infectio in alia transit, putrefactum fuit, censendum est et secundum quoque consimiliter putrefactionem concepisse, si quidem contagio consimilis erat in utroque infectio. Est autem putrefactio dissolutio quædam mistionis calido innato evaporante, atque humido : ejus vero evaporationis principium semper est aliena caliditas, sive ea in aere sit, sive in circumfuso humido : igitur quod in utroque est principium

est venue de l'air ou d'ailleurs, et qui n'est pas encore de la contagion, va trouver le second grâce à ces particules qui ne tombent pas sous nos sens, qui s'évaporent du premier et qui déjà sont de la contagion puisqu'une infection semblable s'est produite dans l'un et l'autre fruit. La chaleur qui s'évapore du premier peut en effet produire dans le second ce que l'air a produit dans le premier, et y amener une putréfaction semblable d'autant plus qu'il y a analogie.

Parmi les particules qui s'évaporent du premier les unes sont chaudes et sèches, soit par elles-mêmes, soit par le fait de leur mélange; les autres sont chaudes et humides soit par elles-mêmes, soit par le fait de leur mélange. Or celles qui sont chaudes et sèches sont plus aptes à brûler et moins aptes à amener la putréfaction; celles qui sont chaudes et humides sont, au contraire, plus aptes à amener la

putrefactionis, idem et contagionis principium erit, caliditas scilicet extranea; sed ea in primum aut ex aere accessit, aut ex alio, et contagio nondum dicitur, in secundum autem accessit ex iis particulis insensibilibus quæ evaporant e primo, et jam contagio est quoniam similis est in utroque infectio : potest autem evaporans e primo calidum in secundum facere, quod aer in primum, et similiter putrefacere, imo magis propter analogiam.

Quoniam autem, quæ evaporant e primo particulæ, aliæ quidem sunt calidæ et siccæ, vel per se, vel ex commistione, aliæ sunt calidæ et humidæ similiter vel per se, vel ex commistione, videntur quæ calidæ sunt et siccæ, aptæ quidem exurere magis, putrefacere autem minus, quæ vero calidæ et humidæ

putréfaction et moins aptes à brûler. L'humidité, ramollit, relâche et rend facilement séparables les parties de ce qu'elle touche ; la chaleur les soulève et les sépare, d'où la dissolution, par l'évaporation, de la chaleur et de l'humidité innées, de la combinaison qui était en putréfaction. Aussi faut-il penser que les particules chaudes et humides, ou par elles-mêmes, ou par le fait de leur mélange, qui s'évaporent du premier fruit, sont le principe et le germe de la putréfaction qui se fait dans le second. Je dis humides par le fait de leur mélange, parce que, dans les évaporations qui se produisent dans les corps en putréfaction, il arrive le plus souvent que ces particules très petites se mélangent et deviennent ainsi le principe de certaines générations et de nouvelles corruptions ; et ce mélange, fait dans de pareilles conditions de chaleur et d'humidité, est très apte à produire des

sunt, e contrario putrefacere aptæ magis, exurere vero minus : humidum enim partes ejus, quod tangit, emollit, ac laxat, beneque separabiles reddit, calidum autem sursum tollit, ac separat, unde dissolutio mistionis fit evaporante calido et humido innato, quæ putrefactio erat : quapropter existimandum est calidas et humidas particulas aut per se, aut ex commistione humidas, quæ evaporant e primo, esse principium et seminarium ejus putrefactionis, quæ in secundo fit : dico autem humidas ex commistione, quoniam in evaporationibus, quæ contingunt in putrescentibus, misceri ut plurimum accidit particulas minimas, ac sic principia fieri tum generationum quarumdam, tum et corruptionum novarum : aptissima autem est ad

putréfactions et des contagions. Il faut penser que la contagion qui se fait de fruit à fruit se fait par ces principes, et que les mêmes phénomènes se passent dans tous les cas où des corps en putréfaction se touchent, s'il y a analogie, et qu'il y a lieu de croire que cela se fait par le même principe et ce principe, ce sont ces particules qui ne tombent pas sous nos sens, qui s'évaporent chaudes et âcres, mais humides par le fait de leur mélange, et qui désormais sont appelées les germes des contagions.

CHAPITRE IV

DE LA CONTAGION QUI SE FAIT PAR UN FOYER

Il y a à se demander si la contagion qui infecte par l'intermédiaire d'un foyer se fait de la même

putrefactiones et contagiones inferendas ea commistio, quæ e calidis fit cum humidis. In fructibus igitur quæ contagio accidit, per hec principia fieri putandum est, at vero et in aliis quoque omnibus, quæ putrescentia sese tangunt, si analoga sint, idem evenire, et per idem principium existimare par est : principium autem sunt particulæ illæ insensibiles, quæ evaporant, calidæ quidem, et acres, sed humidæ commistione, quæ deinceps seminaria contagionum dicantur.

CAPUT IV

DE CONTAGIONE, QUÆ FOMITE AFFICIT

Utrum autem et ea, quæ per fomitem contagionem afferunt, per hunc modum et per idem principium fiant, dubitationem

façon et par le même principe ; car le principe qui est dans le foyer paraît être d'une nature différente, puisque, après avoir quitté son foyer d'origine, il constitue un nouveau foyer qui peut durer et être conservé très longtemps sans aucune altération. Ce qui est vraiment très étonnant pour les objets qui ont été touchés par des phtisiques, par des gens atteints de fièvres pestilentes : des lits, des vêtements, des boiseries et autres objets de cette espèce. Nous avons vu très souvent ce virus se conserver intact pendant deux ou trois ans. Et cependant aucune des particules qui s'évaporent des corps en putréfaction ne semblent pouvoir se conserver aussi longtemps. Et c'est justement pour cela que personne ne doit penser que c'est le même principe qui existe et dans les contagions par un foyer et dans celles qui infectent par le contact seul, et que les particules qui s'évaporent du foyer d'origine puissent être conservées intactes dans un nouveau

habet : quoniam principium, quod est in fomite, alterius naturæ videtur esse, siquidem, ubi in fomitem secessit a primo infecto, illic diutissime perdurare inservarique incorruptum potest : ut admirationem non parvam præbeant, quæ et phthisici, et pestilentes tetigere, lectuli, vestes, ligna, et id genus, sæpissime enim vidimus virus illud per duos et tres annos servatum : at particulæ, quæ e putrescentibus evaporant, nullæ tam diu perdurare posse videntur : sed profecto propter hanc causam nemo putare debet non idem esse principium, quod in fomite est, cum iis quæ solo contactu afficiunt, quando particulæ, quæ evaporant e primo, eædem et in fomite pariter reservari pos-

foyer, et de là faire ce qu'elles auraient pu faire en s'évaporant directement du foyer d'origine.

Pour se persuader que ces particules peuvent ainsi durer et être conservées aussi longtemps dans un foyer ; pour n'en être pas trop étonné, il y a qu'à prendre des exemples de faits analogues. Ne voyons-nous pas le bois, les vêtements et d'autres substances conserver pendant longtemps une odeur étrangère, et cela grâce à quelque chose de matériel, à de petits corps très menus qui échappent à notre vue ? Et la suie et la fumée qui couvrent les murs ? N'est-elle pas une sorte de teinture faite du mélange de très petites particules, et qui peut durer ainsi inaltérable pendant très longtemps ? Et il y a une infinité d'autres exemples analogues. La cause de ces particularités dépend de deux conditions : d'une part, la finesse, la subtilité ; d'autre part, la puissance et la résistance de la combinaison de ces

sunt, atque ita servatæ, idem facere, quod et tum fecissent, quum evaporarunt e primo. Quod autem tam diu perdurare servarique possint in fomite, si quis persuaderi-vult, et minus admirari, debet se in consimilibus exercere : nonne videmus alienum odorem in ligno, et vestibus, et aliis per multum temporis asservari, nec nuda quidem illic qualitate, et sine subjecto existente, sed corpusculis magis cum ea minimis, atque effugientibus visum : quid de fuligine et fumo dicemus in parietibus obducto ? nonne et hæc ex minimarum particularum admistione tinctura fit, quæ diutissime durare incorrupta consuevit ? ac talia certe infinita alia sunt, quorum omnium rationem si quis forte requirat, e duobus dicimus maxime dependere, quorum alte-

petits corps. Leur finesse rend leur pénétration plus facile dans les corps : ils se cachent dans de petits trous, où, soustraits à l'action d'air et à l'action des agents extérieurs qui pourraient les altérer, ils peuvent, grâce à la solidité de leur combinaison, résister à beaucoup de causes de destruction. Il y a en effet deux sortes de combinaisons solides et fortes : l'une qui consiste dans la dureté, tels : le fer, la pierre et autres corps analogues dont les infiniment petits vivent de très nombreuses années ; — l'autre dans une sorte de viscosité et dans un mélange très travaillé. Si les germes des contagions ne sont pas durs, ils peuvent être visqueux et constitués avec grand soin. Une combinaison constituée avec soin est celle qui se fait dans des corps très petits agités convenablement ensemble (comme nous l'avons dit dans le livre de la sympathie). Il arrive qu'une combinaison telle se fait dans ces évaporations qui sont closes, où ce qui s'éva-

rum est subtilitas, alterum est fortitudo et constantia mistionis : propter subtilitatem igitur penetrant, et in foraminibus quorumdam conduntur, unde neque aeri subjecta sunt, neque multis extrinsecarum alterationum : propter validam autem mistionem durare possunt adversus multa. Est autem valida et fortis mistio duplex, altera in duricie consistens, ut ferri, lapidum, et ejusmodi, quorum insensibilia minima annos per multos vivunt, altera in lentore quodam, et multa elaborataque mistione constituta : dura igitur et si non sunt seminaria contagionum, at lenta elaborataque esse possunt : est autem laborata mistio quæ e valde minimis fit bene invicem agitatis (ut in iis, quæ de

pore ne se disperse pas, mais fortement agité se mêle très intimement et très finement.

Ajoutez à cela la viscosité, et il se produit une combinaison solide et apte à être conservée dans un foyer. Et la preuve, c'est que tout ce qui infecte par l'intermédiaire d'un foyer est visqueux et glutineux, et c'est pour cela seulement qu'il peut avoir un foyer. Ce qui n'est pas visqueux, ce qui est sec contient beaucoup d'eau s'altère très rapidement; il peut y avoir de la putréfaction ou de la contagion au contact, mais il ne peut y avoir de nouveau foyer. Ce qui n'adhère pas, ce qui n'est pas glutineux s'altère rapidement. C'est pour cela que les fruits qui se pourrissent infectent par le contact, mais non par l'intermédiaire d'un foyer : ils contiennent beaucoup d'eau, et ce qui s'en évapore n'est pas visqueux. Ce qui est visqueux s'agglutine et s'at-

sympathia diximus) : accidit autem talem mistionem fieri in evaporationibus illis, quæ conclusæ sunt, ubi non dispergitur quod evaporat, sed valde agitatum minutissime commiscetur, quod si lentorem quoque accipiat, et valida mistio fit, et apta servari in fomite : cujus signum est, quod quæcunque per fomitem afficiunt, omnia lenta, glutinosaque conspiciuntur : et propter hoc sola ea, quæ talia sunt, fomitem habere possunt : quæ autem lenta non sunt, sed aut in sicco per se constituunt, aut multo aqueo abundant, aut apta citissime alterari, ea quidem putrescentia contagiosa esse possunt ad id, quod tangunt, fomitem autem non reliquunt, quod vel non adhærescant, et glutinentur, vel cito alterëntur : propter quod marcescentes fructus contactu quidem afficiunt, fomite autem non, plurimo

tache à ce qu'il touche, et à cause de sa combinaison solide ne s'altère pas facilement. S'il y a analogie avec l'objet touché, aussitôt la contagion est portée; s'il n'y a pas analogie et si ce qui est touché n'est pas apte à être infecté, mais peut cependant conserver les germes, un foyer se fait, qui bientôt rencontre un corps analogue au premier et qui l'infecte comme l'eût fait le premier. Peu importe ici qu'il y ait eu contact immédiat, ou contact médiat. Tous les corps ne sont pas aptes à devenir des foyers, mais seulement ceux qui sont légèrement poreux et chauds ou peu froids. Dans ces corps, à cause des pores, les germes des contagions peuvent se cacher et n'y être altérés, ni par le foyer lui-même, ni par les agents extérieurs, à moins cependant que ces derniers ne soient très actifs. Par exemple, ils ne peuvent se défendre contre le feu.

Ni le fer, ni la pierre, ni les corps de cette espèce,

enim aqueo abundant, et quod evaporat lentum non est, lenta vero agglutinantur quidem, et resident in iis, quæ tangunt, et propter fortem mistionem non facile alterantur : quod si analoga sint, cum eo, quod tangunt, statim contagionem inferunt, si vero non analoga fuerint, et, quod tangitur, non aptum quidem est affici ipsum, sed servare tamen seminaria, tum fomes fit, et nactum mox aliquid, quod analogum cum primo sit, non aliter inficit, ac et primum fecisset : nihil enim refert sive aliquid statim tangat, sive mediante alio. Non sunt autem apta omnia, ut fomes fiant, sed solum quæ foraminulenta sunt, et calida, aut parum frigida : in iis enim et condi possunt seminaria contagionum propter foramina, et non alterari neque ab

froids et non poreux, ne sont aptes à devenir des foyers. La laine, au contraire, les étoffes et beaucoup de bois y sont très aptes. Les contagions qui infectent par l'intermédiaire d'un foyer, et celles qui infectent par le contact seul ont donc un principe commun ; ce que nous venons de dire le prouve et le rend manifeste.

Elles diffèrent par la combinaison de leurs germes, qui est chez les unes puissante et visqueuse, chez les autres faible et non visqueuse ce qui fait que celles-ci laissent un foyer, et que celles-là n'en laissent pas.

ipso fomite, neque ab extrinsecis, nisi ea plurimum excedant, propter quod adversum ignem non defenduntur : igitur neque ferrum, neque lapides, et ejusmodi frigida et non foraminulenta idonea sunt, ut fomites fiant, lana vero, et panni, et lignorum multa, idonea magis sunt. Quod igitur, et quæ fomite afficiunt, commune principium habeant, et communem inficiendi modum cum iis, quæ contactu solo, ex his manifestum esse potest : differunt autem mistione, quod his quidem fortis et lenta sit, in illis debilis, et non lenta, et propter hoc ilia fomitem relinquunt, alia non.

CHAPITRE V

DE LA CONTAGION QUI SE FAIT A DISTANCE

Plus curieuses et plus étonnantes encore sont les contagions qui se font, non plus par le contact seul, ou par l'intermédiaire d'un foyer, mais à distance. Il est un genre d'ophtalmie qui infecte rien qu'à regarder celui qui en est atteint. Il très connu que les fièvres pestilentes, la phtisie, et beaucoup d'autres affections infectent les gens qui cohabitent avec ceux qui en sont atteints, et sans qu'il y ait eu contact direct. Quelle est leur nature, comment leur virus se propage-t-il ? C'est ce que nous allons rechercher avec le plus grand soin, puisque c'est sur ce point qu'ont porté la plupart de nos investigations. Cette sorte de contagion pa-

CAPUT V

DE CONTAGIONE, QUÆ AD DISTANS FIT

Majorem autem tum admirationem, tum dubitationem præbent ea, quæ non contactu solo, non solo fomite, sed et ad distans etiam contagionem faciunt. Lippitudinis genus est, quo qui laborat, omnes solet inficere, qui in ipsum spectant : notissimæ sunt et pestiferæ febres, et phthisis, et alia multa, quorum labe cohabitantes, quanquam ne etiam tangant, coafficiuntur : horum igitur quæ natura sit, et quo pacto id vitium propagetur, dubitatio non parva est : qua propter accuratissime de hoc est inquirendum, quoniam maxima pars hæc est eorum, quæ inves-

raît être d'une autre nature que les autres, et se faire par un autre principe. D'abord par ce qu'il est quelques-unes des fièvres pestilentes qui tuent en dix ou douze heures, sans que le malade ne ressente ni froid ni chaud. En outre, si un ophtalmique rend un autre ophtalmique, cette affection paraît être d'une autre nature, puisque la vision ne consiste ni en chaleur, ni en froid, mais en images et formes des objets. C'est ce que montre bien la pénétration subite et presque instantanée de ces sortes de contagions. Aussitôt, et par une sorte d'ictus (comme on dit), les yeux pénètrent tout l'individu et le tuent. Aucune des qualités connues ne peut agir aussi promptement et terrasser son adversaire. Ajoutez à cela que, si cette contagion se passait par des qualités connues, elle se propagerait plutôt à ce qui est plus débile et moins résistant ; ce qui

tigamus. Videtur autem contagio hæc et alterius natura esse, et per aliud principium fieri : primum quidem quia pestiferarum febrium nonnullæ sunt, quæ horis decem, aut duodecim perdunt, ægro nihil caliditatis, nihil frigiditatis sentiente. Præterea, si lippus alium lippum reddit, alterius quidem naturæ videtur affectus iste, quoniam visio non per caliditatem, aut frigiditatem fit, sed per vocatas species et simulacra rerum. Porro subita et pene momentanea penetratio harum contagionum idem prorsus ostendit, statim enim et ictu (ut dicitur) oculi penetrant per totum animal, et necant, quod nulla alia qualitatum notarum tam prompte facere potest, quod contrarium habeant. Adde quod, si a notis qualitatibus fieret hæc contagio, ad debilius quidem et minus resistens semper propagaretur, quod certe fieri non

n'existe pas, puisque ce qui est plus faible ne souffre pas ou souffre moins. C'est ainsi que la phtisie ne touche pas les yeux, organes tendres et délicats, mais frappe les poumons, organes résistants. Enfin, comme cette sorte de contagion se répand de toutes parts et à tout objet, elle semble imiter le mouvement des esprits qui se fait dans l'univers. Les corps constitués par des qualités connues ont seulement le mouvement d'élévation et d'abaissement. Ces contagions ont donc une autre impulsion, une autre force, et semblent ne pas suivre le mode et la nature des autres contagions, et pouvoir être assimilées aux poisons ou à l'animal appelé catablepha.

videmus, quando sæpe id, quod debilius est, aut nihil, aut minus patitur : ut oculos quidem phthisis non carpit teneriores, delicatioresque existentes, pulmones autem corripit. Postremo, quum hæc contagio undique, et ad omnem partem feratur, imitari quidem videtur spiritualium motum, qui in orbem fit : corpora vero, quæ notis qualitatibus constant, unum tantum motum habent, sursum, aut deorsum, quare alius impetus, alia vis esse videtur harum contagionum, et venenis, aut Catablephæ animali assimilari, non autem reliquarum contagionum modum et naturam sequi.

CHAPITRE VI

QUE LA CAUSE DES CONTAGIONS QUI SE FONT A DISTANCE NE DOIT PAS ÊTRE RAPPORTÉE A DES PROPRIÉTÉS OCCULTES.

Invoquer des propriétés occultes, c'est se tirer à peu de frais d'un problème difficile ; c'est rapporter à une bien petite cause toutes les causes de ces contagions ; et les auteurs partisans de cette opinion agissent de même dans beaucoup d'autres questions, et cela tranquilles et dégagés de toute sollicitude. Il sera donc bon de dire quelques mots de ces propriétés ; en même temps, cela nous fera voir quel peut bien être le principe de ces contagions. Il nous faut supposer — puisqu'en toute question il faut faire des divisions — qu'il n'y a dans les corps d'actif que la substance et la qualité. La quan-

CAPUT VI

QUOD CAUSA CONTAGIONUM, QUÆ AD DISTANS FIUNT, REDUCENDA NON SIT AD PROPRIETATES OCCULTAS

Qui igitur occultas proprietates inducunt, parvo negotio ab his sese difficultatibus extricant, per pauca rationem omnem earum contagionum ad hasce proprietates referentes : quod et in aliis multis omni sollicitudine liberi et securi factitant : bene igitur erit de his proprietatibus brevi quædam percurrere, simul enim et illud aperietur, quod nam esse possit harum contagionum principium. Supponendum autem est nobis,

tité dans les corps ne peut être effective ici ou là que par accident. Or la substance ne peut rien faire par elle-même que des mouvements locaux en haut, en bas, ou des modifications comme la condensation et la raréfaction, ou encore le mouvement circulaire; ces mouvements viennent de la forme même des objets. Les autres actions proviennent des qnalités, des propriétés des choses.

Les qualités sont ou matérielles, comme le chaud, le froid, l'humide, le sec, la lumière, l'odeur, la saveur et le son, — ou spirituelles; celles-là sont la représentation et les images des qualités matérielles. Soit qu'elles portent comme elles le même nom, soit qu'il y ait un nom différent comme clarté et lumière. Mais la saveur, l'odeur, le son n'ont pas de vocables spéciaux, à moins que nous ne voulions forger les mots *saporimen, odorimen, sonimen*,

quum decet sint rerum omnium genera, activa tamen principia esse tantum substantiam et qualitatem : constat enim neque quantitatem, neque ad aliquid, neque ubi, neque alia (ut summatim dicamus) effectiva esse, nisi per accidens : porro substantiam per se nihil aliud facere, nisi locales motus sursum, deorsum, rarefactionem, et condensationem, et circularem, hi enim a forma rerum fiunt, reliquæ vero actiones a qualitatibus proveniunt. Qualitatum vero aliæ materiales dicuntur, calidum, frigidum, humidum, siccum, lux, odor, sapor, et sonus : aliæ spirituales vocantur, quæ species sunt, et simulacra materialium, sive sint cum iis univoce, sive non, ut lucis lumen, saporis vero, et odoris, et soni species nomen non habent, nisi saporimen, et odorimen, et sonimen velimus effin-

comme *lumen* de *lux*. Il en est de même pour le froid et le chaud ; d'autres qualités spirituelles n'ont pas de vocable spécial : cependant leur existence est constatée par les sens et par l'intellect. Il est manifeste que les qualités matérielles peuvent beaucoup, car elles sont appellées premières et engendrent et modifient tout. Et celles qu'on appelle secondes : la lumière, l'odeur, la saveur et le son, n'ont pas d'action entre elles, puisqu'elles ne sont pas contraires. Cependant, elles remuent les sens mais par l'intermédiaire de celles qu'on appelle spirituelles. Il est également manifeste (comme nous l'avons déjà dit dans le livre de la sympathie et de l'antipathie) que l'action des qualités spirituelles est puissante, qu'elles sont une force dans la nature, qu'elles remuent et les sens et l'intellect, et qu'elles sont le principe de mouvements chez les animaux. Ensuite elles semblent provoquer des mouvements

gere, sicut à luce lumen : similiter et caliditatis, et frigiditatis, et aliarum species nomen non habent, constat autem eas esse tum ex sensibus, tum ex intellectu. Quod igitur materiales qualitates multa possint efficere, manifestum est, nam primæ quidem vocatæ omnia generant, et alterant : secundæ vero appellatæ lux, odor, sapor, et sonus nihil quidem inter se agunt, quoniam contrariæ non sunt, sensus tamen movent, sed et hoc iis mediantibus quæ spirituales vocantur : harum vero spiritualium, quod actio multa sit, et vis in natura, similiter est manifestum (ut in iis diximus, quæ de rerum sympathia et antipathia scripta sunt) nam et sensus, et intellectum movent, et principia sunt motionum in animalibus : deinde et motus locales videntur

locaux, l'attraction et la répulsion. Quelques-unes même produisent ce que produisent les qualités premières, comme la lumière qui engendre la chaleur.

Ces différents points bien établis, nous demandons maintenant à ceux qui invoquent les propriétés occultes — puisque toute action vient ou de la substance, ou d'une qualité matérielle ou spirituelle — de nous dire par quel principe se fait cette action grâce à laquelle nous voyons les contagions se produire? Si elle vient de la substance et de la forme, pourquoi l'appeler propriété occulte ? Qu'ils l'appellent comme ils l'entendront, jamais la forme ne pourra produire que des mouvements locaux, en haut, en bas, raréfaction et condensation, mais jamais elle ne pourra faire de la contagion, qui, par elle-même, n'est pas un mouvement local, mais plutôt la *corruption* et la *génération de certains*

facere, attractionem, et fugam, nonnullæ etiam et primas qualitates producere, ut lumen, quod calorem gignit. Hæc igitur quum ita sint, quærimus quidem ab iis, qui occultas proprietates inducunt, quando actio omnis vel a substantia fit, vel a qualitate materiali, aut spirituali, quo nam principio dicant actionem hanc fieri, qua contagiones produci videmus. Ac certe si a substantia, et forma fieri afferant, quid oportebat occultam proprietatem vocare ? sed vocent, ut lubet, nihil tamen ea forma facere poterit, nisi locales motus sursum, deorsum, rarefactionem, et condensationem, contagionem autem non, que per se localis motus non est, sed magis quorundam corruptio, et quorundam generatio. Si vero qualitate aliqua fieri

éléments. S'ils prétendent qu'elle se produit par quelque autre qualité, une qualité matérielle par exemple, ils ne désignent rien d'inconnu, à moins d'inventer quelque nouvelle espèce de qualité qui ne soit ni la chaleur, ni l'humidité, ni la sécheresse, — ce qui du reste ne peut s'inventer. S'ils prétendent qu'elle se produit par quelque qualité spirituelle, eh bien, ils peuvent se servir d'un vocable plus clair et dire tout de suite que c'est quelque chose de spirituel qui produit ces contagions! Mais ils ne peuvent pas non plus invoquer cette cause parce que ce qui est spirituel ne peut durer que le temps de la présence du foyer matériel de production, à moins que ce ne soit dans l'intellect. Or, ce quelque chose qui fait les contagions à distance se conserve cependant en l'absence du foyer de production, dans un nouveau foyer, dans l'air, bien plus est transporté d'un lieu à un

dicant, si quidem materiali, nihil ignotum assignabunt, nisi forte ignotum quoddam qualitatum genus effingant, quod nec caliditas, nec humiditas, nec siccitas sit, quod certe effingi non potest : si autem spiritualem aliquam qualitatem in causa ponant, poterant quidem notiori saltem vocabulo uti, et statim dicere spirituale aliquod contagiones hasce producere. Sed certe neque hoc adducere pro causa possunt, primum quia spiritualia hæc tam diu solum durare consuevere, quam diu præsens est illud, à quo effluxere, nisi forte fuerint in intellectu, at quæ ad distans faciunt contagionem, absente etiam primo perdurant nihilominus et in fomite, et in aere, quinimo de loco ad locum feruntur trans etiam maria, quod signum est

autre, traverse la mer, ce qui nous indique bien que ce quelque chose est un corps qui peut être déplacé, vivre et exister loin de son foyer d'origine.

Que si maintenant, convenant que ce quelque chose est bien un corps, qui va ainsi d'un lieu à un autre, ils veulent prétendre qu'il agit cependant par une qualité spirituelle, alors ils n'acceptent pas ce que nous avons démontré plus haut comme principes fondamentaux, et lui donnent une qualité qui ne lui convient pas. Si en effet la contagion a été bien définie, il faut que ce qui se fait dans le second soit le même que dans le premier, que ce soit le même principe qui existe dans les deux et que ce même principe se retrouve dans le troisième, le quatrième, le cinquième et les autres qui reçoivent la contagion. Et aucune des qualités spirituelles ne peut faire ainsi par elle-même. Par hasard rien n'empêche les esprits de tuer et même de dissoudre une combinaison en mettant en fuite

corpus esse, quod et defertur, et perdurat, longe a primo se habens. Quod si dicant corpus utique esse hoc, quod de loco ad locum fertur, agere tamen per spiritualem qualitatem, profecto et ad non necessaria recurrunt, et inconveniens assignant: si enim recte definita contagio est, oportet tale in secundo fieri, quale in primo fuit, et idem esse in utroque principium, idemque et in quarto, et quinto, et in aliis, quæ contagionem recipiunt : tale autem non potest facere ullum spiritualium per se, per accidens quidem nihil prohibet spiritualia enecare, te

certains principes contraires ; ce que la fétidité peut faire, et la vue de l'animal appelé catablepha (voir les Sympathies) ; mais les esprits ne peuvent engendrer quelque chose de tel dans le second qui était dans le premier. Car toute génération se fait par des qualités premières. Dans ces contagions, non seulement il faut qu'il se produise de la putréfaction, il faut encore que des germes primitifs naissent et se propagent d'autres germes qui leurs soient semblables et par leur nature et par leur combinaison, comme dans l'organisme les esprits engendrent du sang d'autres esprits semblables à eux. Ce qu'aucune des qualités spirituelles ne peut faire par elle-même. C'est pour cela que dans les contagions qui se font à distance, nous devons penser qu'il y a un principe commun, le même que pour les autres contagions, et que le mode d'infection doit être le même et cela grâce à des qualités

dissolvere etiam mistionem aliquam fugando quædam contraria, quod et fœtor facere potest, et Catablephæ animalis aspectus (ut dictum in sympathiis fuit) : generare autem tale in secundo, quale in primo fuit, non possunt spiritualia, generatio enim omnis per primas fit qualitates. Oportet autem in hisce contagionibus non putrefactionem solum fieri, sed a primis seminariis et alia quoque gigni, et propagari, quæ ipsis similia natura sint, et mistione, non aliter, quam spiritus in animali è sanguine solent alios sibi consimiles generare, quod spiritualium nullum efficere per se potest ; quam ob causam et in contagionibus, quæ ad distans fiunt, idem esse commune principium, et eumdem inficiendi modum per qualitates notas censen-

connues ce qui sans aucun doute a été l'opinion d'Aristote et de Galien.

Toutefois les germes de ces contagions diffèrent de ceux qui infectent par le contact seul et de ceux qui infectent seulement par l'intermédiaire d'un foyer. Mais auparavant disons de quelle façon ils sont portés à distance, comment ils paraissent se mouvoir dans l'univers, comment une si grande puissance leur a été donnée, comment il se fait que leur pénétration est si rapide ; disons enfin quelles sont leurs analogies et enfin nous dirons quelle différence existe entre eux et les autres germes.

dum est, quod et Arist. et Galen. existimasse sine dubio videre possumus. Differunt autem harum contagionum seminaria et ab iis, quæ solo contactu afficiunt, et ab iis, quæ fomite solo : sed primum dicamus, quo pacto ad distans ferri possint, et quomodo in orbem moveri videantur, et qua ratione vim tantam sortita sint, et tam cito penetrent, et quales sint earum analogiæ, tum de num, quam differentiam habeant ad alia seminaria, diffiniemus.

CHAPITRE VII

COMMENT LES GERMES DES CONTAGIONS SONT TRANSPORTÉS A DISTANCE ET DANS L'UNIVERS

Nous allons d'abord rechercher de quel mouvement sont agités ces germes de contagions quand — et cela est manifeste — ils sont transportés au loin et à distance au grand étonnement de tout le monde.

Il faut simplement examiner des phénomènes analogues qui nous étonnent moins. Qui penserait tout d'abord que l'oignon ou d'autres plantes puissent, même à distance, nous tirer des larmes ; que le poivre, l'iris, la pirette provoquent l'éternuement, que le safran, que la jusquiame amènent le sommeil ; que le maniement des métaux engendre l'apoplexie ? Il faut bien croire que de ces différentes

CAPUT VII

QUOMODO SEMINARIA CONTAGIONUM AD DISTANS FERANTUR, ET IN ORBEM

Ergo illud in primis inquiramus, quo motu agantur seminaria illa contagionum, quando longe, et ad eos, qui distant, ea ferri manifestum est, quod multi adeo mirantur. Est autem inter prima respiciendum ad consimilia, quo minus admirari possimus : quis putaret e cepe et alio lacrymas nobis vel e longinquo elici, e pipere, iride, ptharmica sternutamentum, e croco, solano stricno somnum conciliari tractatione metallicorum apoplecticum hominem fieri ? exhalant nimirum ex

substances s'exhalent et se répandent de tous côtés des corps qui ne tombent pas sous nos sens, dont les modes d'action et les facultés sont divers. Cela est aussi très manifeste dans les corps qui se corrompent et sentent mauvais.

Le principe du mouvement de ces petits corps vers l'espace est en partie propre, en partie étranger. Comme principe propre, nous pouvons citer l'évaporation qui toute entière se porte en haut, comme cela se produit pour la fumée et beaucoup d'autres corps (car personne n'ignore que toute évaporation est chaude), comme principe étranger, la poussée en côté et enfin en bas, ce qui provient de deux causes : l'une est la résistance de l'air ou des objets environnants : meubles, etc. sur lesquels tombent les parties qui s'évaporent les premières. Quand elles ne peuvent êtres portées au delà, elles sont poussées sur les côtés par celles qui succèdent,

omnibus his ac circumquaque feruntur insensibilia corpora, quorum diversæ actiones sunt, et facultates : manifestissimum autem hoc apparet in iis, quæ corrumpuntur, et putrent. Principium autem motus eorum corpusculorum ad omnes partes partim quidem per se est, partim ab alio datur : per se igitur evaporatio omnis sursum fertur, quod et in fumo et aliis multis spectari potest, si quis nesciat evaporationem omnem calidam esse : ab alio autem accidit et in latus, et deorsum postremo pelli : quod præcipue duabus de causis evenit, altera est obsistentia aut aeris, aut tabulatorum, et ejusmodi, in quæ incidunt, quæ primum exhalant, partes : ubi igitur ultra ferri non possunt, pelluntur quidem et in latera ab iis, quæ succedunt,

et celles-ci par d'autres, jusqu'à ce qu'elles remplissent tout l'espace ambiant. — L'autre cause est l'air lui-même, qui divise toute évaporation si elle est ténue et bien soluble jusqu'aux parties les plus petites, jusqu'aux limites même de leur divisibilité

Et il est dans la nature des éléments et de tous les liquides de rechercher autant que possible une place convenable. La place la plus convenable pour eux existe quand les parties sont continues entre elles ou, si elles ne sont pas continues, quand elles sont aussi peu distantes que possible, car ainsi elles sont moins exposées aux violences (comme nous en avons donné des exemples dans le livre de la symphatie). Et c'est pour cela que l'air ambiant divise cette évaporation de plus en plus, jusqu'à ce qu'il arrive à des parties qui ne peuvent plus être ni divisées ni séparées. Il se fait alors que beaucoup d'air est rempli par l'innombrable division

et hæc ab aliis, donec accidat repleri totum : altera causa est aer ipse, qui evaporationem omnem, si tenuis sit, et bene solubilis, dividit usque etiam ad minimas et non ultra divisibiles partes : ea enim est elementorum, et liquidorum omnium natura, ut situm convenientem quærant, quantum possibile est : convenientissimus autem situs est, quum partes continuæ inter se sunt, aut, si continuæ esse non possunt, minus tamen inter se distent, quo possibile sit : sic enim minorem violentiam sustinent, ut in iis diximus, quæ de sympathia tradita sunt ? qua de causa aer continenter eam evaporationem dividit magis, et magis, donec ad eas veniat partes, quæ non ultra dividi, et separari possunt : facta igitur innumerabili illa divisione mul-

qui vient de se produire, et que partout autour il en est mélangé. Ce qui se voit très manifestement dans la fumée. — Aussi les évaporations qui se font autour des contagions sont répandues de toutes parts et occupent un grand volume d'air; et comme toute exhalation a tendance à une grande diffusion, il arrive qu'elles se portent d'abord plus en haut, puis en côté et enfin en bas. C'est ainsi que ceux qui cohabitent avec des gens affectés de maladies contagieuses peuvent être infectés par ces germes, germes qui peuvent être conservés non seulement dans un foyer, mais encore dans l'air pendant un certain temps, mais plus longtemps dans un foyer. Comment se fait-il qu'étant en si petite quantité ils ne soient pas altérés, exposés ainsi au milieu de l'air? C'est une première question que l'on se pose. Car quelle est la combinaison

tum aeris repleri accidit, et circumquaque misceri, quod et in fumo manifestissimum est videre. Propter has igitur causas, et quæ circa contagiones contingunt evaporationes, circumquaque feruntur, et aeris multum occupant, quoniam exhalatio omnis multum diffunditur, magis autem sursum, et primo, sed tamen mox et ad latera, et postremo deorsum accidit ferri : ac sic et cohabitantes possunt inficere seminaria hæc, et non solum in fomite, sed et in aere per certum tempus servari, diutius autem in fomite. Quo autem modo fiat, ut tam parvæ quantitatis existentia non alterentur saltem medio in aere exposita, priorem habet dubitationem : nam quæ tam fortis esse mistio potest in tam parva particula, ut in aere diu consistere valeant, presertim, quæ in duricie non constitunt ? sed certe, quæ lenta

assez puissante dans une aussi petite particule qui puisse lui donner dans l'air une résistance aussi longue et qui ne consiste pas dans la dureté ? Mais c'est la viscosité, la glutinosité qui font qu'un petit corps épais et glutineux pourra vivre aussi longtemps ou presque aussi longtemps que les corps durs.

Il y a trois choses qui font que les corps durs résistent aux altérations ambiantes : d'abord parce que, dans une petite quantité, ils ont plus de matière ; ensuite que leurs principes terreux leur donnent plus de frigidité, et qu'enfin leur densité les rend plus difficilement raréfiables et vaporisables. Si les corps épais et visqueux n'ont pas les deux premières propriétés des corps durs au même dégré, ils les ont cependant en partie : quant à la troisième ; il la possède non moins qu'eux. La même difficulté de vaporisation existe grâce à la ténacité des parties et à la combinaison constituée par des infiniment

sunt, et glutinosa, quamquam parvissima sint, possunt quidem si non omnino tantum, quantum dura, vivere, at paulo minus possunt. Dura quidem propter tria resistunt alterationibus maxime, et quod in pauca quantitate plus habent materiæ, et quod propter terram plus habent frigiditatis, et quod partes non bene subtiliari et rarefieri possunt propter densitatem : quod fieri oportet, si caliditas induci debet : priora igitur duo et si lenta non habent æque, ac dura, attamen in parte habent et ipsa : tertium vero habent non minus, quam dura, hoc est difficultatem subtiliationis propter partium tenacitatem, et quod mistio e valde minimis constat : tenacitas enim facit,

petits. La ténacité fait qu'une partie se sépare difficilement de l'autre ; la combinaison constituée par des infiniment petits bien unis resiste très bien à toutes les altérations. Car, si la raréfaction voulait se faire, aussitôt les parties terreuses sont là qui l'empêchent, placées tout près de chaque particule; de même pour la condensation, ce sont les parties ignées qui, à cause de leur voisinage s'y opposent. C'est pour cela que non seulement les corps durs, mais les corps visqueux, se défendent de beaucoup d'altérations, pourvu qu'elles soient médiocres ; ils ne supportent pas les altérations puissantes. Ainsi les germes de toutes les contagions sont consumés par le feu, et détruits par l'eau très froide. Que si quelqu'un plus curieux me demande pourquoi ces germes ne subissent pas au moins une altération intrinsèque puisqu'ils sont composés d'éléments divers, qu'il sache que cela n'est pas propre à ces

ut pars non facile secedat a parte, mistio vero e quam minimis facta bene unitis adversus alterationes omnes valet : quoniam si rarefieri oporteat, statim præsto sunt partes terræ, quæ prohibeant, juxta quodlibet minimum sitæ, si vero densari necesse sit, præsto sunt ignis partes propter propinquitatem, quæ similiter obstent : qua de causa non solum dura, sed et lenta sese defendunt ab alterationibus multis, si mediocres sint, magnas autem non ferunt : propter quod et ab igne absumuntur seminaria omnium contagionum, et ab aqua etiam frigidissima franguntur. Quod si curiosior quispiam illud quærat, cur intrinsece saltem non alterentur hæc seminaria, quum e diversis sint mista, sciat ille non esse hanc solis seminariis

seuls germes, mais commun à beaucoup d'autres substances telles que le poivre, la chaux, l'euphorbe, la pierre pyrrhite, les métaux et d'autres corps encore qui, quoique constitués par des éléments divers, ne subissent aucune altération intrinsèque, ou alors une altération peu appréciable, mais se conservent intacts pendant beaucoup d'années, au point qu'on s'étonne de voir des pierres durer mille et deux mille ans. La raison de tout cela est que la combinaison, quoiqu'elle soit constituée d'éléments divers, est réduite à des particules si petites, que leur petitesse ne leur permet pas d'avoir entre elles un excès qui demande à entrer en action. Aussi, tant que la combinaison reste dans ces conditions-là, tant que les parties ignées sont séparées, dispersées et ensevelies dans les autres, aucune altération intrinsèque ne se produit. C'est pourquoi le poivre, l'euphorbe et autres corps analogues sont froids à la

propriam quæstionem, sed et aliis multis communem, ut piperi, calci, euphorbio, pyrrhiti lapidi, et metallicis, et aliis pluribus quæ quum e diversis sint mista, alterationem tamen nullam intrinsecus, aut nullius momenti patiuntur, sed annos multos immutata perseverant, ut mirum sit lapides annos mille, et duo millia durare. Causa omnium est, quod mistio, quæ e diversis fit, ad tam minimas particulas redacta est, quod propter parvitatem excessum non habent particulæ inter se illum, qui requiritur ad agendum : qua de causa dum mistio illa eo pacto perstat, dum igneæ partes separatæ sunt, et dispersæ, sepultæque in aliis, alteratio nulla introrsum fit : quare et piper, et euphorbium, et reliqua tractata manibus frigida sentiuntur : at

main quand on les touche, mais, dès que pour une raison ou pour une autre cette combinaison est dissoute et changée et que les parties de même essence se réunissent en une seule et acquièrent une plus grande quantité et une plus grande puissance d'action, alors elles deviennent actives, si bien que la chaux, le poivre et l'euphorbe donnent déjà une sensation de chaleur quand, auparavant, ils étaient seulement chauds en puissance ; l'action les faisant se comporter différemment. C'est aussi pour la même raison que les germes ne subissent pas d'altération intrinsèque, quoique leur combinaison soit constituée d'éléments divers. Qu'il y ait autant de puissance dans un si petit volume, la foudre nous le montre elle-même qui n'est que de la vapeur ; les particules très petites, et échappant à notre vue d'euphorbe, de poivre et de corps semblables, et auxquelles une si grande puissance a été donnée par la

ubi casu aliquo mistio illa solvitur, et mutatur, et partes, quæ ejusdem rationis sunt, in unum coeunt, et majorem quantitatem, et potentiam ad agendum acquirunt, tum actu fiunt, et agunt jam : unde et calx, et piper, et euphorbium jam calida percipiuntur, quum prius potentia solum calida essent, actu vero aliter se habentia : propter eamdem causam nec seminaria intrinsecus sese alterant, quanquam e diversis constent, utpote mista. Quod autem in tam pauca quantitate vis multa inesse possit, declarat fulgur, quod non aliud est quam vapor : declarant et euphorbii et piperis, et similium particulæ minimæ et effugientes visum, quibus tanta vis a natura tributa est : adeo refert ignem in materia densa contineri, quanquam parva sit.

nature nous le montrent également. Il suffit que le feu soit contenu dans une matière dense, peu importe qu'elle soit petite.

Tels sont les germes des contagions; tous par eux-mêmes sont vifs, quoique constitués d'une façon épaisse et visqueuse ; eux aussi deviennent actifs à la chaleur de l'animal qui subtilise leur combinaison et unit les parties semblables; tels en effet, ces germes ont une grande puissance contre les humeurs et les esprits, aussi peuvent-ils causer la mort en peu d'heures s'ils ont de l'analogie avec les esprits; — point sur lequel nous nous étendrons bientôt plus longuement. Ces mêmes germes peuvent être éjaculés d'yeux malades dans l'œil d'un autre individu et y porter une infection absolument semblable (ce qui n'est pas une vision, mais un vice dans l'œil). Qu'ils pénètrent dans l'organisme et quelques-uns si rapidement, personne ne doit s'en étonner si on considère leur mode de

Talia quoque sunt seminaria contagionum, omnia enim acria per se sunt, quanquam in lentore constituta, quæ et ipsa actu fiunt a calore animalis subtiliante eam mistionem, et uniente partes consimiles : talia autem ad humores et spiritus non parvam potentiam habent, quare et perdere etiam possunt paucis horis, si ad spiritus analoga sint : de quo mox largius dicemus. Eadem et ex oculis lippientibus ejaculari possunt in alterius oculum, et consimilem infectionem inferre, quæ visio quidem non est, sed vitium in oculo. Quod autem in animal penetrent et nonnulla citissime nemo mirari debet, si modum quo ingrediuntur, consideret : ingrediuntur autem e parvis poris,

progression. Ils vont des petits pores, des petites veines et des petites artères à de plus grands, et de ceux-ci dans d'autres, et souvent aussi jusqu'au cœur.

Un premier mode de pénétration se fait par propagation et comme par rejeton. Les premiers germes qui ont adhéré des humeurs voisines à celles qui ont pour eux de l'analogie engendrent d'autres germes semblables à eux, les propagent, et ceux-ci d'autres jusqu'à ce que la masse tout entière des humeurs en soit infectée. Un second mode se fait par l'attraction qui se produit intérieurement à l'inspiration par l'haleine, et aussi par la dilatation des veines : en effet, en même temps que l'air qui est inspiré, entrent mêlés les germes des contagions qui, une fois introduits, ne sont pas rejetés avec la même facilité par l'expiration qu'ils ont été absorbés par l'inspiration ; puis ils s'agglutinent aux hu-

et venis, et arteriis in majores, et ab his in alios, sæpe etiam usque ad cor. Unus penetrationis modus est per propagationem et quasi sobolem : prima enim seminaria, quæ adhæserunt e vicinis humoribus, ad quos habent analogiam, consimilia sibi alia generant, et propagant, et hæc alia, donec tota humorum massa et moles afficientur. Alius modus est per attractionem, quæ intro fit tum inspiratione per anhelitum, tum venarum dilatatione : simul enim cum aere, qui attrahitur, ingrediuntur commista contagionum seminaria, quæ, ubi introducta sunt ; non eadem facilitate regrediuntur per expirationem, qua ingressa per inspirationem fuere, quoniam agglutinantur humoribus et membris, et nonnulla etiam spiritibus, qui contra-

meurs et aux organes, et quelques-uns aux esprits qui, fuyant la vue d'un élément contraire, portent avec eux leur ennemi jusqu'au cœur. — Car il ne faut pas dire (comme le disent certains) que les poisons et les contagions vont gagner le cœur et l'attaquer comme un ennemi, comme s'ils avaient de la conscience et de la volonté.

Pénètrent plus lentement les germes qui sont par eux-mêmes moins vifs, et qui sont ensevelis dans une grande viscosité, et qui ont de l'analogie pour les humeurs plus épaisses et qui ont été amenés par les veines. Pénètrent plus rapidement ceux qui ont été introduits par l'haleine et qui sont plus subtils, doués d'une plus grande vivacité et ayant de l'analogie avec les esprits. Il y a très probablement encore un autre mode de pénétration : toute évaporation se répand très facilement d'un endroit étroit dans un endroit plus ample. Or, comme

rii speciem refugientes, secum et inimicum ad cor ferunt ; non enim dicendum est (ut quidam aiunt) venena et contagiones præcipue cor petere, atque aggredi, uti inimicum, quasi cognitio et voluntas iis insint.

Tardius autem penetrant, quæ per se minus acria sunt, aut in lentore multo sepulta, et analogiam habentia ad crassiores humores, et quæ per venas trahuntur, celerius autem, quæ per anhelitum, et quæ subtiliora sunt et acrimoniæ majoris, ad spiritus autem analoga. Fortasse autem et alius est penetrationis modus ? omnis enim evaporatio de angusto in amplum facillime diffunditur : quare, quum minores et angustiores sint venæ, quæ circa summa sunt, majores vero continue, qua versus cor itur,

les veines de la périphérie sont plus petites et plus étroites, et deviennent plus larges en allant vers le cœur, il arrive que la contagion se diffuse très facilement des petites veines dans les grosses, où existe une chaleur plus grande, et de là est portée jusqu'au cœur, à moins que quelque chose ne s'y oppose.

Jusqu'à présent nous avons dit que la contagion qui se fait à distance se fait par un principe commun aux autres contagions et de la même façon. Nous avons dit aussi comment elle se répandait, comment elle pénétrait dans l'organisme, quelle puissance elle avait; maintenant nous allons dire par quelle nature particulière ou propre elle en diffère. Elle semble différer de celles qui infectent par le contact seul en ce qu'elles sont constituées par une combinaison puissante et visqueuse (ce que n'ont pas celles-là), et elles diffèrent de celles qui infectent par le contact et l'intermédiaire d'un foyer par une combinaison plus puissante

inde fit, ut et contagio quam facillime ex angustis venis in amplas diffundatur, ubi etiam major est calor, atque ad cor etiam feratur, nisi quid obstet. Quod igitur, et quæ ad distans fit contagio, per idem commune principium fiat cum aliis, et per eumdem modum, et quo motu feratur, et quomodo penetret, et tantam habeat vim, hactenus dictum sit : quomodo autem particulari et propria quadam natura ab aliis differat, nunc dicatur. Ab iis igitur, quæ solo contactu afficiunt, differre videtur, quod hæc in forti mistione constituta videtur et lentore quodam, illæ vero non : ab iis vero quæ fomite solo et contactu inficiunt, differunt

et une subtilité plus grande qui leur donnent une plus grande facilité pour pénétrer les corps, une plus grande puissance d'action. Peut-être aussi y a-t-il là encore pour l'organisme une antipathie non seulement de celles qu'on appelle matérielles, mais encore spirituelle, qui peut mettre en fuite les esprits et la chaleur, qui contient la juste combinaison des humeurs, ce qui fait qu'ils peuvent surtout déterminer de la putréfaction. Ce dont nous nous occuperons bientôt.

CHAPITRE VIII

DE L'ANALOGIE DES CONTAGIONS

Les analogies des contagions sont multiples et très curieuses. Il est une peste qui s'en prend aux

eæ, quæ ad distans protenduntur, quod validior adhuc mistio iis inesse videtur, et subtilitas major, propter quod et penetrant magis, et majorem actionem habent. Fortasse autem et antipathia ad animal his est, non ea solum, quæ materialis dicitur, sed et spiritualis etiam, quæ spiritus potest fugare, et calorem, qui humorum mistionem continet, propter quod et maxime potest putrefactionem inferre, de quo etiam mox dicemus.

CAPUT VIII

DE ANALOGIA CONTAGIONUM

Contagionum autem analogiæ multiplices quidem sunt, et maxime admirandæ: pestis quædam est arboribus aut satis, ani-

arbres, ou aux moissons et qui respecte les animaux. Il en est une autre qui touche les animaux et épargne les moissons, et les arbres. Parmi les animaux, celle-ci touche les hommes, celle-là les bœufs, une autre les chevaux, ou bien la contagion va respecter les vieillards et sévir seulement sur les enfants et les jeunes gens ; parfois ce sera le contraire. Une autre fois les hommes seuls seront atteints, et les femmes respectées. Parmi les hommes les uns seront fatalement atteints, d'autres non. C'est ainsi que des gens vivent indemnes parmi les pestiférés, et que d'autres ne le peuvent pas.

Les organes ont aussi leur analogie. L'Ophtalmie n'atteint que les yeux. La Phtisie ne s'attaque pas aux yeux, quoique organes plus délicats, mais au poumon. Les Alopécies et les Achores se voient seulement à la tête. Pour les humeurs, la contagion sera active pour une, ou pour toute, ou pour au-

malium nulli obest ; contra quædam tangit animalia, satis et arboribus parcit : et inter animalia, hæc hominem carpit, illa boves, illa equos, aut alia : sed et in eadem specie, quæ pueris et juvenibus est contagio, senum neminem lædit, et e contrario : nec quæ mares, semper etiam mulieres attingit : promiscue vero alii certas pestes sensere, alii non : et alii inter pestilentes illæsi versantur, alii non. Inter membra porro est et sua analogia. Lippitudo nulli membro nocet, nisi oculis. Phthisis vero non oculis, quanquam delicatioribus, sed pulmoni. Alopeciæ et Achores caput solum tentant. At vero et in humoribus quædam uni est contagio, alii non, quædam omnibus, aliæ spiritus præcipue perdunt : quorum omnium admiranda quædam ratio est, assimilantur

cune, d'autres tuent surtout les esprits. La raison de ces phénomènes est certainement curieuse. Mais nous la trouvons dans les causes communes que nous avons recherchées dans la sympathie, quand nous nous sommes occupés de la manière d'être de l'agent, ou de la matière, ou de son application qui fait que tous les corps n'agissent pas indistinctement sur tous les corps, mais seulement certains corps sur certains autres, corps qu'on appelle analogues. Il n'est pas dans notre intention, et il ne serait pas prudent de dire, quelles sont ces analogies particulières et propres. Qu'il nous suffise, pour le présent, si nous ne pouvons en étudier les causes propres, et très proches, d'en rechercher les causes moyennes, de tendre vers les prochaines, autant que cela nous est permis pour la matière subjective.

autem et aliis multis, de quibus omnibus diximus in iis, quæ de sympathia, ubi etiam communes causas perquisivimus, quæ vel ad rationem agentis referuntur, vel materiæ, vel applicationis, propter quæ non omnia agunt in omnia, sed certa in certa solum, quæ analoga dicuntur. Particulares autem, et proprias analogias nec institutum nostrum est dicere, nec prudentis inquirere : sat enim in præsenti sit, si non proprias et propinquissimas causas : at medias tantum sciamus, et ad proximas nitamur, quantum pro subjecta materia dabitur.

CHAPITRE IX

LA CONTAGION N'EST-ELLE QU'UNE SORTE DE PUTRÉFACTION ?

Maintenant recherchons si la contagion n'est pas une sorte de putréfaction, et si toute putréfaction n'est pas contagieuse. La putréfaction paraît en effet contagieuse ou simplement ou au moins à une partie continue, mais autrement toute putréfaction n'est pas contagieuse puisque, pour entrer en action, il lui manque beaucoup de propriétés requises à cet effet. On peut se demander si la contagion consiste dans une sorte de putréfaction puisque la rage, qui paraît être une affection contagieuse, n'est pas une affection où il y ait de la putréfaction. De même pour le vin, quand il devient acide, il semble qu'il ait été touché par quelque contagion, mais non par

CAPUT IX

UTRUM CONTAGIO OMNIS PUTREFACTIO QUÆDAM SIT

Nunc illud inquiramus, utrum omnis contagio putrefactio quædam sit, et an omnis putrefactio contagiosa. Videtur autem putrefactio omnis contagiosa, aut simpliciter, aut saltem ad continuam partem : ad aliud vero contagiosa non omnis est, quoniam ad agendum multa, ut diximus, requiruntur. Omnem autem contagionem in putrefactione quadam consistere dubitationem fortasse habet, quoniam rabies contagio quædam videtur, putrefactio autem non : similiter et vinum, quum acescit, ab alio contagionem quamdam pati videtur, putrefactionem autem non, nam

la putréfaction. Car, lorsqu'il entre en putréfaction, il sent mauvais, il devient imbuvable, et le vinaigre a une certaine saveur et même résiste aux putréfactions. Et cependant ces différents phénomènes doivent être regardés comme des putréfactions : mais il faut faire une distinction dans ces putréfactions. Tantôt il se fait une simple dissolution du mixte, et une simple évaporation de l'humide, et du chaud, il ne s'ensuit aucune génération nouvelle; celle-ci est la putréfaction simple. Tantôt, en même temps que l'évaporation, il se fait une génération soit d'un être vivant organisé, soit d'autre chose qui a une forme certaine et déterminée, qui a sa combinaison à lui et son arrangement. Quand il y a putréfaction simple, il n'y a aucune génération nouvelle, il y a de la fétidité et une saveur abominable (pour les raisons expliquées dans la sympathie); mais, lorsqu'il se produit une génération quelconque, un arrangement et une

quum putrescit, tum et fœtet, et ingustabile est, acetum vero suave est, et putredinibus etiam resistit : sed certe et eæ putrefactiones quædam sunt existimandæ. Verum illud circa putrefactiones est intelligendum, quod interdum sola misti dissolutio sit, et sola evaporatio humidi, atque innati caloris, generatio autem nova nulla consequitur, atque hæc simplex putrefactio dicitur : interdum in ipsa evaporatione simul et generatio aliqua provenit aut animalis, aut alterius quod formam unam et certam habet, et mistionis rationem, ac digestionem suam. In quibus igitur simplex sit putrefactio, generatio autem nulla, et fœtor fit, et abominabilis sapor propter causam, quæ in sympathiis dicta est : ubi vero

disposition des parties pour une certaine forme, alors il n'y a ni fétidité ni goût abominable. Quand le vin se putréfie simplement, il se corrompt et devient désagréable et imbuvable. Mais qu'une génération quelconque intervienne, comme celle du vinaigre, par exemple, qu'il s'évapore ce qui est doux et aérien et qu'il reste avec beaucoup de principes aqueux, pas mal de principes terreux subtils brûlés, alors se produit ce mixte que nous appelons vinaigre, qui a sa forme, sa disposition et son arrangement des parties, et sa saveur et son odeur. Que cette production soit précédée d'une certaine putréfaction, rien d'étonnant. La preuve est que le lait et la pituite, quand ils commencent à se putréfier, deviennent aussitôt aigres. Dans la rage aussi, il faut penser qu'il se produit une certaine putréfaction après la contagion. Seulement elle est

generatio aliqua intercidit, et digestio ordoque partium pro certa forma, tum sæpe neque fœtor fit, neque abominabile quicquam : igitur et quandoque quidem simpliciter putrescit, et marcorem contrahit, et ingratum, ingustabileque est, interdum non simpliciter putrescit, sed et simul generatio aliqua sequitur, ut aceti : evaporante enim quod dulce atque aereum est, relicto multo terreo subtili adusto cun plurimo aqueo, mistum illud fit, quod acetum vocamus, cujus et forma sua est, et digestio, et ordo partium, et sapor, et odor. Quod autem præcedat putrefactio aliqua prior, declarant et lac, et pituita, quæ quum putrescere incipiunt, statim acescunt. In rabie quoque putrefactionem quamdam accidere censendum est facta contagione ab alio : latet autem nos, quoniam, quæ in vivo animali putrefactiones

latente, puisque les putréfactions qui se font dans l'organisme vivant ne deviennent pas immédiatement manifestes. Il est vraisemblable que les choses se passent ainsi puisque les chiens, quand ils sont enragés, sont ordinairement pris de fièvre. Si donc nous procédons par induction, nous concluons que, dans toutes les contagions, il y a une sorte de putréfaction. C'est aussi ce que le raisonnement nous dit, puisqu'aucune évaporation ne paraît plus apte à porter la contagion que celle qui se fait dans la putréfaction.

Nous avons dit que la contagion se faisait dans des particules qui ne tombaient pas sous nos sens. On nous demandera si ces particules sont corrompues ou simplement altérées? Nous répondrons: assez seulement pour qu'il se produise de la putréfaction; il n'est pas nécessaire que ces particules soient corrompues, mais seulement altérées, de fa-

fiunt, non admodum manifestæ sunt : verisimile est autem ita se habere, quoniam et canes, quum rabiunt, febre quadam corripi solent. Si igitur in omnes contagiones inductio fiat, omnes quidem in putrefactione quadam consistere videbuntur: quod et ratio quoque persuadet, quoniam nulla alia evaporatio aptior esse videtur ad contagiones inferendas, quam quæ in putrefactionibus fit.

Quoniam autem diximus contagionem esse in insensibilibus particulis, primo quærat fortasse quis, utrum particulæ illæ corrumpantur quidem, an alterentur solum : ad quos dicimus, quantum quidem sufficit ad putrefactionem faciendam, non necesse esse corrumpi particulas ipsas, sed alterari solum, quate-

çon que la dissolution du mixte puisse se produire, et que l'évaporation de la chaleur et de l'humidité innées se fasse. Rien cependant n'empêche qu'elles ne soient corrompues, mais cela n'est pas nécessaire pour la production de la putréfaction.

Puisque toutes les putréfactions sont aptes à porter une putréfaction semblable, au moins à une partie continue, et si toute contagion n'est qu'une putréfaction, la contagion ne sera simplement et communément qu'une putréfaction passant absolument semblable, de l'un à l'autre, soit dans un même individu, soit dans deux individus différents. Mais ce n'est pas là la vraie contagion. La vraie contagion est celle qui se fait entre deux individus différents. Si nous voulons surtout considérer la vraie contagion des maladies celle qui ne se produit pas seulement par le contact, la contagion sera alors une putréfaction passant de l'un à l'autre,

nus dissolvi mistio possit, et evaporare calidum cum humido innato, nihil tamen prohibet et corrumpi etiam, sed non necesse est, quatenus attinet ad faciendam putrefactionem.

Quoniam autem putrefactiones omnes ad continuam saltem partem consimilem putrefactionem inferre aptæ sunt, si omnis quidem contagio putrefactio est, videbitur quidem contagio simpliciter et communiter dicta, putrefactio quædam consimilis de uno in aliud transiens, sive continuum illud sit, sive diversum : verum hæc non est ea, quæ proprie contagio dicitur, sed illa quæ inter diversa versatur : quod et si etiam maxime proprie velimus contagionem considerare, quæ in morbis spectatur, et non solo contactu afficit, erit quidem contagio consimilis dè

putréfaction dont les germes sont très actifs, constitués qu'ils sont par une combinaison solide et épaisse, et ayant pour les organismes vivants une antipathie non seulement matérielle, mais encore spirituelle : définition qui nous donnera la clef de tous les phénomènes qui se passent autour de la contagion.

CHAPITRE X

POURQUOI DES MALADIES LES UNES SONT CONTAGIEUSES ET LES AUTRES NE LE SONT PAS ET POURQUOI LES MALADIES CONTAGIEUSES SONT DOUCES

D'abord recherchons pourquoi des maladies les unes sont contagieuses, et les autres non contagieuses, et comment il se fait que les unes, quoique ardentes et graves, ne sont pas contagieuses, et que

uno in aliud transiens putrefactio, cujus seminaria actionis multæ sunt, in forti ac lenta mistione constituta, ac antipathiam ad animal habentia non solum materialem, sed et spiritualem etiam : ex qua definitione ratio omnium eorum manifesta est, quæ circa contagionem videntur.

CAPUT X

CUR MORBORUM ALII CONTAGIOSI SINT, ALII NON, ET CONTAGIOSI CUR LENES SINT

In primis igitur cur morborum alii contagiosi sint, alii non, et quomodo fiat, ut alii, ardentiores quum sint, et graviores, nul-

les autres, plus calmes, et plus douces, sont le plus souvent contagieuses. C'est un point qui demande en effet à être éclairci. Si la contagion est liée à la force et à l'acuité, ce devraient être les maladies les plus aiguës qui devraient être les plus contagieuses. Si, d'un autre côté, la contagion est liée à l'élévation de la température (ce que beaucoup de médecins pensent), il semblerait vraisemblable que les maladies les plus ardentes, les plus chaudes, devraient être les plus contagieuses. Si enfin la contagion est liée à une grande putréfaction, comment se fait-il que, dans beaucoup de maladies où existe une grande putréfaction, la contagion ne se produise pas? Mais, dans les maladies où il n'y a pas de putréfaction, il ne se fait jamais de contagion puisque, comme nous l'avons dit, la contagion ne peut se produire sans une certaine putréfaction. Celles dans lesquelles se fait la putréfaction, ont, comme

lam tamen inferant contagionem, alii vero placidiores, mitioresque existentes contagiosi plurimum sint, quæramus : quod certe dubitationem quamdam habet : si enim contagio vim et actionem sequitur, qui acutiores sunt morbi, viderentur magis contagiosi : si vero adustionem sequitur contagio (ut multi medicorum putant) similiter viderentur, qui ardentiores sunt, contagiosi magis, quod si putrefactionem multam sequitur contagio, in pluribus quidem multa putrefactio fit, contagio autem nulla. Ergo morborum quicumque absque putrefactione fiunt nulli quidem contagiosi sunt, quoniam, ut dictum est, contagio non sine quadam putrefactione sit : in quibus vero putrefactio contingit, requiri quidem acumen dicimus, si contagio sequi debet, sed non sufficit

nous disons, de l'acuité si la contagion doit s'ensuivre ; mais l'acuité et la puissance d'action ne sont pas seules nécessaires; il faut encore de la viscosité et, comme nous l'avons déjà dit, une combinaison solidement et puissamment élaborée. De même la contagion n'est pas liée à l'élévation de température; mais, si la température devient très élevée dans les affections contagieuses, c'est plus la conséquence que l'origine de la contagion. De même la contagion n'accompagne pas toute putréfaction, quoique celle-ci soit très étendue et ait atteint une grande quantité d'humeur, mais seulement la putréfaction dans laquelle puissent se faire des germes d'une combinaison solide et épaisse. Parmi les fièvres, beaucoup sont très ardentes, telles celles qui viennent de la bile ; mais elles consistent dans le sec, d'où s'évaporent des particules qui ne peuvent devenir des germes de contagion pour d'autres, soit que leur composition soit débile,

acumen solum, et potentia agendi, verum et lentor quoque ; requiritur, et fortis atque ; elaborata mistio ut dictum est. Similiter neque adustionem sequitur contagio, sed, si qua in contagioninibus adustio accidit, illa sequitur magis, quam origo contagionis sit. Nec similiter omnem putrefactionem sequitur contagio, quanquam larga sit, et multi humoris, sed ea solum, in qua seminaria fieri possint, quæ et mistionis sunt fortis, et in lentore constituta. Febrium igitur multæ ardentissimæ sunt, ut quæ è cholera, sed in sicco consistentes, e quibus quæ evaporant particulæ, seminaria esse non possunt contagionis in alio, sive quod mistio earum debilis sit, sive quod non adhæreant, et aggluti-

soit qu'ils n'adhèrent pas et que leur sécheresse ne leur permette pas de s'agglutiner. Au contraire toutes celles qui sont le siège d'une putréfaction sordide et bien close, celles-là engendrent des germes propres à porter la contagion ; et j'appelle putréfaction sordide celle dans laquelle la putréfaction n'est pas superficielle et dont l'évaporation, qui est corrompue et profonde, est repandue partout ; j'appelle putréfaction close celle dans laquelle ne s'échappent ni ne s'en vont les particules qui s'exhalent et s'évaporent, mais, bien enfermées, sont longtemps agitées d'une certaine façon et épaisses et visqueuses, sont mêlées si bien, qu'il se produit une combinaison solide et glutineuse.

Les maladies contagieuses paraissent douces, principalement les fièvres contagieuses, parce que, chez elles, il se fait une putréfaction profonde dans laquelle s'évapore beaucoup d'humidité, ce qui amène de la viscosité et émousse l'acuité. Dans les

nentur propter siccitatem : at quæcumque sordidam habent putrefactionem,, et conclusam, illæ seminaria gignunt ad inferendas contagiones idonea : sordidam autem dico putrefactionem, in qua non fit superficialis putrefactio, et evaporatio ejus, quod putrescit, sed profunda et ad totum : conclusam autem voco, in qua non abeunt, et exhalant, quæ evaporant, particulæ, sed quodammodo conclusæ bene ac diu agitantur, et miscentur lentorem quidem habentes, sic enim et fortis fit mistio et glutinosa : lenes autem apparent contagiosi morbi, precipuæ febres, quæcunque contagiosæ sunt, propter id, quod profunda fit putrefactio, in qua multum humidi evaporat, quod tum lentorem inducit, tum

fièvres où l'acuité et la chaleur dominent, les particules les plus superficielles s'évaporent chaudes et sèches, ce qui fait qu'elles ne sont pas contagieuses.

CHAPITRE XI

LES ANALOGIES ET LES DIFFÉRENCES DU POISON ET DE LA CONTAGION

Certaines contagions ressemblent, ont une certaine parenté avec les poisons, puisque, comme eux, ennemis des êtres organisés, ils se cachent insidieusement dans le corps de l'animal, et le tuent après avoir gagné le cœur, si bien que nous avons appelé certaines fièvres *venimeuses*. Mais il y a entre eux de grandes différences. Les poisons ne peuvent amener, à proprement parler, la putréfaction, ni engen-

et acrimoniam hebetat: in quibus autem acumen, et ardor multus sentitur, in iis superficiales magis particulæ evaporant calidæ, et siccæ, propter quod nec contagiosæ sunt.

CAPUT XI

IN QUO CONVENIT CUM VENENIS CONTAGIO, ET IN QUO DIFFERAT

Conveniunt autem et cognationem quamdam cum venenis habent nonnullæ contagiones, quoniam sicut illa inimicitia quadam fraudulenta latentia, perdunt animal, et cor petunt, ita et contagiones quædam facere solent: propter quod venenosas solemus quasdam febrium appellare. Differunt autem inter se non parum, quod venena nec proprie putrefacere possunt, nec tale in secun-

drer dans un second individu un principe et un germe tel que dans un premier; et ce qui le prouve, c'est que les gens empoisonnés ne sont pas contagieux pour les autres. La cause est qu'il existe deux genres de poisons : les uns tuent par une qualité spirituelle, comme le venin des serpents et la vue du catablepha ; d'autres agissent par une qualité matérielle. Ceux qui agissent par des moyens spirituels peuvent, à la vérité, amener de la corruption en chassant la chaleur innée et en imprimant au sujet une tristesse intolérable. Mais ils ne peuvent rien engendrer de semblable, puisque toute génération se fait par des qualités premières : c'est pour cela que chez les gens empoisonnés nous n'avons jamais rien vu de pareil à ce qu'éjaculent la vipère et le basilic. Parmi ceux qui opèrent par une qualité matérielle, les uns sont chauds et ont été appelés caustiques et brûlants, les autres froids, comme

dum gignere, quale in primo fuit principium et seminarium : cujus signum est, quod venenati ad alios contagiosi non sunt Causa vero iccirco est, quod venenorum est duplex genus, alia enim spirituali qualitate enecant, qualis est serpentum maxima pars, et Catablephæ aspectus, alia vero materiali qualitate operantur. Quæ igitur per spirituales species agunt, corrumpere quidem possunt fugando calorem innatum, et tristitiam intolerabilem ingerendo, generare autem nihil simile possunt, quoniam generatio omnis a primis qualitatibus fit ; propter quod in venenatis nihil tale unquam factum vidimus, quale est quod a Vipera et Basilisco emittitur. Eorum vero, quæ per materialem qualitatem operantur, alia calida sunt, ut vocata caustica et

l'opium, la jusquiame, etc. Mais ceux qui sont chauds et qui brûlent consistent tous dans le sec, aussi sont-ils plus aptes à brûler qu'à amener la putréfaction, et ensuite à porter la contagion. Si quelques-uns ont été appelés putréfiants par les médecins, c'est par suite d'impropriété d'expression, ce sont simplement des caustiques. Ils donnent le nom de putréfiants à des caustiques, parce que ces caustiques produisent une croûte nommée eschare ; mais auparavant ils amènent la production d'une petite vessie, comme si la chaleur naturelle s'évaporait comme dans les corps qui se putréfient; mais sont proprement des caustiques ceux qui, comme l'arsenic, l'orpiment, le venin des serpents et la cantharide sont appelés putréfiants. Du reste ils ne putréfient pas mais ils brûlent ; et ce qui s'évapore d'eux ne peut être un germe de contagion parce qu'il est sec. Les venins chauds et brûlants ne

urentia, alia frigida, ut opium, et hyosciamus, et id genus : verum quæ calida sunt urentia, omnia in sicco sunt consistentia, quare, et exurere magis apta sunt, quam putrefacere, et contagionem inducere : et si quædam a medicis putrefactiva dicuntur, hoc tamen improprie dicitur simpliciter enim caustica sunt : appellant autem putrefactiva hœc illa caustica, quod caustica crustam, et vocatam escaram prius faciunt, vocata vero putrefactiva vesicam prius inducunt, quasi in his calor naturalis evaporet, sicut in iis, quæ putrescunt : verum proprie caustica et illa sunt, ut Arsenicum, Auripigmentum, Pythiocampe, et Cantharides, quæ putrefactiva dicuntur : ceterum non putrefaciunt, sed urunt : e quibus quod evaporet seminarium contagionis esse non potest, ut pote siccum.

sont pas contagieux à cause de cela. Ceux qui sont froids et stupéfiants n'amènent pas habituellement la putréfaction et par là même ne peuvent donner la contagion. Et c'est ainsi que les poisons diffèrent de la contagion.

CHAPITRE XII

DES AUTRES DIFFÉRENCES DES CONTAGIONS

Il nous reste maintenant à nous occuper des autres différences des contagions et de leurs causes. Toutes les contagions ne se comportent pas de la même façon; les unes se font primitivement en nous et sont engendrées dans quelque organe et bientôt de là elles passent dans un autre. Les autres nous viennent du dehors, et ainsi produites se propagent de l'un à l'autre. Les unes errent à la

Quæ igitur venenorum calida et urentia sunt, propter hanc causam contagiosa non sunt : quæ vero frigida, et stupefactiva sunt, putrefacere quoque non solent, quare neque hæc contagionem inferre : ita igitur differunt, quæ contagiosa sunt, a venenis.

CAPUT XII

DE ALIIS DIFFERENTIIS CONTAGIONIS

Superest nunc, ut de differentiis aliis prosequamur, ac earum causis : neque ; enim omnes uno modo contagiones se habent, aliæ namque in nobis primo fiunt, et generantur in aliquo, mox ab illo in alium transeunt : aliæ extrinsecus primo veniunt, et

périphérie, c'est à peine si elles attaquent la peau. Les autres touchent des organes plus solides, d'autres enfin des organes internes, et d'autres des organes externes et des organes internes. Celles-ci s'attachent très promptement et infectent de même ; celles-là plus lentement ; d'autres amènent immédiatement des manifestations, d'autres un certain temps après leur pénétration. Quelques-unes sont mortelles, les autres sans danger pour la vie. Mais toutes nées dans un corps vivant y disséminent l'infection, mais ne le font pas dans un corps mort. Les unes prennent très facilement, les autres jamais ou avec une grande difficulté. Ce qui fait qu'on a pu se demander si on pouvait s'accoutumer aux fièvres pestilentes comme on s'accoutume aux poisons.

Il est manifeste que les germes des contagions naissent primitivement en nous non seulement dans

factæ, de uno in alium propagantur : et aliæ per summa errant, et vix cutim carpunt, alia solidiora occupant, aliæ et interna, et aliæ omnia tam interna, quam externa : quædam porro promptissime inhærent, et afficiunt, quædam serius : et aliæ se statim manifestant, aliæ non nisi longe post : aliquæ ad hæc lethales sunt, aliquæ sine ullo vitæ periculo : omnes autem in vivo corpore natæ infectionem disseminare, in mortuo non : et corporum alia suscipiunt facillime, alia aut nunquam, aut cum difficultate : unde et illud quæri potest, utrum pestilentiis assuescere possimus, sicuti venenis. In nobis igitur primo oriri seminaria contagionum manifestum est non solum in scabie, achoribus, phthisi, sed in febribus etiam, quæ pestiferæ dicun-

la psore, les achores, la phtisie, mais même dans les fièvres qu'on appelle pestilentes. — La cause est que rien n'empêche qu'il se fasse en nous et dans nos humeurs des putréfactions qui sont sordides et closes, et desquelles naissent des germes qui sont visqueux et de mixtion solide. Nous avons dit plus haut que ces germes portaient la contagion et personne ne peut douter qu'il ne puisse s'en produire ainsi dans un premier individu. — Ce dont on peut douter c'est s'il se fait dans celui qui est affecté secondairement une putréfaction pareillement sordide et close, et comment dans ce nouveau corps se font des germes qui vont infecter un troisième individu? et si cela arrive, comment? puisque les mêmes causes n'existent pas dans le second et dans le premier? Si donc, dans le premier, les causes ont été les obstructions, la plénitude et le mauvais état des humeurs et autres causes semblables; il

tur : causa est, quod in nobis et humoribus nostris putrefactiones fieri nihil prohibet, quæ et sordidæ sunt, et conclusæ, a quibus seminaria illa fiant, quæ tum lenta, tum et fortis mistionis sint : hæc autem contagiones inferre dictum est supra, ac in aliquo primo ita fieri posse nemo dubitat. Illud fortasse dubium esse posset, utrum et in secundo, qui afficitur contingat similiter sordida et conclusa putrefactio, an non, si enim non contingit, quomodo in ea nova seminaria fint, quæ tertium aliquem inficere possint ? at si contingit, a quo nam sit, quando causæ eædem in secundo non sunt, que in primo fuere ? si quidem in primo causæ fuerunt obstructiones, plenitudo, et malitia humorum, et similia, in secundo autem nihil horum

n'est nullement nécessaire qu'il en soit ainsi dans le second, puisque nous voyons des gens dans un parfait état de santé pouvoir gagner la contagion d'un autre, les germes seuls étant suffisants pour donner la contagion.

Il faut donc dire que, dans le second on a vu se faire une putréfaction sordide et close, — sordide, en effet, puisque la corruption se fait profondément et que la putréfaction se produit grâce aux germes dont la grande adhérence, le puissant mode d'action et l'analogie sont les qualités connues; — close aussi, à cause de la grande évaporation qui se fait. Peu importe qu'elle ne soit pas telle par elle-même, pourvu qu'elle se produise profondément.

Alors le germe et le principe sont les mêmes dans le second que dans le premier, puisque nous avons dit que ces germes avaient la propriété d'engendrer

adesse necesse est, quando videmus temperatum et prope sanum existentem aliquem concipere tamen ab alio contagionem, solis seminariis sufficientibus inferre. Dicendum igitur et in secundo sordidam ac conclusam putrefactionem fieri, sordidam quidem, quoniam profunde corrumpitur, quod a seminariis recipit putrefactionem, propter multam inhæsionem, et actionem eorum, atque analogiam : talis autem et conclusa est, propter multam evaporationem, quæ fit : quod si et non talis per se esset, nihil tamen refert, dum profunda accidat : omnino enim tale in secundo fuit, quale in primo principium et seminarium est, quoniam dictum est eam seminariis inesse vim, ut sibi simile propagare, et gignere possint, sicuti et spiritus faciunt. In primo igitur causæ fuerunt illæ, quæ passim

et de propager des germes semblables à eux, comme font les esprits. Dans le premier il existe ces causes qui ont l'habitude de provoquer un peu partout en nous les putréfactions, telles que : les obstructions, les plénitudes, le mauvais état des humeurs, qui ont donné lieu à une putréfaction sordide et close, de laquelle sont nés des germes qui sont devenus aptes à porter la contagion chez un autre; soit que chez cet autre existent ou n'existent pas les mêmes causes et les mêmes dispositions que chez le premier. — Aussi ayant trouvé chez le second une humeur analogue, puis chez un troisième, puis chez d'autres, ils leur apportent la contagion.

Il est également manifeste qu'il vient en nous du dehors des germes de contagion, qui ne se font pas en nous, puisque nous voyons souvent ces maladies courantes qu'on appelle épidémies, dont les unes

solent putrefactiones in nobis facere, obstructiones, plenitudines, et humorum pravitates, a quibus facta putrefactio sordida et conclusa plurimum, accidit inde seminaria enasci, quæ apta sint in alium contagionem transferre, sive in eo fuerint causæ et dispositiones, quæ in primo fuere, sive non : quare analogum humorem nactæ in secundum, et tertium, et alios contagionem apportant. Quod vero et extrinsecus quoque in nos veniant principia et seminaria contagionum, et in nobis non primo fiant, similiter quoque manifestum est, quoniam sæpe videmus populariter vagantes morbos, quas Epidemias vocant, quorum alii communes quidem pluribus aut civitatibus, aut regionibus sunt, sed non contagiosi, qui communes tantum

sont communes à plusieurs villes et à plusieurs régions, mais qui ne sont pas contagieuses, qu'on appelle seulement communes, — et dont les autres sont contagieuses, c'est-à-dire qui, une fois qu'elles ont frappé un individu, par une disposition commune de l'air, vont porter la contagion chez un autre. Celles-ci ne sont pas appelées seulement communes, mais encore contagieuses; telles sont les fièvres pestilentes, comme cette peste qui se promena autour de la Grèce et que Thucydide a décrite, — et aussi comme ces fièvres qui ont apparu dans notre siècle en Italie et qui ont été appelées par les uns *lenticulaires* et par les autres *puncticulaires*.

Nons rappellerons une affection contagieuse insolite qui, l'année 1514, frappa les bœufs ; elle fut remarquée d'abord dans le territoire du Frioul, puis gagna la Gaule transpadane, et de là se répandit dans nos propriétés. — Tout d'abord le bœuf, sans cause manifeste, refusait toute nourriture ; puis

dicuntur : alii, vero etiam contagiosi, id est qui semel in uno concepti absque aeris dispositione illa communi contagionem in alium transferunt : atque hi non communes tantum dicuntur, sed contagiosi simul, quales sunt pestilentiæ, uti ea, quæ circum Græciam vagata est, de qua Thucydides scribit, et quales illæ, quæ nostris annis apparuere in Italia ab iis *lenticulæ*, ab aliis *puncticulæ* appellatæ. Referemus etiam insolitam anni 1514 contagionem, quæ in boves solum irrepsit, visa primo circa Foroiuliensem tractum, mox sensim et ad Euganeos delata, atque inde in agrum nostrum ; abstinebat primo bos à cibo

les bouviers, entr'ouvrant leur mâchoire, voyaient au palais et dans toute la gueule une certaine aspérité et de petites pustules. Il fallait aussitôt séparer le sujet contaminé du reste du troupeau, sinon tout le troupeau était infecté. Peu à peu le mal descendait dans les épaules et de là dans les pattes de devant. Ceux chez lesquels ce changement se faisait étaient presque tous guéris; ceux chez lesquels il ne se faisait pas, mouraient pour la plupart.

La cause la plus puissante de ces contagions qui nous viennent du dehors est l'air, quoique rien n'empêche qu'elles ne viennent de l'eau, des marais ou d'autres sources. L'air est très apte à transporter la contagion parce qu'il renferme très facilement et des infections propres et des infections étrangères, et parce que, nécessairement, nous en usons pour notre vie. Mais il faut surtout remarquer ceci, que tantôt l'air se modifie seulement en s'échauf-

sine causa alia manifesta, spectantibus autem in ora eorum bubulcis, asperitas quædam et parvæ pustulæ percipiebantur in palato et ore toto : separare protenus infectum oportebat à reliquo armento, alioqui totum inficiebatur : paulatim labes illa descendebat in armos. et inde ad pedes : ac quibus ea permutatio fiebat, sanabantur fere omnes, quibus autem non fiebat, plurima pars interibat. Harum ergo contagionum quæ extrinsecus veniunt, potissima causa est aer, quanquam ex aquis, et paludibus, et aliis nihil prohibet evenire : aptissimus autem est aer, tum quod facillime et proprias et alienas infectiones concipit, tum quod necessario eo utimur ad vitam. Sed illud maxime advertendum est, quod aer interdum alterat

fant, en se refroidissant, en s'humectant, et que tantôt non seulement il se modifie, mais encore envoie sur nous des vapeurs étrangères, vapeurs simples et encore des germes de contagion. Or le germe de contagion diffère de la vapeur simple en ceci que la vapeur est chose assez altérable, une substance n'ayant pas une combinaison solide ni épaisse, comme celle du germe. Toutefois les vapeurs que nous absorbons concourent, d'une façon multiple, à la production de putréfactions. D'abord elles amènent l'obstruction, puis prennent la place de la chaleur et de l'humidité étrangère ; enfin, mêlées aux humeurs, elles les altèrent, les rendent moins bienfaisantes pour les organes d'où elles sont rejetées, puis abandonnées par la nature et finalement corrompues. Les germes ne font pas seulement cela, ce qu'ils font surtout, c'est de créer des germes

solum calefaciendo, infrigidando, humectando, et exsiccando, interdum non solum alterat, sed et vapores extraneos in nos immitit, interdum non vapores simplices, sed et seminaria contagionum. Differt autem seminarium contagionis a vapore simplici, quod vapor alterabile satis est corpus mistionem non habens fortem in lentore, quale est seminarium : concurrunt tamen vapores in nos importati multipliciter ad putrefactiones, quæ fiunt. Primo enim et obstruunt, deinde et locum habent alienæ caliditatis et humiditatis, tum et immisti humoribus inamabiles illos reddunt, et ingratos membris, unde respuuntur, et reliquuntur a natura, ac sic putrescunt : seminaria vero non solum hæc faciunt, sed maxime faciunt, ac simul et consimilia sibi alia ceu sobolem procreant, quæ ad alium delata conta-

semblables à eux, toute une série de rejetons qui, portés à un autre, y sèment la contagion.

Si donc l'air fait entrer en nous seulement de simples vapeurs, ce n'est pas de la contagion, et la maladie n'est pas par elle-même contagieuse, à moins qu'il ne se fasse une putréfaction profonde et close. Cette putréfaction, si on la compare à l'air, ne doit pas être appelée de la contagion, puisqu'il n'y a pas dans l'une et dans l'autre une infection absolument semblable : mais, si on la compare à un autre, qui soit un second, un troisième et un quatrième, c'est déjà de la contagion, et la maladie est contagieuse. Mais, si par l'air des germes de contagion sont envoyés immédiatement sur un premier individu, on dit que la contagion a été reçue de l'air et est apte à passer dans un autre, car cet autre a reçu le même virus que l'air lui-même a gagné. Nous dirons la même chose et pour la terre et pour l'eau, car la terre et l'eau envoient

gionem inferunt. Si igitur vapores simplices in nos aer importet, non jam contagio est, nec ægritudo per se contagiosa, nisi profunda, et conclusa putrefactio fiat : quæ nec similiter, si ad aerem comparetur, contagio dicitur, quoniam non est consimilis in utroque infectio, sed si ad alium comparetur, qui secundus sit, et tertius, et quartus, jam contagio dicitur, et ægritudo contagiosa : si vero ab aere seminaria statim immittantur contagionis in aliquem primum, et contagio dicitur ab aere accepta, et ad alium apta est transire : idem enim vitium et aer passus est, quod et ille, cui illatum est : idem, et de

en nous tantôt des vapeurs seules, tantôt des germes même de contagions, et c'est pour cela que l'air, l'eau et autres éléments semblables sont infectés, tantôt pleins de germes de contagions, tantôt de vapeurs étrangères, et de ce fait altèrent seulement sans donner la contagion : c'est un point d'acquis.

Il y aurait encore à se demander si quelques affections contagieuses dépendent du ciel et des astres, puisque des astrologues prédisent souvent certaines maladies à venir et des épidémies, si bien que la Syphilis, ou Mal français, a été prédit par eux — cela est constant — bien avant que cette maladie n'eût fait son apparition. Certainement (puisque rien ne peut nous venir du ciel qui ne nous touche de très près, à moins que ce ne soit quelque chose de spirituel comme la lumière ou autre chose semblable) si nous nous reportons à ce que nous avons

terra, et aqua dicatur, nam et ipsa interdum vapores solos in nos transferunt, interdum et seminaria ipsa contagionum : quibus autem de causis tum aer, et aqua, et alia afficiantur, et modo seminaria contagionum concipiant, modo vapores extraneos : et modo alterent solum, recipiendum est nobis uti notum : Illud fortasse magis desideraretur, utrum a cælo, et sideribus contagiones ullæ per se dependeant, quando astrologi sæpe quosdam futuros morbos, et Epidemias prædicunt, quemadmodum Syphilidem sive Gallicum vocatum morbum prædixisse ipsos constat multo ante, quam apparuisset : sed certe (quando nihil a cœlo huc demitti potest, quod proxime tangat, nisi spirituale aliquod, seu lumen, seu tale aliud) si ad ea respiciamus, quæ supra de actionibus spiritualium dicta

dit plus haut des actions spirituelles, nous verrons que le ciel, par lui-même, ne peut produire aucune contagion. Par accident rien n'empêche cependant que quelques-unes aient été produites par lui et aient pu être prédites par les astrologues qui, sachant les phénomènes qui se produisent le plus souvent par les astres, peuvent en même temps prévoir ce qui par accident peut arriver quand il y a des conjonctions.

Par eux-mêmes les astres peuvent s'échauffer ; cet échauffement peut être suivi d'une plus grande production de vapeurs et de l'eau et de la terre, vapeurs qui amènent des corruptions variées et diverses soit nouvelles, soit habituelles, soit grandes suivant les constitutions des astres. C'est grâce à ces considérations que les astrologues et les savants annoncent les effets qu'ils ont l'habitude de produire, effets qui, quoique se faisant par accident

sunt, videmus a cœlo nullas contagiones per se fieri posse, per accidens autem nihil prohibet quasdam ab ipso fieri, ac prædici etiam ab astrologis posse : qui scientes ea. quæ a sideribus per se ut plurimum fiunt, possunt simul et illa prævidere, quæ per accidens cum illis ut plurimum conjunguntur : possunt autem per se sidera calefacere, ad calefactionem autem sequitur et vaporum plurima ex aquis, ex terris elevatio, qui mox varias, et diversas corruptiones efficiant, modo novas modo consuetas, modo magnas, prout et siderum constitutiones se habent. Igitur has considerantes astrologi, ac docti, quos apportare solent, prænuntiant effectus : qui, quanquam per accidens a sideribus fiunt, ut plurimum tamen concomitantur

sous l'influence des astres, accompagnent le plus souvent ceux qui en dépendent directement. Rien en effet n'empêche qu'ils se produisent par accident, quoique très souvent.

Les constitutions sidérales les plus aptes à produire des phénomènes nouveaux et importants sont celles où plusieurs planètes se réunissent surtout sous quelques-unes de ces étoiles remarquables qu'on appelle étoiles fixes. Il est rare en effet, quand une conjonction de cette nature se fait, qu'il ne se produise pas quelque chose d'étonnant et de monstrueux ; mais peut-être faudrait-il en dire plus long sur ce sujet.

A la périphérie errent la psore, le porrigo, les papules, la lèpre, et autour de la tête les ~~achores~~, les aires, l'ophiasis, etc. Les germes de toutes ces affections sont plus épais, moins vifs que ceux qui gagnent les parties profondes qui sont plus subtils,

ea, quæ per se fiunt : nihil enim prohibet quædam per accidens esse, et ut plurimum esse. Aptissimæ autem sunt ad magna et nova producenda illæ siderum constitutiones, in quibus plures Planetarum in unum coeunt, præsertim sub insignibus aliquibus earum stellarum quæ fixæ dicuntur : raro enim fit, ut quum ejusmodi conventus fiunt, notabilem aliquem partum et portentum non ædant : sed de his plura fortasse oporteret dicere.

Per summa autem errant scabies, porrigo, papulæ, lepra, et circa caput achores, areæ, ophiasis, et id genus: horum autem omnium seminaria crassiora, et minus acria sunt, quam quæ intima petunt, hæc enim subtiliora sunt, et acria magis, et ad spi-

plus actifs et plus analogues avec les esprits. Parmi ceux qui errent à la périphérie, les uns attaquent la partie la plus externe de la peau, les autres vont plus profondément, ceux par exemple, qui sont d'une matière plus dense, tels sont : les sphacèles, les esthiomènes, les charbons, l'éléphantiasis, la syphilis et affections du même genre. Ceux des germes qui consistent en une grande acrimonie infectent rapidement ; ils sont subtils, gagnent surtout le cœur grâce au jeu de la respiration ; ils ont de l'analogie avec les esprits et les plus subtiles des humeurs ; mais ceux dont la matière est plus dense et qui ont de l'analogie avec les humeurs épaisses, ceux-là rampent lentement, tels la syphilis et la rage. L'animal mort ne conserve pas le contage qu'il possédait vivant, parce que les germes de la contagion sont morts avec la chaleur innée. Les corps sales et humides, la chair à pores serrés sont

ritualia magis analoga. Eorum autem, quæ in summo insident, alia summam cutim tentant, alia profundius immerguntur, quæ in densiori materia sunt, quales sphaceli, et estiomeni, et carbunculi, et elephantia, et syphilis morbus, et id genus. Cito ante afficiunt, quæcunque seminariorum in acrimonia multa consistunt, et subtilia sunt, præsertim per anhelitum cor petentia, quorum analogia est ad spiritus, aut ad subtiliores humorum : at quorum materia densior est, et analoga ad humores crassiores, ea tarde serpunt, ut syphilis, et rabies, mortuum autem animal contagem eam non servat, qua tenebatur vivens, quoniam seminaria contagionis una cum calore innato extincta sunt. Paratiora vero sunt ad contagiones corpora ad eas quidem, quæ primo in

plus disposés à la contagion qui se fait primitivement en nous; au contraire les corps à pores ouverts et lâches, chauds et humides, sont plus disposés à la contagion qui nous vient du dehors. La receptivité est plus difficile et plus tardive dans une constitution froide, sèche et dense. C'est pour cela que les vieillards, hommes et femmes, sont moins atteints que les jeunes gens. Il faut encore faire attention aux analogies des contagions attaquant plutôt l'un que l'autre : ont moins de réceptivité ceux qui vivent dans l'oisiveté que ceux qui ont une vie active, comme les négociants. Enfin nous avons vu certaines gens qui ont pu vivre indemnes au milieu de pestiférés, ce dont nous parlerons en son lieu et place, ainsi que de l'accoutumance possible aux fièvres pestilentes.

nobis fiunt, immunda quidem et valde humida, et carnis ac foraminum constipatorum : ad eas vero, quæ extrinsecus veniunt paratiora sunt, quæ foramina aperta, et laxa habent, calida autem, et humida : difficulter autem recipiunt, et serius, quibus frigida est, et sicca, densaque corporis constitutio : propter quod senes et aniculæ minus corripiuntur, quam juvenes : attendendæ tamen sunt analogiæ contagionum, quæ unum magis, quam alium tentant : minus item recipiunt, qui per ocium vitam traducunt, quam vegentes, et negotiatores : quosdam porro vidimus, qui in mediis pestilentiis versantes securi esse consuevere, de quibus quædam suo loco dicemus, et utrum consuescere pestilentiis possimus.

CHAPITRE XII

DES SIGNES DES CONTAGIONS

Les contagions ont leurs signes : les uns qui annoncent les contagions à venir ; les autres qui indiquent leur présence. Les signes précurseurs viennent les uns du ciel, les autres de l'air, d'autres du voisinage des eaux et de la terre, et parmi eux les uns sont le plus souvent dignes de foi, les autres souvent; aussi faut-il ne les considérer que comme des signes de probabilité.

Quand, dans le ciel, vous voyez de ces astres qu'on appelle planètes chercher à se réunir — car il arrive souvent que des planètes ou septentrionales ou australes entrent en conjonction, — alors sachez que,

CAPUT XII

DE SIGNIS CONTAGIONUM

Sunt autem et indicia contagionum sua, quorum alia prænuntia sunt futurarum, alia præsentes monstrant, ac eorum, quæ prænuntia dicuntur, alia e cœlo sumuntur, ab alia aere, alia ab iis, quæ circa terras, et aquas sunt, quorum quædam ut plurimum veracia sunt, alia sæpe : quare nec per omnia prognosticari, nisi probabiliter, licet. In cœlo igitur quum eorum siderum, qui planetæ dicuntur, vides unam in partem plures couvenire, ut sæpe accidit plures aut septentrionales fieri, aut australes, necnon et conjungi etiam invicem, tum scito in ea parte mutationes

dans cette région il se fera de grands changements autour de la terre, d'abord de grandes humidités par la production de nombreuses vapeurs s'exhalant de la terre et des eaux, bientôt de grandes sécheresses consécutives par la disparition des vapeurs et par l'embrasement qui se produit autour de la terre et dans l'air. Ces changements amènent également des putréfactions. Si la conjonction des astres se fait surtout sous les plus grandes étoiles qu'on appelle fixes, alors vous pouvez prédire quelque contagion remarquable. Il y a certains aspects de planètes auxquels les astronomes attribuent ces présages, et qu'il ne faut pas tout à fait négliger, ni toujours craindre.

L'air aussi peut nous donner des signes : ce sont d'abord de nombreux et fréquents embrasements qui apparaissent dans la région très élevée appelée zénith ; comme les étoiles qui filent, les comètes,

magnas circa terras futuras, ac primum quidem humiditates plurimas sublatis vaporibus multis e terra et aquis, mox siccitates non parvas consecuturas consumptis tandem vaporibus et exustione circa terram et aere facta : hæc autem solent et putrefactiones apportare : quod si conjunctio siderum illorum sit plurium quidem sub majoribus earum, quæ fixæ dicuntur, tum et prædicere potes insignem aliquam portendi contagionem. Sunt porro et aspectus quidam planetarum, quibus astronomi hæc portenta tribuunt, qui nec omnino negligendi sunt, nec semper timendi. Ex aere porro sua quoque indicia haberi solent, ac primum quum multæ, crebræque incensiones illæ apparent, quæ in suprema regione e vocato hypocaumate fiunt, ut cadentia sidera,

les météores et autres phénomènes du même genre qui nous montrent qu'il se fait de la putréfaction autour de la terre. Toutes se font d'un foyer onctueux et épais ; ce qui le montre, ce sont les vapeurs qui s'élèvent de la terre telles qu'il s'en trouve le plus souvent autour des putréfactions.

Il faut, en outre, noter les autres constitutions de l'air inférieur; il faut se défier quand les vents d'ouest soufflent davantage, et pendant longtemps, quand vous verrez des obscurités inusitées occuper une certaine région outre mesure, si enfin l'air est fauve comme pulvérulent et rend longtemps le soleil triste.

Il faut surtout se tenir sur ses gardes quand on voit le vent venir d'une région où règne de la pestilence ; non seulement il faut craindre, mais encore il faut fuir quand les objets placés à l'air libre, comme les mets, les linges, se corrompent et moisissent.

cometæ, trabes, æges, et id genus, putrefactionem circa terram fieri ostendunt. Omnia enim hæc e fomite unctuoso et lento fiunt : hoc autem monstrat vapores, qui a terra tolluntur, tales quoque existere, quod potissimum circa putrefactiones contingunt. Notare præterea oportet et alias inferioris aeris constitutiones, neque enim sine suspicione est, quum aut austri plurimi perflarint, et diu incubuerint aut caligines quasdam præter modum certa regionem videris occupare, et si fuscus et veluti pulverulentus aer Solem diu tristem reddiderit. Tum vero tibi maxime cavendum erit, quum ventos quosdam fueris conspicatus ex ea regione perferri, ubi pestilentia crassetur : non solum aut

Les eaux aussi nous donnent leurs signes quand les fleuves débordent et restent ainsi longtemps débordés, laissant après eux des espaces boueux et marécageux; quand la mer dépose sur ses rives beaucoup de poissons morts.

La terre aussi, quand elle engendre des insectes en plus grande quantité, nous annonce des putréfactions, qui, à moins qu'elles n'aient été toutes absorbées dans ces animaux indiquent qu'elle contient des contagions. Ce sont surtout les sauterelles qui l'annoncent, par leur génération innombrable et presque infinie. C'est le signe non seulement d'une grande putréfaction, mais souvent d'une nouvelle. Elles s'élèvent en effet comme une immense armée, et volent dans certaines régions où elles font des ravages et où souvent elles meurent: d'où naît bientôt une immense corruption. Ainsi nous avons lu

timendum tibi sit, sed fugiendum, quum ea quæ sub divo ponuntur, ut obsonia, et lintea, et id genus marcorem quemdam et situm contrahunt. Sed et aquæ quoque sua signa dant, quum inundant flumina, et diu restagnant: quum loca paludosa cœnosaque relinquuntur, quum maria pisces emortuos plures in littoribus deponunt. Terra quoque, ubi plurimam infectorum generationem profert, putrefactiones conceptas nunciat, quæ nisi totæ in ea animalia absumptæ fuerint, contagiones subesse declarant: potissimum autem isthæc portendunt, locustæ, quarum sæpe innumerabilis ac pene infinita generatio fit: hoc autem non solum monstrat magnam putrefactionem præcessisse, sed sæpe novam facit: tolluntur enim quasi exercitus ingens, et in certas evolant regiones, quas ubi late depopulatæ sunt, illic sæpe com-

qu'en Afrique, en l'année 118, il y eut sur le rivage une invasion de sauterelles en nombre incommensurable et qu'elles y moururent; de même en Gaule en 864, et enfin en Italie en 1478, dans le territoire de Ferrare, Mantoue, Vérone et Brescia et autres pays voisins: il en vint une telle multitude que peu après une peste épouvantable s'ensuivit. Ce qui serait arrivé, il y a quelques années, si la clémence du Dieu tout-puissant et la prévoyance des mortels n'y eussent apporte secours, car à cette époque il y a eu une quantité de ces insectes, telle qu'on n'en avait encore jamais vu : une partie se réfugia dans l'Italie du Nord, une autre vers la Gaule, et sept jours ne furent pas suffisants à la migration d'une aussi grande armée. Les cadavres des hommes morts dans les combats peuvent amener les mêmes inconvénients. Bien plus, il est

moriuntur, unde mox immensa corruptio sequitur, qualem in Africa contigisse legimus anno 118, delatis ad littora locustis incredibili numero, atque ibi emortuis: similiter et in Gallia evenisse anno 864 memoriæ mandatum est: in Italia vero anno 1478, in agro Ferrariensi, Mantuano, Veronensi, Brixiensique, et vicinis aliis quum ingens increvisset earum multitudo, paulo post miseranda pestilentia secuta est: quod et annis superioribus etiam contigisset, nisi Dei Opt. clementia, et mortalium cura providisset, quo tempore tantum ejus generis animantum vidimus, quantum antea nunquam visum fuisse putandum est, quarum pars multa in hujus superioris Italiæ agris resedit, pars versus Gallias evolavit diebus septem non sufficientibus migrationi tanti exercitus. Idem sæpe faciunt et cadavera cæsorum in præliis.

certains mets dont l'usage fréquent peut déterminer ces infections : les uns, c'est l'éléphantiasis, les autres la psore, d'autres le charbon, etc. Quelquefois les animaux qui vivent sous la terre ont coutume d'annoncer certaines infections, quand beaucoup d'entre eux sortent à l'air hors de leurs retraites et de leurs demeures.

Souvent c'est une petite souris qui sera d'un triste augure, — elle qu'aucun amour n'aura pu retenir au sein de la terre, qui sort à l'air libre de sa cachette oubliant ses habitudes, ses petits, et laissant son doux nid. La terre, elle aussi, ne semble pas ignorer l'avenir : — quand elle tremble et que, des gémissements semblent sortir de ses entrailles ; les villes aussi tremblent, et l'Athos est ébranlé dans son sommet, et dans la mer Nerée lui-même est effrayé.

Quin et cibi nonnulli sunt, quorum usus frequens nunc has, nunc illas infectiones producit, alii Elephantiam, alii scabiem, alii carbunculos, alii alia. Interdum et animalia, quæ sub terra degunt, solent nonnullas infectionum significare, quum multa eorum e latibulis et propriis laribus in apertum exeunt.

Sæpe exiguus mus
Augurium tibi triste dabit, tellure sub ima
Quem non ullus amor tenuit, sed in aere apertum
Erupit scrobibus, vitæque, atque immemor usus,
Et parvos natos, et dulcia tecta reliquit.
Ipsa etiam tellus ceu non ignara futuri,
Quum tremit, atque intus gravida suspirat ab alvo,
Signa dabit : tremuere urbes et vertice toto
Formidavit Athos, timuitque sub æquore Nereus.

En effet de fréquents tremblements de terre annoncent les contagions à venir, puisque l'exhalation qui y est enfermée non seulement acquiert quelque chose de nuisible, mais encore est engendrée par les putréfactions mêmes qui se font sous la terre.

Puis, si vous voyez apparaître des charbons en grande quantité, des exanthèmes et des bubons, alors il faut avoir des craintes. La présence de contagions, de celles qui viennent du dehors sera indiquée par le très grand nombre de cas d'une même maladie ; quoique cependant quand beaucoup de gens sont atteints d'un même mal ; ce mal peut n'être pas contagieux. Leur caractère contagieux sera reconnu et par le genre de la maladie et par ses suites ; quant à celles qui se font primitivement en nous, vous saurez également si elles sont contagieuses ou non et d'après le genre de la maladie et par ses suites.

Quippe crebri terræ motus et ipsi nunciant contagiones futuras, quoniam exhalatio, quæ intus concluditur, non solum noxium quiddam acquirit, sed etiam gignitur ex ipsis maxime putrefactionibus, quæ sub terra fiunt.

Ad hæc et cum vides carbunculos multos, et exanthemata, et bubones enasci, timere quodammodò potes. Præsentes vero contagiones indicant, eas quidem, quæ extrinsecus veniunt, multitudo ejusdem morbi, tamet si non, quandocunque multi eodem laborant morbo, contagiosa est ægritudo : esse autem contagiosam cognosces et ex genere morbi, et ex iis, quæ sequuntur, eas vero, quæ primo in nobis fiunt, contagiosæ ne sint, an non, cognosces similiter et ex genere morbi, et ex his

Mais il me semble que nous avons assez parlé d'une façon générale de ce qu'est la contagion, comment elle se fait, par quel principe, des différences des contagions, de leurs causes et de leurs signes communs.

quæ sequuntur. Sed jam de contagione quid sit, et quo pacto fiat, et quibus principiis, et quæ sint contagionum differentiæ, et causæ, tum et quæ sint earum signa communia, in universum dictum hactenus satis sit.

LIVRE II

DES MALADIES CONTAGIEUSES

LIBER II

DE MORBIS CONTAGIOSIS

CHAPITRE PREMIER

DES FIÈVRES CONTAGIEUSES

La suite toute naturelle du livre précédent est l'étude de chaque maladie contagieuse, connue de nous. Nous nous occuperons de ce qu'elles sont, par quelles causes elles se produisent, comment elles diffèrent entre elles, et nous commencerons par celles dont la connaissance nous paraît plus nécessaire ; telles sont les fièvres qui consistent dans la contagion, dont nous nous occuperons avec d'autant plus de soins que plusieurs d'entre elles sont apparues ces dernières années avec un caractère nouveau et insolite.

CAPUT PRIMUM

DE FEBRIBUS CONTAGIOSIS

Ad hæc consequens esse videtur, ut de singulis contagiosis morbis, qui nobis cogniti sunt, agamus, qui sint, et quibus de causis fiant, et quomodo differant inter se, ab iis incipientes, quorum cognitio necessaria magis videtur : tales autem sunt, febres, quæ in contagione consistunt, de quibus tanto accuratius est agendum, quanto plures earum novæ inusitatæque annis nostris apparuere. In universum autem de omnibus pauca quidem a majo-

D'une façon générale sur un sujet aussi important peu de documents nous ont été laissés par les écrits des anciens. Pour ce qui va suivre, il est convenu qu'on sait ce qu'actuellement on entend par fièvre, ce qu'elle est et comment elle se fait.

On appelle fièvres contagieuses, non toutes celles qui peuvent infecter une humeur voisine et contiguë, mais seulement celles qui sont capables de porter dans une autre une infection absolument semblable et qui renferment en elles ce que nous avons appelé les germes de la contagion. Parmi les fièvres contagieuses, les unes s'appellent fièvres pestilentes, et les autres fièvres non pestilentes. Parmi les pestilentes, les unes sont simplement pestilentes, les autres sont appelées malignes, tenant comme le milieu entre les pestilentes et les non pestilentes. Des fièvres contagieuses, les unes sont sans danger pour la vie, les autres sont

ribus nostris pro tanto negocio litteris mandata sunt. Quid autem simpliciter sit febris, et quomodo fiat, in præsentiarum nobis est supponendum.

Contagiosæ autem vocantur, non quæcunque vicinum et contiguum humorem possunt inficere, sed illæ solum, quæ in alium consimilem inferre infectionem valent, et dicta seminaria contagionis per se includunt. Earum vero, quæ contagiosæ dicuntur, aliæ pestilentes vocantur, aliæ non pestilentes : et pestilentum quædam simpliciter pestilentes sunt, quædam malignæ tantum appellantur, quasi mediæ inter pestilentes, et non pestilentes : quippe contagiosarum febrium quædam ut plurimum salubres sunt, quædam ut plurimum perdentes, quædam vero partim

mortelles. Celles-ci sont, en partie, sans danger, les autres, en partie, mortelles ; quelques-uns peuvent en guérir, mais beaucoup en meurent. D'autres enfin, ont un pronostic douteux, comme les fièvres lenticulaires.

CHAPITRE II

DE LA VARIOLE ET DE LA ROUGEOLE

Nous allons commencer par l'étude de fièvres qui, quoique contagieuses, ne sont pas appelées pestilentes, et dont l'issue est la plupart du temps favorable ; nous voulons parler de ces fièvres que les auteurs qui ont traduit les livres arabes appellent Variole et Rougeole: entendant par variole ce que le peuple appelle vérole, par ressemblance, je crois, avec les boutons qu'on appelle *vari;* et par *morbilli*, ce que le peuple appelle rougeole, sans doute

salubres, partim perdentes, a quibus multi quidem evadunt, multi vero pereunt, in dubio, qui plures sint : quales, quæ lenticulæ dicuntur.

CAPUT II

DE VARIOLIS, ET MORBILLIS

Ergo de iis contagiosis primo est agendum, quæ, tam et si contagiosæ sunt, pestilentes tamen non appellantur, quod majori ex parte salubres sint : tales autem videntur illæ, quas, qui Arabum libros transtulere, Variolas, et Morbillos vocant,

à cause de la rougeur de la peau. Les Grecs ne semblent en avoir parlé que sous le nom d'exanthèmes, vocable qu'on retrouve chez eux appliqué à des affections très variées.

Cette sorte de fièvre atteint surtout les enfants rarement les adultes, très rarement les vieillards. Personne n'y échappe, on l'a une fois dans sa vie; on n'y échappe guère que par une mort prématurée. Leur existence est difficile à diagnostiquer avant l'apparition des pustules qui nous mettent le mal sous les yeux. Il y a cependant des phénomènes qui précèdent l'éruption et qui peuvent permettre de soupçonner l'apparition de la fièvre. D'abord, si vous voyez cette espèce de fièvre courir de côté et d'autre et qu'un enfant est pris de fièvre, vous pouvez soupçonner qu'il va être atteint de la maladie courante;

per variolas intelligentes eas quas et vulgus varolas vocat ex similitudine, arbitror, pustularum, qui vari dicuntur, per morbillos autem eas, quas vulgus fersas nuncupat, a fervore fortasse dictas: de iis autem Græci non videntur sub alio egisse nomine, quam exanthematum, quod nomen et varium etiam apud ipsos reperitur. Contingit igitur ejusmodi febres præcipue pueris, raro viris, rarissime senibus: videntur autem et omnibus semel in vita aut accidere, aut aptæ esse, quæ accidant, nisi precox mors hominem tollat: non facile autem dignoscuntur adesse, prius quam pustulæ ipsæ malum prodant, signa tamen quædam præcedunt, ex quibus suspicio esse potest ejusmodi affuturam febrem. Ac primum, quum vides populariter quodammodo vagari genus id febrium, puer autem est, qui febrit, tum suspicari potes communi illo teneri morbo, necessa-

mais cela n'est pas nécessaire, il faut encore faire attention à d'autres symptômes, à savoir : si l'enfant a été en contact avec un enfant malade, regarder si les yeux brillent, si le dos est courbaturé, si la face est rouge, si la fièvre est continue, plus stupéfiante que mordante. Tels sont les premiers indices. Alors demandez si autrefois le malade n'a pas déjà eu une fièvre semblable à celles qui s'accompagnent d'exanthèmes : car il est rare que celui qui a déjà été atteint une première fois, le soit une seconde. Alors regardez s'il ne sort rien à la peau, car le plus souvent, autour du *quatrième jour* ou peu après, apparaissent habituellement éparses quelques taches rouges qui deviennent plus manifestes et se concrètent en pustules le plus souvent humides et semblables à des *vari*, et parfois sèches et semblables à ces exanthèmes, qui viennent à la suite de la chaleur, à la peau des enfants, et que le peuple

rium tamen non est, quare est alia signa spectato, si conversatus est cum alio affecto, si lucent oculi, si dorsum contractum sentitur, si facies rubet, febris autem continenter affligit, morosa quidem magis, quam mordax: hæc enim primum indicia apparent: tum interroga, nunquid alias senserit ejusmodi febrem' quæ solet exanthemata illa apportare, raro enim fit, ut, qui semel affectus fuit denuo etiam patiatur : tum vide, si quid a natura ad cutim pellitur, nam ut plurimum circa quartum diem, aut paulo post apparere solent primum quidem sparsæ quædam ceu maculæ rubentes, mox manifestius in pustulas concrescunt interdum humidiores, et varis similes interdum sicciores, et similes iis exanthematibus, quæ ex calore solent pueris

appelle échauboulures. Les pustules sèches et humides se remplissent bientôt d'une sorte de pituite, puis de sanie, et c'est par elle que se résout la maladie, très facilement chez les enfants, plus difficilement chez les jeunes gens. Aussi les mères désirent-elles que leurs enfants aient ces fièvres quand ils sont encore dans un âge tendre. Elles sont contagieuses, puisque ce qui s'exhale de la putréfaction est tant soit peu épais et que le germe de la contagion se porte dans un autre de la façon dont nous avons dit cela se faire dans les autres maladies contagieuses. La plupart du temps les enfants en guérissent. Car cette ébullition est une purification du sang ; et il ne faut pas mépriser l'opinion de ceux qui disent que cette ébullition débarrasse ainsi le sang de l'enfant de l'infection et de la putréfaction du sang menstruel qu'il a con-

evenire, quas vulgus suffersuras vocat : utræque mox tenui quadam pituita, et sanie replentur, ac per ipsas solvitur ægritudo, facillime quidem pueris, difficilius autem grandioribus : propter quod matres optare solent febres hasce filiis advenire, quum tenera in ætate sunt. Contagiosæ igitur sunt, quoniam, quod exhalat in putrefactione, lentum admodum est, et seminarium contagionis in alterum, eo pacto quo in aliis fieri diximus, majori autem ex parte salubres sunt : quoniam ebullitio hæc purificatio quædam sanguinis est : neque enim contemnendi sunt, qui dicunt infectionem a sanguine menstruo contractam in utero matris secerni per ejusmodi ebullitionem ejus, et putrefactionem ejus, ac sic defæcari sanguinem per quandam quasi crisim a natura factam : propter quam causam omnes fere

tractées dans le sein de sa mère; qu'ainsi le sang est purifié par une sorte de crise naturelle. C'est pour cela que presque tout le monde passe par cette maladie, puisque tous nous avons subi dans le ventre maternel l'infection menstruelle. Cette fièvre, par cela même, est rarement mortelle, c'est plutôt une purgation.

Elle est plus bénigne pour les enfants que pour les adultes parce que ceux qui n'ont pu se débarrasser de cette infection du sang dans le bas âge sont peu aptes à s'en débarrasser. Aussi, quand cette purification se fait à un âge plus avancé, elle se fait avec plus de violence, elle atteint plus le malade; moins cependant quand le sang est plus mou et plus apte à se débarrasser de ce mal. Quand cette purification a été une fois faite, elle ne se fait pas une seconde fois, puisque l'infection a été déjà chassée. On en voit cependant qui ont la maladie deux fois, comme si la première fois la purification n'avait pas été assez complète.

hunc affectum patimur quoniam omnes eam infectionem menstrualem deferimus a ventre matris : qua de causa non perdit ut plurimum febris hæc per se, sed purgat magis. Pueris vero benignior est, quam adultis, quoniam, si qui per ætatem teneram eam sanguinis infectionem non expurgant, signum est esse male idoneam separari : quare mox, quum in grandiori ætate fit separatio illa, contingit quidem vi multa, et affligit magis, minus autem, quum mollior est sanguis, et aptior, ut separetur ab eo labes illa. Ob id etiam, quum semel accessit, non reverti

Si le sang est pituiteux, les pustules de la variole sont blanches, rondes et pleines d'une sorte de mucus ; s'il est bilieux, les pustules sortent plus sèches. Cette contagion a de l'analogie avec cette superfluité de sang qui est venue du sang menstruel ; aussi cette infection n'a d'analogie qu'avec ceux chez lesquels cette purification n'a pas été faite, aussi n'infecte-t-elle pas tout le monde ni toutes les humeurs, et nous n'en dirons pas plus long sur ce sujet.

præterea solet, quoniam secreta jam sit infectio : visa tamen quandoque fuit bis accessisse, quibus scilicet prius non exacte secreta fuisset. Si igitur sanguis pituitosior sit, pustulæ variformes fiunt albæ, rotundæ, mucore quodam plenæ : si vero biliosior extiterit, pustulæ sicciores erumpunt : analogia autem ejus contagionis ad eam sanguinis superfluitatem est, quæ e menstruo sanguine contracta fuit : quare ad eos solum analoga est hæc infectio, quibus purificatio sanguinis non est facta, propter quod nec omnes inficit, nec humores omnes. Nec plura de his dicantur.

CHAPITRE III

DES FIÈVRES PESTILENTES

Continuons par l'étude des fièvres pestilentes, dont les unes amènent le plus souvent la mort, ce sont les vraies fièvres pestilentes ; les autres l'amènent souvent, ce sont les fièvres malignes, — deux variétés comprises habituellement sous la dénomination de pestilentes — étude qu'il nous faut faire avec le plus grand soin, car tout le monde pense qu'elles ont un caractère particulier et demandent un traitement particulier. Qu'est-ce que ce caractère particulier ? Je ne l'ai pas encore vu bien déterminé. Certains auteurs se tirent facilement de cette difficulté en le rapportant à des propriétés occultes, sujet sur lequel nous nous sommes longuement étendus plus haut, et nous ne répète-

CAPUT III

DE PESTILENTIBUS FEBRIBUS

Nunc de pestilentibus vocatis prosequamur, quarum aliæ ut plurimum perdunt, vere pestilentes vocatæ, aliæ multos solum perdunt, malignæ appelatæ, communi autem vocabulo omnes pestilentes nuncupari solent : de quibus accuratissime perquirendum est, omnes enim peculiarem quamdam et rationem, et curationem habere existimant, quæ autem peculiaris ratio sit nondum plane assignatum video : quidam brevi sese ab hac difficultate explicantes ad occultas proprietates recurrunt, de

rons pas ce que nous avons dit, car ce serait inutile pour ceux qui s'ingénient à résoudre une difficulté proposée par une inconnue.

Galien dit que les fièvres pestilentes ont une sorte de vénénosité, et que c'est par là qu'elles diffèrent des autres; il dit encore qu'elles ont ceci de particulier, que la putréfaction s'y fait autour du cœur, parfois dans sa substance même, parfois dans ce qu'il contient, ce dont il est juste de lui demander la raison, car, ce qu'est cette vénénosité, Galien ne le dit pas. Est-ce une vraie vénénosité, ou est-ce plutôt une aptitude plus grande à amener la mort, qu'il veut dire? S'il veut dire une vraie vénénosité, il fallait nous expliquer en quoi elle consistait. Les poisons tuent par des qualités matérielles ou par des qualités spirituelles. Maintenant, s'il dit que ce qui est particulier à ces fièvres, c'est

quo multa in superioribus dicta sunt, quæ hic non aliter repetantur tanquam nihil dicentibus, et docentibus, qui difficultates propositas per ignota solvere student.

Galenus vero interdum videtur dicere pestilentes febres habere quamdam venenositatem, et per hoc differre ab aliis: interdum peculiare iis inesse, ut putrefactio circa cor sit, quandoque in substantia ejus, quandoque in contentis: de quo rectum est rationem habere, nam quid sit venenositas illa, non declarat Galenus et utrum veram venenositatem intelligat, an magis assimilationem quamdam interficiendi. Quod si veram venenositatem intelligit, oportebat dicere, in quo consisteret: venena enim aut per materiales qualitates, aut per spirituales necant: quod vero dicit peculiare esse his febribus, ut aut cordis

la putréfaction de la substance même du cœur ou de ce qu'il contient, cela n'est pas non plus très clair.

Jean-Baptiste Montanus, un des premiers citoyens de Vérone, remarquable dans l'art de la médecine, et chez qui, pour employer une image pythagoricienne, semble avoir émigré l'âme de Galien, a disserté longuement et avec subtilité sur les propositions de Galien, autant que j'ai pu le voir d'après certains ouvrages qui ont été recueillis par ses auditeurs à l'école de médecine de Padoue, et d'après des ouvrages imprimés. Ces ouvrages sont venus dans mes mains au moment où je faisais mon travail sur ces fièvres, et m'ont fait l'arrêter au moment ou je m'avançais, par hasard, dans une voie toute différente. Car, si je voulais persister dans mon entreprise, j'étais pris de peur de me voir ainsi entrer dans un chemin différent des autres, et

substantiam putrefaciant, aut contenta, rursus dubitationem non parvam habet.

Qua de re JOAN. BAPTISTA MONTANUS civis noster primarius jam, et nunquam satis laudatus in re medica, et in quem, si Pythagorice loqui licet, Galeni anima migrasse videtur, subtiliter quidem multa disseruit pro Galeni placitis, quantum quidem videre potui ex scriptis quibusdam, quæ sub eo ordinariam Medicinæ Patavii legente ab auditoribus notata, et litteris mandata fuere : quæ, quum forte ad manus nostras tum pervenissent, quum et ipse de hisce febribus scriberem, suspensum me admodum reddidere, quum ego, alia via forte fortuna incederem, nam si inceptis nostris persistere voluissem, no solum timor oboriebatur, quomodo mihi ipse confiderem devianti ab eorum calle, sed et

il me semblait que c'était tenter une chose bien arrogante que d'oser n'être pas du même avis que le premier et le second Galien. Puis, comme j'avais presque fait le projet de rétracter ce que j'avais avancé, je communiquai le cas à quelques amis qui, ingénieusement, me conseillèrent et me persuadèrent d'émettre ce que j'avais écrit — quoique cela fût nouveau, — non par assertion, mais plutôt comme un problème. Voici du reste ce que notre Montanus dit, ou à peu près, au sujet des propositions de Galien.

Les fièvres qu'on appelle pestilentes diffèrent de celles qui consistent dans la putréfaction en ce que chez elles la putréfaction se fait soit dans la substance du cœur, soit dans son intérieur. Dans les autres, ni la substance du cœur ni son contenu ne sont putréfiés. Des vapeurs putrides sont trans-

rem valde arrogantem videbar aggredi, qui a primo Galeno, et a Secundo dissentire auderem : quo circa, quum quasi decrevissem retractare, quæcunque de ea materia scripsissem, rem tamen cum quibusdam amicis communicavi, qui ingenue consulentes persuaserunt, quæ ego jam scripsissem, tametsi viderentur novo calle procedere, emittenda tamen esse non per assertionem aliquam, sed uti problemata magis. Quœ igitur MONTANUS noster ex Galeni placitis tradit, hæc fere funt.

Febres, quæ pestiferæ vocantur, differre ab aliis, quæ in putrefactione consistunt quod pestilentum putrefactio vel in substantia cordis sit, vel in contentis : in aliis vero jam nec putrefactam esse cordis substantiam, nec contenta : transmitti quidem ad cor vapores putridos, atque accendere tum cor,

mises au cœur, et le cœur et son contenu s'enflamment — mais ne se putréfient pas ; — mais, si elles y viennent pour y faire de la putréfaction, c'est déjà de la fièvre pestilente. Donc toute fièvre pestilente est aussi une fièvre hectique. Car, s'il y a eu putréfaction dans le cœur ou dans son contenu, il ne faut que la fièvre soit déjà confirmée ; et c'est ce qui arrive chez les gens atteints de fièvres pestilentes : le patient ne se sent pour ainsi dire pas malade, le pouls n'est ni large ni précipité, et cependant la plus grande partie des malades atteints en meurent. Enfin les fièvres pestilentes ont des rapports en partie avec les fièvres putrides, en partie avec les fièvres hectiques : avec les fièvres putrides, parce que ces fièvres dépendent complètement de la putridité ; avec les fièvres hectiques, puisque déjà la fièvre est confirmée. Toutefois il ne faut pas dire qu'elles

tum contenta, putrefacere autem non : quod si eo veniant, ut putrefaciant, jam febrem pestilentem esse : porro pestilentem omnem febrem hecticam et jam esse, si quidem facta putrefactione in corde, aut contentis fieri non posse, ut jam confirmata non sit, atque hinc illa contingere, quæ in pestiferis apparent febribus, non sentire scilicet ægrum se febrire, pulsus non magnos, non citatos percipi, maximam mortalium partem perire : convenire autem pestilentes febres partim cum putridis, partim cum hecticis, cum putridis quidem, quia omnino febres hæ à putredine pendent, cum hecticis vero, quia jam confirmata sit febris : verum neque simpliciter hecticas dici debere, nec simpliciter putridas, sed pestilentes hecticas, et putridas : veneno-

sont simplement hectiques, ni simplement putrides, mais pestilentes, hectiques et putrides: leur vénénosité enfin n'est autre chose qu'un degré de plus dans la putréfaction plus large autour du cœur.

Voila à peu près ce que j'ai vu dans ces ouvrages ce qui, à bien le considérer, n'est pas sans grande difficulté d'explication. D'abord dans ce qu'il avance, il ne dit pas pourquoi les fièvres pestilentes sont contagieuses, ni ce qui paraît se joindre à elles de propre et de particulier. Si, en outre, on demande pourquoi dans ces fièvres la putréfaction se fait dans le cœur ou son contenu, il répond que c'est à cause de la production d'une putréfaction large et immense, par laquelle il arrive que le cœur et son contenu sont infectés. Si de nouveau on se demande pourquoi se fait cette grande putréfaction, il dit qu'elle se fait par une préparation de la trop

sitatem autem earum non aliud esse, quam gradum putrefactionis largioris circa cor.

Atque hæc fere sunt, quæ ego scripta vidi: quæ, si bene considerentur, non parvas habent difficultates, ac primum, quod progressus hic non declarat, cur pestilentes febres contagiosæ sint, quod peculiare quiddam et proprium videtur cum ipsis jungi. Præterea, si quæratur, cur in iis putrefactio sit in corde, aut contentis, dicere quidem videntur causam esse, quod ingens et larga quædam fit putrefactio, per quam accidit et cor aut contenta infici. Si vero rursus quæratur, cur fiat ingens illa putrefactio, contingere dicunt ex præparatione, hoc est nimia humiditate, quæ vel intrinseca est, vel extrinsecus accedit: quod certe non minorem habet difficultatem, nam primo mirum

grande humidité qui est intérieure ou vient du dehors. Ce qui ne lève pas la difficulté, car d'abord il paraît étonnant que sur dix mille hommes qui meurent dans une peste, cette préparation existe chez tous. Surtout quand nous en voyons d'innombrables complètement sains et sans altération de leurs humeurs gagner la maladie par le seul commerce avec un pestiféré, ou même de ses vêtements. Qui est-ce qui peut donc produire cette immense putréfaction quand il n'y a pas eu d'obstructions, qu'il n'y a pas eu ni d'humidité propre ou prise à l'air ? Il est nécessaire de montrer quelque autre principe qui en soit la cause. Il fallait en outre montrer quelle était cette immense putréfaction, immense par la quantité, par la masse, par son degré d'action ? Si c'est par l'action, pourquoi les fièvres chaudes et délirantes ne sont-elles pas des fièvres pestilentes ? Et celles qui viennent de la bile noire ? Si c'est par la quantité

videtur in decem millibus hominum, qui in pestilentia pereunt, eam esse præparationem in omnibus, præsertim quod videmus innumeros exactissime sanos existentes, et nullo vitio humorum depravatos concipere tamen contagionem illam ex sola conversatione cum pestilentia affecto, aut ex illius vestibus : quidnam igitur in hoc fecit illam ingentem putrefactionem, quum nec obstructiones fecerint, nec humiditas aut propria, aut ab aere acquisita ? quare aliquod aliud principium assignari necesse est, quod in causa sit. Oportebat præterea declarari, qualis nam esset ea ingens putrefactio, num quantitate ingens et mole, an gradu actionis, nam si actione ingens, cur ardentissimæ causones, et furentes, non tamen pestilentes sunt ? quinimo nec

quelle nécessité que le cœur lui-même soit putréfié ? La quantité énorme de putréfaction semblait suffisante. Autre point obscur : si la putréfaction est aussi énorme, pourquoi le patient se sent-il à peine la fièvre, quand d'autres, de putréfaction moindre, amènent de l'inflammation ? Il ne semble pas non plus qu'on puisse invoquer la fièvre hectique, quand longtemps avant qu'elle ne soit hectique il s'est fait une énorme putréfaction. Bien plus, la cause pour laquelle elle est devenue hectique, c'est la putréfaction autour du cœur ; mais une large putréfaction se fait dans le reste du corps : pourquoi donc n'est-elle pas sentie avant qu'elle ne soit devenue hectique ? Enfin ce qui semble étonnant, c'est que dans ces fièvres le cœur ou son contenu se putréfient sans que l'homme meure immédiatement, puisque cet organe très délicat ne peut pas supporter d'inflammation. Et il est mani-

illæ, quæ ex æruginosa cholera sunt : si vero quantitate ingens est, quæ necessitas erat ponere cor ipsum putrefieri ? poterat enim sufficere quantitas illa ingens putrefactionis. Ad hæc et illud dubium est, si adeo ingens est putrefactio, cur non sentiat æger se febrire, quum aliæ alioquin minoris putrefactionis inflammationem inducant : nec recurri ad hecticam posse videtur, quando multo ante, quam hectica fiat, putrefactio illa ingens fit, imo causa, cur hectica fiat, est putrefactio circa cor, illam autem facit ingens putrefactio per corpus reliquum : cur ergo prius non sentitur, quam hectica facta sit ? Postremo et mirum illud videtur in his febribus putrescere cor, aut et contenta, statim enim videretur animal perire, quoniam nec erysipelata

feste que l'homme ne meurt pas immédiatement, mais que la plus grande partie de ceux qui sont atteints de la peste vivent au-delà du quatrième et du septième jour, bien plus, que beaucoup en guérissent; ce qui ne pourrait arriver si déjà la fièvre hectique était confirmée. De plus, pourquoi les autres fièvres hectiques ne sont-elles pas pestilentes, quand la fièvre confirmée est dans le cœur? Et si les vapeurs putrides autour du cœur sont venues à ce point, qu'elles puissent faire une chaleur hectique et confirmée dans le cœur, elles semblent aussi pouvoir faire des putréfactions, ou dans le cœur lui-même ou au moins dans sont contenu: et que, s'il en est ainsi, il nous paraît nécessaire que tous les pestiférés meurent. Voici les objections que nous avons à présenter à ces propositions. Aussi je ne passerai pas sous silence ce que j'avais primi-

tolerare potest delicatissimum membrum : non perire autem hominem statim manifestum est, sed majorem partem peste affectorum ultra quartum et septimum vivere, quin imo et multos evadere, quod certe fieri posse non videtur, si febris jam hectica confirmata est. Præterea cur et aliæ hecticæ non sunt pestilentes, quando febris confirmata est in corde? et si vapores putridi circa cor ad id venerunt, ut possint facere hecticam et confirmatam caliditatem in corde, videntur etiam posse et putrefactionem facere aut in contentis saltem : quod si sit, necessario perire oportere pestilentes omnes videtur : atque hæc sunt, quæ dubitationem faciunt circa positionem hanc : quare non tacebo, quæ ego prius conceperam, paratus opinionem mutare, si minus satisfacere videbuntur.

tivement conçu ; prêt à changer d'opinion, si cette conception ne satisfait pas davantage l'esprit.

En nous attachant aux fondements qui ont été jetés autour de la nature des contagions, je dis que les fièvres pestilentes diffèrent des fièvres putrides sur beaucoup de points : d'abord dans leur principe d'action, ensuite dans leur matière ou dans leur mode de putréfaction, et enfin dans les accidents propres qui les suivent. Dans les autres fièvres putrides, les causes de putréfaction sont ou l'obstruction, ou la plénitude, ou le mauvais état des humeurs en qualité ou en quantité. Ces causes, je les appelle principes d'action parce que ce sont elles qui amènent la putréfaction par la chaleur de l'organe. Dans les fièvres pestilentes, rien de tout cela n'est cause par lui-même et principe de putréfaction. Ces fièvres peuvent se produire dans quelqu'un dont les humeurs sont en bon état. Toute

Inhærendo igitur fundamentis illis, quæ circa contagionum naturam jacta sunt, dico pestilentes febres ab aliis putridis differre in multis : primum in principio agente, deinde et in materia seu modo putrefactionis, ac demum in accidentibus propriis, quæ sequuntur : quippe in aliis putridis principia et causæ putrefactionis sunt aut obstructio, aut plenitudo, aut malitia humorum in quantitate, vel qualitate : voco autem principia hæc agendi, quia causæ sunt, cur a caliditate loci putrefactio fiat : in pestilentibus autem febribus nullum horum per se causa est, et principium putrefactionis, possunt enim esse in aliquo mensurate humores, potest abesse omnis obstructio, omnis plenitudo, pestilentia tamen ab alio concipi : oportet igitur esse aliud

obstruction, toute plénitude peut manquer, et cependant la pestilence être contractée. Il faut donc qu'il y ait un autre principe de contagion. Rien n'empêche que parfois ces conditions existent, mais c'est par accident. Elles s'ajoutent à ce quelque chose qui agit par lui-même, et la putréfaction se fait également, que ces conditions existent ou n'existent pas. Bien plus, il peut se faire que, dans un individu, ou la phlegme ou la bile soient disposées à se putréfier par les principes énoncés plus haut, ces humeurs soient moins atteintes par la contagion qu'une autre humeur, parce qu'il n'y a pas d'analogie avec ces dernières. Aussi ce ne sont pas toutes les putréfactions qui se font autour de la terre et de l'air qui disposent à celle qui existe dans la peste, mais seulement quelques-unes spéciales.

Si ce que nous avons dit des contagions a été bien compris, les principes des contagions sont par

principium per se ejus contagis. Nihil quidem prohibet quandoque et has dispositiones adesse, sed accidunt quidem quantum ad id, quod per se agit, æque enim putrefactio fit, sive adsint, sive non : quin imo illud fieri potest, ut in aliquo præparatum sit aut phlegma, aut cholera, ut putrescant ex prædictis principiis, minus tamen corripiantur a contagione, quam humor alius, quod analogia non sit ad illos : quare nec omnes putrefactiones, quæ circa terras, et aerem fiunt etiam disponunt ad eam, quæ circa pestem versatur, sed certæ solum.

Si igitur recte tradita sunt, quæ de contagione a nobis sunt dicta, principia quidem contagionum per se sunt seminaria ipsa,

eux-mêmes les germes sur la nature desquels nous nous sommes tant étendus, qui, tout en ayant un principe commun avec les vapeurs et la chaleur ambiante pour agir, ont cependant une nature particulière, une façon d'amener la putréfaction : d'abord, avons-nous dit, ils possèdent une puissance d'action considérable, ils sont d'une combinaison forte et travaillée — combinaison constituée par une certaine viscosité, — et enfin sont doués d'une antipathie non seulement matérielle pour la chaleur naturelle, mais encore spirituelle pour l'âme elle-même.

De cette façon, ils produisent une putréfaction bien différente des autres, chez lesquelles la putréfaction est en quelque sorte superficielle, non profonde et non sordide. Chez ces derniers, la putréfaction est au contraire très profonde et va jusqu'aux parties les plus intimes de ce qu'elle

de quorum natura tanta narrata sunt, quæ quidem, tametsi communi quodam principio cum vaporibus et loci caliditate conveniunt in agendo, peculiarem tamen quamdam sortita naturam sunt, et rationem putrefaciendi : in primis enim diximus habere ea vim et actionem multam, tum et mistionem fortem et elaboratam, nec non et mistionem in lentore constitutam, ac demum non materialem solum antipathiam ad calorem naturalem, et ad animam ipsam: sed et spiritualem.

Hæc igitur quum ita se habeant, longe diversam putrefactionem ab aliis faciunt, siquidem in aliis superficialis quodammodo fit putrefactio, non profunda, et sordida, in his autem profundissima, et ad partes vel penitissimas ejus, quod putre-

putréfie. Ce qui arrive d'abord parce que les germes ne sont pas doués de peu d'activité comme des simples vapeurs, mais au contraire de beaucoup d'activité, grâce à leur combinaison puissante ce qui fait qu'ils ne s'altèrent ni vite, ni facilement, mais durent et continuent leur action. Leur viscosité leur permet de s'agglutiner fortement à l'humeur avec laquelle ils ont de l'analogie ; ils s'y abattent et la dissolvent rapidement, actifs qu'ils sont et humides ; en cela, ils sont aidés efficacement par l'antipathie spirituelle qui met en fuite la chaleur naturelle, et la repousse si bien que, l'humeur en étant privée, elle arrive à contracter une putréfaction profonde. Il se fait du reste une putréfaction non seulement profonde, mais encore très étendue à beaucoup d'organes puisque les germes sont dispersés un peu partout ; que ceux-ci en engendrent

fit : quod quidem iccirco accidi, primo, quod seminaria non parvæ actionis sunt, quemadmodum simplices vapores, sed longe majoris propter fortem mistionem, propter quam nec cito et facile alteratur, sed perstant, et actionem continuant : propter lentorem autem agglutinantur valde illi humori, ad quem habent analogiam, in quem incumbentia cito dissolvunt, activa multum quum sint, et humida : ad quod non parum adjuvat spiritualis antipathia, quæ naturalem calorem fugat, et propellit, à quo destitutus humor cito contrahit putrefactionem profundam : fit etiam putrefactio illa non profunda solum, sed et valde larga, hoc est multarum partium, quoniam seminaria hinc inde dispersa sunt, et hæc alia ceu sobolem generant, illa alia : recte igitur dicebat Montanus magnam putrefactionem in pestilenti-

d'autres, et ceux-là d'autres. Montanus disait bien en effet qu'il se faisait une grande putréfaction dans les fièvres pestilentes, mais il ne donnait pas la raison de ce fait en invoquant l'humidité contractée et préparante.

Ces fièvres diffèrent des autres fièvres putrides par leurs accidents propres. Elles sont contagieuses, et la cause à assigner n'est autre que la façon de faire des germes qui, transportés sur un autre, produisent en lui ce qui était dans le premier. Que si une fièvre pestilente se fait primitivement en nous, nous ne pouvons pas dire encore qu'elle est pestilente, à moins que déjà les germes de la contagion ne soient constitués. Aussi faut-il que cette fièvre, pour être pestilente, soit produite de germes et apte à être produite par eux, et à les renfermer par cela même.

Si donc nous voulons définir la fièvre pestilente,

bus febribus fieri, sed rationem non dedit per se id facientem, assignans humiditatem contractam, et præparantem. Differunt præterea hæ febres ab aliis putridis in accidentibus propriis ad has enim sequitur esse contagiosas ad alium, cujus causa assignari non aliter potest, quam per rationem seminariorum, quæ ad alium delata tale in secundo faciunt, quale in primo fuit : quod si pestilens aliqua febris primo in nobis fiat, nunquam tamen esse pestilentem dicimus, nisi tum, quum seminaria contagionis jam facta sunt : quare æque est factam esse febrem ex seminariis, et aptam esse ex iis fieri, atque ea per se includere. Si igitur licet pestilentem febrem diffinire, dicemus esse febrem sordidæ, et profundæ putrefactionis, includentem seminaria

nous dirons que c'est une fièvre de putréfaction sordide et profonde renfermant les germes d'une contagion très active par elle-même, ce qui la rend mortelle et contagieuse pour les autres ; — et c'est là la caractéristique de la fièvre pestilente, et non la putréfaction qui se fait au cœur ou dans son contenu. Rien n'empêche cependant que la putréfaction s'y porte, surtout s'il y a analogie ; mais que cela existe ou n'existe pas, ce n'est pas là la cause de la peste, c'est peut-être la cause d'une peste plus grave et plus rapidement meurtrière. Ce qui est caractéristique, ce qui est formel (comme on dit), c'est que la fièvre pestilente renferme en elle-même des germes de contagion mortelle. C'est pour cela que les fièvres qui viennent des poisons sont, il est vrai, mortelles, mais non pestilentes, puisqu'elles ne sont pas contagieuses : elles manquent en effet de ce qui est formel, de ce qui fait la caractéristique de la pestilence.

acutissimæ contagionis per se, propter quod et lethalis est, et ad alium contagiosa, atque hæc per se ratio est pestilentis febris, non autem quod vel cor, vel contenta in eo putrescant : nihil quidem prohibet, et ad illa putrefactionem deferri, præsertim si analogia ad illa sit, sed sive hoc sit, sive non, ratio non est hæc pestis, sed forte ratio vehementioris pestis, et citius interficientis : quod autem per se est, et (ut aiunt) formale, est esse febrem per se includentem seminaria contagionis lethalis : propter quam causam, quæ e venenis fiunt febres, lethales quidem sunt sed non pestilentes, quoniam contagiosæ non sunt, carent enim eo, quod formale est, et per se ratio pestilentiæ.

CHAPITRE IV

LES DIFFÉRENCES DES FIÈVRES PESTILENTES ET DE LEURS ACCIDENTS.

Parmi les fièvres pestilentes, les unes nous viennent du dehors, les autres se font primitivement en nous: les unes sont fatalement mortelles, les autres tuent la plupart de ceux qui en sont atteints, d'autres beaucoup seulement. Leurs analogies sont variées et curieuses. Les unes ont surtout de l'analogie pour le sang; les autres, pour la bile, certaines pour d'autres humeurs, celles-ci pour toutes sans distinction, celles-là pour les esprits seuls; quelques-unes tuent rapidement, d'autres plus lentement.

Sont d'origine extérieure celles dont les germes

CAPUT IV

DE DIFFERENTIIS PESTILENTUM FEBRIUM ET ACCIDENTIBUS EARUM

Pestilentum vero febrium, aliæ extrinsecus in nos veniunt, aliæ in nobis primo fiunt: aliæ omnes perdunt, aliæ majorem partem, aliæ multos solum. Diversa porro est earum analogia, et admiranda : quædam ad sanguinem præcipue analogæ sunt, quædam ad choleram, quædam et ad humores alios, aliæ promiscue ad omnes, et aliæ ad spiritus solos, aut ad ipsos maxime : et quædam citissime perdunt, quædam serius.

ont été primitivement conçus soit dans l'air ou dans la terre, etc. Il faut donc que ces milieux aient été primitivement corrompus, si on veut dire qu'il y a, à proprement parler, contagion. Je dis germes et non vapeurs simples, car il y a (comme nous l'avons dit) une grande différence entre les germes et les vapeurs. Se font primitivement en nous celles qui tirent leur origine des mêmes causes que les autres, de la plénitude, des obstructions, du mauvais état des humeurs. Mais la putréfaction est sordide et close de façon qu'il se produit en elle des germes d'une contagion pernicieuse; rien alors n'empêche que pareille chose se fasse chez un premier individu, d'où bientôt elle sera portée chez un autre. Sont mortelles pour tous celles qui ont de l'analogie pour les esprits et les choses spirituelles, car c'est surtout par l'haleine que nous contractons les contagions

Extrinsecus veniunt, quorum seminaria prius concepta sunt aut in aere, aut terra, et aliis : oportet autem et ea prius corrupta fuisse, si proprie contagio dicenda est, dico autem seminaria, non vapores simplices, multum enim differt (ut diximus) inter seminaria et vapores. In nobis autem primo fiunt, quæ e communibus quidem causis cum aliis originem habent, ut plenitudine, obstructionibus, et humorum malitia : verum putrefactio et sordida est et conclusa, ejusmodi autem, ut in ea seminaria fiant contagionis perniciosæ, nihil enim prohibet sæpe talem in aliquo primo fieri, mox ab illo in alios importari. Omnes autem perdunt, quæ ad spiritus et spiritualia analogiam habent, maxime quæ extrinsecus veniunt per anhelitum attractæ contages : majorem vero partem perimunt, quæ

qui nous viennent du dehors. Tuent seulement la plus grande partie de leurs victimes celles qui ont de l'analogie avec les humeurs aiguës, surtout si elles viennent du dehors : tuent seulement beaucoup celles qui ont de l'analogie pour les humeurs plus épaisses. De cette façon et pour ces causes leurs analogies sont donc diverses ; c'est ce qui a été démontré d'une façon générale plus haut : nous n'avons donc pas à nous répéter.

Parlons maintenant de leurs accidents autant que peuvent nous le permettre les signes et les indices.

D'abord la contagion est un des signes les plus importants, mais il n'est pas toujours apparent : il faut donc examiner d'autres indices. Communément, au début, règne le plus grand calme ; c'est à peine si le patient qui a déjà contracté la peste chez lui à l'état latent est considéré comme ayant de la fièvre ; le pouls et les urines le disent, mais

ad acutos humores analogæ sunt, præsertim si et ipsæ extrinsecus apportentur : multos autem solum, quæ ad crassiores humores rationem habent : quo autem modo, et quibus de causis diversæ sint analogiæ earum, supra quidem demonstratum universaliter fuit quare nunc non aliter repetendum erit.

Sed jam de accidentibus earum dicatur, quatenus signa, et notitia earum haberi possint : primum ergo, quod per se has febres sequitur, est esse contagiosas, quod et maximum est earum signum, quod quoniam non semper datur videre posse, alia signa attendenda sunt : commune autem est omnibus fere, per initia, omnia videri valde placida, ita, ut vix febrire existimetur, qui nihilominus latentem pestem concepit : pulsus uri-

encore faut-il être assez habile pour le découvrir. Dans le cours de la maladie, la fièvre paraît calme et douce, la chaleur au toucher n'est pas mordante ; intérieurement elle est plutôt douce que vive ; aussi, si on demande aux malades s'ils ont la fièvre, ils répondent que non, mais cependant ils ont un certain malaise : le décubitus est dorsal, il y a de la courbature du dos, la respiration est plus longue, le pouls non vif, non élevé, mais plutôt déprimé, osant à peine se soulever. Ces signes apparaissent dans les premiers jours de la maladie. Si vous le constatez, regardez ceux qui ont de la fièvre et, si vous en voyez beaucoup mourir de la même maladie, alors craignez d'être en face d'une fièvre pestilente. De jour en jour, des signes plus certains apparaissent : soit des taches à la peau, ou des abcès

næque id attestantur, sed ita tamen, ut peritum non lateant : per processum porro tametsi sua sunt argumenta, tota tamen per se febris placida videtur, et lenis : calor tactu mordax non est, introrsum vero morosus magis, quam acris percipitur, quippe interrogati, qui ægrotant, num febriant, non febrire se dicunt, sed tamen in angustia quadam versari : decubitus supinus est, dorsum perinde ac verberati, anhelitus solito longior, pulsus non citatus, non altus, sed pressus magis, et vix audens se attollere ; hæc ergo signa per primos morbi processus apparent, quæ quum vides, tum ad alios spectato, quos febres tenent, ac quum multos emori vides e consimili morbo, tunc time pestilentem inesse febrem, cui astas: in dies autem certiora se ostendent signa, nam vel maculæ in cute apparebunt, abscessus circa emunctoria vocata : oculi ad hæc subrubent, et vacillant,

autour des émonctoires, puis les yeux rougissent, vacillent, l'haleine est et chargée d'une fétidité spéciale. Les habiles diagnostiquent quelquefois une fièvre pestilente par ce seul signe : le malade parle beaucoup, tient parfois un langage incohérent, a la tête lourde, et est tantôt éveillé, tantôt profondément endormi. Les hypochondres sont tendus, les déjections sont liquides, corrompues, très différentes de l'aspect habituel des fèces et des humeurs, et sentent très mauvais ; les urines sont semblables à celles des herbivores, ou comme du vin de grenades ou tenues, crues ou troubles et rouges, parfois semblables aux urines de gens bien portants. Les signes du mal confirmé sont le délire persistant, la rétention d'urine, le flux de sang par les narines, les déjections abdominales abondantes, soit dès le début, soit à la suite d'un léger pur-

anhelitus extraneo quodam fœtore gravis est, quo solo signo periti sæpe pestilentem febrem deprehendunt, verba sæpe dicuntur multa, et interdum incomposita, caput gravescit, et modo vigiliæ, modo somnus nimius ægrum tenet : Hypochondria tenduntur, egestiones liquidæ sunt, corruptæ, longinquæ a forma fæcum et humorum, fœtentes, urinæ aut subjugalium similes, aut quasi vinum granatorum, aut tenues crudæ, aut confusæ, rubræ, quandoque et similes sanis sunt : lingua sordescit, virtus omnis labat, et fatiscit : mala autem signa sunt, delirium perseverans, urinæ detentio, fluxus sanguinis narium, ad quem levatio nulla consequitur, ventris dejectio multa per initia oborta, vel e levi pharmaco facta, apparitio macularum, et abscessum, ac subita mox delitescentia.

gatif, l'apparition de taches et d'abcès, et bientôt un subit affaissement.

Rien d'étonnant à ce qu'au début ces fièvres paraissent calmes puisque, dans l'espèce et dans leur marche, elles sont douces. Quelques auteurs pensent que la cause est dans ce fait que nous ne sentons pas au toucher l'ardeur de la fièvre, ni le malade lui-même, nous parce que la fièvre est extérieurement calme et fait son ravage intérieurement, et le malade parce qu'il a la fièvre hectique, de laquelle il a été assez parlé plus haut. D'après nos principes nous ne pensons pas que c'est là la cause, qu'elle réside dans la production d'une putréfaction profonde dont l'acrimonie émousse et atténue beaucoup les symptômes et par l'évaporation de l'humidité, et par l'existence d'une grande viscosité. Dans les fièvres, qui consistent dans le sec, comme celles qui viennent de la bile, l'acrimonie et la chaleur se

Quod igitur per initia mites appareant hæ febres, nihil mirum videri debet, quum toto genere, et in toto processu lenes plurimum sint: causam aliqui reddunt, quod nec nos tangentes ardore febris sentiamus, nec æger ipse, nos quidem, quia febris hæc extrorsum quieta est, introrsum turbans, æger vero neque ipse sentit, quoniam hecticam febrem patitur, de quo supra dictum satis fuit. Nos e nostris principiis causam inde esse arbitramur, quod profunda admodum sit putrefactio, in qua acrimonia omnis multum obtunditur, et hebescit humido multo simul evaporante, et lentore tanto facto: in febribus autem, quæ in sicco consistunt, quales sunt cholericæ, acrimonia, et fervor sentitur, membra exuruntur, sitis vexat, ariditas lin-

font sentir, les membres sont brûlants, il y a une soif vive, la langue est sèche parce que ce qui est igné, qui s'évapore, est sec et par cela même ne donne pas la contagion, parce qu'il ne s'agglutine pas, quoiqu'il soit pourvu d'une grande puissance d'action. Il y a peut-être encore une autre cause à ajouter : que les gens atteints de la peste ne sentent pas leur fièvre parce que leurs sens sont obtus, ensevelis qu'ils sont dans une si grande putridité, putridité dans laquelle non seulement les forces sont dissoutes, mais encore ne sont pas transmises aux organes sensitifs. La petitesse et la rareté du pouls sont rapportées par quelques-uns à la présence de la fièvre hectique chez les pestilents parce que, ne percevant pas de chaleur nouvelle, ils n'ont pas besoin d'une nouvelle ventilation, si bien que le pouls ne diffère pas beaucoup de celui des personnes en bonne santé. Pour nous, si l'on veut bien, nous

guæ fit, quoniam igneum est, quod evaporat, et siccum, propter quod nec contagionem facit, quoniam non agglutinatur, quanquam magnæ actionis sit : est fortasse et alia concausa, cur peste laborantes febrem non sentiant, quod sensus illis magnopere obtusi sunt, obsepti tanta putredine, in qua virtutes non solum dissolvuntur, sed nec transmittuntur ad sensitiva membra : quod vero pulsus parvi sint, et rariores, rursus causam assignant alii, quod pestilentes hectici fiant, quare, quum nec caliditatem novam percipiant, pariter nec nova eventatione indigent, unde et pulsus non valde diversi sunt à seipsis sanis existentibus. Nos, si licet, aliam causam assignamus, illud prænotantes, quod natura semper illud eligit, quod aut melius

assignerons une autre cause, que la nature choisit toujours ce qui est meilleur ou moins mauvais (comme nous l'avons dit dans les sympathies) ; c'est ainsi qu'une mauvaise odeur nous étant naturellement offerte, c'est à peine si nous respirons, si nous faisons passer notre haleine par nos narines comme si nous voulions donner moins d'accès à la mauvaise odeur ; de même, une immense et abominable putréfaction ou exhalation vers le cœur s'étant produite, c'est à peine si naturellement il ose se dilater, élever les veines afin d'ouvrir moins de voie à la putridité ; aussi s'élève-t-il seulement ce qui est suffisant pour la vie et l'aération du cœur, aussi le pouls est petit, rare, la respiration longue et faible, l'expiration plus rapide que l'inspiration, ce qui se produit aussi chez les gens empoisonnés, comme nous l'avons souvent constaté. Les urines sont le plus souvent semblables à celles des herbi-

est, aut minus malum, ut in iis diximus, quæ de sympathiis tractata sunt : sicut igitur oblato fœtore aliquo a natura sit, ut vix anhelemus, vix halitum per nares trahamus, quasi sic minus aperiatur aditus fœtori, ita lata ingenti, at que abominabili putrefactione, seu exhalatione ad cor vix audet natura ipsum dilatare, vix venas tollere, quo minus via putredini aperiatur : quare tantum tollit, quantum vix satis est vitæ, et eventationi cordis : propter quod pulsus parvus sit, et rarus, et anhelitus longior, et angustior, constrictio vero seu expiratio velocior, quæ, dilatatio et inspiratio : quod et in pulsibus etiam venenatorum contingit, ut sæpe vidimus. Urinæ autem ut plurimum subjugalium similes sunt propter multam et diversorum ebulli-

vores à cause de l'ébullition générale ; si l'humeur est crue, elle sera blanche et subtile ; si elle renferme des excréments du sang, elle sera rendue rouge et trouble à cause de l'ébullition ; si les humeurs sont subtiles et brûlées ou mélangées de bile noire tenue, elles deviendront semblables au vin de grenades. Mais passons aux fièvres particulières.

CHAPITRE V

DE LA FIÈVRE ÉPHÉMÈRE PESTILENTE EN BRETAGNE

Il existe dans l'île de Bretagne, que maintenant on appelle Angleterre, un genre de fièvre pestilente et contagieuse qui semble devoir être mise au rang des fièvres éphémères parce qu'en un jour

tionem, quod si humor crudior fuerit, albida sæpe urina fit, et subtilis, si vero sanguinis excrementa redundent, rubra exit, et confusa propter ebullitionem, quæ si subadusta et subtilia fuerint, aut tenui melancholiæ admista, similem vino granatorum urinam faciunt. Sed jam particulares febres prosequamur.

CAPUT V

DE EPHEMERA PESTILENTI IN BRITANNIA

In Britannia insula, quæ nunc Anglia vocatur, genus est pestilentis febris et contagiosæ, quæ ad ephemeras referenda vide-

l'homme qui en est atteint en meurt ou en guérit. Elle est contagieuse, non seulement de l'un à l'autre, mais elle court de ville en ville non seulement dans l'île de Bretagne où elle est de beaucoup plus fréquente, mais souvent a été observée dans un pays voisin, la Belgique. Il faut donc penser qu'elle naît surtout d'un vice de l'air. Pourquoi est-ce surtout cette île qui en est plus particulièrement atteinte ? Cela doit tenir à une cause générale, l'analogie d'air ambiant. Si plus spécialement nous cherchons en quoi consiste cette analogie, il est certes difficile de le savoir. Cependant, certains auteurs disent que cela est le fait du sol qui est surtout gypseux, d'où le nom d'Albion donné autrefois à ce pays. Dans certaines conditions d'humidité, il s'élève du sol des vapeurs très subtiles, mais corrompues, qui portent une contagion également subtile, analogue aux esprits et à l'écume ténue

tur, quod die una aut hominem perdit, aut liberat : est autem non contagiosa solum de uno in alium, sed et vagatur etiam de civitate in civitatem, non tantum per eam insulam, in qua fere una videri solet sæpe et ad vicinos Belgas deferri visa est. Quapropter et vitio aeris præcipue enasci censendum est : cur autem in ea insula præcipuè oboriatur, universalis quidem causa est analogia ejus aeris, particulatim vero, in quo ea consistat analogia, difficile certe est nosse : quanquam sunt, qui dicant id e soli ratione contingere, quod maxime gypseum est, unde et Albion olim appelatam fuisse volunt : certis igitur constitutionibus humidis vapores e solo illo accidit elevari subtilissimos quidem, corruptos tamen, qui et subtilem etiam infe-

qui flotte au-dessus du sang. Quelle qu'en soit la cause, il est constant que cette contagion a de l'analogie avec la partie la plus subtile du sang, ce qui fait qu'en un jour finit ou le malade ou la maladie. Le plus souvent, la maladie se termine par la sueur, si bien que les habitants de la Bretagne l'appellent suette. On ne se sert d'aucun médicament pour la combattre : on attend la sueur. Ceux chez lesquels elle survient guérissent presque tous. Ceux chez lesquels elle ne se produit pas meurent pour la plupart; aussi on doit porter tous ses soins et toute sa diligence à ne pas empêcher cette sueur, ce qui arrive très facilement si le malade ne change pas de place dans son lit. Aussi les médecins ordonnent que le malade pendant un jour ne se change pas de place. Ceux qui peuvent supporter cet ennui en sont récompensés: ils guérissent,

runt contagionem, cujus analogia est vel ad spiritus, vel ad tenuem spumam, quæ sanguini supernatat. Quæcunque autem causa sit, constat analogiam ejus contagionis esse ad subtile sanguinis, propter quod die una aut finitur ægritudo, aut æger: ut plurimum autem finitur ægritudo per sudorem, unde et febrem etiam sudorem appelant incolæ: nullis vero aliis medicamentis utuntur adversus ipsam, quam expectatione sudoris, nam quibus advenit, omnes fere evadunt, quibus autem retinetur, maxima pars perit: quare cura omni et diligentia procurant, ne impediatur sudor, quod vel facillime accidit, si tantum æger situm, at que accubitum mutet : qua de causa jubent medici, ut æger integra die una situm non mutet: quam molestiam qui ferre possunt, mercedem laboris recipiunt, et evadunt,

Ceux qui ne le veulent pas, qui remuent, changent de place attrapent froid, la sueur ne se produit pas, et ils en meurent.

CHAPITRE VI

DE LA FIÈVRE QU'ON APPELLE LENTICULAIRE, OU PUNCTICULAIRE, OU PÉTICULAIRE

Il y a d'autres fièvres, qui tiennent en quelque sorte le milieu entre les vraies fièvres pestilentes et les fièvres non pestilentes, puisque parmi ceux qui en sont atteints beaucoup meurent, mais aussi beaucoup guérissent. Elles sont contagieuses et pour cela sont de la nature des pestilentes, et on les appelle plus habituellement malignes que pestilentes. Telles sont ces fièvres qui, en 1505 et

qui vero ferre non valent, sed se jactant, decubitum mutant, novum aerem aucupantur, impedito sudore sua causa pereunt.

CAPUT VI.

DE FEBRE, QUAM LENTICULAS, VEL PUNCTICULAS, AUT PETICULAS VOCANT.

Sunt et aliæ febres, quæ mediæ quodammodo sunt inter vere pestilentes et non pestilentes, quoniam ab iis multi quidem pereunt, multi etiam evadunt : contagiosæ autem sunt, et idcirco naturam pestilentun sapiunt, appellari autem solent malignæ magis, quam pestilentes : quales illæ fuere, quæ annis 1505 et

en 1528, apparurent pour la première fois en Italie, et qui avant ce siècle n'y étaient pas connues. Elles sont, il est vrai, fréquentes dans d'autres pays, à Chypre et dans les îles voisines; elles étaient connues de nos ancêtres. Le peuple les appelle lenticulaires ou puncticulaires, parce qu'elles amènent l'éruption de taches semblables à des lentilles ou à des piqûres de puces. Quelques personnes, par alitération, les appellent péticulaires. Nous allons les étudier avec soin parce que aussi on les voit fréquemment communes à plusieurs, et quelquefois par cas particuliers.

On a vu des gens qui, partis d'Italie pour d'autres pays où n'existait aucune fièvre de cette espèce, en mourir comme s'ils avaient emporté l'infection avec eux; ce qui arriva au très illustre et très savant André Navagerio, ambassadeur de la Sérénissime République de Venise auprès de François Ier, roi

1528 in Italia primum apparuere ætate nostra non prius notæ, certis vero regionibus familiares, ut Cypro, et vicinis insulis, majoribus etiam nostris cognitæ, vulgus lenticulas, aut puncticulas appellat, quod maculas proferant lenticulis, aut puncturis pulicum similes, quidam mutatis literis peticulas dicunt, de quibus diligenter agendum videtur, quod et nunc quoque; crebro visantur modo communes multis, modo quibusdam particulatim contingentes: visi etiam sunt, qui ex Italia in alias regiones profecti, ubi nullæ essent ejusmodi febres, ex iis tamen perierint, quasi secum infectionem detulerint, quod clarissimo et doctissimo Viro ANDREÆ NAUGERIO ORATORI pro Serenissima Venetorum Repub, apud Franciscum Regem Gallorum

de France, l'an de grâce 1529. Il mourut de cette maladie dans ce pays où le nom n'y était même pas connu. C'était un homme d'un savoir et d'un esprit tels que depuis longtemps les lettres n'avaient fait une aussi grande perte.

Cette fièvre est donc contagieuse, non rapidement, ni par un foyer et à distance, mais seulement par le commerce avec le malade. Comme au début toutes les fièvres pestilentes sont calmes et douces, celle-ci a une période d'invasion tellement calme, que c'est à peine si les malades veulent voir le médecin ; ce qui a trompé aussi beaucoup de médecins qui attendaient une résolution prochaine de la maladie, et ne faisaient rien contre elle ; mais bientôt apparaissaient les signes de la fièvre maligne, car quoiqu'on sentît pour la nature de cette sorte de fièvre une chaleur douce, on percevait cependant un certain trouble interne : de la cour-

anno salutis 1529 contigit. Ex hac enim labe interit in ea provincia, in qua ne nomine quidem nota erat ægritudo ejusmodi, vir ejus doctrinæ et ingenii, ut nulla major literarum jactura sit facta jam multis annis.

Contagiosa igitur est et hæc febris, sed non celeriter, nec fomite, et ad distans, sed tantum per tractatione infirmi, per initia autem quum febres omnes pestilentes placidæ sint et mites, tum hæc adeo placide invadit, ut vix admittere medicum ægri velint, unde et medicorum multi primum decepti sunt, expectantes resolutionem morbi paulo post, nec quicquam contra parantes : mox vero signa malignæ febris aperiebantur. nam, quanquam calor mitis pro natura ejusmodi febrium sentie-

bature par tout le corps, de la lassitude comme à la suite d'une course fatigante ; le décubitus était dorsal, la tête s'alourdissait, les sens étaient hébétés, et après le quatrième ou le septième jour le malade perdait toute connaissance, les yeux rougissaient, et il y avait du délire de paroles ; les urines, d'abord blanchâtres, le plus souvent consistantes cependant, bientôt rouges et troubles ou semblables à du vin de grenades, le pouls rare et bas, comme nous l'avons déjà dit. Les déjections corrompues sentaient mauvais, puis autour du quatrième et du septième jour sortaient aux bras, sur le dos et sur la poitrine des taches rouges souvent pourprées, semblables à des piqûres de puce, souvent plus grandes, comme des lentilles, d'où le nom qu'on leur a donné. Peu ou pas de soif, la langue était sale ; chez quelques-uns il y avait de la somnolence ; chez d'autres domi-

batur, interne tamen pertubatio quædam percipiebatur, tum et fractio in toto corpore, lassitudoque more fatigati, decubitus erat supinus, caput gravescebat, sensus hebetes erant, et mens magna ex parte, post quartum aut septimum non constabat, oculi rubescebant, verba multa dicebantur, urinæ primum exalbidæ ut plurimum cernebantur, plenæ tamen, mox rubentes et confusæ, aut similes vino granatorum, pulsus rarus, et humilis, qualem diximus, excrementa corrupta, fœtentia, circa quartum et septimum in brachiis, dorso et pectore maculæ rubentes, sæpe et puniceæ erumpebant puncturis pulicum similes, sæpe majores, imitatæ lenticulas, unde et nomen inditum est; sitis autem aut nulla, aut parva aderat, sordescebat tamen lingua, somnolentia quibusdam aderat, quibusdam et

nait l'état de veille. Chez d'autres alternaient ces deux états.

La maladie restait stationnaire ainsi pour les uns jusqu'au septième, pour les autres jusqu'au quatorzième jour, pour d'autres plus longtemps. Il y avait chez quelques-uns de la rétention d'urine, ce qui était un très mauvais signe. Cette fièvre atteignait peu les femmes, très peu les vieillards ; très peu de Juifs en moururent, mais beaucoup de jeunes gens et d'enfants et de nobles, contrairement aux vraies pestilentes qui frappent surtout le peuple, tandis que ces fièvres semblaient surtout frapper les gens de haute naissance.

La mort et la guérison étaient précédées de leurs signes. C'était un mauvais signe quand le malade dès le début se sentait sans force, quand à la suite de l'ingestion d'un léger purgatif, une grande déjection alvine se produisait, si enfin, la crise produite il n'y avait pas d'amendement. Nous en avons vu,

vigiliæ, interdum in eodem utrunque per vices, status aliis ad septimum aliis ad quartum decimum, aliis et ultra, urina quibusdam detinebatur, quod pessimum signum erat, ea febre mulieres paucæ, senes paucissimi, Judæi ferè nulli deperiere, juvenes et pueri multi, et ii quidem nobiles contrario modo ac pestilentes veræ consuevere, quæ quum vulgum præcipue capiant, tum hæ febres maxime in nobiles grassari visæ sunt.

Perituros sua signa præcedebant, sicuti et evasuros ; mala erat si statim æger virtute defici se sensisset, si assumpto levi pharmaco ingens alvi dejectio secuta fuisset, si facta crisi non

qui ont perdu par les narines 4 livres de sang, et qui cependant peu après sont morts ; — c'est encore un mauvais signe quand il y a de la rétention d'urine, quand les taches sont délitescentes, quand l'éruption s'en fait difficilement, quand elles sont livides et très pourprées. Si tous ces signes ou beaucoup d'entre eux se trouvaient chez un malade c'était la mort certaine, et la guérison si tous les contraires ou beaucoup d'entre eux apparaissaient.

CHAPITRE VII

DES CAUSES

Tout cela était public, devant les yeux : quelles en étaient les causes, comment cela s'etait-il produit ? Grande divergence d'opinions entre les médecins,

accessisset allevatio ; nam vidimus, quibus libræ iij. sanguinis erupissent e naribus, paulo post tamen obiisse : malum item, si urinæ detinebantur, si lenticulæ delituissent, si ægre erupissent, si lividæ fuissent, et valde puniceæ : quod si aut omnia, aut plura ex his accessissent, certissima sequebatur mors, evasio vero, si contraria aut omnia, aut plura apparuissent.

CAPUT VII.

DE CAUSIS.

Hæc quidem in propatulo erant, et ante oculos : quibus autem de causis, et quomodo evenissent, magna inter medicos

grande altercation, les avis étant très divers. Les uns mettaient en cause la chaleur et l'acuité, les autres la plénitude, ceux-ci la transpiration des corps, ceux-là la propriété occulte, et chacun apportait à son opinion des arguments, et cela non sans moquerie pour notre art, — le public n'ignorant pas nos grands dissentiments.

Puisque ces fièvres couraient et qu'en même temps elles étaient communes à plusieurs, il fallait penser que la cause en était aussi commune et qu'elle devait surtout venir de l'air. Ce qui semblait assez rationnel, car l'année précédente (1528) l'hiver fut pluvieux avec un vent du midi, beaucoup de fleuves débordèrent. Chez nous ce fut l'Adige, le Pô ; chez d'autres ce furent d'autres fleuves. Il y eut aussi des brouillards qui brûlèrent les fruits à peine formés et surtout les olives. Il faut croire que le principe de ces fièvres gît dans ces causes. Celles

discrepantia, magna altercatio erat, variis varia existimantibus : alii adustionem et acuitatem in causa ponebant. alii plenitudinem, alii in transpirationem corporum, alii occultam proprietatem : quare et quisque pro existimatione sua auxilia afferebat non sine artis ludibrio, quod vulgares non lateret tanta dissensio. Quoniam autem vagantes erant eæ febres, et multis uno tempore communes, communem quoque causam tum habuisse censendum est, præcipue autem contractam ab aere : quod satis rationabile apparet, quando anno 1528 præcedente hyeme austrina, pluviosa, vere quidem multa flumina inundavere, apud nos quidem Athesis, et Padus, apud alios alia : fuere pariter et caligines quædam, quibus arborum germina, olearum præsertim

qui sont sporadiques ont leur cause particulière en nous, en qui elles se font primitivement, et acquièrent une putréfaction semblable à celle qui d'abord a tiré de l'air son origine commune à beaucoup.

Cette contagion, par comparaison avec les vraies pestilentes, apparaît assez douce et ne se contracte pas rapidement, ne laisse pas de foyer, ne se porte pas à distance, mais se communique lentement et par un commerce prolongé avec le malade. Il faut penser que ces germes ne sont pas très vifs, qu'ils n'ont pas une combinaison puissante et élaborée, et qu'ils sont plus aptes à s'altérer, à ne pas s'agglutiner comme le font ceux qui laissent un foyer, et en somme ne sont pas éloignés de la nature des vapeurs, mais sont cependant actifs autant que cela est suffisant pour transmettre une contagion de cette espèce.

quamplurima aruere: quibus de causis et principium his febribus datum credendum est: quæ vero sparsæ nunc apparent, causam particularem in nobis habent, in quibus primæ fiunt, et consimilem putrefactionem acquirunt, qualis illa fuit, qnæ primum communem multis originem ab aere traxit. Quoniam autem contagio hæc per comparationem ad vere pestilentes, satis mitis apparet, nec celeriter contrahi solet, nec fomitem relinquit, nec ad distans protenditur, sed tarde et per tractationem solam, censendum est seminaria ipsius non esse admodum acria, nec fortem illam elaboratamque mistionem habere, sed magis apta esse, ut et alterentur facilius, et non agglutinentur, quemadmodun alia solent, quæ fomitem relinquunt, et in summa quæ a natura vaporum non multum remota sint,

Il faut donc penser que l'infection a été primitivement dans l'air, qu'elle est bientôt entrée en nous et qu'elle y a déterminé un genre de fièvre tel qu'on ne peut le faire entrer dans le genre des fièvres vraiment pestilentes, mais qu'il est tout près sur le seuil de ce genre. Il est constant que cette contagion a de l'analogie avec le sang, ce que montrent les tâches qui sortent habituellement. Toutes sont rouges en effet et contiennent la couleur et l'aspect de ce principe ; aussi la putréfaction est grande et largement répandue à cause de l'humidité et de la fluidité du sang. C'est pour cela aussi que cette fièvre est un peu plus douce que la pestilente. Elle peut cependant être moins douce, plus vive à cause de la grande évaporation de sale putridité qui se fait en dedans. Aussi y a-t-il de la lassitude, le malade perd-il conscience, la tête est-elle

acria tamem, quantum sufficit ejusmodi contagionem inferre. Consimilem ergo infectionem in aere primum fuisse censendum est, quæ mox in nos ingesta tale febrium genus attulerit, quæ tametsi pestilentes veræ non sunt, in limine tamen earum videntur esse. Analogia vero ejus contagionis ad sanguinem præcipue esse constat, quod et maculæ illæ, quæ expelli consuevere, demonstrant: omnes enim rubentes sunt principii colorem et rationem retinentes: qua de causa et magna etiam et late fusa est putrefactio propter humiditatem, et fluxibilitatem sanguinis: eadem de causa et lenior etiamnum est hœc, quam pestilentes aliæ, non potest tamen non morosa sentiri facta magna introrsum evaporatione pravæ putredinis: propter quod et lassitudo, quoque sentitur, et mens non constat, et caput gra-

lourde et les yeux rouges. Cette évaporation, quoique douce et traîtable, amène très rarement la phrénésie, ce que beaucoup de médecins voyant le délire se produire, ont l'habitude de craindre.

Rien d'étonnant alors à ce que les déjections soient corrompues et liquides, quand il s'est produit une si grande putréfaction, d'où un mauvais signe si l'ingestion d'un léger purgatif a amené des déjections abondantes, surtout les premiers jours. Cela indique que la corruption est intense. Le sommeil était habituel et profond chez ceux qui avaient le sang pituiteux ; la veille, au contraire, habituelle à ceux qui avaient le sang bilieux. Puis les taches apparaissaient à la peau, la nature chassait au dehors, autant qu'elle le pouvait, une partie de l'infection, car il y avait aussi des décharges par les narines, par le flux de sang, par la sueur, par les déjections alvines. Mais ce qui était le plus

vat, et oculi rubent: quæ evaporatio, quoniam lenis est et tractabilis, rarissime solet phrenesim facere, quod multi medicorum timere solent, videntes delirium fieri. Porro nec mirum est, si egestiones corruptæ, liquidæque apparent, tam larga quum putrefactio fiat, unde et malum erat signum, si assumpto levi pharmaco ingens dejectio secuta fuisset, præsertim primis diebus, signum enim erat valde amplam esse corruptionem. Somnus autem iis multus obrepebat, quibus pituitosior erat sanguis, vigiliæ vero, quibus biliosior. Maculæ autem apparebant in cute, natura foras pellente, quam poterat, partem infectionis; nam et modo per sanguinis fluxum e naribus, modo per sudorem, modo per alvi dejectionem exonerabatur, sed salu-

salutaire, c'est quand l'expulsion se faisait par ces sortes de taches : aussi beaucoup de ceux chez lesquels elle se faisait largement guérissaient. Beaucoup mouraient de ceux chez lesquels l'éruption se faisait rare et éparse, ou bien encore disparaissait aussitôt après être produite. Cela voulait dire que ou la nature était impuissante, ou la matière n'était pas obéissante, que, ne pouvant être chassée elle se dérobait ; la nature alors tentait un autre mode d'expulsion. Mais l'écoulement du sang par les narines soulageait à peine quelques malades, car cela démontrait une grande force d'impulsion, puisque la nature était forcée de rejeter, comme elle pouvait, l'élément contraire, qui était dans les plus grosses veines. Mais ce n'était pas là la voie propre à l'expulsion des germes de la contagion qui avaient surtout leur siège dans les plus petites veines, puisqu'ils étaient venus du dehors ;

brior erat, quæ per ejusmodi maculas tentabatur expulsio, propter quod multi eorum evadebant, quibus large fiebat ea : multi vero peribant, quibus raræ et sparsæ erumpebant maculæ, aut, ubi erupissent, delitescebant : significabat enim aut naturam non esse potentem, aut materiam male obedientem, quæ aut expelli non posset, aut retrocederet, natura tentante aliam expulsionem. Sanguinis vero effluxio per nares nullos pene levabat, quoniam magnum quidem stimulum arguebat, et naturam maxime cogi ad expellendum qua poterat, contrarium, quod in majoribus venis inerat : sed ea via non erat idonea ad expellenda seminaria contagionis, quæ maxime in minoribus venis sedem habebant, ut pote quæ extrinsecus accessissent Simi-

les déjections alvines elles, non plus, n'étaient pas très utiles, puisque ce qui était rendu, c'était la matière corrompue, et non les germes. Le meilleur mode d'expulsion était donc celui qui se faisait par la peau, par les taches et par la sueur, car on en a vu guérir qui avaient eu des sueurs abondantes. Par ces voies une grande partie des germes était chassée avec la partie subtile du sang.

Parfois il y avait de la rétention d'urine, soit que les liquides fussent absorbés ou détournés ailleurs du côté des taches ou de la sueur, soit qu'une abondance trop grande des humeurs, leur épaisseur obstruât les voies, soit que la force fît défaut, ce qui était un très mauvais signe.

Cette contagion atteignait surtout les enfants et les jeunes gens parce qu'ils ont un sang plus humide et plus abondant pour lequel elle a de l'analogie:

liter nec multum proderat ventris dejectio, quoniam corrupta quidem materia expurgabatur, seminaria autem non: quare ex omnibus convenientior erat, quæ per cutim expulsio fiebat, primum quidem per maculas facta, mox et per sudorem, propter quod et multi visi sunt evasisse, quibus largus sudor superve nisset; per has enim vias magna pars seminariorum una cum subtili parte sanguinis excernebatur.

Detinebatur autem interdum urina, sive quod absumeretur aquositas, sive quod alio verteretur, ut in maculas, vel sudorem, sive quod redundantia nimia humorum, aut crassities vias obstrueret, sive deficeret virtus, propter quod pessimum erat signum. Pueros autem, et juvenes carpit magis ea contagio, quod in iis plus adsit sanguinis, et humidioris, ad quem habet

puis ils ont les pores plus ouverts, ils sont plus chauds, l'attraction se fait plus grande, soit par les veines, soit par l'haleine. C'est pourquoi ceux qui faisaient des affaires étaient plus facilement pris. Les oisifs, les gens froids et secs par nature, comme les vieillards et la race juive étaient moins facilement atteints, et les femmes aussi qui sont froides et de chair plus dense.

Les nobles sont plus touchés par cette maladie que le peuple ; c'est le contraire de la pestilence qui touche plus le peuple que les nobles parce que la pestilence se gagne surtout par le contact de l'un avec l'autre, et moins par la contamination de l'air. Et cette infection se fait plus par l'air que par le passage de l'un à l'autre. Les nobles à cause de leur fortune et des commodités que le peuple n'a pas peuvent plus facilement se garder d'une conta-

analogiam : tum vero et ii foramina magis aperta habent, et calidiores sunt, unde attractio fit major, tum per venas, tum per anhelitum, propter quam causam et, qui negociabantur magis, magis etiam carpebantur, minus autem ociosi, et frigidi, et sicci natura, quale fere est senum et Judæorum genus : mulieres vero frigidæ et ipsæ sunt, et densioris carnis.

Porro nobiles magis, quam plebs hac tanguntur labe, contra vero pestilentia magis plebs, quam nobiles quoniam pestilentia potissimum in contagione unius ad alium versatur, minus vitio aeris, hæc autem infectio magis vitio, quam transitu unius in alium : ab ea igitur contagione, quæ ab uno in alium transit, magis cavere nobiles possunt propter divitias, et commoditates alias, quibus plebs caret : ab ea vero, quæ dependet ex aere, minus

gion qui va de l'un à l'autre. Mais celle qui dépend de l'air, ils peuvent moins s'en défendre que le peuple.

Lorsque cette maladie est commune à tous elle frappe plus facilement des délicats que les plus robustes et ceux qui ont plus de sang et sont plus humides. Tels sont les nobles à cause de leur luxe et de leur vie oisive. Le peuple, au contraire, est plus robuste et plus sec puisqu'il se fatigue plus et qu'il a une nourriture plus simple. Voilà comment se comportent les fièvres lenticulaires et quelles sont leurs causes. Maintenant passons aux vraies fièvres pestilentes.

defendi possunt nobiles, quam plebs, quoniam ea, quum communis omnibus sit, magis eos occupat, qui delicatiores sunt, et minus robusti, quique et plus habent sanguinis, et humidiores sunt, quales sunt nobiles propter luxum et vitæ quietem: plebs autem et robustior est, et siccior, ut pote fatigata magis, et victus parcioris. Ita igitur se habent lenticulares febres, et ex his causis siunt. Nunc de vere pestiferis dicamus.

CHAPITRE VIII

DES FIÈVRES VRAIMENT PESTILENTES

Les fièvres vraiment pestilentes ont avec ces dernières et des points de ressemblance et des différences.

Elles y ressemblent par leur nature commune elles sont toutes contagieuses et infectent de la même manière. Elles en diffèrent en ce que la contagion des fièvres pestilentes est beaucoup plus prompte et d'une pénétration très rapide, puis elle laisse un foyer, et se transporte à distance, enfin elle tue ou tous ceux qu'elle frappe ou du moins la plus grande partie. Le reste des accidents est aussi beaucoup plus grave, car la force est perdue très rapidement; et la perturbation qui est interne

CAPUT VIII

DE VERE PESTIFERIS FEBRIBUS

Quæ vero pestiferæ propriæ dicuntur febres, partim quidem cum his conveniunt, partim differunt : conveniunt quidem natura quadam communi, quod contagiosæ omnes sunt, et per eundem modum afficiunt, differunt autem, quod pestilentum contagio longe promptior est, et celerrimæ susceptionis; tum vero et fomitem quoque relinquit, et ad distans sese etiam extendit, item et aut omnes, aut majorem partem eorum perdit, ad quos pertingit. Sæviora quoque sunt et reliqua accidentia, nam et virtus velocissime, et multa exolvitur, et perturbatio, quæ interna est,

se fait grandement sentir. Il en est quelques-unes qui donnent lieu à une fièvre très ardente en dedans, quoique bientôt après elles apparaissent douces comme celles de leur genre. Les gens atteints sont le plus souvent dans l'état de veille mêlé à des intervalles de sommeil; le pouls est comme dans les autres plus rare et plus petit que semble le demander la maladie. Les urines sont troubles ou blanches ou semblables à celles des gens bien portants. Les déjections sont corrompues, liquides, sentent mauvais. Chez quelques-uns apparaissent des bubons, des parotidites ou d'autres abcès. Les taches sont ou nulles ou rares chez ceux qui en ont, ce qui n'est pas étonnant, puisque la matière de ces fièvres est beaucoup plus subtile. Il y a entre elles certaines différences: les unes viennent en nous du dehors, principalement de l'air qui, lorsqu'il est corrompu, transporte aussitôt en nous

longe major sentitur: nonnullæ quoque sunt, quæ per interna ardentissimam febrem apportant, tametsi reliquæ, et illæ etiam mox, lenes apparent pro natura totius generis: vigiliæ ut plurimum infectos tentant, quandoque sopore commistæ: pulsus et in his, quales in aliis percipiuntur, rariores, et humiliores, quam ægritudo videatur poscere: urinæ conturbatæ, aut albæ, aut etiam similes sanis: egestiones corruptæ, liquidæ, fœtentes: in quibusdam bubones, aut parotides, aut alii abscessus apparent: maculæ aut nullæ, aut rarius in iis visæ, quod alioquin mirum est, quum materia harum febrium sit longe subtilior. Sunt et harum differentiæ inter se quædam: aliæ extrinsecus in nos accedunt, præcipue ab aere, qui quum corruptus est, et semi-

des germes: aussi rien ne peut être plus à craindre pour les mortels ; il est vrai qu'il arrive très rarement que les pestilences viennent de la corruption de l'air. Les autres tirent leur origine aussi de l'air, mais elles ne reçoivent pas aussitôt de lui les germes, mais plutôt des vapeurs, ou de certaines affections ou dispositions par lesquelles la fièvre pestilente se fait primitivement en nous pour être transmise de l'un à l'autre. D'autres enfin sont primitivement en nous non par un vice de l'air, mais par un vice d'autres agents, des aliments par exemple, et d'une façon générale par le vice de tout ce qui a l'habitude de faire de sales putréfactions.

Comme cette contagion se gagne très rapidement, il faut penser que les germes de ces fièvres sont très actifs et très subtils et qu'ils ont de l'analogie surtout pour les esprits et les choses spirituelles

naria statim in nos transfert, tum nihil mortalibus miserabilius potest accidere, verum rarissime contingit, ut ex aeris corruptione pestilentia contingat : aliæ ab ipso quidem originem trahunt, sed non statim ab eo seminaria recipiunt, sed aut vapores, aut consimiles quosdam affectus, et dispositiones, a quibus mox febris in nobis primo pestilens fit, et ab uno in alium transmittitur : aliæ et in nobis primo fiunt non vitio aeris, sed aliorum ut ciborum, et universaliter vitio eorum, quæ pravas putrefactiones facere consuevere.

Quoniam igitur celerrime suscipitur hæc contagio, existimandum est acutissima et subtilissima esse earum febrium seminaria, et analogiam præcipue habere aut ad spiritus, et spiritualia, aut ad biliosos humores : qua de causa nonnullæ

ou les humeurs bilieuses. Aussi quelques-unes tuent en quelques heures, celles dont les germes ont de l'analogie avec les esprits et les choses spirituelles et en même temps une antipathie non seulement matérielle mais encore spirituelle. D'autres tuent moins rapidement presque toutes leurs victimes ou la plus grande partie. Toutes celles qui ont de l'antipathie et pour les esprits et pour le cœur viennent surtout de l'air et sont attirées en nous par l'haleine; la plus grande partie a son siège dans les humeurs bilieuses ou dans le sang brulé ou encore pur, aussi le veille est-elle plus fréquente dans ces fièvres que dans les autres. Celles qui se font dans le sang (surtout si la pituite abonde) amènent de la veille et du sommeil. Du reste elles paraîssent douces quoique la maladie soit grande. La cause est la même que chez les autres, la profondeur et la saleté de la putréfaction dans la-

Interficiunt paucis horis, quæ scilicet ad spiritus, et spiritualia analoga sunt, et antipathiam habent non solum materialem, sed et spiritualem : nonnullæ serius necant, perdunt autem vel omnes, vel majorem partem : omnes quidem, quæ ad spiritus, et ad cor habent antipathiam utranque, maxime autem ab aere pendent, et per anhelitum attrahuntur : majorem partem, quæ in humoribus sedem habent biliosis, aut sanguine exusto, aut etiam puro, propter quæ et vigiliæ magis adsunt in his febribus, quam in aliis : quæ tamen in sanguine fiunt (præsertim si pituita abundet) conjunctum vigiliis somnum afferunt. Cæterum mites et hæ videntur, quanquam ingens sit ægritudo : causa eadem, quæ in aliis, quod profunda est putrefactio, et sordida,

quelle l'acrimonie n'est pas sentie convenablement soit parce qu'elle est émoussée par la grande quantité d'humidité qui s'évapore, comme le prouvent la viscosité des germes et leur faculté de laisser un foyer, soit parce que les sens sont hébétés par eux-mêmes.

Que si quelques-unes au début paraissent très ardentes, cela arrive parce que la putréfaction n'est pas encore profonde, mais ces fièvres commencent en nous d'abord comme les autres qui ne sont pas contagieuses, le plus souvent comme celles qui viennent de la bile; bientôt il se fait une putréfaction profonde et la fièvre commence à paraître et contagieuse et plus douce.

Le pouls, pour la raison que nous avons donnée plus haut pour les autres fièvres, est rare et petit, parce que la nature n'ose pas soulever les veines pour ne pas ouvrir une porte au poison. On n'est pas sans s'étonner de voir les urines semblables, parfois,

in qua acrimonia non plane percipitur tum quod obtunditur, multo humido, quod evaporat, cujus signum est lenta esse seminaria et fomitem relinquere, tum quod sensus hebetes per se sunt : quod si nonnullæ ardentissimæ videntur per initia, hoc idcirco accidit, quod nondum putrefactio profunda est, sed febres illæ in nobis primo incipiunt tales quales aliæ, quæ contagiosæ non sunt, cholericæ autem ut plurimum, mox profunda fit putrefactio, et contagiosa ac lenior incipit febris videri.

Pulsus propter prœdictam in aliis causam rariores et humiliores videntur, quod natura non audet venas tollere, ne aditum veneno aperiat. Quod autem urinæ similes sanis appareant

à celles des gens bien portants, on s'étonne moins de les voir ou troubles ou blanchâtres. Quelques-uns prétendent qu'elles paraîssent semblables à celles des gens bien portants parce que la corruption et la putréfaction se font sur les esprits et que rien alors n'empêche et le foie et le rein d'accomplir leurs fonctions, et c'est pour cela que les urines ne manquent pas d'une certaine coction. Mais certes, si la fièvre est une affection de tout l'individu, il est étonnant que, si les esprits souffrent, que si toute les forces vives se fondent, que cependant le foie et les reins accomplissent normalement leurs sécrétions comme des organes sains.

Il faut peut-être plutôt penser que, en présence d'une urine épaisse et consistante, il arrive souvent que les forces manquant et ne pouvant pas chasser ces parties plus épaisses, l'urine est en quelque sorte

interdum: admirationem non parvam præbet, quod enim aut conturbatæ, aut et albidæ videantur, nemo itidem miratur. Causam aliqui dicunt idcirco esse, quod similes sanis videantur, quod corruptio et putrefactio circa spiritualia versatur, quare nihil impedire, ne et hepar, et renes officiis propriis fungantur, propter quod urinæ concoctione quadam non carent : sed certe, si febris est totius passio, mirum est spiritualia laborare, virtutes omnes exsolvi, hepar tamen et renes, quasi sana sint membra, concoctiones debitas facere.

Fortasse igitur illud potius existimandum est, quod existente urina crassa et plena sæpe accidit, ut deficiente jam virtute, et non potente crassiores illas partes expellere, percoletur quodammodo urina, et, ubi primum crassa admodum fuerat, inci-

distillée, filtrée et que, d'abord épaisse, elle coule ensuite moins épaisse et de moins en moins jusqu'à ce qu'elle arrive à une consistance médiocre dans laquelle quelques petits nuages flottent, ce qui la fait assimiler à des urines saines. Elle n'est pas saine, elle le paraît seulement, ce qui se voit et dans les fièvres pestilentes et dans d'autres lorsque la mort est proche ; qu'il n'y a plus assez de force pour chasser les parties épaisses de l'urine ; ce phénomène a souvent trompé des médecins inexpérimentés qui commençaient à bien espérer de leurs malades, grâce à ce changement dans l'aspect des urines.

Il se fait plus d'abcès que de taches dans cette fièvre parce que sa nature est plus violente et plus impétueuse, elle est plus violente aussi en dedans, dans les principaux organes: cœur, foie, cerveau. Toute humeur impétueuse est irritante au plus haut

piat jam crassa minus descendere, deinde et minus adhuc crassa, donec perveniat ad mediocrem quandam consistentiam, in qua nubeculæ quædam pendeant, propter quod sanis assimilatur, non est autem vere sana, sed apparet, quod sæpe non solum in pestiferis febribus, sed et in aliis videtur, quum prope mors est, et virtus jam non potest crassas urinæ partes expellere: quæ res inexpertos quosdam medicos sæpe fefellit, incipientes bene sperare ex ea urinæ mutatione.

Fiunt autem abscessus magis, quam maculæ, in hac febre, quoniam furens magis, ac turgens materia illius est : furit autem introrsum magis et circa principalia membra, hepar, cor, et cerebrum, omnis autem furens humor irritat plurimum, et

degré et force à l'expulsion ; aussi, des parties qui sont en dedans, il se fait un mouvement surtout vers les émonctoires des principaux organes. Ce n'est pas seulement la matière en ébullition qui entre en mouvement mais ce qui y est mêlé ; aussi c'est pour cela que ce sont surtout des abcès et non des taches qui se font. Il arrive cependant que, parfois, il apparaît des taches quand il se fait par exemple à la peau une expulsion de matière ténue, surtout quand l'infection se fait dans le sang : c'est ainsi que se comportent les fièvres qu'on appelle contagieuses. Maintenant passons à d'autres maladies qui, elles aussi, consistent dans la contagion.

cogit expelli, quare à partibus, quæ introrsum sunt, motus fit præcipue ad emunctoria principalium membrorum : movetur autem non solum materia furens, sed et quæ illi commista est, propter quod abscessus maxime fiunt, et non maculæ : contingit tamen et illas quandoque simul fieri expulsa tenui materia quadam circa cutem, præsertim ubi in sanguine infectio sit : ita igitur se habent, quæ contagiosæ vocantur febres. Nunc ad alios morbos pertranseamus, qui et ipsi in contagione consistunt.

CHAPITRE IX

DE LA PHTISIE CONTAGIEUSE

Les auteurs qui, jusqu'à présent, ont écrit sur la phtisie, se sont surtout occupés de celle qui se fait primitivement en nous et qui tire son origine ou de catarrhes qui se portent aux poumons, ou de ruptures de certaines veines, ou de dépôt de sanie, soit à la suite de pleurésie, soit à la suite de péripneumonie et autres causes semblables : quant à celle qui se gagne par la contagion, rien ou très peu de choses ont été dites sur compte.

Pour nous, tout en prenant en considération celle qui se fait primitivement en nous, nous n'en parlerons pas ; nous nous occuperons surtout de celle qui se gagne par la contagion, ce qui est notre but (car il est constant qu'elle naît de la

CAPUT IX

DE PHTHISI CONTAGIOSÂ

Qui de phthisi hactenus tractavere, videntur quidem de ea egisse magis quatenus primo in nobis fit, et originem habet aut ex defluxionibus, quæ ad pulmones feruntur, aut e fracturis quarundam venarum, aut sanie derelicta, vel e pleuretide, vel peripneumonia, et similibus: de ea vero, quæ ex contagione concipitur, nulla quidem, aut quam paucissima tradidere. Nos vero eam, quæ in nobis primo fit, non negligentes, ac supponentes magis, nunc maxime de ea agemus, quæ in contagione versatur, quod institutum est nostrum (constat enim et conta-

contagion), et nous montrerons qu'elle mérite une certaine attention.

Aujourd'hui on l'appelle tabes : ce mot, comme chez les Grecs phtisie, est tantôt communément appliqué à toute espèce de consomption, tantôt plus particulièrement à celle qui vient d'une maladie du poumon. Ce qui arrive ordinairement, et quand il y a dans le poumon un ulcère d'où s'échappe de la sanie, et lorsqu'il n'y a pas un véritable ulcère, ni une véritable sanie, mais des pituites converties en une sorte de sanie, qui sont descendues là.

Et en effet nous pouvons assez proprement appeler phtisie l'affection qui, par des pituites putréfiées, affecte le poumon de telle sorte que, s'il n'est pas ulcéré, il est déjà devenu flasque et putride. Car dans certaines dissections que nous avons faites, nous avons vu, tantôt une partie du poumon intacte

gione concipi) et propriam quandam animadversionem exposcere demonstrabimus. Nostri tabem vocant, quod vocabulum, sicut et apud græcos phthisis, interdum communius est pro consumptione corporis, quæcunque sit, interdum proprie magis, quum pulmonis vitio per se contingit: quod rursus dupliciter solet evenire, quandoque quidem ex ulcere pulmone habito, unde sanies vera emanat, quandoque non ex vero ulcere, nec vera sanie, sed magis in saniem quandam conversis pituitis, quæ illuc descendere.

Verum et illam quoque possumus phthisim satis proprie appellare, quæ corruptis putrefactisque pituitis ita pulmonem affecit, ut, si non ulceratus est, at flaccidus tamen et putridus jam reddatur: quippe factis dissectionibus quorundam vidimus inter-

et nullement malade, puis une partie non encore complètement putride, non encore ulcérée, mais cependant flétrie, molle, avec tendance à la corruption, tantôt enfin nous avons vu ainsi le poumon tout entier. Aussi, quand cette corruption rampe dans le poumon, nous pouvons à juste titre appeler phtisique l'homme qui en est porteur. Mais lorsque des pituites se corrompent simplement autour du poumon, cet organe n'est pas encore atteint lui-même, et alors l'homme qui le possède ne doit pas encore être appelé phtisique, mais dyspnéique, ou quelque chose d'analogue.

Je pense que les causes de la phtisie qui se fait primitivement en nous sont assez connues des médecins. Aucune n'est nécessaire pour la production de la phtisie qui se fait par contagion. Car il peut se faire que quelqu'un qui n'est atteint d'aucun catarrhe, qui n'a pas eu de veine rompue, qui

dum partem pulmonis sinceram, et nullatenus vitiatam, partem nondum exacte putridam, nondumque ulceratam, sed tamen flaccidam, mollemque, atque in marcorem tendentem, quandoque et totum pulmonem talem vidimus: quare, quum jam marcor ille in pulmonem serpit, phthisicum appellare merito hominem possumus: quum vero simpliciter corrumpuntur pituitæ circa pulmonem, nondum autem affectus ipse est, tum non vocari phthisicus homo debet, sed aut dyspnoicus, aut quid tale.

Quæ igitur sint phthisis illius causæ, quæ in nobis primo fit, satis esse notum medicis arbitror, quarum nullam necesse est in ea præcedere, quæ e contagione concipitur: potest enim esse, ut quis nec distillationibus detentus sit, nec venam frac-

n'a aucun ulcère autour de la poitrine, qui n'a pas eu de pleurésie, qui, en somme, n'a eu aucune maladie, mais est parfaitement sain, puisse contracter cette affection par un commerce habituel, par la vie en commun avec un phtisique, ou encore par l'intermédiaire d'un foyer. Car il est étonnant de voir avec quelle ténacité et pendant combien de temps ce virus peut rester dans un foyer, puisque nous avons vu des vêtements portés par des phtisiques avoir pu donner la contagion après deux ans. Les chambres, les lits de repos, les grands lits où sont morts des phtisiques peuvent en faire autant. Il faut penser qu'il n'est pas resté autre chose dans ce foyer que les germes de la contagion s'évaporant de cette putréfaction qui se fait dans la phthisie, germes à analogie bien curieuse, puisqu'ils ne sont contagieux ni pour l'œil, ni pour le palais, ni pour un autre organe que le poumon. La cause de

tam gerat, neque ullo ulcere circa pectus affectus fuerit, nec pleuretidem passus, nec demum ullo vitio tactus, sed optime sanus existens ex consuetudine tamen. et convictu cum phthisico, aut ex fomite labem illam contraxerit: nam mirum profecto est, quanta tenacitate, quanto tempore servetur virus illud in fomite, ita, ut vestes, quas phthisici gestavere, sæpe visæ sint post biennium attullisse contagionem : quinimo tales etiannum fiunt et cameræ, et lectuli, et tabulata, ubi phthisici periere. In fomite igitur illo non aliud putandum est relinqui, quam seminaria contagionis ex ea putrefactione evaporantia, quæ in phthisi fit, quorum mira quædam est analogia, quando ea non ad oculos, non ad palatum, non ad aliud membrum contagiosa sunt, quam ad

cette particularité, nous l'avons expliquée plus haut d'une façon générale. Tout n'agit pas sur tout, mais ce qui se trouve dans une certaine condition d'action, de matière et d'application, ce qui se produit quand il y a analogie.

Mais déjà sautent aux yeux les signes d'un poumon putréfié ; souvent apparaissent des petits morceaux de l'organe rejetés dans les crachats par le malade. Quand le poumon commence seulement à se putréfier et qu'il est déjà flasque, les signes ne sont pas aussi manifestes. Mais cependant, quand vous voyez la maladie se prolonger, des crachats d'aspect horrible être rejetés, sentir mauvais et ressembler à de la sanie ; quand les joues sont roses, alors vous pouvez savoir que le poumon se putréfie, surtout si la phtisie a été contractée par la contagion. Vous pourrez avoir les indices de cette conception par la contagion en en recherchant avec attention les causes.

pulmonem, causam in universum supra monstravimus; neque enim omnia in omnia agunt, sed solum quæ et agentis, et materiæ, et applicationis rationem certam habent, at que ob id analoga dicuntur.

Signa autem jam tabefacti pulmonis sæpe oculis patent, sæpe enim frustula etiam ipsius per sputum rejecta apparent tabescentis ? et flaccidi jam, non ita manifesta sunt signa, sed tamen, quum prolongari morbum vides, sputa horribilia aspectu apparere, fœtere, ac saniem repræsentare, quum et genæ rosæ fiunt, tum certo scire potes tabescere iam pulmonem, præsertim si e contagione concepta fuerit phthisis: conceptæ autem

Sont semblables aux phtisies contagieuses celles qui viennent des parents par hérédité. C'est étonnant, en effet, de voir dans certaines familles, jusqu'à la cinquième et sixième génération, tous les membres mourir dans les mêmes conditions de consomption, et quelques-uns au même âge.

CHAPITRE X

DE LA RAGE

La rage, dont nous allons maintenant nous occuper, n'est pas une maladie moins curieuse : elle est l'apanage des chiens seuls, à l'exclusion des autres animaux: telle est l'opinion de Galien dans ses écrits, et il en est réellement ainsi. Les animaux que mordent les chiens enragés deviennent tous enragés, excepté l'homme, c'est l'opinion d'Aristote.

per contagionem indicia habere poteris, si causas diligenter investigaveris. Similes autem contagiosis et illæ sunt, quœ hereditariæ à parentibus contrahuntur, mirum enim est quasdam familias, usque in quintam et sextam generationem omnes eadem tabis conditione perire, et quosdam eadem ætate.

CAPUT X

DE RABIE

Non minorem admirationem præbet rabies, de qua, sequitur, ut agamus, ea per se teneri animal nullum præter canes Galenus scribit, atque ita certe conspicitur, quæ vero animalium rabidi canes momorderint, rabire omnia præter hominem Aris-

Voici à peu près ce qu'on observe dans cette affection contagieuse : d'abord il est constant qu'elle ne peut être contractée par tout espèce de contact, ni par l'intermédiaire d'un foyer, ni à distance, mais seulement quand la peau a été dilacérée par la morsure du chien, de façon que le sang en jaillisse, comme si la contagion se faisait dans le sang lui-même, par le contact de la dent et de la mousse de l'animal enragé. Elle rampe ensuite mollement et lentement, si bien que l'affection apparaît rarement avant le vingtième jour, le plus souvent après le trentième ; chez beaucoup elle a pu n'apparaître qu'après quatre et six mois, chez certains après un an. Enfin on dit qu'elle a pu se manifester après cinq ans.

Pour moi, j'ai vu un enfant qui, huit mois après une morsure, fut pris de la rage et en mourut rapidement. Pas de fièvre, pas de douleur ; pendant

toteles tradit. Quæ autem hac in contagione spectantur, hæc fere sunt. In primis constat non concipi eam contactu omni, non fomite, non ad distans, sed tum solum, quum e morsu canis ita dilaceratur cutis, ut sanguis eliciatur, quasi in sanguine ipso contagio fiat per contactum dentis et spumæ animalis rabientis. Serpit præterea tam segniter, et per moras, ut rarissime autem vigesimam diem prodatur infectio, majori ex parte post trigesimam, multis non nisi post quatuor aut sex mesnes, quibusdam etiam post annum, aliqui et post quinquennium manifestari tradidere : vidi ipse puerum, qui octo post menses, ex quo demorsus fuerat, contagionem ostendit, ex qua mox periit. Interea nec febris ulla sentitur, nec ullum aliud malum, nes-

tout ce temps le malade ignore quel mal grave il couve, mal qu'il ne commence à sentir que lorsqu'il a atteint le cœur. Alors le patient est en proie à un incroyable supplice, le cœur, la région précordiale sont comme tenaillés. Le malade ne peut se tenir ni debout, ni couché et, comme un fou furieux, il va ici et là, déchirant son corps avec ses mains. Il est atteint d'une soif immense; mais ce qui est le plus cruel, c'est qu'il a tellement peur de l'eau et de tous les liquides qu'il aimera mieux mourir que de boire ou d'être conduit à l'eau. Quelquefois les malades vont jusqu'à mordre les autres, l'écume à la bouche, les yeux tors, puis, exténués, ils rendent misérablement le dernier soupir.

On dit que quelqu'un qui a été mordu autrefois par un chien enragé peut de nouveau redevenir enragé s'il se couche sous un cormier.

Nous allons rechercher quelles sont les causes de

ciente ægro, quanta pernicies lateat, quam mox tum fere percipit, quum ea ad cor pertingit, quo ubi pervenit, incredibili cruciatu hominem affligit, cor, et præcordia vellicantur, æger nec stare, nec quiescere potest, sed more furentis huc illuc agitur, manibus corpus dilacerat, sitit immense, sed illud maximum incommodum accedit, quod et aquam et liquida omnia adeo reformidat æger, ut potius emori eligat, quam bibere, aut ad aquam deduci, tum vero et alios ipsi mordent, spumatos, oculi torvi aspectu sunt, ac demum fatigati vitam miserabiliter efflant.

Ferunt et si quis sub sorbo arbore jacuerit, qui alias demorsus a cane rabido fuerit, rursus in rabiem verti.

cette maladie mais non par les moyens qu'on appelle démonstrations; si nous en parlons avec une certaine logique et un certain bon sens, nous penserons en avoir fait assez. Puisque cette contagion ne se contracte pas par l'intermédiaire d'un foyer, qu'elle ne se fait pas dans la peau par un contact simple mais par une dilacération de la peau, il faut penser que ses germes ne sont pas visqueux, ils sont peut-être épais de façon à pouvoir se cacher dans de petits pertuis. Ils s'agglutinent seulement au sang, l'écume dans laquelle se cachent les germes y étant mêlée. Comme ils rampent lentement, il est naturel de penser qu'ils ont de l'analogie avec les parties solides tels que les nerfs ou autres organes semblables, ou avec quelque humeur épaisse; mais il est constant qu'aucun des solides n'est corrompu dans cette maladie, donc elle doit n'avoir d'analogie qu'avec les humeurs épaisses : tels que le phlegme

De his igitur quærendum est, quibus e causis fiant, verum non per eas rationes, quas demonstrationes appellant, sed si rationabiliter et ex communibus locuti fuerimus, satis fecisse existimari debemus. Quoniam igitur fomite non concipitur hæc contagio, nec in cute fit per contractum simplicem, sed dilaceratione cutis indiget, existimandum est semina illius non admodum lenta esse, at que ea crassiora fortasse, quam ut in foraminibus condi possint, quare non nisi sanguini agglutinari, spuma, in qua seminaria latent, illi commista : porro et, quoniam tarde serpit, par est putare analogiam ejus esse vel ad solidas partes, quales sunt nervi, et ejusmodi, vel ad crassum aliquem humorem : at constat solidorum nullum hac in labe corrumpi,

et la bile noire. L'analogie semble surtout exister avec la bile noire, puisque nous voyons les enragés devenir furieux comme les mélancoliques, et que le chien, origine de la première contagion, est un animal très mélancolique et sec. Le phlegme, dans le corps de l'homme, est en beaucoup de points comparable à la bile noire et est très apte à se putréfier. Aussi, si c'était en lui que se trouve la contagion, elle ne s'y cacherait pas aussi longtemps, ne mettrait pas un an à se manifester. Mais la bile noire, qui est moins abondante, qui est froide et sèche et moins apte à se putréfier, peut conserver plus longtemps les germes à l'état latent. Cette contagion ne détermine pas de fièvre si ce n'est à la fin, parce qu'elle se fait petit à petit et que ce qui s'évapore n'est pas porté aussitôt vers le cœur, mais longtemps après, ou est aussi chassé.

quare ad crassos humores analogam esse contagionem : tales autem sunt phlegma, et melancholia : videtur autem ad melancholiam magis ea esse analogia, quia videmus rabiosos, demum etiam furentes fieri, quemadmodum et melancholicos, deinde quia et canis, a quo primum contagio oritur, valde melancholicum animal est, et siccum : porro phelgma in humano corpore multum est comparatione melancholiæ, quod et aptissimum est, ut putrescat : quare si in ipso foret contagio hæc, non tandiu lateret, ut post. annum manifestaretur : at melancholia, quoniam et paucior est, et frigida, et sicca, et minus apta putrescere, diutius servare latentia seminaria potest. Febrem autem non excitat hæc contagio nisi ad postremum, quoniam sensim fit, et quod evaporat, non statim ad cor fertur sed longe post, aut etiam expellitur :

La propagation se fait petit à petit aux organes internes et enfin au cœur. Là la fièvre s'allume. Le diaphragme, le cœur lui-même est agité de secousses, puis la fureur arrive et la mort survient. Les chiens surtout en sont atteints parce que, comme nous l'avons dit, ils sont très secs et d'un sang brûlé; d'abord ils sont tristes et solitaires à la façon des mélancoliques ; puis, bientôt, leur sang s'échauffant, ils s'irritent de tout, ils commencent à refuser tout, et déjà mordent par colère. Les yeux rougissent, la bouche écume ; enfin ils deviennent furieux. Des animaux qu'ils ont mordus, tous deviennent enragés à l'exception de l'homme ; parce que les animaux, à cause de leur bestialité qui les met au même rang que les chiens, gagnent nécessairement la rage par analogie. L'homme, dont la nature est différente et éloignée de la bestialité, n'a donc pas une analogie

propagatur tamen per partem post partem ad interna, ac demum ad præcordia, quo ubi pervenit, et febrem suscitat, et septum transversum, et cor ipsum convellit, ac postremo furorem et mortem affert. Maxime autem tanguntur ea canes, quoniam, ut diximus, maxime sicci sunt, et adusti sanguinis : primum igitur ii more melancholicorum tristes fiunt, et solitarii : mox paulatim incalescente sanguine ad omnia indignabundi fiunt, cuncta incipiunt odisse, ac jam et præ iracundia mordent : oculi rubent, os spumat, ac tandem in furorem aguntur : animalium vero, quæ momorderint, omnia rabiunt, et moriuntur præter hominem quod iccirco fit, quia animalia propter feritatem, in qua cum cane conveniunt, concepta contage necessario rabiunt propter ana-

aussi prompte à la contracter. Ce qui fait que tous ceux qui ont été mordus ne sont pas nécessairement enragés, mais que beaucoup, par le bénéfice de leur tempérament, ou ne la contractent pas, ou en guérissent. Et c'est là, je pense, ce qu'à voulu dire Aristote, quoique je sache que, dans le texte où cette question est traitée, certains auteurs prétendent qu'il faut lire non« sauf l'homme,mais avant que l'homme », comme si la leçon grecque était non πλην mais πριν ; ce qui n'estd'aucune nécessité.

Il est plus difficile d'expliquer pourquoi ceux qui ont été mordus par un chien redoutent tant les liquides, d'où le nom d'hydrophobes qu'on leur a donné. Il y a là quelque chose de très obscur. Car, il ne faut pas croire ce que beaucoup disent, ce qu'Aetius même pense exister, qu'ils craignent l'eau

logiam : hominis autem natura longe aliena est ab ea feritate et convenientia, propter quod nec analogiam promptam habet ad suspiciendum : unde fit, ut non omnes, qui demorsi sint, etiam rabiant, sed multi beneficio temperaturæ ex se, aut non contrahunt contagem, aut superant : at que hoc ego illud esse existimo, quod Arist. voluit, quanquam scio esse, qui in eo textu, ubi hac de re agitur, non legendum esse præter hominem, sed priusquam homo, volunt, quasi græca lectio non πλὴν, sed πρὶν audiri debeat, quod nullam habet necessitatem. Cur autem adeo reformident liquida et canes ipsi, et qui a cane demorsi sunt, unde et hydrophobi appellantur, difficultatem habet, et abditissimam rationem. Neque enim illud credendum est, quod multi dicunt, et Aetius etiam existimare videtur, iccirco ita timeri aquam, quod iis appareat sese catulos quos-

parce qu'ils se figurent y voir de petits chiens, quand ceux qu'on a interrogés à cet égard, et qui déjà commençaient à avoir la crainte de l'eau, ont répondu qu'ils ne voyaient rien de tel.

Chez les gens atteints de la rage, en est-il de même que chez les gens atteints d'autres maladies, ont-il le dégoût de certaines choses à cause du mauvais état de l'estomac et de la langue? Ce n'est ni l'estomac ni la langue qui sont en cause, car ils ont soif et pour ce qui est de la langue, elle est humide. C'est plutôt l'imagination qui est en cause, et la preuve, c'est qu'ils ne veulent ni voir ni toucher, quoiqu'ils désirent pour boire, tout ce qui est humide. Peut-être (comme nous l'avons dit dans la Sympathie), l'imagination excite la mémoire de certains faits, qui ont coutume de susciter de la frayeur, ce qui peut très bien arriver dans la rage.

Comme on observe de l'écume autour de la

dam in aqua cernere, quandoquidem nonnulli eorum, qui jam aquam cœperant formidare, interrogati, nunquid tale appareret, ut viderent, nihil tale videre responderunt. Utrum igitur, quemadmodum et quibusdam aliis morbis abominatio quorundam sit propter in dispositionem stomachi, aut linguæ, ita et in rabie detentis accidat? an magis defectus et dispositio non est in stomacho, et lingua, nam et sitiunt, et quantum e lingua est, humida etiam expetunt, sed defectus potius in phantasia est? cujus signum est, quod nec videre volunt, nec tangere, quanquam uti potum, appetant humida. Fortasse igitur (ut diximus in iis, quæ de sympathia) phantasia quorundam memoriam excitat, quæ pavorem solent incutere, quod et in rabie potest

bouche, et que surtout le cœur est agité, ils s'imaginent que les liquides vont les tuer, d'où la crainte qu'ils en ont toutes les fois qu'ils les voient ou les touchent et qu'ils s'en entendent offrir. Chez les malades, en effet, l'imagination des choses terrifiantes se fait de petites choses, comme de la vue de petites figures accrochées à des murs ; nous avons observé des malades, s'imaginant voir des loups, des chiens, crier et ordonner qu'on les enlève de là. Est-ce que, de même que je l'ai dit dans les Sympathies, les substances qui ont été desséchées peuvent attirer et entraîner les substances humides quand la forme selon la nature reste telle, quoique par l'action et par accident elle devienne différente. Comme la sécheresse va jusqu'au point où déjà la forme ne peut conserver ses rapports naturels, mais s'en est éloignée, alors le sec n'attire pas seulement

contingere, quoniam enim et spuma circa os eorum obversatur, et corde præcipue liquescunt, ex his phantasia fit quædam liquidi eos extinguentis, unde formido fit, quoties aut vident, aut tangunt, aut et audiunt offerri liquida sibi.

In ægris autem phantasia fit horribilium ex parvis occasionibus, ut sæpe ex aspectu parvarum figurarum in parietibus videmus ægros, et lupos, et canes, subimaginari, ac clamare, et jubere, ut inde auferantur. An (quemadmodum diximus in sympathiis) quæ exsiccata sunt, humida possunt appetere, et trahere, quum forma secundum naturam per se remanet, quanquam actu et per accidens aliter sit : at vero, quum siccitas eo usque processit, ut jam forma naturam non servet amplius, sed jam ab ea ceciderit, tum sicca illa non solum non appetunt

l'humide, mais en a horreur comme d'un contraire et les malades s'en éloignent comme cela arrive aussi chez ceux qui sont près de la mort. Ils ont une telle horreur de nourriture et de boisson, que rien de plus désagréable et de plus horrible ne peut leur être offert que de la nourriture et de la boisson, puisque déjà leurs organes sont privés de leur nature. Ainsi dans la rage il se fait un dessèchement tel, que la nature propre est déjà en collapsus, et que ce qu'elle recevait auparavant comme bon et convenable, maintenant elle le reçoit comme contraire et horrible. Non seulement tous les liquides en boisson lui font horreur, mais encore l'imagination engendre l'abomination de tout. Il est manifeste que les gens atteints de la rage se dessèchent puisqu'ils tombent de sécheresse dans des convulsions.

Pourquoi ceux qui se couchent sous un cormier redeviennent-ils enragés si, autrefois, ils l'ont été;

humida, sed uti contraria abhorrent, et a se abdicant : quemadmodum accidit et in iis, qui prope mortem sunt, omnem enim et cibum et potum ita abhorrent, ut nihil molestius et horribilius iis offeratur quam cibus et potus, quoniam membra jam privata natura sua sint, ita igitur in rabie facta exsiccatione tanta, ut jam natura propria collapsa sit, et, quæ prius uti convenientia et bona recipiebat, nunc uti contraria et horribilia recipit, non solum potus liquidorum omnium, sed et phantasia abominationem parit : exsiccari autem rabie affectos manifestum est, quum etiam et in convulsiones ex siccitate incidant.

Cur vero et, qui sub sorbo arbore jacent, rursus in rabiem

si cela est vrai, comme on le rapporte, il y a là une cause latente? Rien n'empêche, en effet, que les vapeurs que contient cet arbre, s'exhalant, styptiques et, s'il est permis de dire, mélancoliques, portées chez cet homme et réchauffées à l'intérieur, puissent y produire ce qu'auraient fait les germes de la rage, surtout chez quelqu'un qui aura été enragé, à cause de la prédisposition antérieure. Nous en avons fini avec ce que nous avions à dire de la rage.

CHAPITRE XI

DE LA SYPHILIS OU MAL FRANÇAIS

Passons maintenant aux affections contagieuses qui touchent surtout les organes extérieurs. Nous

vertantur, si aliàs rabidi fuere, consimilem habet latentem causam, si modo verum est, quod fama quadam circumfertur: nihil autem prohibet vapores, qui ex ea arbore continenter exhalant, styptici quidem, et, si licet dicere, melancholici, ad hominem delatos, et intus calefactos idem facere posse, quod et seminaria rabie, magis autem in eo, qui rursus rabidus, propter relictam dispositionem. Atque hæc de rabie probabiliter dicta sint.

CAPUT XI

DE SYPHILIDE MORBO, SEU GALLICO

Nunc ad eas contagiones pertranseamus, quæ extrinseca magis tentant, incipientes à Syphilide morbo: quippe novum

commencerons par l'étude de la Syphilis — une maladie nouvelle qui fut longtemps inconnue dans notre continent et qui est apparue à notre époque, si fertile en événements admirables, se répandant dans presque toute l'Europe et dans une assez grande partie de l'Asie et de l'Afrique. Elle fit son apparition en Italie, à peu près à l'époque où les Français, sous les ordres du roi Charles, occupèrent le royaume de Naples, environ une dizaine d'années avant l'an 1500, d'où le nom de Mal Français donné à la maladie. Les Francais, nous retorquant l'injure, l'appellent Mal Italien, les Espagnols, Mal Portugais, les Allemands, Mal de Saint-Mève ou encore Mal Français. D'autres auteurs l'ont encore appelée Pudendagre parce qu'elle commence par les parties honteuses; comme la Mentagre, maladie nouvelle chez les anciens, qui fut ainsi appelée par Pline parce qu'elle commençait par le menton.

et diu nostro orbe incognitum morbum inter alia admranda nostra tempestas vidit, qui Europam feré omnem, Asiæ vero, atque Aphricæ partem non parvam occupavit: in Italiam vero ferè iis temporibus erupit, quibus Galli sub rege Carolo regnum Neapolitanum occupavere, annos circiter decem ante 1500, à quibus nomen Morbo inditum fuit, Gallicus appellatus: Galli vero nominis injuriam in nos retorquentes morbum Italum vocant, Hispani Partusam, Germani nunc Mevium nunc Gallicum dicunt, nonnulli novo imposito nomine Pudendagram appellavere, quod à pudendis inciperet, sicuti et Mentagram, quod à mento inciperet, novum morbum apud antiquos appellatum fuisse Plinius est author: nos Syphilidem in nostris lusibus

Nous, dans nos vers, nous l'avons appelée Syphilis. On prétend que cette maladie, toute nouvelle dans notre continent, est très répandue dans certains pays; et ceux qui ont suivi les Espagnols dans leurs pérégrinations à travers les mers du nouveau monde disent que cette maladie contagieuse est très répandue, et aussi fréquente que chez nous la psore.

Au début, quand cette maladie fit chez nous son apparition, voici ce que l'on remarquait : chez quelques-uns elle se montrait sans qu'il y eut contagion d'un individu à un autre, chez les autres (et c'était le plus grand nombre) elle se montrait à la suite de la contagion, et non pas à la suite de n'importe quel contact, ni rapidement, mais seulement quand deux corps s'étaient fortement échauffés dans un contact mutuel, ce qui se produisait plus particulièrement dans le coït, et c'est de cette façon qu'en fut infectée la plus grande partie des

appellavimus. Hunc autem morbum nostro orbi adeo novum, familiarissimum tamen certis regionibus ferunt, qui per Hispanas navigationes novum mundum comperere ; ubi vel plurimum abundet ea contagio, non secus illic domestica, ac apud nos scabies. Principio igitur, quum is apud nos apparuisset, hæ ferè notæ conspiciebantur in eo morbo : oriebatur in quibusdam sine ulla ab alio concepta contagione, in quibusdam (quæ maxima pars erat) è contage excipiebatur, verum non ex omni contactu, neque prompté, sed tum solum, quum duo corpora contactu mutuo plurimum incaluissent, quod præcipue in coïtu eveniebat, quo maxima mortalium pars infecta fuit : visi tamen

mortels. Cependant il y eut quelques enfants qui, en tétant le lait de leur mère ou celui d'une nourrice infectée, en furent également atteints.

Cette contagion ne laissait pas de foyer, si ce n'est dans des circonstances très rares, et ne se propageait pas à distance, elle ne se manifestait pas immédiatement, mais restait latente pendant un certain temps, quelquefois pendant un mois, souvent pendant deux et quatre mois.

Pendant ce temps apparaissaient quelques signes indiquant la conception du mal, une certaine tristesse du patient, une certaine lassitude du corps, une certaine pâleur du visage. Enfin, ce qui existait le plus souvent, c'était l'apparition autour des parties honteuses de petits ulcères ressemblant beaucoup à ceux qui se produisent par le fait de la fatigue et qu'on appelle *caries*, mais bien différents par leur nature qui était très réfractaire à la

infantes nonnulli fuere, qui e succu lactis à matre, aut nutrice infecta consimiliter affecti sint. Fomitem autem non relinquebat ea contagio, aut non nisi maxima quadam occasione, neque ad distans etiam sese propagabat: sed neque statim manifestabatur, verum certo tempore delitescebat, interdum quidem per mensem, interdum per duos sæpe et per quatuor menses. Inter ea tamen signa nonnulla aderant conceptæ labis, animum tristitia quædam detinebat, corpus lassitudo, pallor faciem, tandem, quod in majori parte inerat, ulcuscula quædam circa pudenda oriebantur, iis non dissimilia, quæ solent ex fatigatione contingere, quam cariem vocant, sed natura longe impar nam hæc et remori contumax erat, et victa una parte alia regerminabat

guérison et qui faisait que, disparus dans un endroit, ils se reproduisaient plus loin avec une ténacité remarquable. Puis faisaient éruption à la peau des pustules croûteuses, commençant chez les uns par le cuir chevelu (et c'était le cas le plus fréquent), chez d'autres par d'autres organes ; d'abord petites, ces pustules augmentaient petit à petit, de façon à atteindre le volume d'une cupule de gland, à laquelle elles ressemblaient : elles avaient une certaine analogie avec ce qu'on appelle chez les enfants Achores. Il y avait entre elles de grandes différences : chez les uns elles étaient petites et sèches, chez les autres larges et épaisses, chez quelques-uns livides, chez d'autres blanchâtres et légèrement pâlissantes; ou encore dures et rougeâtres. Mais toutes, quelques jours après, s'ouvraient et il s'en écoulait une mucosité mucilagineuse et fétide d'un écoulement continuel dont on ne pouvait évaluer la quantité, ni apprécier la saleté,

immortali propagine: post hæc crustosæ quædam pustulæ per cutem erumpebant, in quibusdam quidem à calvaria incipientes (quod ut plurimum erat) in quibusdam in aliis locis : parvæ primum eæ apparebant, mox augebantur paulatim ad magnitudinem cooperculi glandis, et similitudinem etiam, iis non absimiles, quæ in pueris Achores vocantur : differentiæ earum multæ visebantur, quibusdam parvæ, et sicciores, quibusdam majores, et pinguiores, nonnullis lividæ, aliis exalbidæ leviter pallentes, aliis duriores, et subrubentes : omnes autem paucis post diebus apériebantur, ac mucore quodam mucilaginea fœtido manabant, nec dici potest, quantus ille mucor perpetuo

Puis ces pustules exulcérées rongeaient la peau à la façon de ces ulcères qu'on appelle phagedéniques et tantôt infectaient non seulement les chairs, mais encore les os eux-mêmes.

Ceux chez lesquels le mal était surtout intense dans les organes supérieurs étaient atteints de catarrhes de mauvaise nature qui érodaient tantôt le palais, tantôt la gorge, tantôt l'isthme du gosier et les amygdales. Chez quelques-uns les lèvres furent détruites, chez d'autres le nez, chez ceux-ci les yeux, chez ceux-là toutes les parties honteuses.

Ajoutez à cela que, dans beaucoup de cas, des gommes se concrétaient sur les membres qu'elles déformaient, grosses comme un œuf ou un petit pain. Ces gommes ouvertes laissaient s'échapper une mucosité blanche mucilagineuse : cette callosité tenace se rencontrait surtout sur les bras et les

effluεret, quanta sordities : exulceratæ deinde exedebant more eorum ulcerum, quæ phagedenica appellantur, atque interdum non solas carnes, sed et ossa etiam ipsa inficiebant. Quibus autem circa superiora vigebat malum, iis distillationes pravæ contingebant, quæ modo palatum, modo gargareonem, modo fauces et tonsillas erodebant : labia quibusdam consumpta sunt, quibusdam nasus, quibusdam oculi, aliis pudenda tota Adhæc autem magna ex parte gummositates quædam per membra concrescebant magna deformitate, nam sæpe ovi, sæpe panis magitudinem æquabant, quibus apertis mucor suberat albus, mucilagineus : tenax is callus maxime in brachiis et cruribus accidebat, qui interdum ulcerabatur, interdum integer usque ad mortem perseverabat. Præter prædicta omnia'

jambes, et tantôt s'ulcérait et tantôt durait intacte jusqu'à la mort.

En outre, comme si ce n'était pas assez, il survenait de grandes douleurs des membres souvent en même temps que les pustules, quelquefois avant, rarement après, et ces douleurs continuelles avaient, ce qui les rendaient plus cruelles, leur maximum d'intensité la nuit. Le siège de ces douleurs n'était pas à proprement parler dans les jointures, mais plutôt autour des membres eux-mêmes et des nerfs.

Toutefois chez d'autres les pustules levaient sans aucune douleur, ou bien il y avait des douleurs et pas de pustules. Le plus souvent douleurs et pustules étaient symptômes contemporains.

Pendant ce temps, une langueur générale s'emparait de tous les organes. Le corps s'amaigrissait, il n'y avait aucun désir de manger, pas de sommeil mais de la tristesse, de l'irritabilité, un besoin d'être couché, puis la face et les jambes enflaient. Parfois

quasi parva illa forent, ingentes lacertorum dolores accedebant, sæpe cum ipsis pustulis, interdum ante, nonnunquam post, et ipsi quidem diuturni, quibus nihil crudelius aderat, affligebant præcipue noctu, dolor autem non proprie in juncturis inerat, sed circa lacertos ipsos et nervos. Verum quibusdam nihilominus sine dolore ullo oriebantur pustulæ, quibusdam sine pustulis dolores, major pars utrisque; affligebatur. Interea languebant membra omnia macies corpus detinebat, nullum aderat desiderium cibi, nullus somnus, sed mœror, et iracundia assidua, et amor decubitus, facies et crura turgebant : quandoque ; et febricula quædam concomitabatur, sed raro, dolebat quibusdam

s'ajoutait une légère fébricule, mais rarement. Chez quelques malades il y avait de la douleur de tête, douleur continuelle et ne cédant à aucun médicament. Si l'on faisait une saignée le sang sortait corrompu et muqueux, l'urine était épaisse, grasse, trouble et rougeâtre (à ce seul signe, quand il n'y avait pas de fièvre, nous avons pu diagnostiquer la maladie); les garde-robes étaient difficiles, muqueuses et sèches. Tels étaient les symptômes de cette maladie.

Nous en parlons comme d'une chose passée parce que, cette affection contagieuse quoique sévissant encore maintenant parmi nous, paraît n'être plus la même qu'à cette époque. Depuis une vingtaine d'années il y a moins de pustules, mais plus de gommes, et c'était le contraire dans les premières années. Les pustules, quand elles apparaissent, sont plus sèches, et les douleurs plus aiguës. Enfin plus

caput, dolor is erat diuturnus, et nullis medicaminibus parens: sanguis, si hauriebatur, insincerus, mucosusque spectabatur: urina crassior, pinguis, divulsa, et subrubens, quo solo signo, quum non adesset febris, multos prænovimus eo teneri morbo, egestiones ægre reddebantur, et illæ mucosæ, siccæ: his ergo notis tenebantur, qui tum eo morbo laborabant. Loquimur aute de his, quasi de præteritis, quoniam, tamet si nunc quoque ea contagio viget, post tamen illa prima tempora immutata videtur.abinde enim annis fere xx. cæperunt pauciores videri pustulæ, gummositates vero plures, quum e contrario primis annis fuisset, factæ item fuere pustulæ (si quæ apparebant) sicciores, ac dolores (si qui accedebant) eujus sunt acerbiores.

tard, dans ces cinq ou six dernières années, il s'est fait de nouveau un grand changement dans cette maladie. Il y a moins de pustules, les douleurs sont presque nulles ou beaucoup plus légères, mais les gommes sont nombreuses et, ce qui étonne tout le monde, les cheveux et les autres poils tombent, rendant les hommes presque ridicules, privant ceux-ci de leur barbe, ceux-là de leurs sourcils, faisant chez d'autres la tête glabre. Cette infortune fut d'abord attribuée aux médicaments et surtout au mercure, une information plus exacte la rapporta à la maladie elle-même qui se modifiait, si bien que chez beaucoup (ce qui était pis) les dents s'ébranlaient et que chez quelques-uns elles tombaient.

Porro et annis labentibus; annis jam fere vj in quibus nunc sumus, magna rursus mutatio facta est ejus morbi: quippe quum in valde paucis pustulæ jam visantur, et dolores fere nulli, aut multo leviores, gummositates vero multæ, et, quod mirum omnibus visum est, capillorum, et reliquorum pilorum casus homines fere ridiculos facit, aliis sine barba, aliis sine superciliis, aliis glabro capite in conspectum venientibus, quod infortunium prius putabatur ex medicaminibus evenire, præsertim ex argento vivo, mox certiores facti omnes sciunt ex ipso morbo immutato procedere, quinimo et (quod pejus est) jam nunc multis videntur labefactari dentes, quibusdam etiam cadere.

CHAPITRE XII

DES CAUSES

Quand une maladie aussi nouvelle fit son apparition, une grande controverse s'éleva entre les médecins. Les uns prétendaient qu'il n'en avait été fait aucune mention dans les auteurs anciens, les autres prétendaient le contraire ; les uns prouvant que c'etait l'Elephantiasis, les autres ce que les Arabes appelaient Safati, ou encore le Lichen, Le premier, Nicolas Leonicenus, homme très instruit et sérieux trancha cette difficulté et montra manifestement que ce n'était aucune de ces maladies, et que chez les auteurs anciens cette maladie n'avait pas de nom. Toutefois quelques médecins plus obstinés que raisonnables ne voulurent pas se

CAPUT XII

DE CAUSIS

Igitur, quum primum tam novus apparuisset morbus, magna statim inter medicos oborta controversia fuit, aliis contendentibus nullam ab antiquis factam de eo mentionem fuisse, aliis contra fuisse factam, his quidem Elephantiam existimantibus, illis vocatum ab Arabibus Safati, aliis Lichenas. Primus Nicolaus Leonicenus, vir doctissimus et gravis eam difficultatem sustulit, aperte monstrans nullum horum esse, sed prorsus apud antiquos innominatum fuisse morbum : quanquam posteriores quidam obstinate quidem magis, quam rationabiliter, tanto viro

rendre à l'opinion d'un homme aussi considérable et prétendirent que c'était l'Eléphantiasis. Nous aussi, plus loin, nous dirons notre mot à ce sujet. Au reste tous ceux qui, depuis Leonicenus ont écrit sur cette maladie, semblent avoir bien plutôt dit ce qu'elle n'était pas que ce qu'elle était. Les uns ont plutôt recherché quelle était sa façon d'être, sa morphologie, sa composition, sa complexion, son unité, son genre, mais ont laissé de côté ce qui était le plus intéressant à déterminer : sa matière, ses principes. Les autres se sont occupés de sa matière, mais n'ont pas été jusqu'à entreprendre l'étude de ses principes, de ses causes, ni des particularités de sa contagion. Pour nous, dans les vers que nous avons dédiés à Pierre Bembo, aujourd'hui cardinal,— à une époque où la peste nous avait fait nous réfugier à la campagne, ce qui nous avait donné pas mal de

non plane assensere, Elephantiasim omnino afferentes esse : de quo mox pauca quædam et nos dicemus. Cæterum quicunque hactenus de eo morbo scripsere, alii quidem, quid non esset, magis dixisse videntur, quam quid esset : alii eam rationem quæsivisse magis, quæ circa formam versatur, quod esset ægritudo partim in compositione, partim in complexione, et unitate, et id genus, materiam vero, et principia, quæ magis fuerant perquirenda, reliquere : alii materiam quidem attigere, principia vero, et rationem eam, quæ e contagione dependet, non, ut par erat, sunt prosecuti. Nos vero in iis lusibus, quos ad Petrum Bembum nunc Cardinalem scripsimus, quo forte tempore a pestilentia rus pulsi multum ocii nacti essemus, de his omnibus quædam certe attigimus, verum quantum Poetica

loisir, — nous avons touché certes à toutes ces questions, mais seulement autant que nous le permettait la forme poétique, dans laquelle tout ne peut pas entrer, il est donc arrivé que, sur un sujet aussi important, nous avons nécessairement laissé de côté beaucoup de points intéressants sur lesquels nous allons maintenant insister.

Pour ce qui regarde l'origine première de cette maladie, quelques auteurs ont pensé que cette contagion nous était venue du nouveau monde découvert par les navigateurs espagnols, région où le mal est très fréquent et très répandu. Ils donnent comme raison que cette maladie est apparue chez nous pour la première fois quand ces voyages ont été faits et que des relations commerciales se sont établies avec les peuples de ces pays, et c'est pour cela que cette affection à d'abord été observée chez les Espagnols. Aussi pensent-ils qu'elle consiste exclusivement dans la contagion d'un sujet à un

concedere potuit : quæ quum non admittat omnia, multa quidem prætermitti a nobis necesse fuit pro toto negocio, quæ si nunc prosequamur, operæ precium facturos esse nos existimamus. Quod igitur ad primam morbi originem attinet, arbitrati sunt aliqui contagionem hanc e novo illo mundo delatam ad nos fuisse, quem Hispanæ navigationes adinvenere, ubi ea labes quamplurimum viget, cujus signum id afferunt, quod tum et morbus hic apud nos primum apparuit, quum et navigatio illa facta fuit, et commercia habita illius gentis propter quod et primum apud Hispanos visus fuit : quare totam labem hanc consistere putant in contagione unius ad alium. Sed profecto,

autre. Parfaitement. Cependant quoique la plus grande partie des malades ait contracté la maladie par contagion, on a observé une multitude de gens qui en ont été infectés sans aucune espèce de contagion. Du reste il eut été impossible qu'en aussi peu de temps cette contagion, qui par elle-même est lente et ne se gagne pas facilement, ait pu se répandre sur une aussi grande surface de territoire n'ayant eu d'autre source que l'Espagne, quand il est constant qu'en même temps, ou presque en même temps, elle a été observée et en Espagne, et en France, et en Italie, et en Allemagne et dans presque toute la Scythie. Ajoutez à cela que ce fléau avait été prédit il y a quelques années par les astronomes, ce qui doit nous faire penser qu'il a un autre principe que la contagion par conctact. D'abord il ne doit pas paraître étonnant que des maladies insolites apparaissent à certaines époques,

tamet si maxima mortalium pars e contagione morbum hunc contraxit, observatum est tamen innumeros alios sine ulla contagione per se infectionem eam perpessos fuisse : impossibile præterea fuisset tam parvo tempore contagionem, quæ per se segnis est, nec concipitur facile, tantum terrarum peragrasse ab una classe ad Hispanos primum delatam, quando constat aut eodem tempore, aut fere eodem et in Hispania, et Gallia, et Italia, et Germania, et tota fere Scythia visam fuisse : Adde quod prædixisse illam astronomos certis ante annis non parvum indicium est aliud subesse illi principium, quam simpliciter contagionem. Primum igitur illud mirum videri non debet novos atque insolitos morbos certis temporibus apparere, non

non pas transportées d'un pays à l'autre, mais nées sur place de causes propres.

En 1482 une espèce de pleurésie se déclara qui affecta presque toute l'Italie. Avant notre époque on n'avait pas vu en Italie de ces fièvres lenticulaires dont nous avons parléplus haut. Nous avons vu, il y a quelques années, une ophtalmie contagieuse envahir certaines villes. Nous avons vu aussi une peste qui touchait seulement les bœufs, comme nous l'avons rappelé plus haut. Aussi rien d'étonnant à ce que le Mal Français, lui aussi, inconnu pendant des siècles sur notre continent, y ait fait tout d'un coup apparition. Des maladies nouvelles et insolites viendront encore quand le temps le permettra. Ainsi chez les anciens la Mentagre qui depuis n'a jamais été revue. Cette maladie mourra et s'éteindra, et puis renaîtra pour nos neveux, comme il y a eu lieu de croire qu'elle

quidem delatos ab una regione ad aliam, sed suis causis exortos : anno 1482 pleuretidis genus quoddam erupit, quod totam fere Italiam affecit : nostris vero temporibus illæ prius non visæ in Italia febres apparuere, quas lenticulas vocant, de quibus supra egimus : vidimus et annis superioribus lippitudinem contagiosam quasdam civitates invasisse : vidimus et pestem illam solis bobus communem, de qua supra meminimus : quam ob rem nec mirum esse debet, si et Gallicus morbus non prius cognitus in nostro orbe per multa secula, nunc primum eruperit : venient et ægritudines aliæ novæ inusitat æque, quum tempus feret, sicuti et Mentagra apud antiquos, quæ postea amplius nunquam visa est : hic idem morbus interibit, et extinguetur, mox

fut autrefois observée dans les temps antérieurs par nos ancêtres. Nous avons en effet sur ce sujet quelques indices.

Un barbier de nos amis avait un petit traité de médicaments assez ancien, dans lequel était un chapitre intitulé : contre la Psore épaisse, qui arrive avec des douleurs de jointures. Quand cette maladie venait de paraître, tout au début, il se rappela le médicament, et consulta quelques médecins pour savoir s'il devait s'en servir dans cette nouvelle affection contagieuse, qu'il pensait être de la psore épaisse. Des médecins ayant vu le médicament le défendirent avec insistance, parce qu'il était fait de vif argent et de soufre. Heureux s'il ne les eut pas consultés, il fut parvenu, grâce à un gain énorme, à une grande fortune. Il obéit et n'osa essayer le

etiam et nepotibus nostris rursus videndus renascetur, quemadmodum et præteritis ætatibus visum a majoribus nostris fuisse credendum est, de quo non pauca indicia etiam num sunt.

Tonsor quidam amicus noster libellum habebat experimentorum quorundam antiquum satis, inter quæ unum inter alia scriptum erat, cui titulus erat, ad scabiem crassam, quæ cum doloribus juncturarum accidit : is ergo, quum primum recentissimus esset morbus, memor medicaminis consuluit medicos quosdam, num uti eo medicamento deberet in nova illa contagione, quam per scabiem crassam significari existimabat : medici autem inspecto medicamine acriter prohibuere, quod ex argento vivo constaret et sulphure : felix, nisi medicos illos consuluisset, incredibili quæstu dives futurus : paruit autem, nec ausus est experiri medicamen : quod demum exper-

médicament. Quand il fut essayé et qu'on eut reconnu qu'il était excellent, il en fut très fâché, car en l'employant tardivement il ne put avoir le gain que d'autres lui avaient enlevé. Ceci nous fait croire que cette maladie avait déjà été observée les siècles précédents.

D'autres pensent que c'est d'elle dont a voulu parler Avicenne dans le chapitre de l'Oliban, quand il dit que l'encens est excellent en liniment mêlé à l'huile et au vinaigre, contre une certaine douleur se produisant avec éruption à la peau de verrues donnant la sensation de fourmis qui se promènent; mais cela n'a pas de valeur, puisque Avicenne traduit ce que Dioscoride écrit sur l'encens, quand il dit: Mélangé à l'huile et au vinaigre; il enlève au début les verrues formicantes et les impetigos; et par cela il entend ce que nous appelons *Mirmecia.*

Pour en revenir à notre propos, parmi les mala-

tus atque optimum agnoscens valde indoluit, quod sero usus eo fuisset, quæstu jam per alios sibi abrepto; ex quo videre profecto possumus aliis etiam ætatibus visum eum morbum fuisse. Sunt, qui putent, et Avicennam illum significasse capite de olibano, quum dixit Thus valere dolori composito illitum ex aceto et oleo. [Et est dolor, inquit, cum quo proveniunt in corpore sicut verrucæ cum deambulatione sicut formicæ : sed certe hoc nihil est, quoniam Avicenna illic transfert, quod Dioscoridus scribit de Thure, quum dicit, Formicantes verrucas inter initia, impetigines que ex aceto et pice illitum tollit, per quæ Mirmecia intelligit.] Ut ergo ad propositum revertamur, inter novos morbos, et eos, qui raro in lucem veniunt, collo-

dies qui se voient rarement, il faut placer le Mal Français. Sans doute que ses causes et ses principes sont de ceux qui se rencontrent rarement. Ils ont cependant été tels qu'ils ont été communs, non seulement à beaucoup, mais aussi à beaucoup de pays, ce qu'on ne peut, certes, rapporter à une autre cause qu'à la constitution de l'air. Maintenant, recherchons ce quelle est et de quels principes elle est sortie. Puisque les contagions ont leurs analogies et qu'il faut que les principes soient analogues aux corps qui reçoivent l'infection, il est manifeste que les principes de cette contagion ont une analogie avec le phlegme épais et sordide. Si maintenant nous regardons les pustules qui apparaissent dans cette maladie, les gommes, les douleurs des bras, nous ne voyons partout que saleté et ordure, et enfin un phlegme visqueux, mucilagineux, et

candus est morbus Gallicus : quare, et causas illius, ac principia oportet ex iis esse, quæ raro et ipsa contingant : esse autem talia, ut communia sint non solum multis mortalium, sed et regionibus multis : quod certe in nullam aliam causam referri potest, quam in aeris constitutionem : qualis autem ea fuerit, et ex quibus principiis exorta, nunc est inquirendum.

Quoniam igitur analogiœ suæ sunt in contagiosis, et principia oportet esse analoga (ut dictum est) ad ea, quæ affectum recipiunt, manifestum est principia hujus contagionis ad phlegma crassum, et sordidum analogiam habuisse ; si enim ad pustulas respiciamus, quæ eo in morbo apparuere, si ad gummositates, si ad lacertorum dolores, ubique ; quidem videbimus non nisi mucorem et sorditiem, et demum phlegma lentum, mucilagineum,

sordide. Aussi doit-on penser que les germes dont dépend la contagion toute entière sont tels que l'air atmosphérique d'où la maladie à tiré son origine a contracté une disposition de même nature dont les germes également visqueux ont de l'analogie pour le phlegme qui leur ressemble ; et que ces germes en reproduisent d'autres semblables aux premiers. Comme cette contagion érode et creuse, il faut aussi que ses germes soient violents, quoique rendus un peu obtus par leur ensevelissement dans une grande viscosité. Tels sont les principes que doit avoir eu cette infection, et dans l'air il s'est produit une certaine putréfaction qui, bientôt, s'est portée à un phlegme épais et sordide qui avait en nous de l'analogie. Il est assurément difficile de savoir comment et par quelles causes une pareille disposition s'est manifestée dans l'atmosphère. Si cependant on peut faire une hypothèse raison-

crassum : quare et seminaria, a quibus contagio per se omnis dependet, talia quoque suo modo fuisse censendum est, quo circa et aerem, unde origo fuit morbi, dispositionem ejusmodi contraxisse, cujus seminaria lenta quoque et phlegmati consimili analoga essent, et in eo aliorum rursus seminariorum productiva, talium, qualia et prima fuere. Quoniam autem erodit, atque exest contagio hæc, oportet et seminaria illius acria esse, quanquam in lentore multo obsepta sepultaque. Talia igitur principia habuisse infectionem hanc putandum est, atque in aere sordidam quandam obrepsisse putrefactionem, quæ mox ad crassum et sordidum phlegma in nobis habuisset analogiam : quo autem pacto, et quibus de causis in aere ejusmodi dispo-

nable, c'est celle-ci : quelle qu'en soit la cause, quel qu'en soit le principe, cette contagion doit venir de circonstances qui arrivent rarement. S'il y a une disposition dans l'air qui engendre cette contagion rarement vue, cette disposition doit provenir de causes qui arrivent rarement; par exemple quand, dans les parties supérieures du ciel, des astres changent de place ou sont affectés de différentes manières. Et il semble bien que cela soit une cause efficiente, puisque dans tant de pays, dans tant d'espace, l'air aura pu être ainsi contaminé. Ce sont donc les constitutions du ciel et des astres, et celles qui arrivent rarement, et aussi l'apparition de prodiges, qu'il faut invoquer dans la circonstance. Plus haut, en effet, nous avons montré que les astres pouvaient annoncer des choses à venir, quand, par exemple, il y avait conjonction d'astres. Et certes, notre époque a vu de

sitio facta fuerit, difficile quidem est certo scire : si quid tamen rationabiliter conjici potest, hoc certe erit. Quæcunque enim causa et principium id fecerit, oportet illud ex iis esse, quæ raro eveniunt, siquidem et dispositio illa in aere, quæ raro visam contagem hanc peperit, ex iis est, quæ raro contingunt : quoniam igitur (ut supra diximus) quæ hic sunt, maxime a superioribus, cælo scilicet, et syderibus alterantur, et variis afficiuntur modis, nihil aliud esse poste videtur, quod in tot regiones per tantum spatii potuerit aerem tam male afficere, nisi cæli et syderum constitutiones, et eæ quidem, quæ et raro accidunt, et magna, quum accidunt, possint efficere : supra autem monstratum est tum magna et portentosa posse huc

pareilles réunions et de pareilles conjonctions, celles des trois plus grandes planètes, Saturne, Jupiter et Mars. Cette conjonction arrive rarement, et lorsqu'elle arrive, elle a l'habitude d'apporter avec elle de grandes choses, surtout quand ce sont des astres puissants, quand la conjonction dure longtemps à cause de la lenteur du mouvement, plus particulièrement dans la conjonction de Saturne et de Jupiter. Les astrologues, en voyant cette conjonction, ont prédit de nouvelles et de grandes maladies. Si on peut hasarder quelque hypothèse sur le principe d'une aussi grande contagion, c'est bien celle-là. Car dans cette réunion d'astres il se produit, il faut le croire, une grande quantité de vapeurs qui, mêlées à l'air de différentes manières et agitées, enfantent une putréfaction sordide dont les germes sont importés en nous dans le

sydera inducere, quum plura eorum in unum coeunt, ac talem certe coitum et conventum syderum vidit tempestas nostra trium superiorum, Saturni, Jovis, et Martis, qui conventus et raro accidere solet, et, quum accidit, magna semper apportare consuevit, tum quod ea Sydera potentissima sunt, tum quod unio illa diu perdurat propter motus tarditatem, præsertim Saturni, et Jovis: quam conjunctionem videntes Astrologi novas magnasque ægritudines portendi prædixere: si quid igitur probabiliter dici potest de principio tantæ contagionis, ita certe existimandum est. Ergo facto eo syderum conventu ingentem vaporum tractionem fuisse factam credendum est, qui commisti aeri, diversimodeque agitati tandem sordidam putrefactionem intulerint, a qua seminaria illa in nos importata

phlegme épais et sale avec lequel ils ont de l'analogie : d'où enfin est née cette contagion qui bientôt infecta tant d'individus et tant de pays, en partie par l'air lui-même disséminant les principes et les germes, en partie par le passage de la contagion de l'un à l'autre. C'est ainsi que l'on comprend jusqu'à présent et l'origine et les principes de la maladie.

Quant à la matière pour laquelle ces principes ont de l'analogie, c'est le phlegme sordide et sale (très manifeste, comme nous l'avons dit), comme le montrent les pustules qui sont toutes grasses et laissent couler un mucus d'une incroyable saleté et des gommes qui sont constituées par du phlegme concret et les douleurs des membres ; ces douleurs, en effet, étaient continuelles, susceptibles de s'étendre et plus intenses la nuit. Des dissections que nous avons faites nous ont permis de remarquer

fuere, quæ ad sordidos et mucosos humores, quale est phlegma crassum et mucosum, haberent analogiam : unde tandem contagio illa enata est, quæ mox tot mortalium, tot regiones male affecit, partim quidem aere ipso principia et seminaria immittente, partim de uno in alium contagione pertranseunte, ac de origine morbi et principiis ejus ita traditum sit. Quod vero et materia ejus, ad quam ea principia habuerunt analogiam, sit phlegma sordidum et crassum, ut diximus, manifestissimum esse potest : si enim pustulas inspiciamus, illæ omnes pingues, mucore incredibili manantes fuere : si vero gummositates, et illæ concreto phlegmate, constabant : quod si et ad dolores ipsos lacertorum, et illi quidem idem ostendent, erant enim diuturni

dans les nerfs et les muscles comme une certaine viscosité dans toute leur étendue et tout le monde sait que la matière de cette contagion doit être un phlegme sale et sordide. Les pustules semblaient tirer leur origine d'une matière moins épaisse ; les gommes d'une matière très épaisse, et les douleurs d'une matière en quelque sorte intermédiaire. Le contage rampait vers la masse du sang et se nourrissait dans le phlegme ; une partie, la moins épaisse, la moins paresseuse était repoussée à la peau et là, petit à petit, se concrétait en pustules. Celle qui était plus épaisse et moins apte à être chassée de la peau restait autour des nerfs et des muscles ; en se fixant elle déterminait des douleurs très aiguës. Enfin la matière la plus épaisse se coagulait autour de certains organes et se concrétait en gommes. Le contage n'était pas prompt à

extensivi, noctu affligentes : factis item dissectionibus lentor quidam per nervos et lacertos coextentus cernebatur : quare nemini dubium esse debet materiam ejus contagionis esse mucosum phlegma et sordidum. Videntur autem pustulæ ex minus crassa materia originem habuisse, gummositates ex crassissima, dolores vero ex media quadam : quippe serpente contage per massam sanguinis, et pabulum sibi faciente in phlegmate, pars quidem, quæ minus crassa, minusque segnis erat, extra pellebatur ad cutim, atque illic sensim concrescebat in pustulas, quæ vero crassior aliquanto fuerat, et minus apta usque ad cutim expelli, residebat circa nervos et lacertos, ubi coextenta dolores acerbissimos excitabat, crassissima vero circa partes quasdam coagulabatur, et in gummositates concrescebat. Non erat

se répandre à cause de la viscocité dans laquelle étaient ensevelis les germes ; il manquait du pouvoir échauffant de certains corps, de sorte que les germes devenaient actifs par eux-mêmes et pouvaient s'agglutiner à d'autres humeurs, et se propager du milieu qui leur était analogue ; ce qu'ils ne pouvaient faire non échauffés, et en quelque sorte coagulés. C'est pour la même cause que le contage était longtemps latent dans le corps. Avant de devenir manifeste, il rampait paresseusement à cause de la froideur et de l'épaisseur de la matière. Puis enfin il marchait, s'emparait des organes solides et, à cause de l'acuité des germes dans une matière dense, il devenait actif, et la putréfaction se produisait. Tout d'abord apparaissaient de petits ulcères autour des parties honteuses, car la première origine de cette contagion prenait sa source, dans la plus grande partie des cas, dans le coït.

autem prompta contages, ut exciperetur, propter lentorem, in quo sepulta erant seminaria, sed indigebat concalefactione quadam corporum, sic enim quodammodo actu fiebant seminaria, et alteri agglutinari poterant, et se ex analogo sibi pabulo propagare, quod non calefacta facere quidem non poterant, quasi coagulata, propter eandem causam et diu latebat contages intra corpus ante quam sese manifeste ostenderet, quoniam segniter serperet propter frigiditatem et crassitiem materiæ, mox tamen exedebat, et solida etiam carpebat propter acuitatem seminariorum in densa materia, quum actu fiebant, et putrefactio procedebat. Apparebant autem primum ulcuscula circa pudenda, quoniam inde prima origo contagionis initium capie-

Les ulcères étaient rebelles, et parce que la région est par elle-même assez sale, et parce que des germes dispersés çà et là il se faisait que d'une partie saine guérie par des remèdes, il s'en reproduisait ailleurs.

Les pustules, le plus souvent, commençaient par le cuir chevelu, en partie parce que cette région, se nourrissant d'une humeur sale et épaisse, avait une certaine analogie avec le contage; en partie aussi parce que l'évaporation se porte en haut, et que dans toute putréfaction il se fait une grande évaporation.

Ceux qui avaient beaucoup de pustules avaient moins de douleurs par ce que la matière était chassée, et qu'en même temps c'était un signe que la matière était plus subtile. Au contraire, quand elle était plus épaisse, il y avait des douleurs plus intenses et les pustules étaient moins nombreuses.

bat in majori parte ex coitu : erant autem et malemorigerata ea ulcera, tum quod locus ille per se satis putidus est, tum quia seminariis hinc inde dispersis jam fiebat, ut parte una sanescente propter remedia, alia regerminaret. At pustulæ ut plurimum a calvaria occipiebant, partim quidem, quia pars illa propter sorditiem et crassitiem humoris, ex quo nutritur, quodammodo analoga est ad contagem, partim quod omnis evaporatio sursum fertur, in omni autem putrefactione evaporatio plurima fit. Quibus autem pustulæ aderant multæ, minus dolorum accedebat, quod materia multa excerneretur, ac simul signum id esset materiam esse subtiliorem: contra vero, quibus crassior erat, dolores quidem multi insurgebant, ac

Mais la matière qui donnait les douleurs n'était pas fixée aux jointures elles-mêmes parce qu'elle était trop épaisse pour y pénétrer ; aussi se fixait-elle sur les nerfs et les muscles. Elles étaient plus intenses la nuit et au coucher du soleil, parce que pendant le jour la chaleur naturelle a l'habitude de se porter à l'extérieur pour servir aux différents mouvements, employée qu'elle est à l'exercice des membres pendant le travail de la veille, appelée par la lumière du soleil. Aussi réchauffait-il en quelque sorte ces membres, et dissolvait-il les ventosités qui tendaient et agitaient les muscles et les nerfs, et en même temps amenait la coction de la matière. Mais la nuit, la chaleur rentre dans l'intérieur et se porte aux organes qui, pendant le jour, sont très actifs naturellement. Aussi, pour cela les douleurs étaient excitées, il y avait de plus grandes distensions par le fait de la disparition

pustulæ pauciores: materia vero, quæ dolores dabat, non erat in juncturis ipsis infixa, quod crassior esset, quam ut penetrare in juncturas posset, quare super nervis et lacertis maxime residebat: affligebat autem noctu magis, et Sole condente se, quoniam interdiu calor naturalis solet exteriora petere, ad ea, quæ moveri solent, membra demandatus a natura ad vigiliæ opera exercenda, nec non a lumine Solis excitus, quamobrem fovebat quodammodo ea membra, [et ventositates exsolvebat, quæ lacertos et nervos extendebant, et vellicabant, ac simul et materiam concoquebat: noctu vero introrsum recurrere calor solet, et membra ea deserere, ad quæ perdiem demandatur a natura : qua de causa dolores tum excitabantur, et distentiones

dans la matière de la chaleur fomentant et dissolvant les ventosités.

Avec les années il se fit un certain changement dans la maladie. La disposition qui avait été tout d'abord dans l'air disparut, cessa, et la maladie n'eût plus d'autre propagation que la contagion de l'un à l'autre, et c'est pour cela qu'elle persiste.

Toute contagion, plus elle s'éloigne de son principe et de sa première origine, plus elle devient sèche et terreuse à cause de l'inflammation qui s'y joint et qu'elle contient C'est pour cela que les contagions des premiers temps, plus proches de la naissance et du principe, étaient plus sales et plus grasses, qu'il y avait plus de pustules et moins de douleurs. Les années qui suivirent, celles qui survinrent, plus enflammées, moins épaisses donnèrent lieu à moins de pustules et à plus de douleurs. Car dans le principe, là où il y avait plus de pustules il y

majores accrescebant destituta materia a calore fovente, et dissolvente ventositates. Annis vero labentibus mutatio quædam ejus morbi facta est, quoniam dispositio prima, quæ in aere fuerat, jam cessaverat, nec morbus aliam sui propagationem habebat, quam e contagione unius ad alterum, propter quod perseverabat : omnis autem contagio quanto magis abest a principio et prima origine, tanto siccior fit et terrestrior propter adustionem, quæ continenter conjungitur : qua de causa primi temporis contagiones quasi ortui et principio propinquæ, sordidiores pinguioresque visebantur, et pustularum plurium, minorum vero dolorum : quæ vero annis post sequentibus contigere, utpote adultæ et crassæ magis, pauciores quidem pus-

avait moins de douleurs, et quand il y eut moins de pustules il y eut plus de douleurs. Mais ces dernières années, comme si les contages vieillissaient et que la matière fut plus épaisse, il s'est fait un changement encore plus grand, car il y a beaucoup de gommes et très peu de pustules et celles-ci sont plus sèches et il y a moins ou pas de douleurs. De ce que la matière, à cause de son épaisseur, se concrète très facilement en gommes, elle n'est pas rejetée facilement à la peau et se fixe autour des muscles, et s'il vient quelque chose à la peau, c'est une sorte de phlegme qui a acquis une certaine âcreté par le feu de l'inflammation, âcreté qui enlève sur une grande surface l'élément nourricier de la racine des poils et les fait tomber, comme dans le porrigo, l'Alopecie et les Achores. Il arrive parfois dans cette maladie, comme dans les Alphées où les cheveux tom-

tulas majores autem dolores dedere, nam et a principio, ubi plus erat pustularum, illic minus erat dolorum, ubi minus pustularum, plus dolorum cernebatur. Porro et annis hisce ultimis, quasi in senio existente contage, et materia facta crassissima, major adhuc mutatio facta est, nam gummositates multæ apparent, pustulæ autem paucissimæ, et illæ sicciores, dolores autem fere nulli, aut longe minores, quod materia propter crassitiem facillime concrescat in gummositates, extra autem non facile propellatur ad cutim, vel resideat circa lacertos : quod siquid tamen ad cutim, pervenit, id tenue quoddam phelgma est, quod salsedinem quandam acquisivit ex adustione, quare ad radices pilorum latum pabulum eorum absumit, unde et ipsi mox cadunt, sicuti in porrigine, Alopecia, et Achoribus

bent aussi, qu'il se produit à leur racine une matière blanche et mucilagineuse; nous avons vu certains malades, auxquels la barbe était tombée, avoir présenté sous la peau une humeur semblable, ce qui peut très facilement arriver dans l'évaporation et par la sécrétion qui se fait par cette matière déjà presque transparente de vapeurs coagulées, lorsqu'elles sont parvenues à la racine des cheveux. De quelque façon que cela se fasse, il faut penser que la vieillesse de cette maladie à déjà commencé et qu'il n'est pas loin le temps où elle ne se propagera plus par le contage, puisque la matière est de jour en jour plus froide et plus terreuse, qu'elle contient moins de germes, que ceux qui sont engendrés sont, de jour en jour, plus faibles. Aussi cette maladie contagieuse n'est plus contractée aussi facilement qu'autrefois et il arrivera qu'elle ne

siccis accidit. Fortasse autem et idem fit in hoc morbo nunc, quod et in Alphis accidit, in quibus decidunt pili materia quadam alba mucilaginosa coextenta ad radices eorum, nam vidimus quosdam, quibus barba deciderat, consimilem quendam sub cute coextentum humorem habuisse : quod facillime potest nunc evenire in evaporatione, et secretione, quæ fit ab ea materia jam pene vitrea coagulatis vaporibus, ubi ad pilorum radices pervenere; quocunque igitur modo id fiat, existimandum est senium jam hujus morbi incæpisse, nec longe post futurum, ut ne per contagem quidem se propaget, quoniam materia in dies frigidior fit, et terrestrior, in qua et seminaria tum pauciora, tum et debiliora in dies gignuntur, propter quod nec tam facile concipitur nunc ea contagio, uti prius solebat : quare et

pourra plus se propager, qu'elle disparaîtra pour renaître bientôt quand les mêmes principes et les mêmes causes reviendront.

Il est certaines régions où ce contage est familier, comme dans l'île Hispaniola et dans les autres îles voisines parce que (comme nous l'avons dit) cette disposition que nous a apportée la longueur du temps vit là naturelle pour l'enfantement de cette maladie, de même que l'Eléphantiasis fréquent en Egypte et en Judée. Ainsi nous avons déterminé quels étaient les principes et les causes de cette nouvelle affection contagieuse, en quoi elle consistait, quelle analogie elle avait, et quels étaient ses accidents.

tandem fiet, ut nec sese possit propagare, sed desinat, reversura mox, quum eadem principia, et eædem causæ revertentur. Est autem certis regionibus familiaris contages, ut in Hispana vocata insula, et vicinis aliis, quoniam (ut diximus) ea dispositio, quam ad nos temporis longitudo attulit, illic connaturalis viget huic morbo gignendo, quemadmodum Elephantiæ Ægyptus Judeaque familiaritatem quandam habent. Quæ igitur principia et causæ fuerint novæ hujus contagionis, et quo consistat, et quam habeat analogiam, et quæ sint ejus accidentia, et notæ, per hæc hactenus determinatum sit.

CHAPITRE XIII

DE L'ÉLÉPHANTIASIS

Ce que les Grecs appellent Eléphantias ou Eléphantiasis, ou encore Eléphas, n'est pas la maladie que nous appelons Mal français. Les écrits d'un homme aussi important que Leonicenus sont suffisants pour le démontrer. Cependant, si nous ajoutons quelques mots sur ce sujet, cela ne sera pas inutile (comme nous l'avons promis), puisque quelques-uns de nos aînés, plus obstinés que de raison, ont écrit que l'Éléphantiasis et le Mal français étaient la même maladie et qu'il fallait les soigner de la même façon ; ce qui les trompa surtout, ce fut que, voyant les anciens décrire ici la Lèpre, là, l'Éléphantiasis, ils pensèrent qu'il fallait

CAPUT XIII

DE ELEPHANTIA

Non esse autem Gallicum vocatum morbum eum, qui Elephantia vel Elephantiasis interdum, et Elephas a Græcis appellatur, sufficere quidem ad ostendendum ea possent, quæ Leonicenus vir tantus scripserat : veruntamen, si et nunc quoque pauca quædam eadem de re adjiciantur, non inutile fuerit (ut promisimus), quando posteriorum quidam plus æquo obstinati scriptis mandavere eundem esse morbum Elephantiam et morbum Gallicum, atque eisdem etiam remediis curari oportere : quod autem eos præcipue decepit, id fuit, quod videntes ipsi antiquos seorsum de Lepra scribere, et seorsum de Elephantia, tum

entendre par Lèpre, ce que vulgairement on appelle ainsi et ne surent plus quelle maladie était l'Éléphantiasis si ce n'est ce qu'on appela bientôt Mal français. Cela prouve tout simplement que les écrits des anciens ont été assez mal lus par ces hommes obstinés. Car il n'est pas vrai, comme ils le pensent, que les Grecs ont compris sous le nom de lèpre la maladie que nous appelons vulgairement ainsi, mais une autre maladie d'une disposition beaucoup plus légère, de laquelle ils traitent en même temps que de la Psore, c'est-à-dire la Scabiès, qui peut mener à l'Éléphantiasis lequel est, à proprement parler, ce que, non seulement le vulgaire, mais les médecins contemporains latins et arabes appellent Lèpre. Paul traita de la Lèpre avec la Psore. Pour ces deux maladies, dit-il, il existe une aspérité de la partie la plus extérieure de la peau avec du prurit et un état affaibli du

existimantes per Lepræ nomen ab iis intelligi illud, quod vulgo Lepram vocamus, nesciverunt, quidnam esset Elephantia, nisi morbus hic, qui mox Gallicus est appellatus. Sed certe hæc monstrant antiquorum scripta parum fuisse considerata ab obstinatioribus hisce hominibus, neque enim ita est (uti ipsi putant) per Lepram a Græcis eum morbum intelligi, qui vulgo Lepra dicitur, sed aliam quandam longe leviorem dispositionem, de qua simul cum Psora hoc est Scabie agunt, quæ via quædam est ad Elephantiam, quæ proprie passio illa est, quam non solum vulgus, sed et recentes medici tum Latini, tum Arabes Lepram vocant, Paulus de Lepra agens una cum Psora, horum, inquit, morborum uterque summæ cutis asperitas est, cum pru-

corps, ayant son origine dans l'humeur bilieuse. Galien dit, dans son Traité des tumeurs : « La Psore et la Lèpre sont des maladies de la peau seule, si elles pénètrent dans la chair et dans les veines on les appelle Cancer et Éléphantiasis. » De même il dit que certains malades éléphantiasiques sont devenus lépreux, la maladie s'étant améliorée. Il est manifeste que la Lèpre a pu être beaucoup plus légère chez les anciens que l'Éléphantiasis; que l'Éléphantiasis est à proprement parler cette maladie que le vulgaire appelle la Lèpre ; cela deviendra manifeste par ce qui va suivre.

Commmençons par les latins : Pline, au Livre XXVI, parle de nouvelles maladies, l'Éléphantiasis et le Lichen, qui se produisent sans douleur et sans aucun danger pour la vie. « Nous avons dit, rapporte Pline, que l'Éléphantiasis n'a pas apparu en Italie avant le siècle du Grand

ritu et corporis attenuatione, ex melancholico humore ortum habens Galenus in libello de Tumoribus. [Sunt autem Psora et Lepra melancholicæ passiones solius cutis, quæ si in venis et carne invalescant, Cancer nominatur, et Elephas : item quosdam dicit ex Elephantiosis factos fuisse leprosos, ægritudine in melius conversa. Manifestum igitur esse potest leviorem multo esse Lepram apud antiquos, quam Elephantiam : quod autem et Elephantia ea proprie sit, quæ vulgo Lepra dicitur, ex his manifestum simul fiet.]

Nam, ut primum a nostris incipiamus, Plinius libro XXVI, novos quosdam ponit morbos Elephantiasim, et Lichenas, quos sine dolore ullo, sine vitæ periculo contigisse scribit.

Pompée, que cette affection commence par la face, le plus souvent par une narine, comme une lentille qui grandit et tache bientôt tout le corps de couleurs variées, rendant la peau inégale ; ici, épaisse ; là, amincie ; plus loin, dure et rapeuse comme dans la Psore. A la fin, en augmentant, les doigts des pieds et les doigts de la main gonflent. Ce mal est particulier à l'Egypte et comme il tombait plus particulièrement sur les rois, c'était funeste pour les peuples, parce que, pour le guérir, les trônes étaient baignés dans le sang. »

Qui ne voit que par là il ne faut pas entendre le Mal français, qui donne lieu à des douleurs intenses, mais ce qu'on appelle vulgairement la Lèpre, qui se produit sans douleur et qui commence par les narines, comme Paul, Avicenne et d'autres auteurs plus récents le rapportent; et qui est familière à l'Égypte, point sur lequel insiste Galien qui dit,

[Diximus, inquit, Elephantiasim ante Pompeii Magni ætatem non accidisse in Italia, et ipsam a facie sæpius incipientem in nare prima, veluti lenticula, mox invalescente per totum corpus maculosa et variis coloribus, et inæquali cute, alibi crassa, alibi tenui, dura, ceu scabie aspera, ad postremum vero augescente intumescentibus digitis in pedibus manibusque. Ægypto peculiare hoc malum, et, quum in Reges incidisset, populis funebre, quippe in balneis solia sanguine temperabant ad medicandum eam.] Quis non videt per hæc non Gallicum morbum significari, qui dolores vel ingentes afferat, sed vocatam vulgo Lepram, quæ sine dolore accidit, quæ a nare incipit, ut et Paulus, et Avicenna, et alii recentiores tradunt, quam Ægypto

dans tous ses ouvrages, que cette maladie était adoucie par du sang humain.

Mais les Arabes n'entendent pas, par Éléphantiasis, la même chose que les Grecs et les Latins, mais une certaine tumeur des pieds, provenant d'une humeur bilieuse ou du genre des varices comme s'ils entendaient seulement, ce genre de Lèpre dans laquelle les pieds gonflent comme des pieds d'éléphant; par Lèpre ils entendent ce que le vulgaire appelle Lèpre, et les Grecs Éléphantiasis.

Voici les accidents de l'Éléphantiasis : cette maladie naît d'abord sans aucune douleur, sans fièvre et reste cachée un certain temps avant de se produire; et bientôt les premiers signes apparaissent, le plus souvent autour d'une narine où se lève une pustule qui ressemble à une lentille noirâtre. Puis la peau devient de couleurs variées,

familiarem omnes dicunt, et ipse præsertim Galenus, quam demum unam humano leniri sanguine consuevisse libri omnes pleni sunt ? Arabes vero per Elephantiam non plane id intelligunt, quod Græci et Latini, sed tumorem quendam pedum ex humore melancholico, ceu e varicum genere, quasi speciem eam Lepræ intelligant, in qua pedes more Elephantum tument : per Lepram autem id accipiunt, quod et vulgo Lepra dicitur, a Græcis Elephantia; notæ autem Elephantiæ, et accidentia hæc sunt. Oritur primo sine dolore ullo, sine febre, ac delitet ipsa quoque certo tempore prius, quam se prodat : mox prima ut plurimum indicia dat a nare oborta, parva veluti lenticula subnigra. Cutis deinde varia fit colore, duritia, asperitate, attenua-

dûre, âpre, râpeuse; ici livide, là blanche, plus loin d'un roux foncé, là-bas dure, ici douce, plus loin couverte d'aspérités et de squames, ou encore épaisse et dure comme du cuir endurci par le feu, et en même temps, par tout le corps, sortent des pustules dures, le plus souvent rougeâtres, qui par le temps s'altèrent et donnent du pus, mais moins et d'une façon plus sèche que dans la Syphilis. Les organes voisins se tuméfient, d'autres sont resserrés, d'autres élargis. C'est pour cela que chez beaucoup le nez s'excave et que la bouche est tirée de chaque côté vers les oreilles, que les yeux sont comme entourés d'un cercle, et que les malades ressemblent aux satyres des tableaux. C'est pour cela que cette maladie a encore été appelée satyriasis, quoique d'autres prétendent que ce nom lui a été donné à la cause de la grande excitation vénérienne qui

tione, quippe alibi livida fit, alibi alba, alibi in atro ruffa, dura hic, illic lenior, alicubi aspera, et squammosa, alicubi crassa, et veluti corium igne induratum. Pustulæ simul per totum corpus enascuntur duræ, et, ut plurimum, purpurascentes, quæ tractu temporis exulcerantur, et pus emittunt, verum non multum, ac siccius, quam in Syphilide. Circumtumescunt vicina membra, et alia contrahuntur, alia extenduntur : propter quod multis excavatur nasus, os utrinque contrahitur versus aures, oculi rotundantur, et similes satyris (qui pinguntur) fiunt, unde et Satyriasis etiam is morbus appellari consuevit, quanquam sunt, qui Satyriasim dictum putent propter tentiginem nimiam veneris, quæ eo in morbo contingit : tument deinde digiti in pedibus ac manibus, ac pedes similes fiunt Elephantum pedibus

existe dans cette maladie. Puis les doigts des pieds et des mains gonflent et les pieds deviennent semblables aux pieds d'éléphant, d'où, pour quelques-uns, le nom d'Éléphantiasis. Archigène, lui, cependant, prétend que c'est à cause de l'importance de la maladie.

Les veinules qui sont sous la langue deviennent semblables aux veines variqueuses; il y a du prurit et avec cela une très violente excitation vénérienne. Les malades répandent bientôt une odeur fétide et deviennent insupportables; puis chez beaucoup, partout il se fait une peau blanche qui est incurable. Cette maladie est contagieuse, non seulement par le contact seul, mais encore par l'intermédiaire d'un foyer et aussi par l'haleine, quoiqu'elle se propage lentement, comme en rampant. Elle sévit plus chez les hommes que chez les femmes, et très peu d'eunuques en sont atteints. C'est pour cela que nous avons lu que des hommes

unde quidam volunt esse Elephantiasim appellatum, quanquam Archigenes a magnitudine morbi ita vocatum dicat. Ad hæc autem et venulæ, quæ sub lingua sunt, ceu varicosæ fiunt, pruritus adest, et cum eo tentigo veneris vehemens : fætent mox, et tolerari jam non possunt, et multis alba per totum fit cutis, quæ insanabilis habetur. Contagiosus porro est morbus non contractu solo, sed et somite, et anhelitu etiam, quanquam tarde irrepat, et sese propaget : in viros autem grassatur magis, quam in mulieres : quin et eunuchi paucissimi visi sunt eo malo correpti, propter quod et nonnullos legimus sese castravisse ne eo tentarentur. Nationum vero aliæ familiarem habent, ut

s'étaient fait faire la castration pour y échapper. Certaines nations en sont plus familièrement affectées, l'Égypte et la Judée; les autres nations la connaissent à peine.

Les régions à température extrême, soit de chaleur ou de froid, ressentent plus ce mal que les régions tempérées comme le rapporte Aetius sur l'autorité d'Archigène; aussi les Germains, les Scythes, les Égyptiens et les Arabes y sont-ils très sujets (quoique Galien semble contredire Archigène en disant que les Germains et les Scythes ne connaissent pas cette maladie), les Italiens et les Grecs à peine. Et certainement cette maladie a été vue rarement chez nous, quoique dans les villes des hospices et des lits aux frais publics aient été construits et aménagés pour recevoir des Éléphantiasiques.

De ceux que j'ai vus jusqu'à présent, personne ou peu m'ont paru atteints d'Eléphantiasis; ce sont seu-

Ægyptus, et Judæa, aliæ vix novere : simpliciter autem extremæ calidæ, et frigidæ regiones eam labem sentiunt magis, quam mediæ, ut Aetius authoritate Archigenis refert, propter quod Germani, et Scythæ, et Ægyptii, et Arabes maxime illi obnoxii sunt (quanquam Galenus contradicere videtur Archigeni, qui Germanos, et Scythas carere hoc morbo dicit), Itali vero et Græci minus: et certe semper apud nos visus raro fuit is morbus, quanquam per civitates domus, quæ Hospitalia vocantur, et suppellectiles sumptibus publicis paratæ structæque videantur Elephantiacis suscipiendis : verum, quos ego hactenus vidi, nemoquidem, aut pauci e susceptis Elephantiaci mihi visi sunt,

lement des lépreux ou des gens atteints d'une sorte d'impétigo grave.

Tels sont, à peu près, les symptômes que l'on a l'habitude de rencontrer dans l'Eléphantiasis. Et par là on peut voir que cette maladie est toute différente du Mal Français, qui n'a pas son siège dans l'humeur bilieuse, mais dans le phlegme sordide ; qui n'infecte pas par l'intermédiaire d'un foyer, ni par la respiration, dans laquelle n'existe aucune ardeur vénérienne, mais où, au contraire, existent des douleurs très violentes.

Puisque c'est une maladie contagieuse, il est manifeste qu'elle aussi renferme des germes de contagion comme les autres. Leur analogie est non pour une pituite sale et sordide, comme dans le Mal Français, mais plutôt pour une humeur bilieuse. C'est ce que montrent les pustules dures, sèches et pourprées, et la dureté, et les inégalités de la

sed leprosi solum, aut impetigine quadam fera detenti, atque hæc fera signa sunt, quæ in Elephantia videri solent. Ex quibus unusquisque videre potest longe alium esse morbum, qui Gallicus appellatur, qui non in melancholico humore sedem habet, sed in phlegmate sordido, qui non fomite afficit, non anhelitu, in quo tentigo in Venerem omnis abest, dolores autem vel acerbissimi adsunt. Quoniam autem et hic contagiosus est morbus, manifestum est includere ipsum seminaria contagionis, sicuti et alios : eorum vero analogia non ad mucosam et sordidam pituitam est, quemadmodum vocati Gallici, sed ad humorem melancholicum magis, quod pustulæ ipsæ maxime monstrant, duræ, siccæ, purpureæ, tum et cutis durities, et inæqua

peau, comme l'attestent tous ceux qui ont écrit sur cette maladie.

On traitera, dit Galien, l'Éléphantiasis de la même façon que le cancer ; ils sont de la même matière. Dans son traité des Tumeurs, il considère l'Éléphantiasis comme une maladie ayant sa propre génération dans le sang bilieux qui, par le temps, fait de la bile noire.

C'est pour cela que les pustules sont sèches, et les ulcères moins sales, quoiqu'ayant cependant une certaine saleté, puisque toute putréfaction est par elle-même sordide. Cette affection contagieuse touche les hommes plus que les femmes parce qu'elles sont d'un sang plus bilieux que les hommes.

Mais pourquoi les régions froides, telles que la Germanie et la Scythie, sont-elles plus atteintes que l'Italie et la Grèce, par elles-mêmes plus humides?

litas : quod et omnes quoque, qui eo de morbo scripsere, attestantur, ut dictum est. [Elephantiosos, inquit Galenus, eodem modo curabis, sicuti et Cancrum, ex eadem enim materia sunt : in libello de Tumoribus passio est Elephas propriam habens generationem in melancholico sanguine, tractu vero temporis nigra cholera fit :] ea de causa pustulæ sicciores sunt, ulcera vero minus mucosa, habent tamen sorditiem suam, quoniam putrefactio omnis per se sordida est : viros autem magis, quam mulieres, tangit hæc contagio, quod melancholici sanguinis plus habent viri. Sed cur frigidæ regiones, et Germani, et Scythæ magis ea tenentur, quam Itali, et Græci, humidiores existentes ? causa est (ut mihi videtur) quod ii san-

Cela tient à ce que (à mon sens) les Germains et les Scythes ont beaucoup de sang, un sang gras et onctueux dans lequel se fait une grande exhalation, qui, venant à la peau, ne peut s'évaporer complètement à cause de sa densité et de la froideur du pays. Il ne s'évapore que ce qui est plus subtil; ce qui est plus épais va sous la peau, et là s'enflamme. Ce qui se fait facilement à cause de son onctuosité; puis la transpiration ne se faisant pas, il se putréfie et engendre cette maladie dont les germes ont de l'analogie avec les parties épaisses, bilieuses et onctueuses du sang. C'est pour cela que la chair du porc est très apte à donner l'Eléphantiasis, car elle fait un sang abondant très apte à s'enflammer.

Galien, dans ses écrits, ne compare pas les différents pays; mais il parle de l'alimentation. C'est pour cela que les Égyptiens ont chez eux cette

guine multo abundant, et eo quidem pingui, et unctuoso, quare multa in eo exhalatio fit, quæ cum ad cutim pervenit, ob densitatem ejus, et frigiditatem regionis non evaporat tota, sed solum, quod tenuius est, crassius vero sub cute coit at que illic exuritur, quod facile fit propter unctuositatem : unde non transpirans putrescit, et labem hanc gignit, cujus seminaria analogiam habent ad partes sanguinis crassiores, et melancholicas unctuosas, propter quod et porcorum carnes maxime aptæ sunt ad Elephantias inducendas, ex iis enim multus fit sanguis exuri idoneus.

Quod vero Galenus scribit, non est, quod regiones comparet nisi in victu, cujus causa Ægyptus familiarem habet eam labem,

maladie familière, et, pour la même cause que les Germains et les Scythes l'ont moins. Les Scythes encore moins parce qu'ils font usage de lait. Ceux qui habitent dans des régions chaudes ont un sang épais et une peau dense, mais pour une autre cause, parce que, chez eux, sous la peau le sang s'enflamme et se putréfie. Dans les régions tempérées le sang est frais et la peau plus perméable. Les femmes et les eunuques qui sont semblables aux femmes sont moins atteints par cette maladie à cause de la froideur et de l'aquosité de leur sang. L'Eléphantiasis n'amène ni douleur ni tressaillements de nerfs, comme dans le Mal Français, parce qu'il consiste plus dans le sec, et que la matière, quand il y en a, ne se fixe pas autour des nerfs et des muscles, mais plutôt autour des organes de la périphérie ; et c'est aussi pour cela qu'elle ne donne pas de fièvre. On pourrait demander aussi pourquoi cette maladie

Germani vero, et Scythæ minus ex hac causa, Scythæ autem minime propter lactis usum : qui vero in calidis regionibus degunt, crassum quidem et ipsi sanguinem habent, et densam cutem, sed alia de causa, quare et ipsis maxime exuritur sub cute sanguis, et putrescit : mediis autem in regionibus temperatior est sanguis, et bene transpirabilis caro : Mulieres vero, et Eunuchi, qui mulieribus similes sunt, propter frigiditatem sanguinis et aquositatem minus eo tenentur morbo. Dolores vero non excitat Elephantia, nec convulsiones, uti in Gallico morbo spectantur, quoniam in sicco magis consistit, et materia, si qua est, non residet circa nervos et lacertos, sed circa summa consistit magis, propter quod nec febrem facit. Quærat autem

n'amène ni délire ni démence puisqu'elle consiste en bile noire enflammée. Il faut penser que dans le délire et la démence l'inflammation siège surtout autour du cœur, et du cerveau ; que dans l'Eléphantiasis c'est surtout autour de la peau, et que, si par hasard le sang s'enflamme en dedans, ce n'est pas au point d'amener le délire, la nature repoussant à la périphérie ce qui le vicie. Les organes gonflent parce que beaucoup de matière collectée sous la peau s'échauffe et, ne sortant pas au travers, s'étend; la nutrition ne se faisant pas bien dans ces régions envahies, il se produit une tumeur de mauvaise nature. Il se fait du prurit à cause de l'acrimonie de l'inflammation, et ce prurit engendre une tension autour des organes génitaux ; ce à quoi n'est pas étranger la nature de la bile noire qui est surtout de l'essence des esprits, comme l'enseigne Aristote.

fortasse quis, cur furorem non faciat hæc passio, nec amentiam, quum in melancholia exusta consistat : causam inde esse censendum est, quod in furore, et amentia exustio præcipue circa cor et cerebrum versatur, in Elephantia autem circa cutim magis : quod si sanguis forte et introrsum uratur, non ita tamen exuritur, ut furorem faciat natura semper ad summa pellente, quod vitiatur. Tument autem membra, quoniam materia multa sub cute collecta calefit non transpirans, et coextenditur : porro et nutrimentum in iis locis non plane concoctum, sed vitiosum in tumorem concrescit. Pruritus vero fit propter acrimoniam adustionis, propter pruritum autem tentigo circa genitalia, ad quod non parum facit natura melancholiæ, quæ spiri-

Le mal commence par la face parce que toute exhalation se porte très facilement en haut et surtout à la face où vont se terminer beaucoup de veinules, et aussi parce qu'elle est spongieuse; ce qui fait que beaucoup d'affections contagieuses frappent la face, tels que les Jonthes, et autres affections du même genre. Cette contagion est lente parce qu'elle consiste dans une humeur épaisse. Pourquoi laisse-t-elle un foyer, et que le Mal Français n'en laisse pas? c'est parce qu'elle a beaucoup de viscosité très probablement. Il faut dire aussi que, dans le Mal Français, les germes, à cause de leur viscosité et de leur froideur, se coagulent immédiatement et ne s'agglutinent pas dans un foyer; ou s'ils s'y agglutinent, ils n'infectent personne, étant froids et coagulés, à moins cependant qu'ils ne soient très échauffés. C'est pour cela que nous avons vu des gens qui

tuosa maxime est, ut Aristoteles docet. A facie vero id malum incipit, quoniam exhalatio omnis facillime sursum fertur præsertim ad faciem, ad quam venulæ multæ terminantur, quæ et spongiosa est, unde et aliæ multæ infectiones faciem præcipue tentant, ut Ionthi, et id genus. Tarda vero est ea contagio, quoniam in humore crasso consistit. Cur autem fomitem ipsa relinquat, Gallicus autem morbus non, quum lentorem majori abundet, dubitationem habet : dicendum seminaria in Gallico morbo propter lentorem et frigiditatem statim coagulari, et aut non agglutinari in fomite, aut, si agglutinantur, non inficere alium frigida et coagulata existentia, nisi valde calefiant : propter quod visi quidam sunt, qui e linteis, ubi dormierant

avaient contracté cette infection de draps où avaient dormi d'autres personnes affectées de Mal Français avec exulcérations sordides.

Du reste, cette contagion ne laisse pas de foyer le plus souvent. Les germes d'Éléphantiasis sont de nature beaucoup plus chaude parce qu'ils consistent en quelque sorte en inflammation.

Aussi ne se coagulent-ils pas, ont-ils seulement de la viscosité, assez pour s'agglutiner en foyer.

L'Éléphantiasis se produit parfois de lui-même chez quelques individus, et d'abord chez ceux qui ont le sang bilieux, abondant et onctueux, et une peau dense. Mais quand il est contracté d'un autre; chez ceux-là, il n'est pas nécessaire que le sang soit mal disposé; il est infecté par les germes de la contagion, qui corrompent la partie épaisse et sèche du sang, avec laquelle ils ont de l'analogie.

Gallico morbo sordidissime exulcerato affecti, conceperint infectionem : cæterum fomitem non relinquit ut plurimum ea contages : quæ autem in Elephantia sunt seminaria, calidiora multo existunt, utpote in adustione quadam constituta, propter quod non coagulantur : lentorem autem habent tantum, quantus sufficit, ut in fomite agglutinetur. Fit porro Elephantiasis aliquando quidem per se in aliquibus, et primo, in quibus melancholicus est sanguis, et multus, et unctuosus, et cutis densior : quandoque ab alio concipitur, in quibus non necesse est sanguinem esse per se male affectum, sed male afficitur a seminariis contagionis, corrumpentibus crassam et siccam

C'est ainsi que se comporte l'Éléphantiasis qui est appelé vulgairement Lèpre.

CHAPITRE XIV

DE LA LÈPRE PROPREMENT DITE ET DE LA PSORE

Ce que les anciens appellent la Lèpre diffère de l'Eléphantiasis par deux points, et par le lieu et par la matière. L'Éléphantiasis se porte plus profondément, quoiqu'il exerce ses ravages à la périphérie. La Lèpre est plus superficielle. La matière de l'Éléphantiasis paraît être épaisse et plus enflammée, c'est ce qui fait qu'elle se répand plus profondément. Toutes deux sont d'humeur mélancolique. Rien, en effet, n'empêche que dans l'un et

sanguinis partem, ad quam habent analogiam. Atque ita se habet Elephantiasis passio, quæ vulgo Lepra dicitur.

CAPUT XIV

DE LEPRA PROPRIE DICTA ET SCABIE

Lepra vero ita ab antiquis vocata in duobus præcipue differt ab Elephantia, loco, et materia : quippe profundius agitur Elephantia, quanquam et ipsa circa summa versatur, Lepra vero in superficie magis est : materia porro Elephantiæ crassior esse videtur, et exusta etiamnum magis, propter quod profundatur magis utraque tamen ex melancholico humore fit : nihil autem prohibet et in utraque interdum conjungi aliquid salsæ pituitæ,

l'autre il se réunisse parfois quelque pituite salée; ce qui fait que l'Éléphantiasis et la Lèpre ne sont jamais observées d'une même manière. Si la Lèpre est plus longue et qu'elle devienne maligne avec le temps, elle peut se changer en Éléphantiasis. Il y a aussi dans la Lèpre des pustules tantôt dures, tantôt sèches, et donnant plus de squames que dans l'Éléphantiasis, et s'ulcérant moins. Il y a aussi un prurit très intense, de la maigreur, en un mot la Lèpre est un Éléphantiasis atténué.

Elle peut naître primitivement en nous du vice des humeurs, de la complexion et du régime. Rien n'empêche qu'elle puisse être contractée d'un autre par la contagion. On peut la contracter de naissance comme l'Éléphantiasis; mais la Psore que nous appelons Scabies est une affection plus légère encore que la Lèpre, et peut se

unde fit, ut nec Elephantia, nec Lepra uno semper visantur modo : quod si diuturnior fiat Lepra, et tractu temporis malignior, tum in Elephantiam transit. Sunt autem in Lepra suæ pustulæ, atque interdum crebræ, cæterum sicciores, quam in Elephantia, et squammantes magis, quam exedentes : pruritus quoque plurimum infestat, macies corpus tenet, et, ut uno verbo dicatur, delicatior quædam Elephantiasis Lepra est. Oritur autem ut plurimum primo in nobis vitio humorum, et complexionis, et regiminis, nihil autem prohibet et contagione ab alio concipi : contrahitur autem et a nativitate, sicuti et Elephantia. Psora autem, quam nostri Scabiem vocant, levior adhuc dispositio est, quam Lepra, transiens et ipsa in Lepram, sicuti Lepra in Elephantiam, quam gravior utraque fit : viden-

transformer en Lèpre comme la Lèpre en Éléphantiasis, ces deux dernières affections étant beaucoup plus graves. Les Grecs, par le nom de Psore, semblent avoir voulu déterminer un genre de Scabies plus sec ayant de l'affinité pour la bile noire: aussi le mot Psore a-t-il chez eux une signification plus restreinte que chez nous le mot Scabies.

CHAPITRE XV

DE LA SÉMÉIOLOGIE DES INFECTIONS CUTANÉES

Comme il y a beaucoup d'espèces, beaucoup de noms pour les infections qui se font à la peau, et qu'il y a dans l'un et l'autre assez de confusion, il nous semble bon d'en dire rapidement quelques

tur autem Græci per Psoræ nomen tantum eam scabiei speciem significare, quæ siccior est, et melancholiæ non nihil sapit, quare contractius psoram capiunt, quam nos scabiem.

CAPUT XV

DE DISTINCTIONE INFECTIONUM CUTANEARUM

Quoniam autem infectionum, quæ cutim carpunt, multæ sunt species, et multa nomina, sed confusa satis, bene erit de iis cursim pauca quædam notasse, ut cognoscamus, quomodo inter se differant, et quæ contagiosæ sint, et quæ non. Ergo si cholera sit, quæ ad cutim propellitur, vel illic aliter

mots afin de savoir comment elles diffèrent entre elles, et quelles sont celles qui sont contagieuses et celles qui ne le sont pas.

Si la bile noire, poussée à la peau pour être chassée, y est renfermée, et qu'il ne se fasse pas de putréfaction, il se produit ce qu'on appelle de l'Érysipèle : une pustule ou plusieurs avec rougeur et beaucoup de chaleur, le plus souvent avec de la fièvre, tantôt à la face, tantôt à d'autres parties du corps. Celui qui atteint la face est beaucoup plus grave. Il arrive en effet qu'à la suite d'une petite pustule les parties environnantes et toute la face s'enflamment tellement que l'on ne peut plus ouvrir les yeux, que les lèvres, à cause de leur gonflement, deviennent toutes difformes, par le fait de la communication de l'acrimonie aux parties adjacentes ; les modernes l'appellent la Goutte rouge. Si cette bile noire imputrescente s'enflamme et s'irrite, il se produit un Érysipèle grave. Si elle

clauditur, si quidem non putrescat, tum Erysipelas vocatum facit, pustulam. s. unam, aut plures cum rubore, caloreque ; multo, non unquam, et cum febre, interdum quidem in facie facta, interdum et in aliis partibus : gravior autem multo est, quæ faciem carpit, nam sæpe e parva pustula accidit circumstantes partes, et faciem totam adeo inflammari, ut et oculi aperiri non possint, et labia præ tumore deformia reddantur, quod fit communicata acrimonia ad circum adjacentes partes : moderni Guttam rubeam appellant. Si ergo cholera imputrescens inflammata et accensa sit, Erysipelas hoc ferum facit, si vero inflammata non fuerit, alia Erysipelata ædit, quæ, e pura si sint cholera, sim-

n'est pas enflammée, elle produit d'autres Érysipèles qui sont de la bile noire pure et qu'on appelle simplement Érysipèles. S'ils ne sont pas de bile noire pure, mais mélangés, ils sont appelés Érysipèles avec adjonction du nom de l'humeur mélangée ou de l'abcès amené par l'humeur. S'il y est mélangé du sang, c'est ἐρυσιπέλας φλεγμονῶδες; si c'est de la pituite ἐρυσιπέλας οἰδηματῶδες; si c'est de la bile noire ἐρυσιπέλας σκιρρῶδεσ. Si dans cet Érysipèle squirrheux, la bile noire s'enflamme et s'irrite, il se fait une pustule qu'on appelle ἐπινυκτις parce qu'elle naît le plus souvent la nuit. Les Arabes l'appellent Essere. C'est ainsi que se comporte la bile noire qui ne se putréfie pas.

Mais, si elle se putréfie, alors il se fait sous la peau des pustules qu'on appelle ἑρπητας, c'est-à-dire des pustules serpigineuses; car l'Érysipèle est fixe, brûle davantage et amène la production de

pliciter dicuntur Erysipelata, si vero non e pura sint cholera, sed commista, non simpliciter dicuntur, sed cum adjectione commisti humoris, vel abscessus ab humore appellati: si quidem enim fanguini sit admista, ἐρυσιπέλας φλεγμονῶδες vocatur, si pituitæ, ἐρυσιπέλας οἰδηματωδες, si melancholiæ ἐρυσιπέλας σκιρρῶδες prædominante semper cholera: verum in hoc Scyrrhode si inflammata, et accensa sit cholera, pustula illam facit, quæ ἐπινυκτις vocatur, quod sæpissime noctu enascatur, Arabes Essere appellant : ita ergo se habet cholera, quæ non putrescit. Quod si putrescat jam, et sub cute pustulas faciat tum vocatos ἑρπητας, hoc est serpentes pustulas gignit : quippe stabile est Erysipelas, et urit magis, ac squammas et crustulas inducit:

squames et de petites croûtes. Ce qu'on appelle Herpès, tantôt devient serpigineux : les pustules vont du foyer primitif à un autre endroit ; tantôt reste dans le foyer d'origine, se propageant aux parties voisines. Envisageant la raison de cet état serpigineux, je n'ai pu en trouver la cause que dans la putréfaction subtile de l'humeur. Car il n'y a pas d'autre différence entre l'Érysipèle et l'Herpès que la subtilité de la matière qui est dure dans l'Érysipèle, quoique, dans l'Herpès qui est dit ἐσθιώμενος la matière est assez épaisse pour lui permettre de ronger comme celui qu'on appelle κεγχρία. En outre, qui peut empêcher que la bile noire qui fait l'Érysipèle ne ronge sur les côtés et ne s'étende, si l'état serpigineux est lié à l'acuité, puisque la bile noire est très aiguë ? Il est donc plus vraisemblable qu'il consiste dans une certaine putréfaction qui

serpit autem Herpes vocatus modo sede priori relicta ad alias partes, transferantibus sese pustulis, modo et in priori loco manentibus, et vicina pabulantibus. Cujus serpiginis quum rationem multum considerassem, non in aliam certe causam reducere potui, quam in putrefactionem subtilem humoris ; nam quod non alia sit differentia Herpetis ab Erysipelate, qui subtilitas materiæ, durum quidem videtur, quando et Herpes ille, qui εσθιώμενος dicitur, crassæ satis materiæ est, cujus causa etiam exest, et ille etiam, qui κεγχρια vocatur : quid præterea prohibeat, ne cholera, quæ Erysipelas facit, in latus exedat, et pabuletur, si serpigo acuitatem sequitur, quando cholera illa acutissima est ? quare verisimilius videtur in putrefactione quadam consistere, quæ Herpetes facit, cholera : signum cujus est,

fait que la bile noire produit l'Herpès ; la preuve, c'est que les Herpès sont toujours plus sordides que les Érysipèles. De même l'Herpès demande plus volontiers comme traitement des remèdes secs, et l'Érysipèle des remèdes humides. Or, ce qui est en putréfaction, transmet très rapidement dans les parties voisines une infection semblable. Surtout l'Herpès qui ne brûle pas la peau, se répand facilement en côté; souvent ainsi de la partie primitivement infectée il s'exhale une matière qui putréfie par infection de voisinage et qui s'en va ainsi infectant de proche en proche. Si la bile noire se putréfie à la superficie, c'est simplement de l'Herpès, qui devient serpigineux sans ronger. Si elle est plus profonde, il est non seulement serpigineux mais il ronge, n'est plus de l'Herpès simple, mais ἕρπης ἐσθιώμενος (Herpès dévorant),

quod sordidiores videantur semper Herpetes, quam Erysipelata item et siccioribus indigent ad curationem, quum Erysipelas indigeat humidioribus: porro quæ in putrefactione sunt, promptissime in vicinum infectionem consimilem transferunt, præsertim quod cutem non exurentes Herpetes in latus magis pabulantur: sæpe igitur in parte prius infecta exhalat materia, quæ putrefit infectione ad vicinum communicata, sæpe utraque pars pabulo quodam inficitur. Ergo si putrescat cholera, sit autem in superficie, tum simplex Herpes fit, qui serpit tantum, non autem exest, at si profundior fuerit, non serpit solum, sed etiam exest, unde non simplex fit Herpes, sed ἕρπης ἐσθιώμενος, hoc est depascens vocatus, atque hic a crassiori cholera fit, ille a tenuiori. Porro si hic, qui Esthiomenus dicitur, a cholera

l'un de bile noire épaisse, l'autre de bile plus ténue.

Si celui qu'on appelle Esthiomène se fait de bile enflammée et ardente, c'est ce qu'on appelle vulgairement le Feu de bois. Si la bile n'est pas enflammée, ce sont de simples Esthiomènes, car ces Herpès se font de bile pure. Si elle n'est pas pure, mais mêlée à une pituite ténue, et qu'il s'y fasse de la putréfaction, il se produit de l'Herpès Miliaire, κεγχρια, parce que les pustules sont semblables à des grains de millet.

C'est ainsi que sont les Herpès que Celse appelle feu sacré, car ce n'est pas, comme le veulent quelques auteurs, l'Érysipèle qu'il a voulu décrire, en décrivant le feu sacré, puisqu'il y a sur les deux sujets deux chapitres différents.

Si le sang qui est répandu sous la peau fait des abcès pustuleux ou plus grands que ceux de l'Érysi-

accensa et inflammata fiat, Herpes ille fit, qui vulgo Ignis sylvaticus appellatur, si vero non accensa sit cholera, Esthiomeni simplices fiunt, atque hi quidem Herpetes a cholera fiunt pura : quod si non pura sit, sed mista tenui pituitæ, putrescat autem, Herpetem illum gignit, qui κεγχρια, hoc est Miliaris appellatur, quod pustulæ similes sint granis Milii. Atque ita se habent Herpetes, quos Celsus per Ignem sacrum intelligit : non enim, ut quidam volunt, per Ignem sacrum intelligitur ab eo Erysipelas, siquidem de Igne sacro seorsum, et de Erysipelate agit.

Si vero sanguis fuerit, qui in cutim influit, interdum quidem, pustulosos, abscessus facit, interdum majores etiam

pèle, c'est ce qu'on appelle un phlegmon, qui se traduit par de la rougeur, de la chaleur, de la douleur et, le plus souvent, de la fièvre.

Le sang peut s'y trouver pur ou mélangé : pur, c'est simplement un phlegmon; autrement, un phlegmon avec adjonction du nom de l'humeur mélangée. Si c'est de la bile, c'est du phlegmon érysipelateux ; de la pituite, du phlegmon œdémateux. Si c'est de la bile noire, du phlegmon squirrheux, toujours avec prédominance du sang. Les autres espèces de phlegmons sont : δοθίεν φῦμα, φύγεθλον.

Dotien, est ce que nous appelons le Furoncle, qui est un abcès qui tend à s'ouvrir, avec inflammation, rougeur et douleur, et auquel est mélangé un peu de bile. Le Phyma est presque semblable au Furoncle, mais plus aplati, plus rond ; c'est ce que vulgairement on appelle Charbon, bien

quam Erysipelas sit, quos phlegmonas vocant : rubent ii cum calore, et dolore, ac febre etiam ut plurimum : sicut autem sanguis quandoque purus est, quandoque mistus, quod plurimum sit, ita et Phlegmon alius simpliciter dicitur, alius cum adjectione nominis admisti humoris, si enim illi cholera admisceatur, Phlegmon fit Erysipelatodes, si vero pituita, Phlegmon dicitur Œdematodes, si melancholia, Phlegmon Scyrrhodes dominante semper sanguine : species autem phlegmonis sunt δοθίεν, φῦμα, φύγεθλον : Dotientem nos Furunculum vocamus, abscessum in acutum tendentem cum inflammatione, rubore, et dolore, cui non nihil choleræ admistum est : Phyma vero Furunculo simile pene est, sed planius est, et rotundius, vulgus improprie Carbonem vocat multum differens ab eo, qui

diffèrent cependant de ce qu'on appelle proprement le Charbon. Le Phyma est fait de sang enflammé, mais plus épais que celui qui produit le Furoncle.

Le Phigethlon est ce que nous appelons Pain, à cause de la similitude de forme, et que d'autres appellent Bubon, quoique certains appellent Bubon celui qui se fait dans des chairs lâches ; et Phigethlon celui qui se produit dans des parties nerveuses. Il peut être de sang pur ou mélangé à une pituite ténue. Si le sang s'enflamme et se putréfie, il se fait des bubons pestilents, qu'Avicenne appelle Althoin. Si le sang est subtil, et qu'il se répande sous l'épiderme, il fait des abcès pustuleux. S'il n'est pas enflammé, mais échauffé comme s'il bouillonnait, alors il se fait des Exanthèmes que Pline appelle des éruptions de papules, et que le peuple

proprie Carbunculus dicitur. Fit autem Phyma e sanguine subadusto, crassiore, quam qui Furunculum facit: Phygethlon vero est, quod nostri Panem vocant ob similitudinem, alii et Bubonem : quanquam sunt, qui Bubonem appellant, qui in carnibus laxis, sit, Phygethlon vero, qui in nervosioribus: fit autem hic vel e puro sanguine, vel misto tenui pituitæ. Si vero simul inflammatus sit sanguis, ac putrescat, tum Bubones pestilentes facit, quos Avicenna Althoin vocat: quod si subtilis admodum sanguis sit, influat autem in summam cutem, pustulosos abscessus facit; si igitur non inflammatus quidem sit, calefactus tamen, ut quasi ferveat, tum Exanthemata vocata facit, quas Plinius eruptiones papularum vocat : vulgus suffersuras a fervore, ut arbitror, dictas : pustulæ sunt vix cutim excedentes, rubræ, confertæ invicem, pueris præcipue familiares, quum

appelle échauboulures, à cause de leur ressemblance avec les brûlures superficielles à l'eau bouillante. Ce sont des pustules dépassant à peine la peau; rouges, confluentes, familières surtout aux enfants quand ils ont trop chaud. Il y en a de deux genres, les unes sèches et rouges, qu'Avicenne appelle Plante de nuit; les autres, d'un rouge plus pâle de sang mêlé à une pituite ténue, que les Grecs appellent ἴδρωα, et nous Sudamina, et Avicenne, éruptions sudorales. Si le sang est un tant soit peu plus épais, qu'il se putréfie, sans s'enflammer, et qu'il s'y mêle un peu de bile ténue, il se fait ce qu'on appelle la Rougeole, un peu de pituite ténue de la Variole : deux affections rangées par les Grecs sous le nom d'ἐξανθήματα.

S'il y a de la pituite qui fait des tumeurs sous la peau, et qu'elle conserve son humidité, qu'elle ne soit pas desséchée par la chaleur, ni concrétée par

super calescunt : sunt autem duum generum, quædam sicciores, et rubicundiores, quas Avicenna Plantam noctis appellat : quædam vero in rubore albicantes tenui pituita commista sanguini, quæ Græci ἴδρωα vocant, nostri Sudamina, Avicenna Desudationes : quod si crassior aliquantisper sit sanguis, ac simul putrescat, non autem inflammatus, tum, si tenui choleræ commistus sit, vocatos Morbillos facit, si tenui pituitæ, Variolas, quæ duo ἐξανθήματα etiamnum a Græcis vocantur.

At, si pituita fuerit, quæ in cute tumores facit, si quidem humidum suum servat, nec a calore fuit exiccata, nec a frigore concreta, tum molles facit tumores, quæ οἰδήματα vocantur,

le froid, alors il se fait des tumeurs molles qu'on appelle οἰδήματα.

Quelques-uns traduisent ce mot simplement par tumeurs, traduction (à mon sens) trop simple. Les Arabes les appellent Undimia. Si la pituite a été endurcie ou par la chaleur ou par le froid, il se fait des Squirrhes, parmi lesquels les Strumes, que les Grecs appellent χοιράδας, et les Nœuds, qu'ils appellent γαγγλία, et l'espèce des glandes et des gommes. Et encore les Verrues que le peuple appelle Poreaux, qui, s'ils ont une base plus large, sont appelés μυρμηκια, formicants, parce qu'il s'y fait des picotements dans l'intérieur comme des piqûres de fourmis. S'ils sont d'une base plus petite, comme suspendus, ils s'appellent alors ἀκροχορδῶνες.

Avicenne confond et les Myrmecies et l'Herpès, et conseille comme traitement de l'Herpès ce que

quidam tumores simpliciter transferunt, simplici nimis (ut mihi videtur) vocabulo, Arabes undimiam vocant. Quod si pituita aut calore aut frigore, indurata fuit vocatos Scyrrhos facit, e quibus sunt Strumæ, quas χοιράδας Græci vocant, et Nodi, quos γαγγλια, et id genus glandulæ, et gummositates reliquæ, tum et Verrucæ, quæ Porra vulgo appellamus, quæ, si basi latiore sint, μυρμηκία vocantur, quasi formicantes, quod punctiones in iis fiant, quasi formicarum : si vero sint basi tenuiore, ac veluti suspensæ, ἀκροχορδῶνες nuncupantur. Avicenna vero Myrmecia confundit cum Herpete, et in Herpete curam ponit. quam Galenus Myrmeciis tradit, errore periculoso, nisi capitulis diversis addita sint uni, quæ alterius sunt.

Galien conseille pour les Myrmecies, erreur dangereuse à moins qu'il n'y ait eu confusion dans la position des titres pris l'un pour l'autre.

Il y a encore dans ce genre certaines callosités que nous appelons proprement Calus, et que les Grecs nomment τύλοι et ce que nous appelons Cor. et que les Grecs appellent ἧλοι.

La pituite peut donner lieu à la production de pustules telles que ἴονθοι que les Latins appellent Vari et le vulgaire Cossi et qui se rencontrent surtout à la face.

Les Phyctènes φλυκταινα qu'Avicenne comprend sous le nom de petites vessies, ressemblent un peu aux bulles que produisent les brûlures d'eau bouillante; elles contiennent une pituite ténue.

Sont voisines comme genre les ψυδράκια un peu plus dures que les Phlyctènes contenant avec de la pituite ténue de la bile noire. Les Phlyctènes sont composées de pituite plus simple, un peu enflammée, qui s'élève en bulle. La pituite salée donne

Sunt præterea ex hoc genere callositates, quædam, quarum alii proprie Calli a nobis dicuntur, a Græcis τύλοι, tum et vocati Clavi, ἧλοι a Græcis dicti. E pituita quoque e aliæ pustulæ fiunt, quales ἴονθοι, qui a latinis Vari, vulgo Cossi vocantur, qui præsertim oriuntur in facie: sunt et φλυκταινα quas Avicenna nomine vessicarum comprehendit: bullæ sunt non dissimiles iis, quas excitat aqua fervens, quibus tenuis subest pituita: proxima iis sunt ψυδράκια vocata, Phlyctænis paulo duriora, quibus cum pituita tenuis subest melancholia, Phlyctænæ vero e simpliciori sunt pituita paululum inflam-

naissance à ce que vulgairement on appelle éruption volante, que Celse nomme papules et les Grecs λεχῆνας. Certains auteurs traduisent Lichens par Impétigos, ce qui (à mes yeux) n'est pas exact. Ce que nous appelons éruption volante ce sont bien les papules de Celse, si nous nous en rapportons à la matière, au mode de propagation serpigineuse qu'il nous décrit. Il y en a deux genres : l'un de pituite ténue et salée rampant en rond à la périphérie de la peau, et qui est très bien exprimée par ce nom d'éruption volante que nous lui donnons ; l'autre à laquelle est jointe un peu de bile noire et qui rampe un peu plus profondément, et non pas précisément en rond, parce que souvent il se transforme en Impétigo. Je crois que le mot de Lichen a été pris par les Grecs dans une acception plus large comme par exemple, un état sale de la peau, puisque les poètes appellent Lichens les gens sales

mata, unde et in bullam surgit : porro e pituita salsa fiunt vocatæ a vulgo Volaticæ, Celsus Papulas vocat, Græci λεχῆνας, quanquam sunt, qui Lychenas transferant Impetiginem, quod non recte fieri arbitror, quod autem, quas nos Volaticas dicimus, Celso papulæ sint, manifestum est, si materiam. si modum serpendi, qui ab ipso traditur, respiciamus, sunt autem duorum generum, alterum, quod fit e tenui pituita, et salsa per summam cutem serpente in orbem, quod passim nomine Volaticæ monstratur, alterum, cui parum melancholiæ adjungitur, et profundius aliquanto serpit, et non præcise in orbem, quod sæpe in impetiginem vertitur : nec me latet Lichenis nomen a Græcis interdum latius capi pro fædiori cutis habitu, unde et poeta

et que Pline lui-même appelle Lichen une maladie nouvelle du temps de Pompée, comme la Mentagre.

Toutes ces affections viennent d'une pituite salée et putréfiante à laquelle est mêlé un peu de bile noire, ce qui produit une putréfaction sordide.

La Scabies vient aussi d'une pituite salée, et je ne lui trouve pas un nom commun bien approprié chez les Grecs, puisque le mot ψώρα veut dire ou ce que nous appelons Impétigo, ou une maladie de la bile noire, ou un état voisin de la Lèpre, si parfois il veut désigner la Scabies, ce n'est que cette espèce de Scabies qu'on appelle Scabies sèche. Donc, de tout cela il semble résulter que les Grecs ont manqué d'un vocable commun pour la Scabies, ou que, s'ils n'en n'ont pas manqué, ils l'ont compris dans le chapitre de Prurit.

Il y a encore quelques maladies causées par la pituite : ἀχώρ et ἀλωπεκία et σίφλις.

sordidos appellat Lichenas, et Plinius ipse etiam novum morbum Pompeii ætate visum Lichenas vocavit, sicuti et Mentagram: quæ omnia ex salsa pituita fiunt putrescente, cui quiddam melancholiæ permistum est, propter quod sordida putrefactio sit. Gignitur præterea et Scabies e salsa pituita cui nomen commune non proprie invenio apud Græcos, quando ψώρα aut illam significat apud ipsos, quæ apud nos impetigo dicitur, melancholica passio, et via ad lepram, aut si scabiem notat, illam certe speciem tantum importat, quæ sicca dicitur scabies : quare de scabie videntur aut non egisse Græci communi nomine, aut de ea non egisse, nisi forte sub pruritus ca-

Les Achores sont ce que nous appelons Latume et que Pline traduit par Ulcères suintants de la tête, que les Arabes appellent Saphati. Ce sont des infections croûteuses et sordides qui naissent le plus souvent sur la tête des enfants et dont nous ne parlerons pas davantage.

Mais si l'humeur qui fait tumeur sous la peau devient bilieuse, s'il y a inflammation et pas de putréfaction, il se produit des squirrhes bilieux les uns plus grands, les autres plus petits, squirrhes seulement pustuleux. S'il y a inflammation et chaleur sans putréfaction, il se fait ce qu'on appelle le Cancer. S'il y a putréfaction sans inflammation, il se fait de la Psore, de la Lèpre, de l'Éléphantiasis bénin. S'il y a inflammation et putréfaction, il se fait de l'Éléphantiasis malin à aspect horrible. Est de même engendré le Charbon qu'on appelle Anthrax.

pite comprehenderint. Sunt autem et aliæ, quædam e pituita passiones ἀχώρ, et ἀλωπεκία, et σίφιλις, Achores autem nos vulgo appellamus Latume, Plinius, Ulcera capitis manantia transfert, Arabes Saphati appellant : crustosæ sunt, et sordidæ infectiones in capite, puerum præsertim, natæ, de quibus nec multa dicenda sunt.

Si vero humor, qui in cute tumorem facit, melancholicus sit, siquidem nec inflammatus fuerit, nec putrescat, Scirrhos melancholicos facit, alios quidem majores, alios minores, et pustulosos solum : si autem inflammatus sit, et accensus, non autem putrescat, Cancer vocatum facit : si vero putrescat quidem, non autem inflammatus sit, tum Psoram et lepram gignit, et Elephantiam nondum feram, at si inflammatus simul sit, et putrescat, Ele-

Ce que nous appelons Impétigo ne me paraît pas autre chose que ce que les Grecs appelaient Psore et Lèpre, qui, d'après Celse, en ont fait au moins quatre espèces. De tout cela il est évident que l'Impétigo n'est pas le Lichen, comme beaucoup le croient, mais que le Lichen est plutôt ce que nous appelons Éruption volante. Cette dernière espèce vient d'un phlegme salé, et l'Impétigo se fait plutôt d'humeur bilieuse.

Telles sont les infections cutanées dont nous voulions parler rapidement. Les unes sont contagieuses, ce sont: le Bubon de la peste, les Exanthèmes que nous appelons Rougeole et Variole, certaines Strumes ulcérées, certains Lichens, la Psore et l'Éléphantiasis, les Achores, l'Alopécie, la Syphilis, la Mentagre, et toutes celles — s'il y en a d'autres — dans lesquelles se fait une putréfaction sordide.

phantiam feram facit, cum jam horribiles aspectu sunt, similiter et Carbunculum, quem Anthracem vocant, generat. Impetigo porro a nobis vocata non alia esse apud Græcos videtur mihi, quam Psora et Lepra, quæ secundum magis et minus illas quatuor species facit, quæ a Celso traduntur, ex quibus patet Impetiginem non esse Lichenas, ut multi vertunt, sed eam magis quam supra vocavimus Volaticam, Lichenas esse : hæc enim a phlegmate salso, impetigo autem e melancholico humore magis fit. Ac de cutis infectionibus ita per transcursum determinatum, a nobis sit, e quibus contagiosæ sunt Bubo pestilens, et exanthemata illa, quas Fersas et Variolas vocamus, et Strumæ quædam ulceratæ, et Lichenes nonnulli, et Scabies, et Elephantia, et Achores, et Alopecia, et Syphilis, et Mentagra, et si quæ aliæ sunt, in quibus putrefactio, et sordida fiat.

LIVRE III

DU TRAITEMENT DES MALADIES CONTAGIEUSES

LIBER III

DE CONTAGIOSORUM MORBORUM CURATIONE

CHAPITRE PREMIER

QU'UNE MÉDICATION SPÉCIALE DOIT ÊTRE DIRIGÉE CONTRE LES MALADIES CONTAGIEUSES

Jusqu'ici, dans notre premier livre, nous avons étudié la contagion, ce qu'elle était, quels étaient ses principes, ses causes et ses différences. Puis, dans notre second livre, nous nous sommes occupé des maladies contagieuses, sinon de toutes, au moins des plus connues ; des causes qui les engendraient et de leurs différences. Il nous reste maintenant à traiter de la médication de toutes les affections contagieuses, d'abord d'une façon générale et com-

CAPUT PRIMUM

QUOD PECULIARIS CURATIO DEBEATUR CONTAGIOSIS MORBIS

Hactenus ergo de contagione, quid esset, et quibus principiis et causis fieret, et quæ essent differentiæ ejus omnes, in universum quidem libro I percurrimus, mox de contagiosis morbis, aut omnibus, aut maxime notis, qui essent, et quibus e causis penderent, et quomodo inter se differrent, libro II disseruimus. Superest jam, ut de curatione omnium contagionum agamus methodo primum (ut par est) generali et communi, mox et pro-

mune, puis d'une façon propre à chaque maladie. Tout d'abord on pourra me poser cette question : Les maladies contagieuses ont-elles une médication particulière et propre différente de celle des autres maladies, et cette médication nous a-t-elle été livrée par nos ancêtres médicaux ? Assurément, si les anciens ont eu, à cet égard, une méthode spéciale, il faut avouer qu'ils ont omis d'en parler dans leurs écrits. Ensuite, si ce que nous avons dit plus haut de la contagion a été bien compris, il en ressort très clairement qu'une médication spéciale et déterminée doit être réservée aux maladies contagieuses — en tant que contagieuses, — puisque nous avons dit qu'elles différaient complètement des autres, et par leur principe, et par leur matière, et par leur mode de putréfaction, et enfin par leurs accidents, qui tous demandent et une étude spéciale et des soins spéciaux.

pria cuique morbo : de quo quidem in primis ambigat fortasse aliquis, utrum aliquam peculiarem et propriam curationem habeant contagiosi morbi ab aliis, et an tradita sit a majoribus nostris, mirum enim videri potest, si aliqua in his erat peculiaris methodus, prætermissam ab illis fuisse. At certe, si recte tradita sunt, quæ supra determinata fuere de contagione, propria quædam et determinata curatio debetur contagiosis morbis, quatenus contagiosi sunt, quando diximus eos et principio longe differe ab aliis, et modo materiæ, et putrefactionis, ac postremo et accidentibus ipsis, quibus omnibus sua animadversio, et sua curatio debetur ; nam si quispiam recte se habens, tum circa humores proprios, tum et circa complexionem, et

Si, en effet, quelqu'un se comportant bien et dans ses humeurs propres et dans sa complexion et du reste, gagne la phtisie d'un autre par contagion, il importera beaucoup si vous êtes appelé au début du mal, et si vous étouffez à ce moment les germes de cette contagion par les moyens que nous indiquerons plus loin, car, ces germes morts, la maladie sera arrêtée dans sa marche. Et il en sera de même pour la Rage, la Syphilis, la Psore et les autres maladies analogues.

Bien plus, si, la maladie étant déclarée, vous avez recours aux remèdes habituels, dans la phtisie par exemple, vous combattrez le catarrhe, vous hâterez la coction de la matière, mais vous ne ferez rien de bon si vous n'avez pas dirigé votre médication contre les germes du mal.

Et dans les fièvres qu'on appelle pestilentes, pourquoi ne nous servons-nous pas des remèdes dont nous avons l'habitude de nous servir pour les

alia, phthisim tamen ab alio per contagionem concipiat, plurimum profecto refert, si per initia advoceris, et seminaria ejus contagionis per ea extinguas, quæ dicemus, iis enim interemptis nihil præterea procedet morbus : similiter et in Rabie se habet, et in Syphilide, et Scabie, et aliis : quinimmo et in processu quoque si ad communia remedia te convertas, Catarrhum in Phthisi expurges, materiam concoquas, nihil tamen operabere, nisi perpetuo ad seminaria animum, et curationem advertas : porro et in febribus, quæ pestilentes dicuntur, cur non iis remediis utimur, quibus in aliis solemus ? cur protinus omnes clamant putrefactioni resistendum esse, nec quidem obstructiones

autres fièvres ? Pourquoi tout le monde crie-t-il qu'il faut s'opposer à la putréfaction ? et cela non pas en ouvrant les obstructions, et en évacuant les plénitudes, mais en recherchant des moyens propres à s'opposer à la putréfaction, car ces fièvres ont un certain mode de putridité qui demande une attention spéciale. Nos ancêtres semblent nous avoir transmis des traitements de certaines de ces maladies, du moins quant à ce qui regarde certains remèdes ; mais ces remèdes n'ont pas été destinés à l'affection contagieuse en tant que contagieuse. C'est ou le hasard qui les a fait découvrir, ou leur similitude avec d'autres comme les poisons et autres remèdes semblables. Quand nous étudierons chaque maladie en particulier, cette remarque sera rendue plus évidente, c'est ce que nous ferons plus loin. Pour le moment nous commencerons par l'étude de la méthode générale à employer dans le traitement des maladies contagieuses.

aperiendo, non plenitudinem evacuando, sed propria quædam inquirendo, quæ obsistant putrefactioni ? quippe certus in his est putredinis modus, qui propriam animadversionem poscit. Videntur igitur majores nostri curationes quarundam contagionum tradidisse quantum ad quædam remedia, verum omnia illa non ad contagionem, quatenus contagio est, destinata fuisse, sed aut fortuna quadam inventa, aut ex similitudine ad alia, ut venena, et similia, quæ res certior fiet per ea, quæ circa unumquemque morbum dicentur, quod jam aggrediamur, ab universali methodo et forma initium capientes.

Dans le traitement des maladies il y a tout d'abord une division à faire : le traitement prophylactique et le traitement curatif. Pour abréger, nous nous occuperons surtout du traitement curatif, sûr que par lui quiconque sera un peu attentif pourra trouver facilement la voie qui mène au traitement prophylactique.

Si donc on veut bien traiter les affections contagieuses, il est nécessaire de faire attention aux différents points suivants : voir d'abord de quelle affection contagieuse il s'agit, si c'est de celles qui viennent du dehors, ou de l'air ou d'un autre individu, si ce sont de celles qui sont primitivement en nous, si elle infecte par le contact seul ou par l'intermédiaire d'un foyer, ou à distance, quelle est sa qualité, aiguë ou bénigne, dans quelle humeur elle siège, quelle est son analogie, à quel moment de son processus elle se trouve, si

Quoniam autem duplex est medenti ratio, altera, quæ præservat, altera, quæ liberat, nos brevitatis gratia de ea, quæ liberat, inquisitionem faciemus, illud pollicentes, quod hac recte perspecta unusquisque viam habere poterit quam facillimam ad eam quoque, quæ præservat. Qui igitur contagiones curare volet, ad hæc advertat necesse est, primum videat, quænam contagio sit, utrum earum, quæ extrinsecus veniunt, et an ab aere, an ab alio sit concepta, an earum sit, quæ in nobis primo fiunt, et utrum contractu solo afficiat, an et fomite, vel et ad distans feratur, tum perpendat, qualis sit, num acuta, an segnis, et quo in humore sedem habeat, et analogiam : nec non et quantum processit, si in principio

au début, si plus tard, quels organes elle a frappés si elle est tout entière dedans ou tout entière dehors, ou partout, si elle occupe des parties solides, si elle est seulement errante à la périphérie, si elle se propage rapidement et largement, ou lentement et étroitement, en un mot il faut avoir présentes à l'esprit les différences de toutes les contagions.

CHAPITRE II

DE LA MÉDICATION DIRIGÉE CONTRE LES PRINCIPES

Il faut surtout avoir en vue dans le cas qui nous occupe trois points : 1° les principes desquels la putréfaction tire son commencement et son origine ; 2° la matière qui est en voie d'être infectée et qui

sit, an plurimum sit progressa : et quibus in locis præcipue sit, intra ne tota, an extra tota, an ubique : et an solida occuparit, an per summa tantum erret : et utrum velociter et large serpat, an tarde et anguste : et, ut summatim dicamus, differentiæ omnes contagionum ante oculos habendæ sunt.

CAPUT II

DE INTENTIONE, QUÆ HABETUR AD PRINCIPIA

His animadversis tria principaliter esse scito, ad quæ intentio omnis dirigenda est primum quidem principia, a quibus initium et originem putrefactio habet : secundum est, materia,

a déjà commencé à l'être ; 3° la matière qui est déjà corrompue et qui ne peut plus être ramenée à bien.

Les principes sont communs aux autres maladies qui consistent dans la putréfaction, et propres aux maladies contagieuses. Les communs sont : la plénitude, l'obstruction, le mauvais état des humeurs, etc. ; les propres sont : les germes mêmes des contagions.

Rien en effet n'empêche que quelqu'un se portant bien, et dans ses humeurs et dans le reste, puisse gagner et contracter d'un autre une affection contagieuse. Si donc il existe des principes communs, il n'y a pas autre chose à dire de faire que ce que les médecins ordonnent de faire quand il y a des plénitudes, des obstructions et autres symptômes analogues. Mais, dès qu'il existe des principes propres des contagions, alors il faut faire

quæ in via est, ut inficiatur et jam cæpit : tertium materia quæ jam corrupta est, nec amplius restitui potest : ac principia quidem quandoque (ut diximus) communia sunt cum aliis morbis, qui in putrefactione consistunt, quandoque propria contagiosis : communia quidem sunt plenitudo, obstructio, malitia humorum, et alia id genus ; propria vero sunt seminaria ipsa contagionum, nihil enim prohibet aliquem plane sanum existentem, et mensurate in humoribus et aliis se habentem, contagionem tamen ex alio contrahere. Ergo, si communia adsint principia, nihil aliud nobis dicendum agendumve sit, nisi quæ medici jubent agenda, quum plenitudines, obstructiones, et alia ejusmodi adsunt : ubi vero ea adsunt, quæ propria sunt

acte de grand soin et de grande diligence, car, si l'on peut ou tuer ou chasser ou briser les germes mêmes, la maladie n'ira pas plus loin. Aussi faut-il apporter toute son attention aux débuts quand on peut y assiter. Si on ne peut pas, pendant tout le processus morbide, il faudra porter toute sa diligence, sur les germes, contre lesquels il faudra lutter avec beaucoup d'ingéniosité, usant tantôt d'un moyen, tantôt d'un autre.

Ces germes peuvent être étouffés et, comme on dit, tués, ou chassés, ou brisés, ou détruits, ou repoussés.

Il ne nous est pas donné et il ne convient pas de nous servir contre eux de tous les moyens, mais tantôt de l'un, tantôt de l'autre, ou bien de plusieurs à la fois, surtout quand le sujet, l'occasion et le reste le demandent.

Les remèdes qui les étouffent et les tuent sont,

contagionibus principia, tum magna cura diligentia opus est : protinus enim si seminaria ipsa aut enecare, aut educere possis, aut frangere, morbus præterea non ultra protenditur : quare maxime initia perpende, si potes iis adesse : quod si non possis, scito tamen per totum morbi processum continenter curam ad seminaria adhibendam esse, ad quæ multiplex ingenium est, et nunc uno modo ad illa, nunc alio agendum : possunt autem illa aut extingui, et, ut dicitur, enecari, aut educi, aut frangi et alterari, aut repelli, his autem uti non semper omnibus datur, nec convenit, sed modo uno, modo alio, modo pluribus agere licet, ut res, et occasio, et reliqua poscunt. Ergo extinguunt, et interimunt, et quæ calidissima sunt, et quæ

et les très chauds et les très froids, surtout ceux qui brûlent ou sont voisins d'eux, soit que l'on use du feu ou des médicaments qu'on appelle caustiques. Ces remèdes en effet tuent les germes, si bien que les germes morts, la maladie imminente est totalement tuée. Il ne reste plus rien qui puisse engendrer de nouveaux rejetons, car la force du feu, quoiqu'elle brûle le point où il est appliqué, ne laisse pas d'autre inconvénient qui puisse se rapporter au mal primitif ou en apporter un pire. Aussi, quand on peut employer ce moyen, il faut en user, aucun ne lui est supérieur.

Les remèdes très froids tuent aussi les germes, tels sont : les boissons froides dont nous parlerons en temps et lieu; et les ablutions qui sont très bonnes contre ces germes qui sont contenus dans des foyers.

Puis il faut s'occuper de l'évacuation des germes:

frigidissima, maxime autem, quæ urentia dicuntur, aut vicina urentibus, sive per ignem facere velis, sive per ea, quæ Caustica vocantur, extinguuntur quidem ab iis seminaria ita, ut iis interemptis, et totus simul interimatur, qui imminet, morbus, nihil enim remanet, quod præterea sobolem gignatur nam ignis quidem vis tametsi locum exurit, ultra, tamen non aliud nocumentum relinquit, quod vel ad priorem labem attineat, vel apportet novam pejorem : quare, ubi auxilium hoc adhiberi potest et debet, nullum præsentius est : porro extinguunt, et frigidissima, ut frigidæ potus, de quo suo loco dicemus, et ablutiones etiam, quod maxime valet ad ea seminaria, quæ in fomitibus continentur.

ce qui n'est pas sans difficulté quand ils sont dispersés çà et là et qu'ils ne peuvent facilement s'éliminer par eux-mêmes. Cependant rien n'empêche qu'ils ne puissent être rejetés avec les humeurs auxquelles ils sont agglutinés. Toutefois cela ne se fait pas sans grande violence. Les moyens évacuants à employer sont surtout les remèdes pharmaceutiques qui remuent les entrailles, et poussent à la sueur et aux urines, et d'autres dont nous parlerons dans chaque cas particulier : tels que les sangsues, la phlébotomie, etc.

Les remèdes qui brisent et modifient les germes sont ceux qui ont pour eux une antipathie matérielle, et qui leur sont contraires par leurs propriétés connues. Ainsi nous avons dit que les germes avaient une certaine acrimonie, et qu'ils consistaient dans une certaine viscosité. Eh bien, on rompra cette acrimonie par les remèdes froids, et la

Sequens ad ea ingenium est evacuatio, quod certe difficulter admodum fieri potest, quoniam hinc inde dispersa sint seminaria hæc, et per se educi non satis commode possint : nihil tamen prohibet cum humoribus, quibus agglutinata sunt, simul et ipsa quoque educi, verum non nisi vi multa fit. Modi autem evacuandi præcipui sunt pharmaca, quæ alvum movent, et quæ sudorem cient, et urinam, et alia, de quibus circa particularia rursus dicemus, ut cucurbitulæ, et phlebotomia, et reliqua.

Quæ vero frangunt, et alterant seminaria, ea sunt, quæ an tipathiam habent materiale, hoc est per qualitates notas contraria sunt, quoniam enim diximus seminaria hæc acrimoniam quandam habere, tum et in lentore quodam consistere, acrimo-

viscosité par les remèdes secs. Cette dessiccation peut être obtenue ou par la propriété elle-même qui est la sécheresse et qui est dans toute la nature de peu d'action, ou par la chaleur, ou encore par imbibition, par exemple avec les poudres et les farines et autres substances du même genre, ou bien par tous les moyens, comme le sel, moyens que l'on peut employer tous ou seuls suivant la convenance. Il faut que nous en ayons avec abondance afin de pouvoir choisir celui qui sera le plus efficace.

Les germes sont repoussés par les substances qui ont contre eux une antipathie spirituelle.

Nous avons dit, en effet, que dans la nature il existait une répulsion réciproque de certains corps, comme les poisons et les germes des contagions, qui ont une antipathie pour l'âme et la chaleur naturelle, comme certains antidotes qui ont de l'antipathie pour les poisons et les germes eux-

niam quidem frigidis frangemus, lentorem vero siccis potentia: exiccant autem alia per qualitatem ipsam, quæ est siccitas, quæ quidem parvæ actionis in tota natura est, alia per caliditatem, alia imbibitione, ut pulveres, et farinæ, et id genus, alia modis omnibus, ut sal: quorum omnium interdum quidem unum, interdum aliud magis conveniens est, quare et abundare oportet, ut eligere possimus, quæ magis conducunt. Repellunt autem, quæ proprie spiritualem antipathiam habent adversus seminaria, diximus enim in natura dissensum hunc rerum esse, ut sese mutuo nonnulla pellant: quare sicut et venena, et seminaria contagionum antipathiam habent ad animam, et naturalem

mêmes, les chassent et peut-être aussi les rendent inoffensifs par un autre moyen.

Car le poison, la contagion, pénètrent dans l'âme, odieux et désagréables, et y jettent la tristesse et les antidotes eux y font pénétrer le bonheur et le plaisir. C'est ainsi qu'est émoussé le mal produit par le poison et le contage, et que l'âme est réconfortée. Ce qui est évident quand par exemple, respirant une odeur fétide, nous sommes ranimés par une bonne odeur. Cette antipathie existe aussi pour les contagions où l'action réconfortante des odeurs est manifeste. Mais cette antipathie chasse-t-elle la contagion ? Peut-être, si cela n'est pas manifeste, cela est au moins rationnel, et en tous cas est très manifeste pour les poisons. En effet, il est constant qu'après l'absorption de certains antidotes toute action du poison est anéan-

calorem, ita et quædam alia sunt, quæ uti antidota quædam antipathiam quoque et ad venena, ad seminaria ipsa habent, et ea repellunt : fortasse autem et eadem obtundunt alio modo : nam, quoniam species tum veneni, tum contagionis ad animam uti inamabilis, et ingrata fertur, et tristitiam ingerit, ita species eorum, quæ antidota sunt, uti grata, et læta recipitur, qua e causa obtunditur passio prior a veneno, et contage illata, et vigoratur anima : quod in fœtore omni fieri manifestum est, ubi per odorata recreari nos sentimus. Quod igitur in contagionibus antipathia hæc versetur, quæ recreet per odorem, manifestum est : utrum autem et illa quoque adsit, quæ repellat, et si non ita manifestum est, rationabile est tamen, et in venenis manifestissimum : constat enim assumptis quibusdam antidotis vim

tie, ce qu'on ne peut expliquer autrement que par une qualité spirituelle qui repousse particulièrement le poison, quoique les antidotes opèrent aussi par des qualités matérielles.

Il est constant que les paysans mordus, en coupant des herbes, par une vipère, et pris immédiatement d'enflure, en ont été aussitôt débarrassés en appliquant sur la morsure de l'herbe appelée Tormentille. Pour nous, nous avons vu le bol arménien faire merveille chez un de nos fermiers qui, en allant de chez moi au marché, se sentit piqué au cou, ne sachant comment cela lui était arrivé. Il revint me trouver le cou très enflé, étouffant, ne pouvant parler, me montrant seulement du doigt la partie malade, se jetant sur le parquet, poussant des cris comme s'il allait mourir. Persuadé qu'il avait été piqué par quelque bête

omnem veneni subito tolli, quod non alia facultate fieri posse videtur, quam per spiritualem speciem, quæ præcipue repellat venenum, tam et si per materiales etiam qualitates operetur antidotum. Constat quoque rusticos quosdam, quum forte secarent herbas, demorsos fuisse a Vipera, ac repente inflatos, apposita autem Tormentilla vocata herba supra locum statim liberatos tuisse. Nos quoque mirum quiddam vidimus in bolo armenio: villicus enim quidam noster, quum a me forte proficisceretur in forum inter eundum sensit se in collo pungi, nesciens, qua e re contigisset: statim autem facto tumore ingenti et strangulatione quadam ad me reversus, nec quicquam loquens, sed solum digito locum commonstrans prostravit sese super capsa, mugiens quasi moriturus: ego bestiam aliquam veneno-

venimeuse (je n'avais remarqué aucun des signes habituels du Charbon, ni des affections que nous avons l'habitude de voir dans notre région), je lui donnai à boire du bol arménien délayé dans du vinaigre; j'en avais là, chez moi, justement d'excellent; et aussitôt qu'il fut absorbé, la tumeur dégonfla comme par miracle, il se leva, me parla, me dit que je lui avais sauvé la vie. Il pensait que c'était une araignée qui était tombée sur son cou, et l'avait piqué. Il faut penser que ces remèdes et leurs semblables ont une puissance plus grande que celle qui leur vient de propriétés connues, ce qui arrive aussi dans des affections contagieuses malignes semblables aux poisons, contre lesquelles ils ont aussi leurs antipathies, puisque ce même bol arménien, rapporte-t-on, préserva tant de monde dans la grande Peste d'Athènes.

On dit aussi que le Scordium était très connu

sam ratus, qui neque Carbunculi signa ullam vidissem, nec alterius eorum, quæ oriri in nobis solent, bolum armenium statim propinavi cum aceto, ut forte excellens apud me erat bolus quo assumpto confestim, et quodam quasi miraculo detumuit locus, ac surgens ille, et loquens. Hoc me, inquit, a morte liberavit, putare autem se araneum pupugisse, qui decidisset in collum. Hæc ergo, et similia a majori quadam vi evenire, quam a notis qualitatibus censendum est: quod et circa malignas, et venenis similes contagiones contingere par est existimare, in quibus suæ quoque antipathiæ sint, ut de eodem bolo armenio traditur, per quem in magna illa pestilentia, quæ adeo Athenas vexavit, tot præservatos legimus. Scordium quoque cognitum

pour préserver admirablement de la putréfaction. Si bien que les cadavres sur lesquels on en trouvait se conservaient intacts.

On sait aussi que le Baume, la Myrrhe, l'Aloès, le Cèdre et les plantes de ce genre préservent de la putréfaction, car il est connu de tout le monde qu'on s'en servait pour conserver les cadavres des rois.

Ainsi donc personne ne peut contester qu'il n'y ait une antipathie de ce genre pour les contagions. Ce que sont ces substances, quelles sont celles auxquelles une aussi grande faculté a été donnée, nous le dirons bientôt. Cette antipathie réside-t-elle dans cette qualité qui fait l'odeur, ou dans une autre, cela est incertain pour l'homme. Tels sont les remèdes dont nous pouvons nous servir contre les germes.

ferunt tam mire præservare a putrefactione, quum cadavera, quæ super ipsa jacuerant, inventa fuissent incorrupta: quantum porro et Balsamum, et Myrrha, et Aloe, et Cedrus, et id genus a putrefactione conservent, notissimum est in cadaveribus Regum: quare et circa contagiones ejusmodi esse antipathiam nemo inficiari debet. Quæ autem illa sint, quibus data sit tanta facultas, statim dicemus: utrum autem antipathia hæc sit in ea qualitate, in qua et odor versatur, an alia, incertum est homini. Atque hæc quidem remedia sunt, quibus uti adversus seminaria possumus.

CHAPITRE III

DE LA MÉDICATION DIRIGÉE CONTRE LA MATIÈRE QUI A DÉJA COMMENCÉ A ÊTRE INFECTÉE

Pour la matière qui n'est pas encore corrompue, mais en danger de le devenir, la direction générale de la médication est de s'opposer aux causes de la putréfaction et au principe de l'affection déjà contractée, ce qui lui est commun avec les maladies qui consistent dans la putréfaction. Toutefois, le mode de putréfaction n'est pas le même, puisque nous savons que les causes et la raison de la putréfaction ne sont pas les mêmes pour ces maladies que pour les autres. Dans les autres maladies, les causes principales sont la plénitude, l'obstruction, le mauvais état des humeurs; dans celles-ci, rien

CAPUT III

DE INTENTIONE AD MATERIAM, QUÆ JAM INFICI CÆPIT

Ad eam vero materiam, quæ nondum corrupta est, in periculo autem jam agitur, una quidem generalis intentio est prohibere tum causas putrefactionis, tum jam inducti affectus principium, quod et aliis etiam morbis, qui in putrefactione consistunt, commune est: modus autem non est communis, sicut nec causæ, nec ratio putrefactionis communis est his, et aliis morbis, quippe in aliis præcipuæ causæ sunt plenitudo, obstructio, et humorum malitia, in his autem nulla horum neces-

de tout cela n'est nécessaire ; cela peut arriver, se joindre au cortège de la maladie, mais n'en est pas le principe. Si cependant ces causes sont réunies aux affections contagieuses, il ne faut pas les négliger, il faut les traiter, et les faire disparaître comme il convient.

Mais ce qu'il faut considérer plus particulièrement, c'est de diriger son attention thérapeutique sur la matière en danger, c'est de s'opposer avec toute son ingéniosité d'esprit à la putréfaction qui gagne à chaque instant du terrain. Nous avons dit comment il fallait s'opposer aux germes desquels elle dépendait ; nous allons dire maintenant ce qu'il faut faire pour la matière elle-même.

Toute putréfaction n'est qu'une sorte de dissolution du mixte par l'évaporation de la chaleur et de l'humidité innées.

Cette évaporation vient des parties ramollies par l'humidité et soulevées par la chaleur extérieure.

saria per se sunt, sed quodammodo accidunt, aut concausæ solum sunt, non autem per se principia : igitur si hæ concausæ contagionibus conjunctæ sunt, negligendæ quidem non sunt, sed, prout convenit, tractandæ, et tollendæ : quæ autem propria, et per se consideratio et intentio ad materiam periclitantem vertitur, illa est, ut omni ingenio obsistas putrefactioni, quæ inducitur : ac, quomodo seminariis, a quibus pendet, te opponas, dictum est, quid autem circa materiam ipsam agas, nunc dicendum.

Quoniam autem in putrefactione omni dissolutio quædam mistionis fit evaporante innato calido et humido; evaporan

Pour s'y opposer, il est évident qu'il faut d'abord éloigner cette chaleur extérieure qui vient y pénétrer ; puis en desséchant l'humidité qui ramollit les parties, et enfin en empêchant la dissolution du mixte.

Cette dissolution est surtout empêchée par les matières résineuses qui agissent non seulement en desséchant, mais encore en donnant à la matière plus de consistance, en s'agglutinant avec elle. Ont la même action les poudres qu'on y mélange, celles surtout qui sont par elles-mêmes imputrescibles. Très finement divisées et interposées entre les parties de la matière, elles arrêtent par leur présence l'action destructive des germes, et aussi soutiennent en quelque sorte la matière et l'empêchent de se dissoudre. De la même façon que le sable mêlé à la chaux fait un mélange tenace, ou que l'eau mêlée à la farine.

autem hæc remollitis ab humiditate partibus, et sublatis ab extranea caliditate, manifestum est quod ad hæc obsistere necesse est, primum quidem remittendo eam, quæ inducitur extranea caliditas, deinde exiccando, quæ remollit partes, humiditatem, ac demum prohibendo dissolutionem mistionis : prohibent autem præcipue resinosa, non solum quod exiccent, sed quod constare materiam faciant glutino ipso : prohibent autem et intermisti pulveres quidam, imputrescibiles ipsi existentes, subtilissime igitur divisi, et interjecti inter partes, materiæ partim alterantis actionem impediunt interpositi ipsi, partim materiam continent, ne dissolvatur, nexu quodam, simili modo, quo arena immista calci tenacem nexum

Les infiniment petits humides pénètrent dans les très petits pores des substances sèches, dont ils ne peuvent se séparer à cause du vide, ce qui concourt surtout à la résistance de la mixtion, parce qu'il ne reste plus de place pour l'entrée d'un agent extérieur.

Il ne faut donc pas négliger et faire peu de cas de l'action des infiniment petits ainsi interposés.

Qui penserait que dans une grande quantité de lait la présence d'un peu de présure ou de fine poudre de plume de fleur d'artichaut fera coaguler tout le lait? Qui croirait que dans une grande chaudière où il y a du sucre en ébullition, sur le point de faire irruption, en bouillonnant, de son récipient, que la présence d'un petit peu de beurre va faire arrêter l'ébullition, et tomber tout ce bouillonnement?

Pour ce qui regarde la putréfaction, ne voyons-

operatur, et aquæ farina, penetrant enim humida minima in tenuissimos vocatos poros siccorum, unde separari non possunt propter vacuum, nullo existente alio, quod subingrediatur, quod maxime ad fortitudinem mistionis valet. Non negligenda autem est, nec parvi facienda minimorum intermistorum actio: quis putaret in multo lacte interposito pauco coagulo, aut tenui pulvere plumæ floris cynaræ coagulàri lac totum? quis crederet in magno aheno ebulliens saccharum, ac præ fervore jam erumpens, sisti tamen, et constare, ac deponere eruptionem, et tumorem omnem imposito paucissimo butyro? quod vero attinet ad putrefactionem, nonne videmus conservari vina in magnis doliis intermisto pauco alumine, quæ alioqui citissime

nous pas le vin se conserver dans de grands tonneaux dans lesquels on a eu soin d'ajouter un peu d'alun, et qui autrement se putréfierait rapidement.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les putréfactions qui se font en nous puissent être arrêtées par l'interposition de certaines poudres. Tels sont les remèdes propres à prescrire pour la matière qui est déjà en danger.

Quant à la matière qui est déjà corrompue, qui ne peut être ramenée *ad integrum*, la seule conduite à tenir est de la chasser du corps, ce qui se fait par des moyens pharmaceutiques si la matière est en dedans ; et par des incisions et des dissolutifs lorsqu'elle est en dehors. Il y a aussi les préparations formulées par le médecin, non celles qui ramènent à bien, mais celles qui rendent l'évacuation plus facile, dont nous parlerons dans chaque maladie particulière.

putrescant? quare nec mirum esse debet, si et eas, quæ in nobis fiunt, putrefactiones per interpositos pulveres quosdam prohibeamus. Atque hæc quidem ad materiam, quæ jam periclitatur, idonea remedia sunt.

Ad eam vero materiam, quæ jam corrupta est, et restitui non potest, una intentio est removendi eam e corpore, quod aut pharmacis fit, quum scilicet materia introrsum est, aut incisionibus, vel dissolutivis, quum est extrorsum : habet autem et hæc digestiones suas a medico præparandas, non eas quidem, quæ ad benignum restituunt, sed eas quæ evacuationem faciliorem reddunt : de quibus omnibus in particularibus morbis distinctius agemus, nunc enim generales magis percurrimus,

Maintenant, parlons-en d'une façon générale. Comme dans les affections contagieuses il faut avoir des remèdes en abondance, et qu'il est nécessaire de se servir tantôt de l'un, tantôt de l'autre, il sera bon d'énumérer plusieurs de ceux qui ont de la valeur dans les contagions, afin de pouvoir choisir ceux qui seront les plus efficaces.

Les remèdes caustiques sont : le vert d'airain (Verdet), l'orpiment, le sulfate de cuivre, le vitriol (fleur de cuivre), et ce qu'on appelle sublimé, précipité, incisifs, et substances du même genre. Se rapprochent des caustiques : le sel gemme, le nitre, le sel, le marc de vinaigre brûlé, l'alun, la cendre de figuier, la fiente de colombe, le vatrachium, la clématite, le thapsia, l'euphorbe, le pyrètre, la chaux, les hermodactes, l'onguent égyptiac, et les trochisques d'Andron, de cuivre, et autres semblables.

quoniam autem remediis abundare oportet in contagionibus, et modo uno, modo alio uti necesse est, bene erit plura enumerare eorum, quæ in contagionibus valent, ut eligere possimus, quæ idonea magis sint.

Urentia ergo sunt viride æris, auripigmentum, chalcitis, chalcanthum, et quod Sublimatum vocatur, et quod præcipitatum, et vocata ruptoria, et id genus : vicina vero urentibus sunt sal gemma, nitrum et sal, et aceti fex usta, et alumen et cinis ficus, et stercus columbinum, et vatrachium, et clematis, et thapsia, et euphorbium, et pyretrum, et calx, et hermodactyli, et unguentum Ægyptiacum, et trochisci Andronis, et diachalcitis, et ejusmodi. Resinæ vero, quæ et abstergunt, et

Les résines qui abstergent, dessèchent, donnent de la consistance à la matière sont : la térébenthine, la résine du larix, du mélèse, du cèdre, l'encens, le mastix, le galbanum, la myrrhe, les deux styrax, les gommes, le laser, etc. Celles qui peuvent être réduites en poudre et employées en décoction, sont chaudes et sèches ; ce sont : l'aspalathus, le cyprès, le genévrier, le cèdre, le xylobalsamon, le citron, l'agnus castus, le gaïac, le bois d'aloès, le scordium, le chamœdrys, le dictame de nos pays, et celui de Crète, le pentaphyllon, l'heptaphyllon, le phu, la verveine, le séné sauvage, la scabieuse, le chardon bénit dont Théophraste fait une espèce de matricaire des champs, et la gentiane, et l'aristoloche, et le maceron, ou bien encore la casse aromatique, le romarin, la canne odorante, le jonc odorant, le macer, la noix muscade, la zédoaire, la doronic, le galanga, l'iris.

Il y a encore comme produits froids et secs : les

exiccant, et materiam constantem faciunt, sunt terebinthina, laricina, abietina, cedria, thus, mastix, galbanum, myrrha styrax utraque, gummi, laser, et reliquæ.

Quæ vero tum in pulveres redigi possunt, tum decoqui, calida quidem et sicca sunt aspalathus, cupressus, juniperus, cedrus, xilobalsamum, citrus, cedrus, agnus castus, guaiacum, agalochum, scordium, chamædrys, dictamnum tum nostrum, tum Creticum, pentaphyllon, heptaphyllon, et phu, et verbena, et thlaspi, et vocata scabiosa, et cardo benedictus, quem Theophrastus alteram. speciem Cnici agrestis facit, tum et Gentiana, et aristolochia, et Smyrnium : item atomatica casia,

perles, les coraux, le succin, les saphirs, l'hyacinthe, l'émeraude, qui est si cher; la terre de Lemnos, le bol arménien, la terre de Samos, le blé gaulois, la bistorte, la grande oseille et toutes les espèces d'oseille, et plus particulièrement l'oxalis et tous les trèfles, surtout celui qu'on appelle odorant, et une herbe semblable qu'on appelle vulgairement herbe française et qui est sans doute le sainfoin ; la chicorée, la cuscute, le nénuphar, le tamarin, la corne de cerf, l'os du cœur de cerf, la corne de licorne, les roses, leurs baies, les citrons ; et parmi les liquides : le vinaigre, le verjus et le vin fait de baies d'aubépine.

Les antidotes sont : la thériaque, l'élixir de Mithridate, les trochisques de vipère, certaines

cinnamomum, calamus aromaticus, juncus odoratus, macer, nux muscata, zedoaria, doronicum, galanga, iris.

Frigida vero et sicca sunt margaritæ, coralli, succinum, sapphiri, hyacinthi, et in magno precio habitus smaragdus, tum terra lemnia, et bolus armenius, et samina, et sandali, et vocata bistorta, forte bulapathon, et lapathi genera omnia, præcipue oxalis, et trifolium omne maxime quod odoratum dicitur, et consimilis herba, quæ vulgo gallica appellatur, forte onobrychis, necnon et cicorium, et cicerbita, et nymphæa, et tamarindi, et cornu cervi, et os cordis ejus et cornu monocerotis, et rosæ, et earum semina, et citria, et e liquidis acetum, et omphacium, et vinum oxyacanthinum. Ex antidotis vero sunt theriaca, et mitridatum, et trochisci de viperis, et diamuscum, et diambra, et cyphi, et saccarum rosaceum, et ejusmodi.

préparations au musc et à l'ambre, les parfums des prêtres égyptiens, le sucre de roses, etc.

Les substances qui ont pour les germes une antipathie spirituelle ne sont pas faciles à indiquer, puisque avec elle elles possèdent aussi l'antipathie qui se trouve dans les qualités matérielles.

Cependant quelques-unes ont une plus grande force que celle qui provient des qualités matérielles, et il faut considérer comme tels :

Le bol arménien, la terre de Lemnos, le scordium, l'heptaphyllon et la corne de Licorne, les pierres précieuses citées plus haut et surtout l'émeraude, puis la thériaque et l'élixir de Mithridate, et ceux que l'expérience pourra plus tard nous révéler.

Il faut seulement se servir des caustiques quand la contagion est extérieure, qu'elle est maligne, et qu'on se trouve appelé dès le début. Si en effet la contagion est en dedans on ne peut se servir des caus-

Quæ vero spiritualem antipathiam habeant non satis facile est judicare, quoniam eadem habent et eam antipathiam, quæ inter materiales qualitates versatur : quoniam tamen nonnulla majorem quandam vim præ se ferunt, quam materialum qualitatum (ut supra diximus) existimandum est talia maxime esse terram lemniam, et bolum armenium, et scordium, heptaphyllon, et cornu monocerotis, et prædictas gemmas, præcipue smaragdum, et theriacam, et mitridatum, et si quid aliud in experientiam venit.

Urentibus autem uti tum solum licet, quum contagio extra est, et ea quidem maligna, ac in principio, si enim introrsum sit contagio, adhibere quidem non potes urentia sine majori

tiques sans grand danger; mais si elle est dehors, on peut les appliquer, et on le doit même quand la contagion est maligne. On s'en trouvera bien seulement dans le principe. Si en effet la contagion a déjà pris racine, si elle a pénétré dans l'intérieur de l'organisme, cela ne servira de rien d'appliquer extérieurement les caustiques; on pourra cependant appliquer des remèdes voisins des caustiques, mais mêlés à des corps gras qu'on introduira dans l'organisme. Mais si la contagion est extérieure et n'est pas maligne les caustiques ne sont pas indiqués, puisque par d'autres moyens plus simples et par de seuls abstergents la maladie peut être guérie, comme dans la Psore et autres affections semblables. Nous reviendrons plus loin sur ces différents points dans les cas particuliers, pour savoir quand et comment il conviendra d'agir ainsi.

On se servira des remèdes chauds et secs quand

periculo : extra vero si sit, apponere quidem potes, et debes, si maligna sit contagio, verum in principio solum juvabis, si enim jam radices egit, et introrsum sese insinuavit, nihil quidem proficies, si extra urentia appones, licet tamen quandoque vicina urentibus applicare, quibus admiscenda erunt pinguia quædam, quæ intro ferant. At si extra quidem sit contagio, non autem maligna, nec sic quidem urentia sunt applicanda, quando per alias facultates leviores et per abstergentia sola levare morbum datur, ut in scabie, et similibus de his autem in particularibus rursus dicetur, et quando, et quomodo conveniant. Calidis vero, et siccis uti tum debes, quum materia non valde acuta est; sed frigidior, siccis vero et frigidis,

la matière n'est pas très vive, mais froide, et des secs et des froids quand elle sera chaude. Comme beaucoup d'entre eux sont styptiques et de substance épaisse, nous examinerons plus loin comment il faut les administrer ou ne pas les administrer. On agira convenablement, en usant de décoctions, quand la contagion est intérieure comme dans les fièvres ; quand on voudra s'opposer à la putréfaction plus particulièrement et avec des ressources multiples, il faudra user des poudres. Mais en voilà assez sur la médication générale ; passons maintenant à la médication particulière à chaque maladie, et commençons par les fièvres.

quum calidior est : quoniam autem horum multa styptica sunt, et substantiæ crassioris, inferius quidem examinabimus, quomodo liceat ea adhibere, et non adhibere. Porro, per decocta convenienter ages, quum introrsum contagio est, ut in febribus per pulveres vero, quum maxime, et multiplici facultate obsistere putrefactioni voles. Atque hæc quidem satis sint, quantum ad universalem curandi rationem pertinet : nunc particularia prosequamur, a febribus incipientes.

CHAPITRE IV

DU TRAITEMENT DE LA VARIOLE ET DE LA ROUGEOLE

Parmi les fièvres contagieuses, les premières que nous étudierons sont celles qu'on appelle Variole et Rougeole ; ce sont les moins méchantes. Nous nous en occuperons ici quoiqu'elles ne soient pas pestilentes ; on peut souvent les rencontrer dans des pestilences, mais cependant ce ne sont pas des fièvres pestilentes.

Puisque nous avons dit que l'apparition de l'éruption était une sorte de crise, qui séparait du sang de l'enfant l'infection menstruelle, il n'y a donc qu'à ne pas empêcher la nature dans son expulsion, et plutôt à l'aider si cela est nécessaire. Il y a cepen-

CAPUT IV

DE CURATIONE FEBRIUM VARIOLARUM ET MORBILLORUM

Inter febres, quæ in contagione versantur, illæ prius percursæ fuere, quæ vocatas Variolas, et Morbillos emittunt, utpote minus feræ, de quibus quidem agemus, quatenus nondum pestilentes sunt, nam et ipsæ in pestilentiis sæpe visuntur, simpliciter autem pestilentes non sunt. Quoniam igitur diximus expulsationem illam Variolarum, Morbillorumque quodammodo crisim quandam esse, et sequestrationem menstruæ infectionis a sanguine, nulla tibi esse alia intentio debet, quam ut non impedias expellentem naturam, sed juves potius, si opus est : quippe

dant certains médecins qui l'empêchent et par les phlébotomies et par des purgations pharmaceutiques.

Quand vous serez en présence d'une fièvre de ce genre, si les éruptions à la peau se font bien ou vont se faire, abstenez-vous de tout médicament; laissez la nature agir, à moins qu'au début vous n'ayez remarqué une grande plénitude. Alors vous pourrez user d'un purgatif léger et doux. S'il faut aider la nature, que le malade soit placé dans un endroit suffisamment chaud, qu'on le couvre convenablement, et que, l'éruption sortie, on use d'aliments légers, qu'on s'abstienne de vin; puis examinez quelles sont les causes qui peuvent empêcher l'expulsion : ou la densité de la chair, ou l'épaisseur de la matière. Alors il faut aider la nature avec les moyens qui ouvrent les pores de la peau et qui rendent la matière plus ténue. Tels sont les figues sauvages et grasses, le fenouil, le carvi, le

eam impediunt nonnuli interdum phlebotomiis, interdum purgatoriis pharmacis : quare, quum tu videris febrem esse ejusmodi, quæ eas expulsiones aut faciat, aut factura sit, tum abstine a medicamentis omnibus, sed naturam sine per se agere, nisi forte a principio magnam plenitudinem fueris conspicatus tum enim licet uti purgante pharmaco, sed non acri et molesto. Quod si juvanda natura sit, locum prius procura, ut calidus decenter existat, ut æger pannis convenienter tegatur, et iis rubentibus, ut levi utatur cibo, vino abstineat : tum vide quæ causæ prohibeant expulsionem, num carnis densitas sit, aut crassities materiæ tunc enim juvanda est natura iis, quæ foramina cutis aperiunt, et materiam attenuant, quales sunt

persil et d'autres plantes semblables avec lesquelles on fait facilement des décoctions. Il y en a qui ajoutent, après avoir jeté la première eau, des lentilles; d'autres de la gomme adragante, ce qui pourra étonner tout d'abord, puisque la lentille et la gomme adragante semblent aller contre l'intention qu'on se propose en épaississant et en engraissant le sang, et en obstruant la peau.

Mais il faut savoir que l'ébullition du sang est tantôt tempérée ou plus forte ou moins forte qu'il ne faut. Si elle est tempérée, c'est que l'humeur en ébullition est plus épaisse; alors il ne faut donner ni lentilles ni gomme adragante, il faut seulement donner ce qui pourra la rendre plus subtile. Mais, lorsque l'ébullition est trop violente et que ce qui est expulsé est trop volatil, alors il faut ajouter aux remèdes dont nous avons parlé plus haut des len-

caricæ, et fœniculus, et carvi, et apium, et similia, ex quibus commode decocta fient : sunt qui addant lentes abjecta prima aqua decoctas, aliqui, qui et tragacantham : quod quidem forte miretur aliquis, quando in lentibus et tragacantha contraria magis videtur intentio inesse, quum et ingrossent, et inspissent sanguinem, et cutim obstruant. Verum ita res accipienda est, quod ebullitio sanguinis interdum temperata est interdum non temperata, sed aut major, quam oportet, aut tenuior, quam oportet : si igitur temperata est, crassior autem humor, qui fervet, tum neque lentes, neque tragacantha adjungi debet, sed sat erunt, quæ subtiliant : at ubi intemperata est, et major, quam oportet, aut, quod excernitur, nimis subtile visum fuerit, tum si prædictis addantur lentes, et tragacantha, recte facies, quo-

tilles et de la gomme adragante, et on fera bien parce qu'ainsi on tempérera l'ébullition; ce qu'il faut souvent faire pour les crachats quand ils sont moins consistants qu'il ne convient; et nous n'en dirons pas plus long sur ces fièvres.

CHAPITRE V

DU TRAITEMENT DES FIÈVRES PESTILENTES EN GÉNÉRAL

Passons maintenant aux fièvres pestilentes ainsi appelées parce qu'elles tuent la plupart des gens qu'elles frappent ou tout au moins un très grand nombre.

Les plus meurtrières sont appelées les vraies fièvres pestilentes, les moins meurtrières sont simplement appelées fièvres malignes. Elles diffèrent seulement de degré et ont une nature commune.

niam ita ebullitionem temperabis: quod et in sputo sæpe fieri oportet, quum plus æquo tenue est. Nec plura de his febribus dicantur.

CAPUT V

DE CURA FEBRIUM PESTILENTUM COMMUNI

Nunc vero ad eas pertranseamus, quæ pestilentes vocantur febres, quod vel partem majorem perdant, vel multos saltem: quarum, quæ majorem partem perdunt, vere pestilentes dicuntur, quæ vero multos solum, malignæ magis dici solent : quo-

Nous donnerons d'abord la direction commune de leur traitement et puis, après, leur traitement particulier.

Il faut tout d'abord considérer ce que nous avons dit des affections contagieuses : l'analogie, le lieu, le temps, et, avant tout l'origine de la maladie ; si elle vient du dehors ou du dedans. Puis il faut se rappeler les trois points sur lesquels doit être dirigé le traitement : les germes, la matière en péril, la matière déjà atteinte et sur le point d'être corrompue. Et comme, plus haut, nous avons dit que d'une façon générale les germes pouvaient être ou étouffés, ou brisés, ou chassés, ou repoussés par antipathie, il faut voir quels moyens il conviendra d'employer dans ces fièvres pestilentes.

Tout d'abord il ne nous est pas donné d'étouffer les germes par les caustiques, puisque du fait de la

niam autem gradibus solum differunt, et communem quandam naturam habent, communes primum earum curationes et intentiones trademus, mox et proprias prosequemur. Ergo iis primum consideratis, quæ diximus esse circa contagiones consideranda, analogia scilicet, loco, tempore, et ante alia morbi origine, extrinseca ne sit, an intrinseca, scito et in his illa tria præcipue esse attendenda, ad quæ prius diximus esse omnem intentionem dirigendam, seminaria scilicet, materiam periclitantem, et eam quæ periclitata jam et prorsus corrupta est, ac quoniam supra dictum est seminaria posse universaliter vel extingui, vel frangi, vel educi, vel, per antipathias repelli, videndum est, quænam ex his in pestilentibus febribus convenire possint. Ac primum quidem extingui seminaria per

fièvre ils sont déjà dans l'organisme et qu'il n'est guère prudent de faire prendre à l'intérieur des caustiques. Si on les applique extérieurement, ou on ne fera rien de bon, ou on agitera un peu plus violemment le contage ; il faut donc user d'autres moyens. On peut se demander si ces germes peuvent être étouffés par des remèdes froids, par exemple par l'eau froide en boisson ; l'eau, en effet, en tant que froide peut produire de bons effets, mais en tant qu'humide elle nous paraît devoir être moins salutaire, parce qu'elle augmente la putréfaction. Ce n'est pas seulement à cause de cela que l'eau en boisson peut être nuisible, mais c'est surtout parce qu'elle rend la matière plus crue et qu'elle augmente l'obstruction ; aussi, dans la majorité de ces fièvres, il vaut mieux s'en abstenir comme boisson. Rien cependant n'empêche que dans certains cas elle puisse convenir quand la fièvre est ardente, que

urentia non datur, quoniam febris jam introrsum facta est, nec satis tutum est introrsum assumere quæ urunt : extra vero si apponas, aut nihil operaberis, aut contagem exagitabis vehementius, quare per alia ingenia age. Utrum autem extingui per frigida possint, ut per aquæ potum, dubitationem habet, quoniam, et si aqua, quatenus frigida, juvare possit, attamen quatenus humida, obesse non parum videbitur, quod augeat putrefactionem : non solum igitur propter hanc causam nocere potus aquæ potest, sed et ob illud etiam, quod materiam crudiorem reddit, et obstructionem adauget : quapropter in majori parte harum febrium abstinere ab eo potu melius est : nihil tamen prohibet certis casibus etiam convenire, quum febris ar-

la bile noire est en quelque sorte en ébullition, et que le reste le permet. Alors le froid fait plus de bien que l'humidité ne peut faire de mal.

Comme les germes des fièvres ayant une contagion pestilente ne peuvent, sinon très rarement, être étouffés ; il faut voir si on peut au moins les chasser, mais cela aussi est certainement difficile ; ces germes sont par eux-mêmes très dispersés, et, s'il nous est donné de les chasser, ce ne peut être que par l'expulsion de la matière à laquelle ils sont adhérents.

Bientôt, quand nous traiterons de l'évacuation de la matière nous montrerons comment il faut faire, quels sont les moyens tantôt relativement faciles, tantôt assez difficiles à mettre en œuvre. Il nous reste à voir si nous ne pourrions pas les briser et les repousser par des antipathies. Les médicaments qui les brisent et qui ont de la force sont tous secs.

dens est, et cholera quodammodo furit, si et reliqua consentiant ; tum enim magis prodesse frigiditas, quam obesse humiditat potest. Igitur quum extingui non nisi rarissime possint seminaria febrium contagionem pestilentem habentium, videndum est, utrum saltem educi possint : sed certe et hoc difficulter admodum sit, per se enim seminaria valde dispersa sunt, et si educi detur, educuntur quidem per eductionem materiæ, cui sunt hærentia, quomodo tamen fiat, et quibus modis melius, quibus difficilius, paulo post ostendemus, quum de materiæ evacuatione tractabimus. Superesse igitur videtur, ut maxime procuremus ea frangere, et per antipathias repellere : eorum autem quæ frangunt, omnia quidem potentia sicca sunt, sed

Mais les uns sont chauds, les autres froids ou seulement secs, ou styptiques et de substance épaisse. Aussi on se demande si dans ces fièvres il faut faire usage ou des médicaments chauds ou des styptiques. Les chauds paraissent augmenter la fièvre et l'acrimonie des germes; les styptiques, amener de l'obstruction, empêcher la transpiration, et rendre la matière plus épaisse.

Ici encore il nous faut considérer les diversités et les analogies des contagions. Les unes ont de l analogie pour les humeurs épaisses et grasses, les autres pour les humeurs subtiles et âcres, d'autres enfin pour les esprits. Dans certaines il y a des obstructions nombreuses, dans d'autres des obstructions de peu d'importance.

Quand la contagion aura de l'analogie pour les humeurs épaisses et froides, surtout si les obstruc-

alia calida quidem sunt, alia frigida, et rursus alia sicca tantum sunt, alia etiam stiptica, et crassæ substantiæ : quare et dubium est, utrum calidis uti liceat in his febribus, et utrum stipticis nam calida videntur et febrem augere, et acrimoniam seminariorum, stiptica vero videntur obstruere, et transpirationem intercludere, et materiam crassiorem facere.

Ad quæ dicendum est diversitates et analogias contagionum considerandas esse, aliæ enim ad crassiores, et pinguiores humores habent analogiam, aliæ ad subtiliores, et acres magis, et aliæ ad spiritus etiam : porro in quibusdam obstructiones multæ sunt, in quibusdam pauciores : ubi igitur analoga est contagio ad crassos, et frigidiores humores præcipue si et obstructio nes non paucæ sint, bene erit siccis uti, quæ etiam calida sint, fri-

tions sont de peu d'importance, on se trouvera bien d'user des remèdes secs, même chauds. Les froids conviennent moins, surtout s'ils sont styptiques et à substance épaisse. Mais dès qu'il y a analogie avec des humeurs plus subtiles et plus âcres, ou même avec les esprits que les obstructions sont de peu d'importance, alors il convient d'agir avec les remèdes secs; qu'ils soient froids ou même styptiques, peu importe.

Ces remèdes brisent les germes mais surtout maintiennent la force, empêchent l'adynamie qui arrive si fréquemment dans ces fièvres. Si ces remèdes ont de la valeur par leurs antipathies, ils conviennent dans certaines contagions, mais surtout dans celles-ci dont le contage est assimilable à certains poisons. Il faut donc surtout s'en servir et ne pas s'abstenir de ce qui peut les aider ou en repoussant les germes ou en réconfortant le malade.

gida autem minus convenient, maxime si et stiptica fuerint crassæ substantiæ, at ubi analogia ad subtiliores, et acriores humores sit, vel ad spiritus ipsos, obstructiones autem paucæ fuerint, tum decet per sicca illa agere, quæ, simul et frigida etiam sint, quæ si etiam stiptica fuerint, nihil refert, frangunt enim hæc maxime et virtutem continent, ne dissolvatur, quod potissimum accidit in his febribus.

Porro si ea, quæ per antipathias valent, ulla in contagione convenientia sunt, in hac certe convenientissima, et maxime præsentanea sunt, in qua contages venenis quibusdam assimilatur : quare his maxime utendum, nec unquam deserenda, quæ tum repellendo, tum et confortando juvant, atque hæ quidem

Enfin il faut encore s'occuper de savoir si les germes viennent de l'air ou d'ailleurs afin de pouvoir, au besoin, ou en étouffer ou en briser le principe.

Pour la matière qui est en danger, il est tout naturel de chercher si une évacuation convient et quelle évacuation. Elle convient quand il y a de la plénitude, de l'humeur en voie de putréfaction. Mais, quand il n'y a pas de plénitude, que la corruption dépend tout entière de la contagion (car rien n'empêche quelqu'un d'absolument sain de contracter une affection contagieuse), alors il ne faut pas provoquer d'évacuation de la matière en danger surtout par les saignées ou les médicaments pharmaceutiques.

Bien plus, il y a hésitation et controverse entre les médecins pour savoir si on doit user de ces moyens pour cette matière qui apporte la peste avec de la plénitude.

intentiones ad seminaria habendæ sunt, quæ si ab aere, vel alio dependeant, illud etiam principium extinguendum, et frangendum tibi erit. Ad materiam vero, quæ in periculo est, primum illud æquum est quærere, utrum evacuatio ulla conveniat, et qualis : ac convenire quidem, quum plenitudo adest humoris ad putrefactionem parati, manifestum est : ubi vero plenitudo ea non adsit, sed corruptio tota e contagione dependeat (nihil enim prohibet alicui probe sano existenti contagionem inferri) tum non est procuranda evacuatio materiæ periclitantis, præsertim phlebotomiis, aut pharmacis : quin imo de his dubitatio est, et controversia inter medicos, utrum sint adhibenda in

Il en est qui dans toute pestilence tirent du sang non seulement une fois, mais deux fois et donnent pour raison à cette pratique que, comme cette maladie est grande, la plus grande de toutes, que l'ébullition dans le sang est grande et que la matière peccante est presque toujours dans le sang même ainsi que la corruption, et que par les saignées le corps est rasséréné, que la transpiration se fait mieux, qu'enfin dans ces fièvres les forces sont abattues, et que si on ne les relève pas la nature ne pourra ni supporter la maladie, ni la chasser, ni en faire la coction. Et cela parce que beaucoup d'entre eux ont remarqué qu'aussitôt la saignée faite il s'était produit une éruption lenticulaire jusque-là absente.

Au contraire, d'autres se gardent bien de faire des saignées parce que l'expérience a constaté que la plus grande partie de ceux auxquels on avait

ea etiam materia, quæ cum plenitudine pestem affert : quippe sunt, qui in omni pestilentia non semel solum, sed et bis sanguinem hauriant, rationem autem facti addunt, quod hic morbus sit magnus, imo omnium maximus, quod ebullitio in sanguine magna fiat, quod peccatum in ipso sanguine quasi semper sit, et corruptio, quod per phlebotomias bene eventetur corpus, et transpiret, quod natura multum in his febribus gravetur, quæ nisi sublevetur, morbum non ferat, non expellat, non concoquat, propter quod multi visi sunt quibus phlebotomia facta, statim lenticularum expulsio facta fuit, quum prius nulla appareret : contra alii magnopere a phlebotomiis cavent, quod experientia constet partem maximam eorum, quibus detractus fuis-

tiré du sang étaient morts peu de temps après ou étaient tombés dans un état pire, comme cela a été manifestement constaté en 1505 et en 1528.

Sur ce point voici ce qu'il faut dire, ce me semble :

Ou la contagion vient du dehors, ou elle est primitivement engendrée en nous ; elle est à son début ou déjà disséminée. Si la contagion vient du dehors, qu'elle soit au commencement ou non, il ne faut jamais remuer le sang par une phlébotomie parce que le contage est attiré en dedans et porté vers le cœur et celui qui est à la périphérie et celui qui est dans les veines du poumon, à moins que la plénitude ne soit si grande qu'elle ne puisse être supportée. Alors seulement il est permis d'user de la saignée, mais cela dès le début. Et c'est pour cela que, les années précédentes, le contage

set sanguis, paulopost aut obiisse, aut in deterius lapsos, ut annis 1505, et 1528, manifeste visum fuit. Qua in re mihi ita dicendum videtur, quod aut contagio extrinsecus concepta est, aut, intrinsecus primo in nobis facta, et hæc rursus vel in initio est vel jam valde sparsa : si igitur extrinsecus venit contagio sive in initio sit, sive non, nunquam sanguis est per phlebotomiam movendus, ea de causa, quod contages introrsum trahitur, et versus cor, tam ea, quæ circa summa est, quam ea, quæ in venis pulmonis, nisi adeo magna plenitudo videatur ut ferri non possit, tum enim licet phlebotomia uti, sed et hoc circa initia, propter quod superioribus annis, in quibus contages extrinsecus in nos venerat, major pars eorum, quibus secta fuit vena, periere. Si vero contages in nobis primo oborta fuerit,

etant venu en nous du dehors, la plupart de ceux auquels on avait ouvert la veine moururent.

Mais, si le contage est né primitivement en nous, nous pouvons avec plus de confiance tirer du sang, mais seulement dès le début et lorsqu'on remarque de la plénitude.

En général, il faut savoir que, lorsque la contagion est déjà disséminée et que les germes ont déjà une large diffusion, la section de la veine n'est d'aucun secours ; bien plus, elle est nuisible. Parce que toute agitation du sang augmente notablement la putréfaction, amène un mélange plus actif des germes, et des parties saines avec les parties infectées, comme lorsque dans une chaudière d'eau où a été jeté un peu de sel avec un peu de fiel ; si l'eau est au repos, non agitée, elle reste peu salée et peu amère ; mais, si on l'agite, immédiatement la masse tout entière est contaminée par le mélange des infiniment petits du sel et du fiel. C'est pour cela que non seu-

securius quidem possumus detrahere sanguinem, sed et tunc ab initiis, et quum plenitudo videtur in universum enim hoc constare debet, quum jam sparsa contagio est, et seminaria late jam diffunduntur, nihil venæ incisionem juvare, quinimo longe nocere magis, quoniam omnis agitatio, quæ in sanguine fit, putrefactionem valde adauget, quod seminaria magis misceri accidat, et sinceras partes cum infectis, non aliter, quam si in craterem aquæ salis aut fellis modico injecto, si quiescat aqua, et non agitetur, minus salsa, et amara permanet, si vero agitetur, statim tota contaminatur permistis minimis invicem : quare non solum superioribus annis, sed semper, et in aliis quoque,

lement les années précédentes, mais toujours et dans d'autres pestilences, la phlébotomie n'a pas réussi à la plus grande partie des pestiférés, parce qu'il est très peu de cas où elle convienne, et beaucoup de cas où elle ne convient pas.

Aussi faut-il bien peser quand et comment la faire; car, si on doit couper une veine, je pense qu'il faut mieux ouvrir celle du talon ou les veines hémorroïdales Celles-ci, en effet, si elles ne détournent pas le cours de toutes les veines qui peuvent porter le contage vers le cœur, amènent une certaine dérivation de quelques-unes et en éloignent le contage. Mais c'est agir plus convenablement que d'appliquer de nombreuses sangsues pour diminuer le sang. Il ne faut pas que la force de la maladie pousse à faire la phlébotomie; car, si on la fait, la maladie augmentera, ainsi que l'ébullition et la corruption dans le sang; et la transpiration dimi-

pestilentiis visum est magnam phlebotomatorum partem rem male egisse, quod in angusto sit tempus, in quo venæ sectio convenit, in amplo autem in quo non convenit : quare bene perpendere opus est, quando, et quomodo seces. Quod si secanda sit vena, satius etiamnum existimo secandam esse, eam, quæ in talis est, aut hæmorrhoidas aperiendas, hæ enim et si non omnes venas, quæ ad cor possunt deferre contagem, divertunt, at quarundam tamen cursum ab eo revocant, et contagem amovent : sed certe convenientius agunt, qui per cucurbitulas multas comminuere sanguinem volunt, nihil ergo te moveat ad secandam venam, quod morbus sit magnus, major enim fiet, si secueris, major quoque et ebullitio, et corruptio in sanguine,

nuera. De ce que chez quelques malades l'apparition de l'exanthème lenticulaire ait suivi la phlébotomie , cela ne veut pas dire que le malade ait eu pour cela plus de force: c'est plutôt un symptôme; l'eau chaude qu'on agite s'évapore plus rapidement, de même le sang qu'on remue et qu'on agite amène une plus grande évaporation qui, tout en augmentant l'énergie vitale, fait une expulsion irrégulière, différente de celle que fait la nature par crise et avec un certain choix; ce qu'on remarque quand se produisent ces expulsions qu'on appelle symptomatiques; aussi, même lorsqu'elles apparaissent, nous ne devons pas avoir grand espoir.

Les médecins ne sont pas, non plus, d'accord sur l'évacuation qu'on provoque par les médicaments purgatifs : les uns en sont avares, parce qu'ils ont vu des malades, après leur administration, tomber très

transpiratio autem minor. Quod autem expulsio lenticularum in quibusdam visa fuerit facta phlebotomia, non potentiam majorem virtuti additam monstrat, sed Symptoma majus ; ficut enim commota aqua calida, evaporatio fit major, ita et hic commoto, et agitato sanguine evaporatio excitatur major, quæ valde stimulans virtutem expulsionem irregularem facit, non qualem natura per se, quasi, crisim faciens deligere solet, cujus signum est, quod statim delitere consuevere expulsiones illæ, quas symptomaticas vocant: quare nec iis apparentibus multa spes nos tenere debet. De ea vero evacuatione, quæ per medicamenta purgatoria fit, similiter nec plane convenit inter medicos, quibusdam parcentibus medicamentis, quod videant iis assumptis ægros quasi a summo ad imum concidere, aliis vero vel

bas; les autres en donnent fréquemment, les uns en prescrivent de très doux, d'autres de très actifs. Il nous faut ici répéter à peu près ce que nous avons dit à propos de la phlébotomie. Car les purgatifs entraînent à l'intérieur le contage, et agitent beaucoup le sang et le troublent, ce qui chez beaucoup a amené la disparition de toute énergie.

Donc, à moins qu'il n'y ait apparence de grande plénitude, il est bon de s'abstenir de purgatifs. S'il y a de la plénitude grande, capable d'être évacuée, surtout aux débuts (de nombreuses matières ne sont pas crues même aux débuts), on peut user de résolutifs. Pour mon compte, j'aime mieux les plus doux que les plus âcres, et, s'ils ne suffisent pas à éliminer les humeurs épaisses, je conseille de donner des resolutifs âcres, mais en petite quantité. Ne me déplaît pas, non plus, l'évacuation qui se fait par l'urine et par la sueur.

crebro exhibentibus, et aliis placidiora quidem, aliis acerbiora propinantibus, de quo rursus pene idem dicendum, quod de phlebotomia, nam et pharmaco introrsum trahunt contagem, et sanguinem maxime agitant, et permiscent, propter quod multi visi sunt, quasi de omni virtute decidisse.

Igitur, nisi magna appareat plenitudo, bonum est a pharmacis abstinere, quod si affuerit, apta autem, ut evacuari possit, maxima circa initia (multæ enim materiæ non sunt crudæ etiam per initia) tum solutivis uti potes : placidiora vero ipse amem magis, quam acria : quod si non sufficiant ea crassiores humores educere, danda quidem et acria suadeo, sed quantitatis minoris :

Les adjuvants qui plus haut ont été regardés comme ayant de la valeur contre la matière qui commence à être corrompue ne doivent pas être laissés de côté : ce sont surtout les remèdes qui dessèchent. Ceux qui sont en même temps chauds seront employés quand les humeurs sont épaisses et lourdes ; ceux qui sont froids, quand les humeurs sont plus ténues et plus âcres. Enfin il ne faut pas négliger, non plus, les substances imputrescibles interposées qui empêchent la putréfaction et dont beaucoup ont une antipathie spirituelle et en partie repoussent, en partie réconfortent, comme les substances odorantes.

Quant à la matière qui est déjà corrompue, il ne faut pas la laisser à l'intérieur, mais l'éliminer et la chasser autant qu'on le peut. C'est ce que la nature fait par elle-même tantôt par des taches,

porro nec displiceat evacuatio illa, quæ per urinam fit, et quæ per sudorem : auxilia præterea illa, quæ supra dicta sunt valere ad materiam, quæ corrumpi incipit, prætermittenda non sunt ac in primis quæ exiccant, quorum quæ simul calida sunt, tum exhibeantur, quum crassiores, et segniores humores sunt : quæ vero frigida, ubi tenuiores, et acriores sunt : tum nec displiceant, quæ imputrescibilia ipsa existentia, intermista prohibent putrefactionem : quorum multa etiam spiritualem antipathiam habent, et partim repellunt, partim confortant, ut odorata.

Materiam vero, quæ jam corrupta est, non intra debes relinquere, sed secernere, et extra pellere, quantum potes : facit id quidem sæpe natura modo per maculas quasdam, modo per pustulas, modo per abscessus alios, ut plurimum autem per

tantôt par des pustules, tantôt par des abcès, et plus souvent par des déjections alvines. Mais, quand la nature est paresseuse, il faut remplir son office, provoquer des évacuations par des clystères, par des lénitifs, par des purgations pharmaceutiques; mais il faut prendre garde de ne pas donner un coup de fouet au mal parce que les matières corrompues ne veulent pas être irritées, étant elles-mêmes dangereuses et aussi très irritantes. Il est des médecins qui tous les jours ou tous les deux jours purgent avec l'aloès, d'autres avec d'autres médicaments. Il ne peut y avoir dans ce traitement de méthode certaine; il est nécessaire que le médecin ait beaucoup de discernement.

alvi dejectionem : verum, quum segnis natura est, tu ejus officium assume, et evacua interdum clysteribus, interdum lenientibus, interdum purgatoriis pharmacis : verum cave, ne stimulum multum adhibeas, quoniam quæ corrupta sunt, non poscunt irritamentum magnum, lubrica ipsa existentia, atque etiam valde irritantia. Sunt qui per Aloem aut diebus singulis, aut alternis leviter purgent, alii per alia : cujus rei certa methodus esse non potest, sed discreto medico opus est.

CHAPITRE VI

DU TRAITEMENT DES FIÈVRES QU'ON APPELLE LENTICULAIRES

Occupons-nous maintenant des fièvres spéciales. Nous traiterons d'abord de la médication de ces fièvres qui ne sont pas de vraies fièvres pestilentes, et qu'on appelle seulement malignes. Telles furent celles qui apparurent en 1505 et en 1528, qui furent si répandues, et que les uns appelèrent Lenticulaires, les autres Puncticulaires ou Péticulaires. Nous les étudierons avec le plus grand soin parce qu'elles reviennent souvent par épidémies; souvent elles apparaissent sans cela; si bien que, même maintenant, on en voit en Italie plus particulièrement dans certaines régions. Nous rapporterons comment

CAPUT VI

DE CURATIONE FEBRIUM QUÆ LENTICULÆ VOCANTUR

Nunc de particularibus magis agamus, ac primum curatione earum febrium pertractemus, quæ quod non vere pestilentes sunt, malignæ tantum dicuntur, quales illæ fuere, quæ annis 1505 et 1528 tam large apparuere, quas alii Lenticulas, alii puncticula, vel peticulas appellavere : de quibus diligentissime agendum videtur, quoniam sæpe per epidemias revertuntur, sæpe sine iis enascuntur, ac nunc etiam per Italiam visuntur, certis autem regionibus maxime familiares. Referemus

les médecins les soignaient au commencement, alors qu'ils ne les connaissaient pas. Nous rapporterons aussi quelle grande discorde s'éleva entre eux, discorde voisine du ridicule.

Commençons par l'alimentation.

Les uns ordonnaient de nourrir largement et libéralement les malades, disant qu'il fallait remédier à l'abattement des forces ; telles sont les prescriptions d'Hippocrate et du fameux Avicenne. Les autres donnaient une alimentation très légère, prétendant que le mal dépendait d'une grande plénitude. D'autres enfin considéraient un moyen terme comme plus prudent. Quelques-uns donnaient à boire du vin pur, d'autres de l'eau simple ou mélangée à du vin de grenades.

Il n'y avait pas moins de désaccord sur l'opportunité de la phlébotomie. Les uns tirant le sang immédiatement et largement, les autres ne voulant

autem in primis, quo pacto medici eas curabant, quum primum in eas perinde, ac ignotas incidere, inter quos tanta discordia orta fuit, ut pene ludibrio haberentur ; nam ut a victu ordiamur, alii liberaliter et large nutriri ægros jubebant, quod dicerent virtutem plurimum dissolvi, ita præcipere Hippocratem, ita principem Avic, alii tenuissimum victum dabant, existimantes ægritudinem a plenitudine multa dependere : alii extremorum dubii mediocritatem tenebant, uti securam magis, meracum nonnulli propinabant, nonnulli aquam aut simplicem, aut vino granatorum permistam. Sed nec minus circa phlebotomias controversia oriebatur, aliis protinus, et large sanguinem haurientibus, aliis nunquam volentibus secare venam, quod vidissent majorem

jamais couper la veine parce qu'ils avaient vu que la plus grande partie de ceux auxquels elle avait été ouverte étaient morts. Puis, entre eux, d'autres, pensant qu'il valait mieux prendre un moyen terme, ouvraient les veines hémorroïdales. Même dissentiment à l'égard des évacuations. Les uns usaient de médicaments âcres et forts, d'autres les rejetaient complètement, ceux-ci usant de médicaments plus légers. Et il n'en manquait pas qui disaient que cette fièvre devait se terminer par des sueurs. Enfin dans cette querelle les Empiriques et les Chimistes aussi vinrent dire leur mot, et se servirent avec efficacité de certaines liqueurs sublimées, à la suite desquelles la plupart moururent, beaucoup furent à toute extrémité, et quelques-uns complètement sauvés. La majorité des médecins, comme les empiriques, acceptant la similitude de la maladie avec les poisons, se servaient des remèdes dont on se sert contre les poisons. Aussi bol arménien, terre de Lemnos et

partem eorum, quibus secta fuisset, vitam finire, inter quos alii putantes media quadam via incedere, hæmorrhoïdas aperiebant. Porro et circa evacuationes dissensio eadem agebatur, alii enim acribus medicamentis utebantur, alii aut nullis, aut levioribus, nec deerant, qui dicerent eam febrem sudoribus esse finiendam : qua in re et Empirici quoque et Chymistæ suas partes habuere, qui sublimatis quibusdam liquoribus ad eam rem efficaciter uterentur, a quibus plurimi mortui sunt, multi ad Orci portas deducti, quidam omnino salvati, major medicorum pars more empiricorum a venenis similitudinem accipientes, iis utebantur, quæ ad venena solent apponi, quare et per bolum

substances analogues furent employés comme médicaments. Au contraire, d'autres disaient qu'il ne fallait pas s'en servir parce qu'ils obstruaient les veines et les pores, et empêchaient les expulsions, et se servaient des digestifs communs. Quelques-uns, pensant que la maladie consistait dans une grande température, donnaient des remèdes s'opposant à la grande chaleur. Au milieu de toutes ces controverses une grande partie des mortels et la noblesse des villes mouraient.

Pour nous, nous mettrons en plein jour ce qu'une longue expérience et la raison nous ont fait considérer comme meilleur, trop heureux si, sur une aussi grande question, nous avons pu rendre service à l'humanité; ce que certainement nous aurons fait si on ne laisse pas de côté ce que nous avons dit à propos des contagions. D'abord il faut avoir sous les yeux ce qui a été dit sur l'analogie de la fièvre et

armenium, et terram lemniam, et ejusmodi medicabantur : contra alii isthæc negabant esse adhibenda, quod obstruerent venas, et foramina, quod expulsiones impedirent, sed communibus digerentibus agebant, nonnulli existimantes morbum in adustione consistere ea dabant, quæ adustioni adversantur, inter quas controversias magna mortalium pars, et nobilitas urbium periit.

Nos quæ partim longa experientia, partim ratione comprobavimus, in medium adducemus, si tanta in re prestari mortalibus aliquod beneficium possit, quod certe fiet, si, quæ circa contagiones contemplati fuimus, non aspernabuntur. In primis igitur ante oculos ea sunt habenda, quæ supra de ana logia

ses causes. Nous avons dit que son analogie n'était ni pour les esprits ni pour les humeurs âcres, mais pour une substance moyenne comme le sang, dans lequel l'énergie se dissout, mais non violemment et rapidement. Nous pensons, en commençant par l'alimentation, que ceux-là qui ont usé d'une alimentation médiocre s'en sont mieux trouvés. De cette façon le malade n'est pas alourdi, son énergie est conservée. Pour nous telle est la diète que nous avons toujours imposée à nos malades, quelquefois diminuant, quelquefois augmentant l'alimentation.

Car ces fièvres ne sont pas toujours absolument semblables. Les unes se rapprochent des fièvres aiguës, les autres des fièvres lentes, suivant que le sang est ou plus bilieux ou plus pituiteux.

Si on donne à boire, que ce ne soit pas du vin parce qu'il y a dans ces fièvres une grande évaporation, qu'il s'ensuit très facilement du délire, ce qui

ejus febris, et causis dicta sunt : quoniam ergo ejus analogiam diximus nec ad spiritus per se esse, neque ad acres humores, sed ad mediam quandam materiam, qualis est sanguis, in qua dissolvatur quidem virtus, sed non vehementer, et cito; incipientes quidem a victu melius egisse illos existimamus, qui mediocri victu utebantur, sic enim et æger non gravabatur, et conservabatur virtus : quare et nos hac diæta ægros semper nutrivimus, interdum quidem subtrahentes magis interdum et apponentes : neque enim hæ febres semper in eodem sunt, sed aliæ ad acutas magis accedunt, aliæ ad tardiores, prout et sanguis modo biliosior est, modo pituitosior. Potus autem, si fieri potest, non e vino detur, quoniam evaporatio multa in his febribus accidit,

est la pire des choses, non seulement parce que le mal se fixe dans un organe très noble, mais aussi parce que les malades deviennent indociles et ne veulent plus obéir.

Que la boisson soit faite avec de l'eau, ou simplement bouillie, ou mélangée à du vinaigre, boisson qui m'a paru préférable à toutes. Si par hasard l'estomac ne la supporte pas, rien n'empêche d'y ajouter un peu de cannelle.

Il en est qui y mêlent un sirop acide, quelques-uns du jus de citron. D'autres aiment mieux les eaux qu'on appelle Sublimées, soit de Chicorée, d'Oseille, de Cuscute, de Bourrache et plantes du même genre. Si vous accordez du vin, que ce soit un petit vin, que les Grecs appellent ολιγόφορος de saveur acerbe.

Si l'air semble contenir quelque virus, qu'on le change, ou qu'on le chasse, ou qu'on le purifie par

et delirium facillime consequitur, quod pessima res est, non solum quod circa nobilissimum membrum versetur malum, sed ob id, quod parere nolint ægri : sit ergo aqua vel simplex decocta, vel aceto mista, qui potus ante alios mihi idoneus videtur : quod si stomachus forte non ferat, nihil prohibet cinnanomi paululum admisceri : sunt, qui miscent syrupum acetosum, aliqui qui citri succum : sunt etiam, qui magis ament aquas, quæ Sublimatæ vocantur, vel Cichorii, vel Oxalidis, vel Cicerbitæ, vel Boraginis, et id genus : quod si vinum concedendum sit, eligatur, quod pauciferum vocatur, a Græcis ολιγόφορος, sapore acerbum. Aer vero, si quid vitii continere videbitur tibi, aut permutetur, aut bene perfletur, aut per irro-

irrigations et des fumigations, et naturellement que le reste du régime diététique soit correctement administré.

Quant au traitement médical, il faut d'abord se demander si dans ces fièvres la phlébotomie convient ou non et quand, et quelles sont les veines à ouvrir, car il est certain que, les années précédentes, la plus grande partie des phlébotomisés périssaient.

Je pense que la cause de cette particularité tenait à ce que ces fièvres venaient surtout de l'air (a-t-on dit); comme la contagion venait du dehors elle était plus forte à la périphérie du corps et dans les veines les plus éloignées; en faisant la phlébotomie on entraînait à l'intérieur le contage jusqu'aux esprits. Ajoutez que dans ces fièvres à apparence douce et calme la section de la veine ne se faisait pas dès le début, mais quand les germes

rationes et suffitus emendetur, tum reliquum dieticum regimen recte dispensetur, ut par est.

Quod vero ad medicinalia attinet, quærendum in primis de phlebotomia videtur, utrum conveniat in his febribus, an non, et quando, et quibus e venis, quoniam certe res cecidit annis superioribus, ut major pars phlebotomatorum perierit: causam ego arbitror inde fuisse, quod febres illæ tum maxime ex aere contigere (ut dictum est) quare, extrinsecus quum venisset contagio, circa summa in corporibus præcipue vigebat, et in venis remotioribus, facta igitur phlebotomia introrsum statim trahebatur in spiritualia : adde et illud, quod febribus his lenibus, et placidis apparentibus non fiebat venæ sectio circa initia, sed tum maxime, quum seminaria jam dispersa erant, et radices

étaient dispersés, ayant poussé des racines un peu partout. C'est pourquoi, la veine coupée, le sang s'agitait beaucoup et se troublait et emmenait avec lui au dehors peu de germes et de la matière corrompue. De sorte que cette saignée faisait au malade plus de mal que de bien.

Si donc maintenant, ou plus tard, vous voyez que la contagion a été contractée du dehors, que vous n'assistiez pas au début du mal, et surtout si vous n'avez pas remarqué une grande plénitude, il vaudra mieux ne pas toucher à la veine. Mais, si la corruption est née primitivement chez quelqu'un où vous aurez été appelé dès le début, alors, sans crainte, coupez la veine, et tirez beaucoup de sang, si les autres symptômes le permettent. Mais, si vous êtes appelé après le troisième ou le quatrième jour, réfléchissez et attendez. Si cependant le hasard a mis entre vos mains un homme très

undique egerant: quare secta vena sanguis plurimum quidem agitabatur, et commiscebatur, parum autem de seminariis, et de corrupta materia secum educebatur : unde in discrimen ponebatur magis æger, quam juvaretur.

Si igitur et nunc quoque, aut futuris temporibus extrinsecus videris accessisse contagionem, non affueris autem circa principia, præsertim si nec adesse magnam plenitudinem animadverteris, tum satius erit venæ parcere : at vero, si corruptio in aliquo primo enata fuerit, si vocatus fueris ad principia, tum secure venam incide, et sanguinem multum extrahe, si reliqua consentiunt: quod si post tertium diem, aut quartum solum accesseris, tum maturius consule: si tamen hominem sanguinis

sanguin et bien musclé, n'ayez pas peur de lui tirer du sang, à moins que la nature n'ait déjà tenté quelque expulsion. Autrement, quand la contagion est largement répandue, ne faites pas de saignée, mais appliquez des sangsues, à moins qu'il n'existe une grande plénitude, auquel cas il est meilleur de l'enlever par des médicaments pharmaceutiques, ou en ouvrant les veines hémorroïdales ou encore la saphène.

Les mêmes restrictions peuvent être faites pour les médicaments purgatifs, car eux, aussi, entraînent de la périphérie au dedans des germes, agitent beaucoup le sang, et ne font pas sortir beaucoup de germes. Si cependant on a remarqué une plénitude d'humeurs, à moins qu'il ne s'agisse de sujets rebelles aux évacuations, si on le peut, qu'on évacue dès le début. Autrement ne remuez rien ou seulement autant que cela suffit pour éliminer la

multi præcipue et fibrosi præ manibus tibi Fors dederit, etiam aude sanguinem haurire, nisi natura tentaverit expulsionem aliquam: cæterum, quum valde sparsa contagio est, sectioni parce, sed cucurbitulas appone, nisi valde magna sit plenitudo, ea enim quum est, melius aut per pharmaca tolletur, aut per apertionem hæmorrhoidum, aut per incisionem saphenæ. De pharmacis vero purgatoriis eadem animadversio habenda est, nam et ipsa a circunferentia introrsum trahunt, et sanguinem valde exagitant, et non multum de seminariis educunt : si tamen plenitudo humorum visa fuerit, nisi ex iis fuerint, qui contumaces sunt evacuationibus, si potes, a principiis evacua, alioqui aut nihil move, aut solum, quantum sufficiat educere, quæ jam

matière qui est déjà corrompue. Que ce soient des résolutifs ou de l'aloès ou des siliques de casse, ou de la manne ou du sirop rosat résolutif. Un médicament reconnu comme excellent est celui qui est fait d'Agaric et de Sirop rosat résolutif. Il ne me plaît pas d'employer des remèdes plus violents.

Pour ce qui est de la sueur, je pense que ce n'est pas une petite erreur de prétendre que ces fièvres finissent par des sueurs. Car, s'il y a de l'obstruction, de la plénitude, de la crudité, non seulement vous ne ferez rien de bien en employant des remèdes poussant à la sueur, mais encore vous ferez grand mal. En outre, il est très important de savoir par quels moyens vous provoquerez la sueur. Les remèdes chimiques sublimés sont très chauds, et rendent la fièvre très ardente, et diminuent l'énergie. Cependant, je ne condamnerai pas l'excitation à la sueur quand les taches apparaissent et que la

corrupta est materia: sint autem solutiva aut Aloe, aut Casiæ siliqua, aut Manna, aut Syrupus rosatus solutivus: expertum autem est pharmacum illud multum valere, quod per Agaricum fit, et Syrupum rosatum solutivum : vehementiora vero mihi non placeant.

Quod vero ad sudorem attinet, non parvo teneri errore illos existimo, qui indiscrete volunt finire has febres per sudorem : namsi obstructio forte adsit, si plenitudo, si cruditas: non solum nihil proderis per inducentia sudorem, sed magnopere lædas : multum pæterea refert, quibus sudorem provoces, sublimatorum enim multa, præsertim Chymistica, calidissima, sunt, et febrem ardentissimam reddunt, ac virtutes exolvunt : tum

nature ne les rejette qu'à regret. Si les autres circonstances le permettent, il me semble bien d'user d'une décoction de Fenouil, de Lacca, de Figues sauvages. On agira plus utilement encore en se servant des remèdes qui s'opposent en même temps à la contagion, tels que le Scordium, le Trèfle odorant et celui qu'on appelle Alleluia, et que Pline appelle Oxys, et ce qu'on appelle l'herbe française, et autres plantes semblables. J'aime bien aussi les remèdes qui font rendre avec les urines beaucoup de matière, car nous avons vu beaucoup de ces fièvres se terminer par une crise de ce genre.

Après toutes ces considérations, il faut savoir que le reste du traitement doit consister dans ceci : s'opposer à la putréfaction et à la contagion, par tous les moyens possibles, et par les remèdes com-

autem non damnem invitandum, esse sudorem, quum maculæ apparent quidem sed ægre natura expellit, reliquis consentientibus : quare nec male videntur facere, qui decocto Fœniculi, et Lacæ, et Caricarum utuntur : utilius autem fiet, si ea addantur, quæ simul et contagioni obsistunt, qualis est Scordium herba, et Trifolium odoratum, et quæ Luiula vocatur, forte quæ et Oxys apud Plinum, et vocata Gallica, et similia : placent quoque et quæ per urinam multam materiam educunt, nam multas ex his febribus vidimus per ejusmodi crisim finitas. His ergo consideratis scio reliquam curationem in eo consistere quod putrefactioni, et contagioni omnibus ingeniis adversatur, tam per ea, quæ communia et aliis febribus remedia sunt, quam per propria contagiosis : quoniam autem quæ

muns aux autres fièvres, et par les remèdes propres aux maladies contagieuses.

Parmi les remèdes propres, ceux qui sont actifs, sont secs, et parmi les secs les uns sont chauds, les autres froids, et ceux-ci styptiques et de substance épaisse. On se demandera ceux qui conviennent mieux dans ces fièvres, ou les chauds, ou les styptiques, ou ceux qui sont de substance épaisse.

A cet égard, Aloysius Mondella, médecin à Brescia, homme instruit et ingénieux, m'a écrit quelques mots et plus particulièrement au sujet de l'Emeraude que quelques médecins considèrent comme une sorte de remède secret, et comme un antidote vénérable. Il nous semble donc bon, au milieu de ces hésitations, de dire (comme nous l'avons promis) quelques mots sur ce qu'il est convenable d'employer dans ce genre de fièvre.

D'abord, pour ce qui regarde les remèdes chauds,

propria sunt, omnia quidem potentia sunt sicca, et siccorum alia calida, alia frigida, et rursus alia etiam styptica, et crassæ substantiæ; quærat fortasse aliquis, utrum calida conveniant in his febribus, similiter et utrum styptica, et quæ sunt crassæ substantiæ: qua de re ALOYSIUS MUNDELLA, medicus Brixiensis, vir doctus et diligens nonnulla ad nos scripsit, ac præcipue super Smaragdo quem aliqui medici veluti arcanum quoddam, et venerandum antidotum habent : bene igitur erit de hisce dubiis (ut promisimus) nonnulla dicere, quod maxime ad hoc febris genus pertinere videtur. Primum igitur, quantum ad calida attinet, quoniam multæ harum febrium in sanguine pitui-

comme beaucoup de ces fièvres consistent dans un sang pituiteux, et que la matière est dans ce cas plus épaisse, si on se sert des remèdes chauds, il me semble qu'on ne fera pas de mal; ou, si on use de remèdes froids, qu'on les mêle aux chauds, surtout aux aromatiques, et à ceux qui s'opposent avec efficacité à la putréfaction.

Si le sang est bilieux, les remèdes froids conviendront mieux, soit qu'il s'agisse de décoctions, de poudres ou autres. Mais, si vous usez de styptiques, vous ne ferez rien de bien, à moins qu'il n'y ait une très grande obstruction, ce qui arrive plus rarement avec le sang bilieux.

Mais n'hésitez pas à les employer dans la crainte d'empêcher l'apparition des taches si le sang est subtil: car on tempérera plutôt l'ébullition (comme nous l'avons dit pour la variole). Mais il faut surtout s'en garder quand le sang est épais et disposé aux obstructions. Du reste il faut noter

toso consistunt, et materia in eo genere crassiori, si quis per calida in iis agat, nihil (ut opinor) nocebit, aut si frigidis calida tamen permisceat, præsertim aromatica, et quæ excellenter adversantur putrefactioni : si vero biliosior fuerit sanguis, convenientiora erunt frigida, sive pulveres fuerint, sive decocta, sive alia : at que in his si etiam styptica adhibeas, nihil officies, nisi valde multa obstructio fuerit visa, quod rarius in eo sanguine accidit : quare nec dubita per hæc naturam, et macularum expulsionem impedire, si sanguis subtilis sit, nam potius ebullitionem temperabis (ut in Variolis dictum est), ab his vero magis cavendum tibi sit, quum crassior est sanguis, et obstruc-

que parmi les styptiques il y en a qui sont de substance très épaisse et très astringente, tels que ceux qu'on appelle pontiques et austères, les fruits non mûrs, les sorbiers, les cormes dout il faut s'abstenir. Aussi je n'aime pas le vin qui est fait de baies d'aubépine et de cormes. Les autres remèdes simplement acerbes, comme l'eau mêlée au vin de grenades, ou au vinaigre, ou le sirop acidulé ou le suc de citron, d'orange, de limon et d'autres fruits semblables, on peut les permettre en toute sécurité. Loin de nuire ils seront très utiles, par ce que ce sont des remèdes secs et froids.

Quant aux poudres, nous dirons d'une façon générale que, parmi celles qui sont broyées, les unes à cause de leur dureté et de leur sécheresse ont toujours une telle consistance que, malgré tout le soin avec lequel on les broie, jamais cependant

tionibus paratior. Cæterum illud notandum est, quod stypticorum quædam crassissimæ substantiæ sunt, et summe astringentia, ut pontica, et austera vocata, quales immaturi Fructus, et Sorba, et Corna : atque hæc quidem magis cavenda sunt : propter quod nec vinum laudem, quod ex Oxyacantha fit, nec quod e Cornis : alia vero simpliciter acerba sunt, qualis est aqua vino Granatorum admista, aut aceto, aut Syrupo acetoso, vel succo Citrii, et Aurantii mali, et Limonis, et similium : atque hæc secure concedi possunt, nihil enim quum nocere possunt tum vel maxime juvabunt, quod et sicca potentia sint, et frigida. Quantum vero ad pulveres spectat, in universum dicatur, quod eorum, quæ teruntur, alia propter duritiem, et siccitatem semper adeo ita constant, ut, quanquam multa

on ne peut les réduire en farine, c'est-à-dire en parties si ténues qu'on n'en sente plus le grain ; tels sont les fragments de fer et de cuivre, de marbre, de verre et de beaucoup de pierres. Les autres, qui se convertissent très bien en farine comme les perles, les coraux et beaucoup de pierres précieuses, ou encore comme la terre de Lemnos, le Bol arménien et plusieurs autres terres.

Quelques-unes, broyées et mêlées à des liquides, ne se peuvent jamais mêler de façon à faire un mélange intime. Quelques-unes s'y réunissent et s'y confondent de façon qu'on ne les sent plus et qu'on ne peut plus les en discerner.

Les poudres qui ne peuvent être broyées en farine et ne pas bien se combiner aux liquides ne doivent pas être employées dans cette fièvre parce qu'elles resteront ou dans l'estomac ou dans l'intestin et ne seront pas distribuées où il faut. Non digérées, elles

opera ea teras, nunquam tamen apta sint in farinam minui, hoc est in tam tenues partes, qui semper actu talia non percipiantur, qualia sunt Ferri, et Aeris segmenta, et Marmoris, et Vitri, et multorum lapidum : alia vero sunt, quæ quam optime in farinam vertuntur, ut Margaritæ. et Corallia, et Gemmarum multæ, similiter et Sphragis, et Bolus armenius, et plures aliæ terræ : rursus quædam tritorum cum liquidis nunquam ita misceri possunt, ut in unum coeant ; quædam vero ita coeunt, et coalescunt, ut actu esse per se nunquam sensu ullo discernantur. Qui igitur pulveres in farinam teri non possunt, nec bene cum liquidis coalescere, hi adhiberi in hac febre non debent, quoniam aut in stomacho, aut in intestinis residebunt,

feront beaucoup de mal. Celles qui peuvent être broyées en farine et bien se mélanger aux liquides, celles-là, il ne faut pas s'en garder, il faut s'en servir parce qu'elles ont pour les contagions une antipathie et matérielle et spirituelle. Interposées aux humeurs, elles empêchent leur putréfaction par un autre mode. A cause de la subtilité et de la ténuité auxquelles elles ont été réduites, elles ne peuvent causer d'obstruction ni empêcher aucune expulsion. Tels sont : la terre de Lemnos, le Bol arménien, les Perles, les Coraux, les Hyacinthes, les Saphyrs, la Tormentille, la Bistorte, la corne de Cerf et de Licorne, le Scordium, et beaucoup d'autres de ce genre.

L'Émeraude mérite une mention spéciale. Je ne lui vois chez les anciens aucune des prérogatives

aut, quo oportebat, non distribuentur, quare indigesti nocebunt non parum : qui vero in farinam bene conteri possunt, et bene cum liquidis coalescere, hi non modo cavendi non sunt, sed maxime affectandi, quoniam antipathiam tum materialem, tum spiritualem adversus contagiones habent, tum vero et intermisti humoribus alia etiamnum ratione prohibent putrefactionem illorum propter subtilitatem autem et tenuitatem, ad quam redacti sunt, neque obstruere possunt, neque expulsionem ullam impedire : ejusmodi autem sunt, et Sphragis lemnia, et Bolus armenius, et Margaritæ, et Corallia, et Hyacinthi, et Sapphiri, et Tormentilla, et Bistorta vocata, et cornu Cervi, et Monocerotis, et Scordium, et id genus multa. De Smaragdo autem specialiter dicendo ego quidem ab antiquis nullam talem attributam illi prærogativam invenio, qualem recentiores qui-

que certains médecins contemporains lui attribuent. Nous ne pouvons parler des vertus des choses que par expérience ou par raisonnement. Je pense que sur celle-ci il m'est assez difficile d'avoir une expérience suffisante, car, si j'ai vu trois ou quatre malades être guéris après avoir pris de l'Émeraude, c'est insuffisant pour généraliser. Nous ne savons certainement pas si cela est arrivé par hasard ou par le fait de ses propriétés naturelles.

Le raisonnement peut nous faire admettre que l'Émeraude doit avoir de la valeur contre ces fièvres parce qu'elle est froide et sèche, comme les médicaments dont nous avons parlé plus haut. Mais aucun raisonnement ne peut lui donner sur les autres remèdes une telle prérogative, qu'elle soit considérée comme une sorte d'antidote sacré. Quant à agir pour une antipathie spirituelle, ni le raisonnement ni

dam medici attribuunt : quoniam autem de rerum virtutibus loqui possumus aut per experientiam factam, aut per rationem, ego quidem super hac re experientiam sufficientem fieri satis difficile arbitror : nam et si aliqui assumpto Smaragdo ter et quater visi sint evasisse, infida tamen est, ad universale si illatio fiat, quoniam incertum est, per accidens ne contigerit, an per se nisi ratio ad communem naturam fiat : potest autem ratio certe fieri, quod Smaragdus valere ad ejusmodi febres debeat, quod frigidus sit, et siccus, quemadmodum et de aliis dictum est, habere autem prærogativam super alia tanquam sacrum quoddam antidotum ratio nulla afferri potest, quoniam, an agat

l'expérience ne nous l'ont appris. Qu'elle reste donc un médicament royal, et de grand prix.

On peut se demander si le bois de Gaïac, la racine de Squine, dont nous parlerons à propos du Mal Français, conviennent dans ces fièvres puisque ces deux médicaments dessèchent, excitent la sueur et résistent à la putréfaction ? Nous répondrons que nous n'avons aucune expérience de ces médicaments pour ces sortes de fièvres mais qu'autant que la logique peut nous le permettre d'affirmer, ils nous semblent devoir être, dans le cas présent, d'une grande efficacité. Le Gaïac en effet consiste en parties très subtiles, chaudes et sèches, ce qui lui permet de bien dessécher et de provoquer la sueur. C'est un arbre résineux et, de ce fait, admirablement bon contre les contagions ; il doit être employé en décoction dans de l'eau à laquelle on a ajouté du vinaigre afin qu'il n'augmente pas la fièvre, ce qui

et per spiritualem antipathiam, nec ratione, nec experientia cognitum est : regium tamen sit medicamentum, quod magno pretio venit. Quærat autem quis et de Guaiaco ligno, et de radice Cinarum, de qua in Gallico morbo dicemus, utrum conveniant in hac febre, quoniam utrunque et exsiccat valde, et sudorem movet, et putrefactioni resistit : ad quod dicimus nullam nos habere de iis circa has febres experientiam, verum, quantum per rationem possumus existimare, credendum est utrunque valere ea in re plurimum, et Guaiacum quidem, quia ex subtilissimis partibus constat calidis ac siccis, propter quas et valde exiccat, et sudorem ciet : est etiam et resinosa ea arbor, quare mire et ad contagiones valet : decoqui autem in aqua debet

fait qu'il sera plus convenable quand le sang sera pituiteux.

La racine de Squine est également très sèche, mais non résineuse, ni chaude autant que nos sens nous permettent de le dire. Aussi ne sait-on pas pourquoi elle est à ce point sudorifique. Peut-être y a-t-il en elle des puissances cachées, éloignées, dont les parties chaudes deviennent lentement actives, ce qui fait qu'elle provoque la sueur quand, par une sorte de dédoublement ou par hasard, les parties ignées, très subtiles, deviennent actives, bien que les particules qui la composent ne soient pas chaudes par elles-mêmes; à cause de leur sécheresse et de leur ténuité, elles s'enflamment à notre chaleur et provoquent la sueur de cette façon. Enfin elle peut convenir à ces fièvres puisqu'elle dessèche bien, provoque la sueur, et ouvre les pores de la peau.

permisto etiam aceto, ne febrem augeat, qua de causa convenientior etiam erit, ubi pituitosior sit sanguis. Radix vero Cinarum siccissima quidem est, resinosa autem non est, nec calida, quantum sensu percipi potest, quare et dubium est, quomodo sudoris adeo provocativa sit: fortasse igitur eorum est, quæ potentia talia quidem sunt, sed remote, hoc est, quorum calidæ partes tarde actu fiunt, propter quod et ipsa sudorem movet, quum separata mistione actu tandem fiunt igneæ, et subtilissimæ partes, vel forte, et si particulæ, ex quibus constat, per se calidæ non sunt, propter siccitatem tamen, et tenuitatem accenduntur calore nostro, et ita sudorem movent : et ipsa igitur convenire his febribus potest, quoniam et valde exiccet, et sudorem faciat, et foramina cutis aperiat.

Parmi les sirops, les meilleurs sont le sirop de Vinaigre, l'Oxymel, le sirop de Fumeterre, d'Oseille, de Citron, de Mousse (croissant autour du Thym), de Houblon, de Chicorée, de Pimpinella, qu'on peut rapporter au genre Œnante, et qu'on appelle Œnantille, et les espèces Byzantines, l'Eupatoire, le Thym, etc. Les eaux les meilleures sont celles de Bourrache, de Mélisse, de Chicorée, de Cuscute, de Scabieuse, de Chardon bénit, de Calendule, d'Alléluia, de Trèfle, d'Oseille, d'Eupatoire, de Chamœdrys, de Pentaphyllon, de Patience, de Marjolaine, de Calamente, de Pouliot.

Voici une bonne décoction : Aigremoine, Chicorée, ãã 5 têtes ; Cuscute, Capillaire, Scordium, Dictame, de Crète, ãã une poignée ; Tormentille et Bistorte, ãã 5 onces; bois d'Aloès, Casse, Squine, Jonc odorant, Gomme, ãã 2 Drachmes ; Racine de Canne, 3 drachmes,

Ex Syrupis autem valent Acetosus, et Oxymel, et de Fumo terræ, de Epithymo, de Citro, de Acetosa, de Lupulis, de Cichorea. de Pimpinella, quæ ad Oenantes genus referri potest, et appellari Oenantilla, tum et qui de Bizantiis dicitur, de Eupatorio, de Thymo, et ejusmodi : aquæ vero sunt Boraginis, Melissæ, Cichorii, Cicerbitæ, Scabiosæ, Cardi benedicti, Calendulæ, Luiulæ, Trifolii, Gallicæ acetosæ caput v. Lupulorum, Eupatorii, Chamædryos, Pentaphylli, Lapathi, Majoranæ, Calamenthi, Pulegii. Decoctio optima, quæ habet Agrimoniæ, Cichoræ, Cicerbitæ, caput v recentium Thrichomanis, Scordii, Dictamni cretici ana M. 1, Tormentillæ, Bistortæ ana unciæ v, ligni Aloes, Casiæ ligneæ, Squinanti, Calami,

Faites infuser toute une journée dans 10 litres d'eau pure pour une décoction, et vous ferez prendre le matin 5 onces de cette décoction filtrée avec 1 once de sirop de citron.

Les meilleures poudres sont celles de la terre de Lemnos, du Bol arménien, de la Tormentille, du Scordium, de la corne de Licorne ou de Cerf, de laquelle on prendra 1 drachme avec 2 onces d'eau de roses et 1 once de vinaigre. J'ai aussi expérimenté le suc d'Alléluia à la dose de 3 onces. Quelque chose de moins recherché, mais de non moindre efficacité, c'est: 5 drachmes de Tormentille et de Bistorte dans de l'eau de Chardon bénit.

Pendant ce temps, il faut voir si la nature n'est pas active, et par quelle voie elle manifeste son action. Si c'est le sang qui s'échappe par le nez, soit en grande, soit en petite quantité, il ne faut ni l'aider ni le retenir, à moins que les forces

Gummi ana drachmæ II radicum Cannarum drachmæ III infundantur omnia per diem in aquæ puræ libræ x mox fiat decoctio ad sufficientiam, cujus decocti colati unciæ v cum syrupo de citro uncia I exhibe in aurora. Pulvis optimus, terræ Lemniæ, Boli armenii, Tormentillæ, Scordii, cornu Monocerotis, vel Cervi ana de quo drachma I accipiat cum aquæ rosaci unciæ II aceti I. Expertum quoque est, succi Luiulæ unciæ III aliud vilius quidem, sed non minus valens, Tormentillæ Bistortæ ana drachmæ v detur cum aqua Cardi benedicti Interea vide, si quid natura movet, et per quam viam : si quidem enim erit sanguis, qui erumpat e naribus, sive multus, sive paucus, neque

ne défaillent. Si une matière abondante et corrompue s'échappe par le ventre, ne l'arrêtez pas, à moins que la défaillance des forces ne le réclame. Quand l'éruption lenticulaire se produit, il faut y aider, si la nature est paresseuse, avec les remèdes qui poussent à la peau et sont en même temps contraires à la contagion, tels que le Dictame, le Costus, la racine de Canne, de Bardane, etc.

Quelques complications accompagnent habituellement ces fièvres, comme le délire, rarement suivi de phrénésie, qu'il faut combattre pour les raisons que nous avons données plus haut. Mais assez sur les fièvres puncticulaires. Passons maintenant aux vraies fièvres pestilentes.

juvato, neque retineto, nisi virtus cadat : si vero multa, et corrupta per alvum materia exiverit, neque hanc comprimito, nisi virtus collabens poscat : at vero, si lenticulæ expellantur, eas quidem juvare oportet, si natura pigra est, iis, quæ ad cutim movent, et contagioni simul contraria sunt, quale est Dictamnum, et Costum, et radix Personaciæ, et Cannarum radix, et ejusmodi. Solent et accidentia quæ concomitari has febres, inter quæ est delirium, quod, tametsi rarissime phrenesim sequitur, divertendum est tamen propter dictam causam. Atque hæc quidem satis jam sint de puncticularibus febribus : nunc ad vere pestilentes pertranseamus.

CHAPITRE VII

DU TRAITEMENT DES FIÈVRES VRAIMENT PESTILENTES

Une sollicitude plus grande, des soins plus dévoués sont nécessaires, et dans la vie publique, et dans la vie privée, pour les fièvres qu'on appelle proprement pestilentes, si les médecins et autres personnes osaient approcher sans crainte ceux qui en sont atteints : car nous avons vu beaucoup de malades mourir misérablement abandonnés de tout le monde.

Cette affection contagieuse a souvent son origine dans l'air, passe souvent de l'un à l'autre, ou bien encore est souvent contractée d'un foyer ; parfois, elle peut naître primitivement en nous. Il ne faut donc pas oublier ici le traitement prophylactique

CAPUT VII

DE CURATIONE VERE PESTILENTUM FEBRIUM

Longe major sollicitudo, et cura esse debet, tum publicam, tum privata circa eas febres, quæ proprie pestilentes dicuntur, si medici et alii ad eas secure adire auderent : qua de causa multi ægrorum miserabiliter pereunt ab omnibus destituti. Quoniam igitur contagio hæc sæpe ab aere originem trahit, sæpe ab uno ad alium transit, sæpe concipitur fomite, nonunquam et in nobis primo oritur, in primis non prætermittenda videtur ea

il faut surtout faire attention à ne pas être pris par cette maladie, car la plupart de ceux qui en sont atteints en meurent.

Si la pestilence est venue d'un vice de l'air, ce qui arrive rarement, le remède le plus sûr, qui est passé en quelque sorte de proverbe, c'est la fuite et la recherche d'un air plus salubre. Si cela ne peut se faire, car on ne peut pas toujours abandonner sa ville, ses meubles, sa maison et les siens, qu'au moins on purifie l'air par les moyens indiqués plus haut; on se trouvera bien encore de mettre le feu à de grands champs de paille, à des bois vierges, à des bois sacrés.

Faites attention à ce que la contagion ne vienne pas d'une région voisine vers la vôtre, fermez les fenêtres de ce côté, habitez les parties opposées de

curatio, quæ præservat : procurandum enim in primis est ab ea non capi, quando, ubi quis captus est, ut plurimum etiam perit. Ergo si aeris vitio pestilentia contigerit, quod raro quidem fit, tum nullum est salutarius remedium, quam (ut in proverbio est) fuga, et inquisitio salubrioris aeris : quod si fieri non potest, neque enim semper et urbes, et suppellectiles, et domus, et chari relinqui possunt, at saltem aerem tempera per ea, quæ dicta sunt.

Proderit et latos stipularum incendere campos,
Et nemora intacta, et sanctos exurere lucos.

Illud quoque pervide, num ex alia regione deferatur ad tuam contagio : cui contra fenestras occlude, et partes domus aversas habitato : tum fomes omnis tibi cavendus erit, ligna, vestes,

votre maison; craignez aussi tout ce qui peut être un foyer de pestilence comme les bois, les vêtements et tout ce qu'ont touché les pestilents. C'est pour cela que les Républiques agissent avec grande sagesse, en établissant des lois qui forcent à brûler tout le mobilier des maisons atteintes, et qui en désintéressent les héritiers par les deniers publics. Nous avons vu en 1511, quand les Allemands occupaient Vérone, dans une peste où périrent près de dix mille hommes, environ vingt-cinq Teutons mourir en se transmettant un vêtement de peau; l'un mort, l'autre l'endossait, celui-ci mort, celui-là, jusqu'à ce qu'on s'aperçût qu'il était la cause de toutes ces morts; alors on le brûla.

Il ne faut pas moins se garder de l'air où vit un malade; que les portes soient ouvertes ainsi que les fenêtres, surtout celles qui regardent le nord. Qu'il y ait autour de lui des fleurs et des fruits odorants et froids, Roses, Troènes, Nénuphars, Violettes,

et omnia, quæ pestilentes tractavere: qua de causa sapientissime agunt illæ Respublicæ quæ consuetudine, et legibus provident, ut suppellex omnis domus affectæ comburatur, hæredibus e publico satisfiat. Vidimus anno 1511, quum per Germanos Verona teneretur, exorta peste qua hominum fere x millia periere, ex una veste pellicea non pauciores, quam quinque et viginti Teutones obiisse: uno defuncto alius induebat eam vestem, et hoc alius, et alius, donec monefacti e tot defunctis vestem combussere. Nec minus cavendum est ab aere, in quo æger degit: quare adaperta sint ostia, et fenestræ, præcipue quæ in Boream spectant. Circa ægrum sint flores, et fructus

Citrons, Limons, pommes d'Api, Coings, Pêches. Qu'on fasse des vaporisations d'eau de Roses, de Camphre, d'Œillets. Le mieux est, si on peut, de ne pas aller voir de malades, de fuir toute réunion, de rester chez soi dans sa maison, qui doit être propre, bien aérée, peu chauffée, de façon à ne pas ouvrir les pores de la peau à la contagion. Pour que l'air inspiré soit plus pur, ayez toujours dans la bouche ou des grains de Genièvre, ou de la racine de Gentiane, ou de Galanga, ou de la Cannelle, ou du Macer, ou de la graine de Citron. Touchez vos narines d'une éponge imbibée de vinaigre et d'eau de roses. Ayez des vêtements d'une propreté irréprochable, pas en laine si c'est possible, mais plutôt en toile, et changez-en souvent.

Je n'approuve pas ceux qui par la diète cherchent à rendre le corps sec parce qu'ils affament les

odorati, et frigidi, Rosa, Ligustrum, Nymphea, Viola, Citria, Limones, poma Apia, Volema, Cydonia, Persica : fiant et suffitus ex aqua Rosata, Camphora et caryophyllis. Melius autem est, si potes, ægrum nullum visere, conventus hominum fugere, domi manere, quæ munda sit, quæ probe perfletur : tum non incalescas multum, ne cutis foramina ad hauriendam contagem aperias : quo vero, et qui inspiratur aer, sincerior ingrediatur, tu quidem semper ore versato aut juniperi grana, aut Gentianæ radicem vel Galangæ, vel Casiam ligneam, vel Macerem, aut semen Citri : nares quoque tantito spongiola, aceto, et aqua rosata infusa. Indumenta mundissima vestito, et non e lana si potes, sed e serico quæ etiam sæpius mutato : nec laudem, qui inedia quærunt siccum corpus facere, quoniam venas inaniunt, et

veines et les rendent plus avides à attirer la contagion. Je ne veux pas non plus qu'on fasse des excès de nourriture ; que l'alimentation soit modérée et peu différente de celle dont on use habituellement.

Tous les changements d'habitude, depuis Hippocrate, ont été condamnés surtout dans cette maladie, comme dans toutes les autres. Il ne déplaît pas qu'on fasse usage ou de Thériaque, ou d'électuaire de Mithridate, ou de terre de Lemnos, ou de Bol arménien avec du vinaigre. Nous semble utile également le Diascordium, antidote que nous avons expérimenté et que nous avons composé non seulement comme préservatif, mais comme curatif. J'approuve aussi les pilules qu'on appelle communes, à la dose de deux ou trois avant le souper tous les trois jours. Tous ces moyens peuvent empêcher qu'on ne tombe malade. Mais, si l'on est devenu malade, qu'on a con-

avidas attrahendi reddunt neque tamen crapulam volo, sed victum, qui parcus sit, non alienus a consueto, omnes enim mutationes insolitæ cum in omnibus tum maxime in hoc morbo damnari ab Hippocrate consuevere. Nec displicet, ut aut Theriaca, aut Mithridato, aut terra Lemnia, vel Bolo armenio cum aceto utaris. Utile quoque est, et jam expertum Diascordion antidotum, quod composuimus non solum conservationis, sed et curationis, gratia. Laudo etiam, ut pillulæ illæ, quæ communes vocantur, duæ aut tres ante cænam singulis tribus diebus capiuntur. Per hæc igitur procurandum est, ne æger fias Quod si quis jam factus est æger, et contagem concepit, hoc

tracté la contagion, voici ce qu'il faut faire. Tout d'abord, si c'est une de ces fièvres qui tuent un homme en quelques heures, comme la suette Anglaise, il ne faut donner aucune nourriture ; on peut se demander s'il ne faut donner aucun médicament, et si les Anglais font bien qui n'aident en rien les malades qu'en les couchant et en les laissant suer. Pour moi, en Angleterre et dans d'autres pays où cette peste a régné avec intensité, il me semble qu'on fera bien, en recourant aux remèdes que nous avons dit s'opposer aux contagions redoutables par une double antipathie ; tels que : 1 drachme de terre de Lemnos, 1 scrupule de corne de licorne, dans 5 onces de vinaigre et 1 once d'eau de roses. Si en Angleterre la sueur ne se produit pas ou parce que le malade n'est pas facile à faire suer, parce

pacto regendus erit : in primis, si febris ex iis est, quæ paucis horis perdere hominum solent, qualis et ea est, quæ in Britannia sudor appellatur, nullus victus exhibeatur : medicamentum autem ullum utrum sit afferendum, habet dubitationem et, an in Britannia recte faciant nullum aliud auxilium adhibendo, nisi situm, et decubitum, per quem sudent : verum meo quidem judicio, et in Britannia, et aliis locis, ubi quam acutissime pestis concepta fuerit, bene agetur, si statim ad ea recurratur, quæ per utranque antipathiam diximus obsistere contagionibus feris, quale est Sphragidis drachma 1 cornu Monocerotis scrupulus 1, aceti unciæ v aquæ rosatæ uncia 1. Porro in Britannia, si sudor forte detineatur, aut quia æger non assuetus sit sudare, utpote densæ carnis, aut alia de causa impeditus, mihi non displiceat illa adhibere, quæ diximus sudorem movere

qu'il est de chair dense ou qu'il en est empêché pour une autre cause, il ne me déplaît pas de me servir des remèdes que nous avons dit pouvoir et provoquer la sueur et s'opposer à la contagion.

Pour les autres fièvres, qui n'ont pas cette acuité, mais qui cependant sont aiguës comparativement à celles qui sont appelées seulement malignes, il faut se servir de ce traitement; que l'alimentation soit surtout plus libérale que dans les fièvres puncticulaires, où l'énergie, qui est très affaiblie dans les fièvres vraiment pestilentes, est conservée. Comme leur analogie est pour les esprits ou les humeurs plus aiguës, la putréfaction est rapide et plus grande. Qu'on ne donne pas de vin à boire, quoiqu'il y ait des médecins qui le donnent très pur, et cela à tort, puisqu'ils augmentent l'intensité de la fièvre surtout parce que les forces peuvent être soutenues sans danger par d'autres moyens. Qu'on donne donc à boire aux malades, de l'Oxycras,

consuevisse, et simul obsistere contagioni. In aliis vero febribus, quæ eam acuitatem non habent, acutæ tamen respectu earum. quæ malignæ tantum dicuntur, hæc adhibeatur curatio, victus in primis sit liberalior, quam in puncticulis vocatis, quo virtus custodiatur, quæ in vere pestilentibus vehementer dissolvitur, quod earum analogia vel ad spiritus est, vel ad acutiores humores, et putrefactio cita, et amplior : vinum tamen non propinetur, tamet si aliqui sunt, qui præbent, etiam meracissimum, non recte autem, quoniam febrem in furorem vertunt, quum præsertim per alia refici virtus sine eo periculo possit, bibant ergo vel Oxycratum, vel aquam cum vino granatorum, aut cum succo

ou de l'eau avec du vin de grenades ou avec du suc de limon. Que les viandes, si elles sont rôties, soient arrosées pendant la cuisson d'eau de roses. J'aime mieux, pour mon compte, ce que les ménagères appellent gelées de viande. Parmi les mets, qu'on choisisse les Laitues, les Endives, la Bourrache, les Cerises aigres, le Riz, le Panais avec un peu de vinaigre ou de verjus ; ou encore des salades avec la Chicorée, la Cuscute, l'Oxalis, la Bourrache, la Mélisse, la Chicorée sauvage, celle que les paysans appellent Laiteron. On peut encore user de fleurs de Citron, de Buglosse, de Bourrache, etc.

Pour moi, je pense qu'il ne faut pas faire la phlébotomie dans ces sortes de fièvre, puisque très rarement elles se font primitivement en nous, mais viennent du dehors, ou d'un foyer, ou encore de l'air, ou d'un malade. Mais, quelle qu'en soit l'ori-

Limonum permistam, carnes, si assæ sint, et aqua rosata sæpius inter coquendum irroratæ, placeant mihi magis, necnon, quæ a mulieribus gelatinæ vocantur : fercula vero sint e Lactucis, et Endivia, et Boragine, et Cerasis acerbis, et Oriza, et Panico cum pauco aceto, aut omphacio, nec acetaria denegentur e Cichorio, Cicerbita, Oxalide, Boragine, Melisophyllo, et Condrilla ea, quam Crencanum rustici appellant, necnon e floribus Citri et Buglossæ, et Boraginis, et ejusmodi. Phlebotomia mihi nulla sit in his febribus, quoniam rarissime in nobis primo fiunt, sed extrinsecus veniunt, aut e fomite aut etiam ex aere, aut ex uno in alium, verum, quocunque modo accidat, sectio venæ parum prodesse potest, quod seminaria non possunt

gine, la section de la veine ne peut qu'être de peu d'utilité puisque les germes ne peuvent être éliminés ; bien plus, elle peut être très nuisible parce que la contagion est entraînée au dedans et que le sang n'est pas médiocrement remué. Aussi, non seulement dans les fièvres puncticulaires, mais encore dans les fièvres vraiment pestilentes, il est constant, par l'expérience, que la plus grande partie de ceux auxquels la veine a été ouverte sont morts. Il vaudra mieux dans ces cas diminuer la quantité du sang par quelques sangsues.

Nous dirons les mêmes choses au sujet des remèdes pharmaceutiques qu'on appelle résolutifs, que nous avons cités à propos des fièvres Lenticulaires, car dans ces fièvres il y a entre les médecins un grand désaccord. Les uns veulent qu'on évacue par des remèdes très forts, d'autres par des remèdes plus doux, ce que nous, d'après nos prin-

educi, multum autem obesse, quod et contagio introrsum trahatur, et sanguis non mediocriter agitetur, propter quod non in Lenticulis solum sed et in vere pestilentibus febribus experientia constat maximam partem eorum, quibus secta fuit vena, periisse, satius ergo erit et in his per cucurbitulas sanguinem imminuere. De pharmacis quoque, quæ solutiva dicuntur, eadem dicenda sunt, quæ supra diximus in Lenticulis nam et in his febribus controversia est inter medicos, aliis per acerrima jubentibus esse evacuandum, aliis per placidissima, quod et nos ex nostris principiis rectius factum arbitramur, tum quod materia pauco indiget stimulo, utpote plus nimio corrupta, tum quod per acria agitatio multa in humoribus fiat, et evacuatio

cipes, nous pensons être plus sage puisque la matière a peu de stimulant, trop corrompue qu'elle est, et qu'il se fait dans les humeurs, par le fait de remèdes forts âcres, une grande agitation et une très petite évacuation de germes. Aussi pour la matière qui se corrompt de jour en jour et qui manque d'évacuation, il suffira de purger le corps soit par un clystère, soit par un léger laxatif comme les pilules Communes, la Casse, la Rhubarbe, le Sirop rosat résolutif, que dans cette maladie je préfère à tous les autres médicaments. Suivant l'âge, le temps et la maladie, vous pourrez en user ainsi que d'autres, ou tous les jours, ou tous les trois ou quatre jours, comme cela vous semblera plus convenable.

Ces prescriptions étant correctement remplies, appliquez-vous à l'extinction de la contagion, et dirigez contre elle toute votre science et tous vos soins ; n'usez pas des digestifs communs, mais confectionnez des sirops que les méde-

pauca seminariorum : quare ad materiam, quæ in dies corrumpitur, et evacuatione indiget, si vel per clysteres, vel per leve aliquod pharmacum corpus expurges, sat esse poterit tibi, quales sunt vel Communes, vocatæ pilulæ, vel Casia siliqua, vel etiam Rhabarbarum, vel Syrupus rosatus solutivus, quem ergo in hac labe omnibus aliis præfero, quibus pro ætate, et tempore, et morbo, et aliis uti poteris vel quotidie, vel tertia, aut quarta quaque die, ut expedientius tibi videbitur.

His ergo rite perspectis extinctioni contagionis intende studium omne, et curam omnem converte, quare nec communia digerentia curato, sed syrupos (ut medici vocant) longos confi-

cins appellent magistraux, et forcez le malade à en boire nuit et jour. Vous pourrez non seulement vous servir des remèdes conseillés dans les fièvres lenticulaires, mais encore d'autres remèdes plus actifs que vous choisirez, surtout parmi ceux qui agissent par une double antipathie.

Par exemple, de l'eau d'Oxalis, d'Alléluia, de Cuscute, de Chicorée, de Nénuphar, d'herbe Francaise et de Trèfle odorant, de Lichen, auxquelles on ajoutera du sirop. Ce qui sera meilleur encore, ce sera la préparation suivante :

Suc de Limon, 2 livres ; Vinaigre, 2 onces ; Bol arménien, 1 once ; qui, mêlés ensemble, macéreront pendant un jour, puis seront distillés à l'alambic, et dont on pourra donner 3 onces, soit seules, soit avec un peu de sirop.

Si vous voyez que la fièvre est ardente et que l'âge du malade jeune et robuste, habitué à boire

cito, ægrum, coge, ut inde die noctuque bibat, non solum autem, quæ in lenticulis dicta sunt, remedia hic etiam adhiberi possunt, sed et si aliqua valentiora sunt, eligenda erunt tibi, ea præsertim quæ omni antipathia juvant. Aquæ igitur sint Oxalidis, Luiulæ, Cicerbitæ, Cichorii, Nymphæ, herbæ Gallicæ, Trifolii odorati, Lichenis, quibus syrupi sui addantur. Valentissimum est et hoc, quod habet succi Limonis libræ II, Aceti unciæ IV, Boli armenii uncia I, quæ simul commista per diem macerari sines, mox per elambicum in aquam vertes, cujus unciæ IV, exhibere poteris vel solas, vel cum syrupo aliquo: quod si ardentem febrem videris, ætatem autem juvenilem, et robustam, consuetam potui aquæ, cæteris consentientibus non

de l'eau, et le reste le permettent, il ne me déplaît pas de donner en boisson de l'eau froide mélangée avec du sirop acide ou du jus de Citron.

N'oubliez pas les poudres qui agissent surtout par leur antipathie spirituelle ; celles qui imputrescibles par elles-mêmes empêchent la putréfaction d'être portée dans des humeurs voisines.

Si un Charbon fait éruption quelque part, si un Bubon apparaît autour du pubis, ou une Parotidite derrière l'oreille, il faut se garder de les arrêter, mais plutôt les aider autant qu'on le peut.

S'il s'agit d'un Charbon qui brûle autour de lui et corrompt l'organe qu'il attaque, alors sans retard brûlez-le tout entier avec le fer rouge, et tuez les germes, ou agissez par quelque caustique comme l'onguent Égyptiac, ou du levain avec du suc de Scille et ce qu'on appelle Sublimé,

displiceat mihi aquæ frigidæ potus cum syrupo acetoso, vel succo Citri. Pulveres porro ne eos prætermittas, qui maxime per spiritualem antipathiam valent, quique imputrescibiles ipsi existentes prohibent putrefactionem in vicinos humores ferri. Quod si aut Carbunculus aliquam in partem irruperit, aut Bubo circa pubem, aut post aures Parotis insederit, primum quidem cave, ne aliquod horum represseris, sed potius evoca, quantum potes: si ergo Carbunculus fuerit, qui in orbem urat, et corrumpat membrum, tum protinus nulla interposita mora, aut candenti ferro totum inure, et seminaria interfice, aut caustico aliquo age, quale vel Ægyptiacum unguentum, vel fermentum cum succo Scyllæ, et Sublimato vocato, quod expeditissimum est : mox, ubi crusta ceciderit, butyro superimposito ulcus

ce qui est très facile à préparer. Quand la croûte sera tombée, qu'on y mette du beurre, que l'ulcère soit tenu bien propre et qu'on le laisse longtemps ouvert.

S'il s'agit du Bubon de la peste, qu'il ne soit pas encore mûr, faites-y quelques scarifications, tirez-en une grande sangsue du sang infecté, puis hâtez la maturation en faisant des mélanges qui appellent et brisent les germes.

Ce qui conviendra dans ce cas, c'est la farine de graine de Lin et de Fénugrec, la Mauve, la racine de Narcisse ou de Lys, le Galbanum, l'Opoponax, le Nitre, le Soufre, le Cèdre, le Styrax liquide dont on fait un emplâtre ou bien encore le Diachylon, le Vitriol ou le Bubonium pilé ou seul, ou en décoction avec de l'Oignon auquel on ajoutera du Galbanum, du Styrax liquide et de l'axonge. Le Bubonium est, je pense, ce que les Grecs appellent ἀστέρα Virgile l'appelle Amellus,

mundifica, sed diu adapertum tene : si vero Bubo pestifer fuerit, sed immaturus, scarifica tamen, et cucurbitula aliqua magna sanguinem infectum extrahe, mox matura, sed permiscendo, quæ evocant, et frangunt seminaria, conveniet farina seminis Lini, et Fœnogræci, et Althæa, et Narcissi, aut Lilii radix, et Galbanum, et Opoponacum, et Nitrum, et Sulfur, et Cedria, et Styrax liquida, e quibus emplastrum fiat, ad idem valent et Diachylon, et Diachalciteos, aut et Bubonium contusum, vel solum, vel decoctum cum Cæpe adjuncto Galbano, Styrace, liquida, ex axungia ; est autem (ut arbitror) Bubonium, quod Græci ἀστέρα vocant, VIRGILIUS Amellum appellavit, copiosis-

Cette plante est très répandue dans notre propriété sur les collines de Benaco : ce sont des petites tiges non creuses sortant comme une forêt d'une même racine, que couvrent des feuilles pointues, étroites, longues d'un doigt, vertes, avec des fleurs au sommet d'un aspect élégant ; ces fleurs sont jaunes au milieu, un peu comme celles de la camomille, et pourpres autour avec des pétales disposés à la façon d'une étoile. La plante tout entière est d'un effet admirable contre les Bubons, c'est pour cela qu'on l'a appelée Bubonium. Dès que l'abcès est tant soit peu mûr, il faut l'ouvrir soit avec le fer, soit avec un caustique quelconque, puis l'absterger non par les abstersifs doux et communs, mais par ceux qui ont un plus grand pouvoir desséchant, tels que l'Iris et l'Aristoloche, le Peucedanum, l'Ellébore, la Térébenthine, la farine de Lupins, etc. Contre les Parotidites on peut se servir des mêmes remèdes

simus autem est in agro nostro in vicinis Benaco collibus furculi multi ab una radice quasi sylva quædam tolluntur, quos vestiunt folia subaspera, angusta, digito longa, virentia, flores circa summa multi, aspectu pulchri spectantur, medio lutei, ceu chamæmeli, circum vero purpurei, in orbem stellæ modo dispositis foliis, herba tota mire ad Bubones valet, unde et Bubonium appellatum fuit. Ubi igitur abcessus aliquantisper maturuerit, tum ne expectato exactam maturationem, sed aperi, aut ferro ignito, aut caustico aliquo, mox absterge, verum non levibus, et communibus abstersivis, sed iis, in quibus est exiccatio major, qualis est Iris, et Aristolochia, et Peucedanum, et Helleborus,

en même temps que des évacuants et des maturatifs. Si le mal paraît un peu enrayé par ces médicaments, la guérison sera achevée par la répétition des mêmes remèdes. Si au contraire le mal est rebelle et que les remèdes ne fassent rien, voici un remède que je mets au jour pour la première fois; je ne sache pas qu'on puisse user d'un meilleur médicament que du suivant : suc d'Alléluia, 2 onces; suc de Citron, 1 once; Diascordium nostrum, 1 drachme; espèces cordiales tirées des pierres précieuses 2 scrupules; vinaigre, 2 onces; mélangez bien le tout, qu'on le fasse boire en entier, et si ce remède ne fait rien, sachez que la maladie est plus forte que les remèdes humains. Enfin il est des médecins qui mettent la suprême ressource dans l'Émeraude, d'autres dans le Bol arménien, ceux-ci dans le Scordium, ceux-là dans le Dictame de nos pays.

et Terebinthina, et farina Lupinorum, et id genus: ad Parotidas autem eisdem fere et concoquentibus, et evocantibus est utendum.

Si igitur per hæc fracta aliquantulum ægritudo videbitur spem aliquam polliceri, per eadem remedia repetita curationem absolve, sin autem contumax adhuc, et nihil parens remediis apparebit, ego (quod in medium afferam) non aliud majus remedium excogitare scio. quam hoc, quod habet, succi Lujulæ unciæ II, succi Citri uncia I, Diascordii nostri drachma I, specierum cordialum e gemmis scrupulo IV, aceti uncia I, omnia bene misceto, et totum haurito, quod si nihil juvabit, scito morbum esse majorem, quam humana remedia. Sunt qui

Voici la formule de notre Diascordium :

Cannelle, Cinnamone, āā, 5 onces; Scordium, 1 once; Dictame de Crète, Tormentille, Bistorte, āā, 5 onces; Galbanum, Gomme, āā, 5 onces; Opium, 1 drachme 1/2; Styrax, 4 drachmes 1/2; Oseille, 1 drachme 1/2; Gentiane, 5 onces; Bol Arménien, 1 once 1/2; Terre sigillée, 5 onces; Poivre long, Gingembre, āā, 2 drachmes; Miel blanc écumé, 2 livres 1/2; Vin aromatique, 5 livres; Sucre Rosat, 1 livre. M. s. a.

in Smaragdo maxime confidant, qui in Bolo armenio, qui in Scordio, qui in Dictammo nostra.

Habet autem Diascordion nostrum, Cinnamomi, Casiæ ligneæ ana unciæ v, Scordii uncia I, Dictamni Cretici, Tormentillæ, Bistortæ ana unciæ v, Galbani, Gummi ana unciæ v, Opii drachma I,v, Styracis drachmæ IV,v Acetosæ drachma I,v, Gentianæ unciæ v, Boli armenii uncia I,v, Terræ sigillatæ unciæ v, Piperis longi, Zinziberiis ana drachmæ II, Mellis albi despumati libræ II,v, Vini Aromatici libræ v, Zucchari rosati libra I. M.

CHAPITRE VIII

DU TRAITEMENT DE LA PHTISIE EN TANT QUE CONTAGIEUSE

Maintenant nous continuons par l'étude de la phtisie, non de celle qui dépend de catarrhes ou d'autres causes, mais de celle qui a été conçue par la contagion, et qui en dépend. Il importe beaucoup en effet de savoir comment elle a été contractée. Car, dans celle qui consiste seulement dans la contagion, celui qui la contracte n'avait aucune maladie auparavant, mais au contraire était en bonne santé; s'il lui survient un catarrhe et d'autres complications, ce sont en quelque sorte des accidents qui ne demandent pas, par eux-mêmes, un traitement causal; aussi, si vous les soignez par des remèdes ordinaires, vous échaufferez la tête, vous dessècherez par des sinapismes, vous rendrez les crachats

CAPUT VIII

DE CURATIONE PHTHISIS, QUATENUS CONTAGIOSA EST

Nunc de Phthisi prosequamur, non quatenus aut a catarrhis, aut ab aliis dependet causis, sed quatenus e contagione concepta est, et ab ea per se pendet, multum enim interest, utro modo sit facta : nam quæ in contagione per se consistit, eo, qui accipit, nihil male prius affecto, sed sano concipi potest : quare et catarrhus, et alia superveniat, accidentia quodammodo sunt, et per se curationem primariam non poscunt : ad quæ si commu-

plus faciles, mais vous essayerez tout en vain si vous ne vous ingéniez à tuer le contage en tant que contagion. Donc, dans cette forme de phtisie qui a été contractée soit de la vie en commun avec un phtisique, soit d'un foyer quelconque, il faut tout d'abord considérer ce que nous avons dit devoir être remarqué d'une façon générale dans la contagion: les germes, la matière qui tend à être corrompue, la matière qui est déjà corrompue.

Si vous entreprenez le traitement au commencement, alors ne vous occupez que des germes ; s'ils pouvaient être étouffés par les caustiques, nous savons que dans le cas présent il n'y aurait pas meilleur remède. Mais, comme on ne peut les employer pour cet organe sans danger, on peut par des remèdes voisins essayer un traitement. C'est ainsi que nous avons vu quelques auteurs anciens

nia remedia adhibeas, caput uras, sinapismis exicces, sputum facile reddas, frustra omnia tentabis, nisi contagem, quatenus contagio est, interimere studeas. Ergo in ea phthisi, quæ vel a conversatione cum phthisico, vel a fomite aliquo contracta est, et illa in primis consideranda sunt, quæ in universum diximus esse in contagionibus animadvertenda, seminaria scilicet, materiam, quæ in corruptionem tendit, et eam, quæ jam corrupta est. Si igitur circa initia curationem aggrediaris, tum ad sola seminaria attende, quæ si extingui quidem possent per urentia, nihil præsentaneum magis afferri remedium posset, verum quum hoc locum non habeat sine majori periculo, potes tamen per aliqua, quæ proxima sint urentibus, curationem moliri : quod video et antiquorum nonnullos ausos fuisse, jubentes

avoir osé ordonner des inhalations de vapeur de Sandaraque dans le poumon. Et quand je dis Sandaraque je ne veux pas parler de celle qu'on appelle vulgairement vernis, mais bien ce que nous appelons Orpiment. Et ce n'est pas ce genre d'Orpiment qui est de couleur jaune, mais l'autre qui est rouge et qui est la vraie Sandaraque. Si vous usez de ces fumigations, vous rendrez de grands services à ceux qui sont atteints d'un si grand mal contagieux.

Vous rendront encore des services la racine d'Arum ou d'un autre Dracunculus administrée en bonbon ou dans une décoction ; ou encore l'Iris, le Scordium, le Dictame de Crète, le Diascordium, la Thériaque et les substances semblables. Si la maladie, ayant dépassé la période du début, a déjà mis en mouvement le catarrhe, ou collecté de la matière dans un organe, alors on peut s'adres-

Sandaracæ nidorem per anhelitum in pulmones trahi : quum autem Sandaracam dico, non eam intelligi volo, quæ Vernix vulgo vocatur, sed quæ Auripigmentum a nobis dicitur : porro nec per Auripigmentum velim a te accipi priorem illam speciem, quæ citrina est, sed alteram, quæ est ruffa, et proprie Sandaraca vocatur, hujus ergo suffitu si utaris, non parum proderis tantæ contagi : proderit autem et Ari, vel alterius Draunculi radix in eclegmate, vel decocto aliquo oblata : similiter et Iris, et scordium, et Dictamnum creticum invabunt, et Diascordion, et Theriaca, et similia. Quod si morbus ultra principia jam progressus, vel catarrhum moverit, vel aliter in loco materiam collegerit, tum simul et ad seminaria, et ad materiam

ser et aux germes et à la matière, et attaquer le catarrhe par tous les moyens qu'enseignent les médecins, en le détournant, en l'arrêtant, en le séchant, en l'évacuant. Si la matière collectée est épaisse, visqueuse, on doit la résoudre et la préparer à être chassée par des voies convenables. Mais ayez toujours devant les yeux qu'il faut s'opposer à la contagion et à la putréfaction, et résister aux germes. Dans ce cas ce sont les résines qui me plaisent le mieux et qui remplissent le mieux toutes les indications, entre toutes : la Térébenthine, puis la résine du Larix et du Mélèze, ou encore la Myrrhe et le Styrax, etc. ; on peut les administrer seules ou mélangées à quelqu'une des poudres, déjà nommées, telles que le Bol arménien, la terre de Lemnos et le Scordium. On évitera les styptiques et les astringents qui empêchent l'expectoration, aussi ne sera-t-il pas mauvais de mêler

potes animadvertere, ac catarrhum quidem iis omnibus ingeniis regere, quæ medici docent, divertendo, sistendo, exiccando, evacuando : collecta vero materia si crassa, si viscosa est. digeri et præparari debet, ut per convenientes regiones expelli possit : sed id semper ante oculos habe, ut contagionem, et putrefactionem prohibeas, et seminariis obsistas : quare hoc in casu resinæ maxime mihi placent, quæ omnes intentiones complectuntur, ante alias Terebinthina, mox Laricina, et Abietina, tum vero et Myrrha, et Styrax, et reliqua : possunt autem vel per se administrari, vel admissa alicui ex prædictis pulveribus, qualis est Bolus armenius, et Sphragis, et Scordium : evitentur autem aspera, et styptica, quæ spuitionem impediunt : propter

à tout cela quelques lénitifs tels que le miel ou le sucre. Les décoctions sont très bonnes parce qu'elles pénètrent profondément. Les meilleures seront celles faites de Scordium, d'Aristoloche, de Dictame, de Pouliot et de Gomme que l'on fera bouillir avec du sucre dans de l'eau pure avec un peu de vinaigre, décoction dont on fera prendre seulement 5 onces à la fois.

Il y a des médecins qui se servent contre toute espèce de phtisie de racine de Squine parce qu'elle dessèche à merveille, et provoque la sueur ; c'est un remède que nous approuvons.

Si la matière a quelque acrimonie, il faut user de remèdes qui sèchent, mais qui chauffent moins. Ce qui est bon et agréable ; c'est : Sucre rosat, 2 onces ; Bol arménien, 1 drachme ; Sirop de pommes, Q. S. qu'on mélange et dont on boit toutes les heures.

quod nec malum erit semper admiscere aliquod lenientium, ut mel, vel saccharum. Decocta quoque valde mihi laudentur, quoniam maxime penetrant : optimum ergo erit Scordium, et Aristolochia, et Dictamnum, et Pulegium, et Gummi, quæ cum saccharo ebulliant in aqua pura cum pauco aceto : de quo decocto sat erunt unciæ v. Sunt, qui radice Cinarum utantur ad omnem phthisim, quod valde exiccet, et per sudorem evocet, quod et nobis admodum placet : si vero materia acrimoniæ cujusdam particeps sit, ea debes afferre, quæ exiccent quidem, sed minus calefaciant : optimum, et suave est Sacchari rosati unciæ II, Boli armenii drachma I, Syrupi de pomis Q. S. Misce, et utere omni hora : quod si materia jam corrupta apparebit,

Si la matière déjà corrompue apparaît à l'extérieur, ce que vous reconnaîtrez aux crachats, si ces derniers sont jaunes ou livides, s'ils sont fétides, alors il faudra vite faire évacuer non seulement par les voies de l'expectoration, mais encore par des remèdes pharmaceutiques résolutifs qui seront choisis pour la circonstance. Si déjà le mal est passé dans le poumon, qui, ou aura contracté un ulcère, ou sera déjà parvenu à un certain état de flaccidité, alors il faut savoir que le malade est dans un grand danger, il faut en prévenir l'entourage, et alors vous pouvez employer les remèdes suivants : Une décoction avec 5 têtes d'Iris sauvage ; une poignée de racines de Tussilage, et de dracuneulus incisées, pierre hématite, terre de Lemnos, bol arménien ãã 5 onces ; grande consoude et guimauve, ãã 1 once ; bois de gaïac, 1 livre ; faites infuser pendant une journée dans 8 litres d'eau pure, puis faites une décoction jusqu'à réduction du tiers, et prescrivez

quod e sputo cognosces, si flavescit, aut livet, et fœtet, expediens tunc erit evacuare, non solum per sputi vias, sed et per solutiva pharmaca, quæ pro re eligantur : si vero labes jam et in pulmonem transit, qui aut ulcus contraxerit, aut eo pervenerit, ut jam flacescat, tum scito ægrum esse in magno discrimine, quod ubi apud domesticos præfatus fueris, hæc postremo remedia potes experiri. Primum est decoctum hoc, quod habet Xiridis caput v Tussilaginis, Dracunculi radicum, incisorum omnium manipulum I, lapidis Hæmaticæ, Sphragidos, Boli armenii ana unciæ v, Symphiti, Altheæ, singulorum uncia I, Aluminis drachmæ II, ligni Guaiaci libræ v, infundantur

le matin 5 onces de cette décoction dans un julep à la violette.

Il est un autre remède des anciens que Pline dit être très bon pour les phtisiques désespérés, c'est la décoction de feuilles et de racines de Consiligo dont on ordonnera 1 once 1/2 par jour. Le Consiligo est, autant qu'on peut le conjecturer, la même herbe que le même Pline appelle ailleurs d'un autre nom : Enneaphyllon ; c'est ce que nos botanistes appellent Capraire ou Pulmonaire, non celle qui est de l'espèce des Buglosses, mais cette autre Pulmonaire ainsi appelée parce qu'elle est très bonne contre les maladies des poumons, surtout chez les porcs et les chèvres, ce qui fait que les botanistes l'ont appelée Capraire.

Elle a encore été appelée Enneaphyllon parce qu'elle a neuf feuilles divisées à la façon de celles de l'Ellébore, les unes plus longues, les autres

per diem omnia in libris VIII, aquæ puræ, et fiat decoctum tertia parte consumpta, de quo unciæ V, sumentur in aurora cum juleb violato. Aliud est antiquorum remedium, quod Plinius dicit valere phthisicis deploratis : foliorum et radicum Consiliginis, quantum sat est, fiat decoctio, et decocto utere bis vel ter in die unciæ I, V, est autem Consiligo, quantum condjici potest, eadem, quam idem Plinius alio nomine herbam ignorans, Enneaphyllon appellet, herbarii nostri Caprariam, quidam et Pulmonariam, non eam quidem, quæ e genere Buglossi est, sed alia Pulmonariam, ita vocatam, quod pulmonum vitiis valet præsertim suum et caprarum, quare nec ab re ab herbariis Capraria vocatur. Enneaphyllon autem etiam vocata fuit, quod folia

plus courtes, disposées comme les doigts de la main.

Les longues sont alentour dentelées, plus étroites que celles de l'Ellébore, d'un vert noir et polies. Ces fleurs, comme celles de l'Ellébore, consistent en quatre pétales blanchâtres, et se réunissent en une sorte de corbeille ; fleurs dans lesquelles se trouvent quatre graines juxtaposées et suspendues comme en grappe. Ce qui fait croire que c'est une espèce d'Ellébore. C'est cette plante que Ruellius a semblé vouloir décrire, quand il parle de la Pulmonaire des vétérinaires. Elle a aussi des propriétés caustiques ; et, comme elle a neuf feuilles, nous sommes en droit de penser que c'est la même plante que Pline a appelée Enneaphyllon.

Voici un troisième remède:

Axonge, 5 onces ; Beurre, 2 onces ; Térébenthine, 1 once ; Styrax liquide, 5 onces ; Iris, Encens,

novem habeat, divisa Hellebori modo, alia longiora, alia breviora, quales digiti sunt in manibus, sunt autem oblonga, per ambitum serrata, angustiora, quam Hellebori, atre virentia cum levore flores, quales Hellebori, e foliis albicantibus quatuor constantes, ac veluti calathum constantes, in quibus semina quatuor juxta posita, quasi racemus, suspensa sunt : quare genus quoddam Hellebori videri potest : hanc et Ruellius significare videtur, quum describere vult Pulmonariam a veterinariis vocatam : est autem urentis virtutis, qua conjectura, quum et folia novem sortita sit, eamdem esse putamus, quæ a Plinio Enneaphyllon dicitur. Tertium remedium habet Axungiæ

Aristoloche, Aunée, ãã, 2 drachmes; Vif-argent, 1 once, pour un onguent avec lequel on oindra la face interne du bras et le dos, pour détruire les germes de la contagion, et faire rendre par la salive la matière corrompue. Mais gardez-vous de la fièvre hectique.

Telles sont les considérations qui m'ont paru dignes d'être notées dans la phtisie contractée par la contagion.

Ce traitement pourra servir à toute espèce de phtisie qui sera déjà arrivée à ce point, où elle pourra être apte à infecter, quelle que soit la façon dont elle aura commencé.

unciæ IV, Butyri unciæ II, Terebinthinæ uncia I, Styracis liquidæ unciæ V, Iridis, Thuris, Aristolochiæ, Enulæ, singulorum drachmæ II. Argenti vivi unciaI, fiat unguentum, e quo brachia interna toto, et dorsum inunge : seminaria contagionis absumet, et materiam corruptam per sputum multam educet, verum cave ne hectica febris adsit. Hæc ergo ea sunt, quæ mihi notanda visa sunt in phthisi per contagionem accepta, quæ curatio etiam ad omnem Phthisim accommodaesse poterit, quæ ad id jam venerit, ut contagionem inferre apta sit, quocunque modo contigerit ab initiis.

CHAPITRE IX

DU TRAITEMENT DE LA RAGE

Il y a certaines maladies qui, si elles n'ont pas été soignées dès leur apparition, auront fatalement un traitement un peu tardif. Tels sont les Charbons que les Grecs appellent Anthrax et les Gangrènes, et surtout la Rage, dont nous allons parler. C'est pour cela qu'il faudrait que ces maladies fussent connues de tout le monde, ainsi que leurs remèdes, de façon qu'on pût les employer immédiatement. C'est ce que, pour la Rage, les prêtres ont mieux établi que les médecins, auxquels sont immédiatement conduits ceux qui ont été mordus, et qu'ils soignent, et par les encouragements de la religion, et par des moyens médicaux

CAPUT IX

DE CURATIONE RABIDORUM

Morbi quidam sunt, quibus nisi illico (ubi apparuere), succursum fuerit, sera præterea sit medela omnis quales Carbunculi, quos Anthracas Cræci vocant, et Cancrenæ, et præcipue Rabies, de quâ nunc agitur : qua de causa omnibus vulgo esse notos hos morbos oporteret, et nota quoque remedia ea, quæ statim sunt adhibenda : quod in Rabie Sacerdotes melius instituere, quam medici, ad quos statim deducuntur, qui demorsi sunt, quos curant tum religione, tum medicorum officio, et instrumentis urentes, urunt, enim et ipsi locum.

en se servant d'instruments, en brûlant la région mordue. Donc, pour la Rage, il faut que tout le monde sache qu'immédiatement, si cela peut se faire, la région mordue doit être brûlée. On ferait encore mieux, en appliquant sur la blessure, préalablement scarifiée, une grosse sangsue qui sucera le virus, après quoi on brûlera assez profondément pour penser que la brûlure a touché les germes eux-mêmes. Ce qu'on fera plus largement si la chair est abondante, avec plus de parcimonie si la région est riche en nerfs et en veines. Vous le ferez soit avec le fer, soit avec de l'argent, soit avec de l'or incandescents. Si votre patient s'y refuse, regardant ce procédé comme trop cruel, usez de médicaments caustiques.

Après la cautérisation, soignez l'endroit, faites tomber la croûte avec une feuille de chou enduite de beurre. Pendant ce temps, appliquez des onguents qui attirent et dessèchent, dans le cas où par hasard

Ergo circa Rabiem illud primo publicum sit, illico si fieri[1] potest, locum demorsum urendum esse : rectius autem fiet, si prius scarificato vulnere superponatur cucurbitula magna, quo extrahatur virus, mox uratur ita profunde, ut putare possis ustionem ad seminaria ipsa pervenisse : illa animadversione habita, quod liberius fieri potest, ubi caro multa est, parcius, ubi nervi multi, et venæ : ferro id candenti, aut argento, aut auro fiat : quod si cui nimis impium videatur, potes urentibus medicamentis conficere : ubi locum inusseris, curato, uti decidat crusta per Brassicæ folium butyro illitum : interea tamen superpone unguenta, quæ simul evocent, et exiccent, si quid

quelque germe serait resté autour du point brûlé. Voilà ce qu'il faut faire au début.

Mais il faut savoir que les principes de cette maladie sont insidieux et latents. Le principe peut différer pendant deux, quelquefois pendant quatre jours, chez quelques-uns davantage, si bien que la maladie est chez ceux-ci plus, chez ceux-là, moins aiguë.

Il est donc important de connaître ce mal, pour ne pas être trompé par le principe; pour savoir où il en est; car si au début on peut lui opposer les remèdes convenables, la maladie sera tuée tout entière. Si vous pensez que le principe est passé dans l'oganisme, et que le contage a déjà des racines profondes, il ne faut pas brûler l'endroit mordu, parce qu'on agitera davantage le poison à l'intérieur. Je conseille cependant de faire des scarifications et d'appliquer par dessus des emplâtres qui tirent et dessèchent, qui même produisent de petites vessies, telles que l'em-

forte seminariorum circa locum relictum fuerit : hæc circa initia factitanda sunt. Verum illud non ignorandum est, principia ejus morbi valde ambigua esse, et latentia : in quibusdam enim usque ad dies duos protenditur principium, in aliis quoque ad quatuor, in nonnullis et amplius, prout et morbus in aliis magis, in aliis minus acutus est : quare expedit morbum nosse, ne te principium fallat, et quantum potenditur, in ipso enim si debita adhibeantur remedia, totus interficietur morbus : si vero jam principium præterisse putes, et contagem jam altius radices egisse, urendus quidem non est locus, quoniam agitabitur venenum magis introrsum : consulo tamen, ut scarifices, et supra

plâtre suivant: Galbanum, Orchis, Opoponax, ãã 5 onces; Euphorbe, 1 drachme; Iris, Iris sauvage, Aristoloche, Gentiane, ãã 1 drachme ; Nitre, Soufre, ãã 2 scrupules, Cire q. s.

Comme tous les germes des contagions infectent une matière analogue à eux, et la corrompent, il faut penser que dans le processus morbide il y a une partie de la matière prête à être corrompue, et une partie corrompue. Aussi, il faut procéder et par les remèdes qui empêchent la putréfaction, et par ceux qui évacuent. Les plus convenables pour l'évacuation sont : certaines confections médicinales, telles que celles d'Archigène, et celle de Coloquinte, ou encore l'Ellébore qui est excellent dans cette maladie quand on le donne dans du petit-lait. Est encore bon l'Epithymum, et, d'une

ponas emplastra, quæ evocent, et exiccent, quin et vessicas etiam inducant, quale est, quod habet Galbani, Serapini, Opoponacis, singulorum unciæ v, Euphorbii drachma i, Iridis, Xiridis, Aristolochiæ, Gentianæ singulorum drachma i. Nitri, Sulfuris, singulorum scrupuli ii. Ceræ quod sufficit. Quoniam autem seminaria omnia contagionum materiam sibi analogam inficiunt, et corrumpunt, existimandum est per processus morbi partem materiæ parari ad corruptionem, partem corruptam esse : quare et per ea, quæ prohibent putrefactionem, procedere necesse est, et per ea quæ evacuant : quæ vero omnium convenientissima sunt ad evacuandum, sunt Hieræ, tum Archigenis, tum quæ Diacolocynthidos vocatur, atque item Helleborus, quo præstantius nihil est in hac labe, si in sero lactis exhibeatur : valet et Epithymum, et in universum, quæ melan-

façon générale, tous les remèdes qui purgent l'humeur bilieuse. Empêchent la contagion les remèdes qui sèchent bien; parmi lesquels tout le monde se loue, à cause d'une antipathie particulière, de la cendre d'Écrevisses de fleuve brûlées. On n'a encore qu'à se louer de la racine de Gentiane qui se prend seule ou avec une des poudres énoncées plus haut dans du vin blanc. Quelques-uns y mêlent de l'Encens. On peut se servir de ce médicament pendant tout le temps de la maladie. On recommande encore l'herbe nommée Alyssus, ainsi appelée parce qu'elle délivre l'homme de la Rage. Les Arabes l'appellent Alguassen, et il n'y a pas une petite ambiguïté entre les médecins pour savoir si l'Alyssus est la même plante pour Dioscoride et pour Pline, et quelle est chez ces auteurs la plante qu'ils ont décrite. Pline dit que l'Alyssus a des feuilles en rond autour de la tige, comme on en

cholicum humorem purgant. Contagem autem prohibent, quæ probe exiccant, inter quæ antipathia quadam peculiari laudant omnes cinerem fluvialium Cancrorum ustorum : laudant pariter et Gentianæ radicem, sive per se sumatur, sive cum prædicto pulvere in vino albo : quidam et Thus admiscent : quo medicamento utendum est omni tempore morbi : commendant et Alyssum herbam, quæ nomen etiam sortita est, quod sine rabie hominem faciat, Arabes Alguascen appellant : in qua non parva ambiguitas est inter medicos, primum quidem utrum eadem sit Dioscoridi et Plinio Alyssum, deinde et quænam apud illos sit : Plinius si quidem folia Alysso dicit in orbem esse circa caulem, qualia in Rubia cernuntur : Dioscorides

voit dans la Garance. Dioscoride dit que les feuilles sont rondes. Quelques-uns pensent que l'Alyssus de Pline est une espèce de Garance des bois, qui tient le milieu entre la garance cultivée et le Grateron, qui n'a certes pas les feuilles rondes ; et elle ne se rapporte pas à ce que Dioscoride décrit, qui, ayant traité dans un chapitre de deux espèces de Garance, traite plus loin de l'Alyssus ; c'est pour cela que d'autres montrent comme Alyssus l'herbe que les botanistes appellent Lilialis, non celle que Ruellius appelle Lilialis, mais une autre à fleurs blanches ; ses feuilles ne sont pas rondes, mais oblongues, terminées en pointe.

Il en est d'autres qui pensent que c'est ce qu'on appelle Aspérule, plante un peu plus petite que le Grateron avec des feuilles plus rondes placés en rond. Puis la difficulté fut encore fort accrue par Paul et Aétius qui, parlant de l'Alyssus, s'accordent pour en

autem dicit rotunda esse. Aliqui Plinio Alyssum esse putant Rubiæ genus sylvestre, quod medium est inter sativam Rubiam et Aparinen, quod certe nec folia rotunda habet, nec traditus a Dioscoride convenit, qui de Rubia agens utrunque genus prosequitur, mox de Alysso seorsum tractat : propter quod alii eam pro Alysso ostendunt, quæ Lilialis ab Herbariis vocatur, non quæ apud Ruellium est Lilialis, sed aliam, cui flos est albus : verum et huic folia rotunda non sunt, sed oblonga in acutum desinentia : sunt, qui putent esse eam, quæ Asperula vocatur, minor paulo quam Aparine, foliis in orbem positis rotundioribus. Porro difficultatem etiamnum auxere Paulus, et Aetius, qui de Alysso agentes concordes volunt Alyssum esse

faire la Sydéritis où Héraclée. Galien aussi, dans son livre II des Antidotes, en la décrivant, ne semble pas en désigner une autre que cette Sydéritis qu'on appelle Héraclée, et qu'on nomme vulgairement Sclarée ; en quoi, à notre avis, Ruellius se trompe pas mal en pensant que notre Sclarée n'est pas la Sydéritis Héraclée, mais l'Orvale ; ce dont nous avons parlé plus amplement ailleurs. C'est pourquoi le nom d'Alyssus semble avoir été pris dans une autre acception chez les anciens Grecs que dans Dioscoride qui parle de l'Héraclée et de l'Alyssus dans des chapitres différents — car elle n'a pas les feuilles rondes de la Sydéritis, ni la graine s'étendant en largeur, mais ronde ; — à moins qu'on prétende que Dioscoride a voulu désigner une certaine espèce d'Héraclée. Il y a en effet plusieurs espèces de Sydéritis : l'une de jardin, odorante, qu'on appelle chez nous Herbe de Saint-

Syderitem Heracleam. Galenus quoque libro II de Antidotis eam de scribens, non aliam significare videtur, quam Syderitem illam, quæ Heraclea vocatur a nobis, vulgo Sclarea, in qua non parum fallitur judicio nostro Ruellius, putans Sclaream nostram non esse Syderitem heracleam, sed Horminum : de quo plura in aliis diximus : quare nomen Alyssi apud posteriores Græcos aliter videtur acceptum, quam apud Dioscoridem, qui de Heraclea seorsum, et de Alysso pertractat : porro nec folia rotunda Syderitis habet, nec semen in latitudinem se pandens, sed rotundum : nisi quis dicat Dioscoridem voluisse quandam Heracleæ speciem significare, plures enim sunt ejus Syderitis species, una hortensis odorata, quæ herba Sancti

Jean, plus grande que les autres, et de la tige et des feuilles ; l'autre croît dans les prés et s'appelle Sclarée, à feuilles inégales, rudes, oblongues, ressemblant à celles de la Sauge, à tige quadrangulaire, les verticilles disposés en rond par intervalles autour de la tige, et dans lesquels sont des fleurs pourpres ou bleuâtres qui ont l'aspect d'un bec d'aigle, comme on en voit dans l'espèce cultivée ; l'autre croît dans les bois, a des fleurs blanches, pâles, et semblable aux autres pour le reste, verticilles et feuilles. Enfin il en est une autre qui croît dans les montagnes, en tout semblable à celles des prés, sauf qu'elle a des feuilles rondes et des verticilles plus petits dans lesquels sous la fleur les graines sont deux par deux ou séparés dans une sorte d'involucre. Les femmes la cultivent dans les jardins, et l'appellent à tort la Bétoine. Peut-être est-ce cette plante que Dioscoride d'abord,

Joannis apud nos dicitur, major reliquis, caule, et foliis : alia est pratensis, quæ proprie Sclarea dicitur, foliis asperis, oblongis ad Salviam accedentibus, caule quadrangulo, verticillis in orbem per intervalla circa caulem dispositis, in quibus flores purpurei sunt, subcærulizantes, falcati ad aquillini nostri effigiem, quales et in sativa spectantur : alia est nemoralis, floribus exalbidis, subpallentibus, cæterum verticillis et foliis prædictis similis : est postremo et montana Syderitis in totum pratensi similis, nisi quod folia rotunda gerit, et verticilla minora, in quibus flore abjecto semina sunt in involucro bina ceu scutula : mulieres hanc et hortis serunt, ac Betonicam falso nomine appelant : hanc ergo fortasse opinandum est Dioscoridi pri-

puis Galien, et les autres ont considérée comme étant l'Alyssus; c'est une espèce de Sydéritis, non celle qui est appelée simplement Héraclée par Dioscoride, et que nous appelons Sydéritis des prés. Quoi qu'il en soit de l'Alyssus, on ne se trompera pas à notre avis, en se servant pour la Rage de la petite Garance, également bonne contre les morsures de serpents soit pilée, soit bue avec du vinaigre, ou encore de la Sydéritis qui dessèche à merveille. Aétius fait l'éloge de la Patience qu'avait expérimentée un vieillard, dont il usait et à l'extérieur et à l'intérieur, mais ce n'est pas la Patience acide (celle-là est une oseille), mais celle qui a des feuilles et des graines pointues et qui est du genre Rumex.

mum, mox Galeno et aliis fuisse Alysson, quæ et Syderitis quædam est, non ea tamen, quæ simpliciter Heraclea intelligitur a Dioscoride, quam Pratensem diximus : quicquid igitur de Alysso sit, non errabunt judicio nostro, et qui minorem Rubiam vel contusam vel ex aceto potam exhibebunt in Rabie quando et contra serpentes valet: nec illi pariter, qui Syderitem, quoniam quod illa mire desiccat. Laudat Aetius expertum senis cujusdam Oxylapathum, quo tam introrsum, quam extrorsum utebatur : non est autem Oxylapathum, quæ acetosa vocatur (oxalis enim ea est) sed illud, quod et folia, et semen acuta inter Lapatha habet.

CHAPITRE X

DU TRAITEMENT DE LA SYPHILIS OU MAL FRANÇAIS

Passons maintenant à l'étude de ces affections contagieuses, qui frappent plutôt les parties extérieures, et commençons par la Syphilis, maladie nouvelle sur le traitement de laquelle les médecins ne s'accordèrent pas complètement quand elle apparut pour la première fois. Les mêmes dissentiments, la même confusion, qui existèrent au début dans la connaissance de la maladie, se retrouvèrent dans le traitement. Ceux qui pensaient que la cause de cette affection consistait dans l'inflammation, la traitaient par les moyens qui s'y opposent et en ce faisant non seulement n'étaient pas utiles, mais encore augmentaient le mal. Ceux qui pensaient

CAPUT X

DE CURATIONE SYPHILIDIS, SEU GALLICI MORBI

Nunc ad eas contagiones transeamus, quæ extima magis occupant, incipientes a Syphilide morbo novo : in cujus curatione nec plane medici consensere, præsertim quum primum in lucem venisset : nam, sicuti in illius cognitione confusi plurimum extitere, ac discordes ita et in curatione non eadem arbitrati sunt, qui enim adustionem putabant illius causam, per ea etiam medicabantur, quæ adversantur adustioni, non solum nihil juvantes, sed mirum in modum malum augentes : qui vero existimabant esse idem cum Elephantia, per vinum viperatum

que c'était la même maladie que l'Eléphantiasis ordonnaient du vin de vipère et de la chair de vipère. Les uns prescrivaient le repos, d'autres expérimentaient en vain les bains. Ceux-ci, ne s'occupant que des douleurs, négligaient le traitement des autres symptômes jusqu'à ce que les Empiriques, frappés de la ressemblance de cette maladie avec la Psore grave, soignèrent les premiers cette maladie par des caustiques. Beaucoup ont écrit d'une façon plus étendue sur tout le traitement, comme nous qui, dans nos vers, en avons touché plus d'un point, alors que nous étions plus jeune et qu'une grave pestilence nous avait chassé de la ville à la campagne où nous nous étions retiré et où nous avions de grands loisirs. Mais, comme la forme poétique n'admet pas tout et ne peut tout traiter, nous avons nécessairement fait beaucoup d'omissions; aussi de nouveau nous reparlerons du traitement de la Syphilis, non plus poétiquement,

et viperæ carnes curandum præcipiant : alii quietem injungebant : alli et balnea frustra experti sunt : allii doloribus solis intenti reliquam curationem negligebant, donec Empirici a similitudine quadam ejus morbi cum scabie fera permoti, ausi sunt primi per caustica morbum curare : multi mox largius de tota curatione scripsere, inter quos et nos carminibus nonnulla primum lusimus, quum juniores essemus, ac civitate pestilentia gravi vexata rus secessissemus, ubi ad eam rem ocii multum nobis dabatur.

Quoniam vero Poetica, ut supra diximus, nec omnia admittit, nec prosequitur, necessariumque nobis fuit plura tum relinqui,

mais médicalement, surtout que rien ne peut être convenablement fait à cet égard si l'on ne connaît pas bien la nature des contagions.

Celui donc qui veut bien traiter cette maladie doit d'abord faire attention à ces différents points: si la maladie est récente ou invétérée, jusqu'où elle s'est étendue, à quels organes, si déjà elle occupe les parties nerveuses, ou si elle a déjà corrompu les os; ou si elle bénigne, ou maligne, si elle est ou non de matière abondante, tenace ou malléable, si elle est toute en dehors ou toute en dedans, s'il y a beaucoup d'ulcères, ou plus de douleurs que de pustules, ou le contraire, ou plus de gommes; en un mot, il faut avoir sous les yeux toutes les différentes formes de cette maladie. Son analogie paraît être plutôt pour le phlegme épais

nunc quidem si rursus ea curatio pertractetur, et non poetice, sed medice, magis operæ pretium fiet, præsertim quod nec ea de re recte agi posse videtur, nisi contagionum natura bene perspecta fuerit.

Qui igitur recte curare hunc morbum volet, ad hæc in primis advertat, necesse est : primum quidem, utrum recens sit ægritudo, an inveterata, et quousque processit, et ad quæ membra si nervosa jam occupavit, sit ossa corrupit : tum et si benignior est, an fera, et si multæ materiæ est, an paucæ, et an tenacis, an tractabilis magis : tota ne extrorsum sit, an et introrsum, et si ulcera multa sunt, et an plus dolorum, quam pustularum, vel contra, similiter et si gummositatum, et ut uno verbo dicam, omnes differentiæ ejus morbi ante oculos habendæ sunt. Maxime autem analogia, nam tametsi ad phlegma crassum

et sordide, et cependant, comme nous l'avons dit, ce n'est pas la seule façon d'être dû phlegme. En outre il faut encore se porter à des considérations d'ordre plus général : d'âge, de sexe, d'époque, de l'année, de complexions, etc., afin de savoir ce qu'il convient de faire.

Tout cela étant bien examiné, sachez que, lorsque le mal a déjà gagné les os, il n'y a plus d'espoir, à moins que ces os ne puissent être brûlés. C'est pourquoi, si cette médication n'est pas applicable, il faut penser que la maladie renaîtra. Mais là où le traitement est encore plus difficile, c'est quand le mal est invétéré, quand il consiste dans une matière abondante et tenace, qu'il donne lieu à de nombreuses gommes, et frappe un sujet à tempérament mélancolique. Aussi, aux cas difficiles, faut-il réserver les remèdes difficiles.

Il faut aussi faire attention aux particularités suivantes : que l'air ne soit pas impur, qu'il ne soit

et sordidum per se sit, non una tamen est phlegmatis ejus ratio, ut dictum est; præterea et alia universalia consideranda sunt, ætates, sexus, anni tempora, complexiones, et id genus neque enim omnibus omnia conveniunt. His ergo bene perspectis scito eam labem, quum jam ossibus insedit, extra spem esse, nisi forte ea ossa uri possint : quare aut eam curationem rejice, aut malum rediturum prænuncia : ea etiamnum difficilior est, quæ est inveterata, et quæ a multa, et tenaci materia pendet, quæque multas gummositates habet, et melancholicum hominem tenet. Quare difficilioribus difficiliora etiam remedia sunt adhibenda : particulatim autem prosequendo, aer primo ne impu-

pas trop chaud ; cependant ne prenez pas l'air du Midi, mais choisissez plutôt l'air du Nord, froid. Il faut fuir, éviter toute oisiveté, toute paresse et toute nonchalance, et s'efforcer et s'appliquer à l'exercice, au travail, à provoquer la sueur, et cela je le dis, le conseille et l'ordonne ; il faut courir, sauter, chasser et s'exercer à la balle, aux jeux de gladiateurs. Par ces moyens, vous liquéfierez cette matière paresseuse, vous l'atténuerez et la chasserez, et avec elle les germes de la contagion. Après tous ces exercices, ne vous arrêtez pas, de peur de vous refroidir. Il faut qu'il y ait de la fatigue au repos une transition lente : se couvrir de vêtements chauds, ou se retirer dans un lieu chaud dans lequel on puisse encore faire quelques exercices ; je n'aime pas un endroit froid. En même temps il faut favoriser les purgations corporelles habituelles par les narines, par la peau, la gorge, le ventre, et, s'il en

rus sit, non austrinus, veruntamen ne ut austrinum fugias, valde borealem et frigidum eligito. Ocia porro omnia, omnis ignavia, et desidia tibi fugienda est, tibi omni studio, omni conatu exercendum, laborandum, sudandum : hoc dico, hoc hortor, hoc jubeo, curre, salta, venare, pilam. luctam, gladiatoriam exerce per hæc materiam segnem liquefacies, attenuabis, et expelles, ac cum ea et seminaria contagionis : sed ita hæc facito, ne quum remittes, protinus frigeas, et ocium ducas, sed paulatim a fatigatione ad quietem te transferto, pannisque obsepito, calido in loco morator, quin et in ipso exercitio (si fieri potest) locum frigidum non desidero. Ad hæc consuetæ corporis expurgationes procurandæ, quæ per nares, quæ per cutim, quæ per

est d'autres, par les hémorroïdes, par les règles et le reste. Mais qu'il n'y ait pas d'évacuations superflues, surtout de celles qui se font dans l'acte vénérien, qu'il n'y ait pas de veilles, que le sommeil ne soit pas trop prolongé, qu'on ne dorme pas le jour et surtout immédiatement après le repas. Pas de soucis, pas de sollicitudes. Pas de préoccupations d'esprit, et surtout pas de travail intellectuel assidu.

Il faut préparer les aliments avec le plus grand soin et avec choix. Je ne veux d'abord ni une diète sévère, ni une grande chère. D'une façon générale, il faut éviter tous les mets putrescibles et difficiles à cuire, ceux qui sont visqueux et qui sont d'une mauvaise alimentation, ceux qui brûlent ce qui est doux dans le sang. Aussi le lait, les œufs, les fruits et les légumes de toute espèce, la viande de mouton, de porc, de bœuf, les poissons doivent

palatum, quæ per alvum, et si quæ aliæ sunt, ut hæmorroides, et menses, et reliquæ, nihil vero superfluum exeat, præsertim eorum, quæ per Venerem dissolvuntur, vigiliæ uti nimiæ esse nolunt, ita nec nimius sit somnus, non interdiu factus, non statim a cibo, curæ nullæ, nullæ sollicitudines adsint, nulla studia occupent, nulla demum assidua mentis intentio. Cibaria vero magna cura paranda sunt, atque eligenda, atque in primis neque tenuem diætam, neque crapulam volo : in universum autem vitanda sunt putrescibilia, dura concocta, quæ viscosa, quæ mali alimenti sunt, tum quæ exurunt, quod in sanguine dulce est, quare et lac, et ova, et fructus, et leguminum omne genus, et pastaica omnia, et Suillæ, et Taurinæ car-

être évités. Quant aux poissons cependant, comme souvent il est utile de ne pas s'en abstenir, les moins mauvais sont : le goujon, les petits poissons blancs et plats, le sarjet, la perche, les écrevisses, les dorades, et ceux qui se trouvent dans les lacs et les fleuves, brochets, barbeaux, sardines et carpes. Parmi les viandes de quadrupèdes, dont on laissera de côté les pieds, la tête, le foie et les intestins, celles qui conviennent le mieux sont : les petits chevreaux, les paons, les levreaux, ou encore les poules, les faisans, les deux espèces de perdrix, quatermes et perdrix, les grives, les merles, le pancolin, les ortolans, les alouettes huppées et les petits oiseaux des bois.

Que le vin ne soit pas généreux mais plutôt faible, blanc, et on ne fera pas mal d'y ajouter beaucoup d'eau.

nes, et Pisces, et id genus omnia fugienda. Piscium tamen (quoniam sæpe iis uti necesse est) minus mali sunt Gobii, Menæ, Scari, Percæ, Merulæ, Turdi, Aselli, Auratæ, Phycides, et e fluviis, et lacubus vocati Temali, et Strigili, et lucii, et Cavacini, et Barbuli, et Sardellæ, et Carpii ; e carnibus quadrupedum quidem post habitis pedibus, capitibus jocinoribus et intestinis, convenient Hædi, Vituli, Hinuli, Lepusculi, tum Pulli gallinacei, Phasiani, Perdicum genus utrunque, hoc est, quæ Quaternices vocantur vulgo a nobis, et quæ dicuntur Perdices, item et Turdi, et Merulæ, Attagenes, Hortulani, Galeritæ, Ficedulæ, et aviculæ nemorales, et reliqua, quæ nota esse possunt. Vinum ne generosum sit, sed tenue magis, album : quod et si aqua mulsa uti quis volet, non male faciet.

L'analogie de cette maladie, comme nous l'avons dit, est pour le phlegme sordide et épais par lui-même, c'est contre lui qu'il faut diriger tous ses efforts, c'est en lui que sont contenus les germes de la contagion, lui, dont une partie est en voie d'être infectée et une partie déjà infectée et corrompue. Ici, comme pour les autres maladies contagieuses, il y a trois points auxquels il faut faire attention.

C'est contre les germes qu'il faut porter rapidement tous les efforts du traitement, si vous avez été appelé dès le commencement de la maladie, commencement qui tantôt peut être connu, tantôt non. Mais cependant il sera très vraisemblable de le soupçonner quand vous saurez que l'homme aura eu des rapports avec une femme infectée, et enfin vous aurez une certitude quand vous verrez autour des parties génitales apparaître de petits ulcères (caries) ; qu'aussitôt cette partie

Quoniam autem (ut diximus) analogia ejus morbi ad phlegma sordidum, et crassum per se est, ad hoc quidem præcipue dirigenda intentio est, in quo et seminaria contagionis continentur, et pars jam inficitur, pars infecta et corrupta est : quare et ad hæc tria, sicut et in aliis, animadvertere necesse est. Ac ad seminaria quidem expeditissima esse potest curatio, si ad prima morbi initia accesseris, quæ interdum cognosci possunt, interdum non, nam suspicio quidem multa, et judicium verisimile esse potest, quum quis se permistum novit cum infecta, certissimum vero, quum jam et caries quædam circa pudenda obrepit : confestim igitur ea pars lavanda est per aquam rosaceam,

soit lavée avec de l'eau de roses, puis de nouveau lavée et fomentée avec un décocté d'Alun et de Verdet, ou bien qu'on fasse une onction, par tout le pubis, d'onguent, dont on a l'habitude de se servir dans cette maladie et dont nous parlerons bientôt plus loin. En même temps il faut faire prendre par la bouche quelques-uns de ces remèdes qui s'opposent à la contagion, tels que : la Thériaque et l'élixir de Mithridate. Peut-être, grâce à eux, pourrez-vous ainsi frapper les germes de la maladie, les tuer, et empêcher qu'elle n'aille plus loin.

Mais, si la maladie n'est pas tout à fait au début et que vous pensez qu'elle a déjà des racines profondes, ce que vous saurez par la présence d'autres symptômes ; douleurs, pustules etc., alors il ne faudra pas seulement s'occuper des germes, mais en même temps de la matière, qui est en partie infectée et en danger et en partie corrompue. Cependant il ne faut pas laisser de côté les germes, il faut toujours

mox rursus lavanda, et fovenda decocto ex Alumine et Ærugine æris, aut inungendum circa pubem totam unguendum, quod ad eum morbum confici solet, de quo post dicemus, tum et per os aliquid eorum sumendum est, quæ contagioni obsistunt, qualis est Theriaca, aut Mitridatum, forte enim per hæc ita seminaria morbi absumes, et interimes, quod non ultra procedet. Si vero morbus jam non circa principia fuerit, sed altius radices egisse cognosces, et jam aut dolores, aut pustulas, aut alia indicia adesse, tum non sola seminaria respicere debes, sed simul et materiam, quæ partim inficitur, et periclitatur, partim corrupta est : seminaria tamen nunquam volunt post haberi, sed

essayer ou de les briser, ou de les tuer, ou de les chasser. La matière qui est corrompue veut être chassée, celle qui est infectée être ramenée à bien, ou encore être chassée si elle est abondante. Comme elle est épaisse et sordide, qu'elle consiste dans une grande viscosité, elle ne peut ni être ramenée à la normale, ni être chassée, à moins d'être plus subtile et d'être abstergée, bien plus, à moins d'être devenue tout à fait liquide, de façon que toute la saleté puisse être abstergée, ou bien qu'elle soit desséchée, ou bien encore qu'elle s'en aille en sueur. Mais comme tout est mélangé et les germes et la matière à cause de leur viscosité et qu'en même temps apparaissent des pustules, des douleurs et des gommes, il faut voir s'il n'y a pas un même remède ingénieux supérieur aux autres et qui soit bon pour tout, ou s'il n'y en a pas plusieurs, et quels sont ces remèdes.

Car il y a des médecins qui essayent de tout dis-

semper aut interimi (si potest) aut frangi, aut educi : materia, quæ corrupta est, educi vult, quæ vero inficitur, restitui, aut et educi, si multa est : quoniam autem crassa est, et sordida, in multo lentore consistens, nec restitui, nec educi potest, nisi subtilietur, et abstergatur, quinimo nisi colliquetur ita, ut ab ea sordities omnes abstergi possit, et aut exiccari, aut in sudorem abire. Verum quia permista sunt omnia, tum seminaria, tum materia propter lentorem, amplius et simul sunt pustulæ, et dolores, et sæpe gummositates, videndum est, si quod unum ingenium, et remedium est, quod omnia exequatur, et omnibus valeat, an plura requirantur, et quæ ea sint, nam sunt qui ten-

soudre seulement par des purgations, d'autres par des onctions, d'autres par des fumigations, d'autres qui pensent qu'il faut convertir la matière en sueur, d'autres par les moyens qui s'opposent à la contagion, et d'autres enfin usent tantôt d'un moyen tantôt d'un autre, suivant les différents symptômes. Ce sont différentes questions que nous allons étudier avec beaucoup de soin.

Commençons par les évacuations. Quelques médecins ont pensé qu'elles seules pouvaient suffire à tout le traitement, ce que nous-même avons vu très bien réussir dans certains cas, et n'avoir pas été suffisant dans d'autres. Supposons, comme dans toute affection contagieuse et surtout dans cette maladie, que la matière a été au préalable digérée et préparée, et qu'elle est sur le point d'être chassée. Le remède qui doit convenir à ce mal doit être chaud pour l'atténuer, puis le couper, comme

tent per purgationessolas omnia absolvere, alii per inunctiones, alii per suffitus, per ea, quæ in sudorem convertunt materiam alii per ea, quæ obsistunt contagioni, alii vero modo uno, modo alio auxilio ad diversa uruntur quare de his omnibus diligenter quærendum videtur Primum, autem ab evacuatione ordiamur, quam unam sufficere ad totam curationem aliqui opinati sunt, quod certe et nos in quibusdam fœliciter cessisse vidimus, in quibusdam autem non suffecisse : supponamus autem cum in omnibus, tum maxime in hoc morbo prius digerendam præparandamque esse materiam, quæ educenda mox est, oportere autem calida esse, quæ huic malo conveniant, attenuativa, et ut dicunt, incisoria, quoniam materia lenta est, et sordida, ac

on dit, parce que la matière est épaisse, sordide et lourde.

Ce qui sera le meilleur, ce seront : l'Oxymel, le Miel Rosat, le sirop d'Origan vert, d'Hysope, de Bétoine, de Calamente, de Mousse croissant autour du Thym, de Houblon, auxquels on ajoutera des eaux d'Iris, d'Aunée, d'Aigremoine, de Fenouil, d'Ache, de Pouliot, d'Origan, de Pimpinella, de Chardon bénit, de Cuscute, de Germandrée ou des décoctions de ces mêmes plantes, ou encore de Scordium, de Dictame, de Crête, de Thym, de Bètoine, de Lentisque, de Verveine, de Syderitis Héraclée, d'Amomon, de bois d'Aloès, etc.

On peut en même temps amener la digestion de la matière par une onction avec la mixture suivante :

Suc de Rue et d'Aunée, āā 1 once ; Thériaque, 2 onces ; Encens, 2 drachmes ; Poivre, 1 drachme ;

segnis : optima igitur erunt Oxymel, et Mel Rosatum, et Syrupus de Prassio, de Hyssopo, de Betonica, de Calamentho, de Epithymo, de Lupulis, et consimiles quibus aquæ addantur Iridis, Enulæ, Epithymi, Agrimoniæ cap v, Fœniculi, Apii, Pulegii, Origani, Pimpinellæ, Cardi benedicti, Cicerbitæ, Chamædryos : aut fiat decoctum ex eisdem, et Scordio, et Dictamno cretico, et Thymo et Betonica et Schinantho, et Verbena, et Syderite heraclea, et Amomo, et Agalocho, et ejusmodi. Potes eodem tempore digerere etiam materiam per inunctionem hanc, vel consimilem : succi Rutæ, succi Enulæ ana uncia I, Theriacæ unciæ II, Thuris drachmæ II, Piperis drachma I, Axungiæ, medullæ Vituli, Butyri recentis, singulorum uncia I, olei

Axonge, moelle de Veau, Beurre frais, āā 1 once; huile de Camomille et d'Iris, 9 drachmes. Avec cet onguent vous ferez des onctions sur le dos, les bras, les jambes, et ainsi vous amenerez la coction de la matière et l'adoucissement des douleurs.

La matière digérée doit être évacuée. Pour cela, ce sont les remèdes simples qui sont les meilleurs. La Coloquinte, les Hermodactes, l'Ellébore, l'Agaric, l'Aloès, auxquels on mélangera des remèdes qui en même temps liquéfient et dissolvent, tels que : l'Orchis, le Galbanum, le Bdellium, l'Opoponax, la Gomme Ammoniaque, la Myrrhe, le Laser, etc. Ou encore des médicaments composés habituels, tels que : les pilules Aggrégatives, d'Hermodactes, les pilules Arthritiques, Indiennes, de Lapislazuli, et de Benedicte; ou encore l'électuaire Indien et la confection Hamech, de Benedicte, de Théodéric, la

Chamæmelini, irini, quod sufficit, ex hoc inungantur dorsum, brachia, et crura : concoquet materiam, et dolores leniet Ergo digesta materia evacuanda est, e simplicibus vero, quæ præcipue valeant, sunt Colocynthis, et Hermodactyli, et Helleborus, et Agaricus, et Aloe, quibus admiscenda sunt, quæ simul liquefaciant, et dissolvant, qualia Serapinum et Galbanum, Bdellium et Opoponacum, et Hammoniacum, et Myrrha, et Laser, et ejusmodi : ex compositis autem consuetis sunt Aggregativæ pilulæ, et de Hermodactylis, et Arthreticæ, et Indæ, et de lapide Lazuli, et Benedicta, et ejusmodi, tum et electuarium Indum, et Hamec, et de Benedicta, et Theodericum, et Hiera diacolocynthidos, et Hieræ a Scribonio descriptæ, et alia multa.

confection médicinale de Coloquinte et celle décrite par Scribonius et beaucoup d'autres.

La première évacuation produite, il convient, à mes yeux, de donner des remèdes qui de nouveau amènent la concoction de la matière, et de nouveau purgent. Nous en avons vu qui, par des purgations régulières, furent rendus à la santé. Quelques-uns font des sirops doux et en même temps résolutifs auxquels ils ajoutent du Séné, ou de l'Agaric, ou de l'Hermodacte, ou de la poudre d'Ellébore, tous les jours ou tous les deux jours, pratique que j'approuve aussi. Si ce seul traitement paraît suffire, n'usez pas des autres. S'il ne suffit pas, comme cela arrive le plus souvent, quand la maladie est invétérée, que la matière est plus épaisse et plus tenace; alors il faut essayer d'autres remèdes que nous allons examiner. Il est des médecins qui s'adressent immédiatement

Facta igitur prima evacuatione recte illi mihi videntur facere qui et rursus concoquant, ac rursus purgant; vidimus enim qui factis exacte purgationibus probe fuerint, restituti aliqui secundos syrupos faciunt, simul etiam solutivos, addentes ipsis aut Senam, aut Agaricum, aut Hermodactylos, aut Hellebori scobem vel diebus singulis, vel alternis, quod etiam laudem.

Si igitur una hæc curatio sufficere videatur, reliquis parcemus: sin autem non sufficere, ut profecto perplurimum accidit, ub, aut inveteratus sit morbus, aut materia crassior, et tenaciori tum alia tentare remedia oportet : quare et reliqua examinemus. Snnt, qui statim ad inunctiones se illas transferunt, quæ e causticis fiunt, quod et primis temporibus maxime factitabant : sed

aux frictions avec des caustiques, ce que, dans les premiers temps, on faisait beaucoup. Pour moi, je pense qu'il vaut mieux d'abord se servir de remèdes moins acerbes qui ne sont d'aucun danger, qui ont réussi dans beaucoup de cas. Après les purgations, quelques-uns donnent des aromatiques qui sèchent et abstergent, subtilisent et réconfortent. Tels sont : le Jonc odorant, le Macer, le bois d'Aloès, la Cannelle, la Zédoaire, le Gingembre, l'Iris et autres dont le décocté paraît très efficace.

Il en est qui ont eu beaucoup de guérisons avec les bois de Génévrier, de Cyprès ou de Citron, réduits en poudre comme le Gaïac, dont nous allons parler maintenant puisqu'il est le plus usité de tous les remèdes.

Cet arbre nous vient d'une île appelée Hispaniola, île du nouveau monde, et des îles adjacentes où

certe satius ego existimos illa prius experiri, quæ et minus acerba sunt, et nullius periculi, quod quidam fœlici satis successu sæpe fecere, post purgationes aromatica quædam exhibentes, quæ tum exiccant, et abstergunt, tum subtiliant, et confortant, talia sunt Calamus aromaticus, Macer, Agalochum, Casia Zedoaria, Zingiber, Schinanthum, Iris et alia, quorum decoctum mire videtur conferre. Alioqui solo ligno Juniperi multos sanavere, alii Cupresso, alli Citro sola, quorum scobe non alio utuntur modo, quam quo et Guaiaco, de quo jam dicendum, quando inter alia maxime in usu est.

Defertur ad nos ea arbor ex Hispana vocata insula novi orbis, et adjacentibus, ubi et morbus maxime familiaris est : optima autem, quæ ex ea insula, quæ Beata vocatur.

cette maladie est très fréquente. Le meilleur nous vient de l'île appelée Ile Heureuse. Il y a différentes espèces qu'il faut savoir reconnaître, car dans les premiers temps on nous apportait des troncs larges, épais, très vieux qui contiennent beaucoup de noir et peu de blanc ; maintenant nous recevons des branches récemment coupées dans lesquelles il y a beaucoup de blanc et peu de noir ; celles-ci sont beaucoup plus amères, plus styptiques, les anciens troncs étaient plus aigres qu'amers ou styptiques, et aussi plus résineux. Dans les premiers temps on y ajoutait la première écorce, et c'est elle surtout qui était prise comme médicament : elle est d'un prix plus élevé que le reste du bois.

Cet arbre paraît être très efficace contre tout ce qui est demandé contre cette maladie, car il est constitué de parties très subtiles et de parties chaudes à la troisième puissance, et sèches, enfin

Delatæ differentiæ sunt multæ non negligendæ, nam primis temporibus trunci magni, crassique afferebantur, et antiquissimi, quibus albi parum, nigri multum inerat, nunc rami fere portantur recenter cœsi, in quibus albi multum, nigri parum spectatur, hi amariores longe sunt, et styptici magis antiqui acuti magis, quam amari, vel styptici, magis etiam resinosi : abjiciebatur primus temporibus summus cortex, nunc maxime is assumitur, majore etiam pretio, quam reliquum lignum.

Videtur autem hæc arbor omnia aptissime præstare posse, quæ in hoc expetuntur morbos nam, quoniam e subtilissimis constat partibus, et iis calidis circa tertium gradum, et siccis,

il est résineux, il peut donc dessécher de toutes les façons ;par la chaleur, par la sécheresse elle-même et par imbibition. Il peut aussi provoquer la sueur, subtiliser, liquéfier la matière, et l'absterger, et enfin comme en même temps il est résineux il peut s'opposer avec force à la putréfaction et à la contagion. Il paraît avoir encore une autre propriété pharmaceutique, c'est de rendre habituellement le corps libre. Du reste, il faut noter que le vieux bois, qui est plus actif, dissout, liquéfie et subtilise mieux que le bois jeune. Aussi quand il y aura une matière plus épaisse, des gommes nombreuses, c'est lui qu'il faudra choisir. Le bois jeune dessèche aussi, mais plutôt par la sécheresse même et moins par la chaleur. Aussi il sèche moins parce que l'action desséchante venant de la sécheresse seule

tum et resinosa est, potest quidem plurimum exiccare modis omnibus, hoc est per caliditatem, per siccitatem per se, et per imbibitionem : potest et sudorem provocare, tum et subtiliare et liquare materiam, et abstergere, ac demum, quod simul resinosa sit, putrefactioni, et contagioni non parum obsistere : videtur autem et vim quandam medicatam habere, propter quod et alvum movere solet : cæterum illud notandum est. quod antiquum lignum, quod acutum magis sit, etiam dissolvit, eliquat, et subtiliat magis, quam recens : quare, ubi crassior sit materia et gummositates multæ, id magis est eligendum : recens vero exiccat quidem magis ea siccitate, quæ per qualitatem exiccare potest, minus vero per eam, quæ sit a caliditate : quare simpliciter exiccat minus, quoniam, quæ a qualitate ipsa sicca

est bien moins active que si elle venait de la chaleur. Il réconforte davantage à cause de sa stypticité; aussi, quand la complexion est plus délicate et qu'on désire obtenir une réconfortation plus grande des organes, et que la matière est plus subtile, il faut choisir le bois jeune. Beaucoup se servent sans discernement de l'écorce, pensant qu'elle sèche davantage parce qu'elle a l'apparence plus sèche, et certes elle est plus sèche et cela par la sécheresse qui est une qualité, et par imbibition et non par la chaleur; aussi liquéfie-t-elle moins, subtilise-t-elle moins, dissout-elle moins et pousse t-elle moins à la sueur. Aussi n'y a-t-il pas à dire de l'écorce autre chose que ce que j'ai dit du bois jeune.

En outre, du bois vieux on faisait une décoction plus limpide et plus acide parce qu'à cause de la densité du bois il s'y mêlait moins de poussière,

fit actio, satis pauca est comparatione illius, quæ a caliditate fit, confortat autem magis propter stypticitatem : quare, ubi delicatior esset complexio, et desideraretur confortatio membrorum, materia autem subtilior esset, eligendum, quod recens venit.

Cortice quoque indiscrete multi utuntur, putantes exiccare magis, quoniam siccior videtur, sed certe certe siccior et hic est ea siccitate, quæ a qualitate sicca sit, et ab imbibitione, non autem ea, quæ a caliditate : quare et minus colliquat, et subtiliat minus, et dissolvit, et sudorem minus, movet : quo circa et de ipso idem dicatur, quod de recenti dictum est. Et ligno præterea antiquo decoctio fiebat multo limpidior, et multo acutior quod propter densitatem ejus ligni minus de scobe admisceretur,

elle avait aussi plus d'acrimonie parce qu'elle était plus chaude. Dans le bois jeune et dans l'écorce, il y avait plus de poussière, l'eau plus trouble et plus amère, mais moins âcre. De ce fait, il y a moins d'écume que dans le bois vieux, parce que dans celui-ci il y a plus de substance noire et aussi plus de résine. Aussi suis-je étonné qu'il y ait eu tant de changements dans l'usage de ce bois, et de voir l'écorce qu'on avait l'habitude de jeter maintenant être devenue si chère. Sans doute parce qu'il est dans la nature des médecins de toujours chercher des choses nouvelles afin d'en acquérir et plus d'autorité et plus de profit. C'est le même besoin immodéré de faire du nouveau, qui a fait préférer à la décoction le vin dont l'usage me paraît avoir été recommandé par beaucoup d'une façon

plus autem acrimoniæ, quod calidius est, e recenti autem, et e cortice plus admiscetur scobium, quare turbidior sit aqua, et amara magis, minus autem acris, quod tale sit id lignum, et cortex : minus etiam ex hoc de spuma colligitur, quam ex antiquo, quoniam in antiquo plus est de nigra substantia, ubi est plus resinæ inest : quare sæpe miratus sum, cur tanta mutatio ejus ligni sit facta, et quomodo cortex, qui abjici solebat, nunc in tantum precium venerit, nisi quod natura medicorum est nova semper inducere, per quæ et plus authoritatis, et plus lucri acquiritnr : eadem innovandi cupiditas aquam, in qua coquebatur, mutavit in vinum, quod rursus indiscrete a multis non sine magno periculo usurpatur, vidimus enim multos e potu vini illius male affectos in insanabilem ægritudinem decidisse : quare qui complexiones calidas et siccas habent, et habitudines

indiscrète et non sans grand danger. Car nous avons vu beaucoup de malades, après avoir bu de ce vin, s'en être trouvés mal et être tombés dans un état de santé incurable. Aussi ceux qui ont des complexions chaudes et sèches, une constitution faible, une matière morbide plus enflammée, ceux-là doivent se garder de cette boisson. La prendront plus volontiers ceux qui sont épais et humides, et chez lesquels la matière morbide est plus paresseuse, de grande épaisseur, et cachée dans les profondeurs de l'organisme. Chez ces derniers, il ne sera pas inutile d'ajouter ce qui pourra augmenter la puissance du bois et aussi ce qui le subtilisera. Qu'on le rende agréable aux organes. C'est pour cela que beaucoup y ajoutent du miel. Beaucoup aussi ne mêlent pas le vin à la décoction elle-même, mais l'y ajoutent après parce que, s'il est mêlé à la décoction auparavant, cela rend la préparation très austère et très désagréable.

Voici comment on prépare ce bois. On en fait

extenuatas, materiam morbi adustiorem, ii cavere ab eo potu debent: securius vero ii accipient, qui crassi sunt, et humidi, et quibus materia morbi segnior est, e multi lentoris, et in locis remotis, in iis enim non inutile erit addere, quod exportet virtutem ligni, et quod subtiliet etiam, et amabile membris sit : qua de causa multi et mel addunt, multi vinum in ipsa decoctione, sed post admiscent, quoniam simul decoctum austerissimum facit potum.

Preparatur autem lignum hoc pacto : Lima oportet scobes ex eo facere, non contusione, non incisione : libra 1 pulveris in

une poudre, non par contusion, non par incision, mais avec une lime. On ajoute 1 livre de poudre dans 12 livres d'eau que l'on fait infuser pendant vingt-quatre heures dans une marmite d'une contenance de 16 livres. On chauffe à feu doux, puis on recueille avec soin l'écume dont se sert pour ce que nous avons dit plus haut, jusqu'à ce que le tout ait diminué de moitié. Ce premier décocté est passé et conservé, et avec lui on fait un second décocté avec le reste de la poudre en y ajoutant autant de livres d'eau; mais ce nouveau décocté est chauffé seulement jusqu'à diminution du quart. Il faut faire usage de cette décoction à la place du vin. Nous en usons comme d'un médicament qui lui est supérieur. Quelques médecins ajoutent un premier décocté pour être infusé en même temps, ou du Séné, ou des Hermodactes, ou des substances semblables. D'autres ne les ajoutent que tous les cinq ou six jours. On donne de cette première décoction, le matin, 7 ou 8 onces au malade qui est

libris XII aquæ infunditur per horas XXIV, in olla librarum XVI capaci, dein coquitur lento igne, collecta diligenter spuma, et servata ad usus, quos dicemus, donec ad dimidium consumatur: decoctum hoc primum colatur, et servatur: tum fit et secundum decoctum relictis scobibus injiciendo totidem aquæ libras, sed hoc si decoquatur ad quartæ consumptionem, sat erit: uti eo oportet loco vini, priore autem utimur ut medicamine : sunt qui in primo decocto simul aut Senam, aut Hermodactylos, aut similia concoquant : alii non hæc addunt, nisi singulis quinque, aut sex diebus. Ergo primi decocti dantur in aurora unciæ VII,

placé dans un endroit chaud où cependant il ne transpire pas. Qu'il ne quitte pas son lit avant trois heures, et qu'il y attende la sueur. Cinq heures après ce breuvage, qu'il déjeune ; six heures après, qu'on lui donne de nouveau 5 onces du même décocté si le malade peut le supporter; et cinq heures après, qu'il dîne. Dans les premiers temps pendant un mois le malade ne quittait pas sa chambre; depuis, on lui accorda davantage. A cette époque on lui donnait tout juste d'alimentation pour qu'il ne mourût pas, soit 3 onces de pain et au plus 4, 2 onces de poulet, 1 once de raisins secs, pas de vin, et pour le remplacer on donnait de la seconde décoction, ou seule, ou coupée avec du miel. Aujourd'hui on est moins sévère, on leur permet de sortir de chez eux, et on les nourrit plus largement. Toutefois ceux qui supportent tout plus patiemment sont plus sûrement et plus radicale-

aut VIII ægro in loco calido, qui nec transpiret, constituto, qui e lectulo ante horas tres non exurgat, expectans sudorem. horis ab hoc potu quinque prandium exhibeatur : a prandio horis VI, rursus ejusdem decocti unciæ videntur, si æger ferre potest, ac post horas IX cœnet. Primus temporibus æger per mensem integrum nunquam cubiculo exibat, nunc data est licentia major : eo etiam tempore tantum cibi exhibebatur, quo vix servaretur vita, quod erat panis unciæ III, vel summum IV, carnis pullinæ unciæ II, passularum uncia I : vino prorsus abstinebant, loco cujus utebantur secundario decocto, aut simplici, aut cum melle facto: nunc omnia licentiosius aguntur, nam et domo exire sinunt, et largius alunt, verum, qui patientius cuncta

ment guéris. Quelques médecins conseillent la biscotte parce que, je crois, elle dessèche mieux. Mais je ne crois pas que ce soit cette sécheresse-là que nous recherchons; car celle que nous cherchons n'est pas tant celle qui provient de l'alimentation et de l'aliment, mais plutôt celle qui se fait dans les humeurs par le fait du médicament. Car la biscotte, en tant qu'aliment, dessèche les organes, ce que nous ne cherchons pas; mais en tant que médicament (puisqu'il est sec), par sa qualité et par imbibition, elle peut certes dessécher, mais ce dessèchement ne va pas jusqu'aux humeurs à moins qu'auparavant le sang n'ait été desséché par l'aliment. Aussi ai-je toujours considéré cet usage comme superstitieux, vain et peu utile.

Avec l'écume que vous avez recueilli, il faut oindre les ulcères, s'il y en a, ainsi que les callo-

ferunt, et securius, et incolumius curantur. Aliqui panem biscoctum dari jubent, quo scilicet, ut arbitror, exiccent magis: sed certe exiccatio hæc non ea videtur mihi, quam quærimus: quærimus enim non eam, quæ ex alimento fit, quatenus alimentum est, sed magis illam, quæ circa humores fit, ut a medicamento: biscoctus autem panis quatenus alimentum membra exiccat, quod non quærimus quatenus autem medicamentum (quando et ipse siccus est) et qualitate, et imbibitione potest certe exiccare, sed a humores non transit hæc exiccatio, nisi prius exiccetur sanguis ab alimento factus, quare et supertitiosum semper existimavi hunc usum, et affectatum, et parum utilem. Spuma vero, quam collegisti, illinenda sunt ulcera, siqua sunt, necnon et callositates omnes, et loca quæ dolent.

sités et les endroits douloureux. Parfois cette boisson prise pendant trente jours suffisait. Parfois il fallait qu'elle fût prise pendant plus longtemps, soit que la matière fût plus épaisse et plus terreuse, et cela surtout dans les premiers temps, soit parce qu'on se servait de vieux bois, que la licence des malades fût plus grande, ce qui faisait que dans le plus grand nombre des cas il fallait donner ce breuvage non seulement une fois, mais deux fois. S'il vous plaît de faire le décocté dans du vin, il faut d'abord bien consulter le tempérament du malade, sa constitution, ses habitudes, son âge et le temps de l'année. Ce décocté peut encore être fait dans des eaux sublimées d'Endive et de Chicorée, de Houblon, de Bourrache et de plantes semblables, ce qui souvent nous a très bien réussi. Telle est la cure de Gaïac. Si vous n'en avez pas, vous pouvez user des bois précédemment cités :

Porro satis esse solebant huic potui dies triginta, nunc plures requiruntur, sive quod materia crassior et terrestrior facta sit, quam primus temporibus, sive quod non utamur ligno antiquo, et licentia ægrorum sit major, qua de causa in majori parte non semel sed bis dari hunc potum necesse est.

Si vero in vino facere decoctum placet, prius bene consule et temperaturam ægri, et habitudinem bene spectato, item et ætatem, et anni tempus. Potest idem decoctum fieri in aquis sublimatis Endiviæ, et Cichoreæ, et Lupulorum, et Boraginis, et similium quod juvantissimum nonnunquam vidimus, atque ita se habet, quæ per Guaiacum curatio fit : quo si careas, utere vel suprascriptis, Junipero, Citro, Cupresso, vel et Teda,

Genévrier, Citron, Cyprès, Pin, Térébinthe, Cèdre, Ébène, Calamus aromaticus, avec la racine de Gentiane.

Maintenant nous arrivons à ceux qui guérissent par la sudation. Leurs moyens sont simples. Les uns traitent par les sublimés: ceux qu'ils appellent Élixirs sont des médicaments très actifs, brûlants, dangereux, et dont il faut éviter de se servir. Les autres amènent la sueur par les médicaments que nous appelons sudorifiques, auxquels ils mêlent des aromates. Ainsi ils opposent une résistance à la putréfaction, liquéfient la matière et la convertissent en sueur. Ce qu'on a trouvé de meilleur est la racine de Squine, qui nous vient de Chine et nous est apportée par les armateurs qui vont à Calcutta, Ceylan et au delà. Les habitants du pays s'en servent dans beaucoup de maladies, surtout dans le Mal Français; elle provoque plus de

et Terebintho, et Cedro, et Ebeno, vel Calamo aromatico cum radice Gentianæ. Nunc ad eos veniamus, qui per sudorem curant : viæ eorum multiplices, alii per ea sublimata curant: quæ Elexir vocantur, omnia acutissima, et ignea, periculosa quidem, et evitanda: alii per ea faciunt, quæ simpliciter sudorifica dicuntur, quibus et aromatica admiscent, sic enim et putrefactioni resistunt, et materiam liquant, et in sudorem vertunt Præstantissimum inventum est radix Cynarum : ea (ut perhibent) e regione Sinarum defertur a negociatoribus iis, qui ad Calicut, et Taprobanem, et ultra navigant: qua incolæ utuntur ad ægritudines multas, præcipue autem ad morbum Gallicum: sudorem plus. quam credi possit. provocat, et exic-

sueur qu'on ne peut se l'imaginer, elle dessèche; aussi rien d'étonnant qu'elle ait tant de valeur dans cette maladie. Voici la façon de s'en servir: les racines sont coupées en travers en petits morceaux ronds dont on met 5 onces dans 12 livres d'eau dans un vase de terre cuite d'une capacité de 16 livres. On fait chauffer à feu doux jusqu'à diminution du tiers, et on donne le matin à boire 1 livre de ce décocté. Le reste est gardé pour être bu à la place de vin. On fait chaque jour un decocté de cette façon, puis on reste deux à trois heures dans son lit pour y suer, puis on se lève; mais il ne faut pas s'exposer à l'air extérieur avant sept jours. Cette cure dure à peu près vingt-cinq jours, c'est donc à peu près 25 onces de décocté à prendre pour achever cette cure. Pendant tout ce temps, tout excès vénérien doit être évité ainsi que toute alimentation acide et de diges-

cat, quare nec mirum est, si huic morbo valet: modus utendi hic est. Radices per transversum incidantur in assulas tenues rotundas, atque harum uncia I an libris XII aquæ ponuntur in vase testaceo, capaci libræ XVI, ac igne lento ac consumptionem tertiæ partis coquuntur, decocti libra I : datur in aurora bibenda, reliquum servatur loco vini potandum, ejusmodi decoctum diebus singulis fit: duas vel tres horas morari in lectulo oportet, ac sudare, mox surgendum, si videbitur, verum aperta aeri exponi non convenit, nisi post dies septem. Dantur autem toti curationi dies quinque et viginti fere ita ut unciis quinque et viginti tota curatio expleatur ; interea omnis venus cavenda, acerba omnia, et concoctu difficilia vitanda. Si vero careas

tion difficile. Si vous n'avez pas de cette racine, on peut la remplacer par la racine de Canne de nos pays, à laquelle vous pourrez ajouter de l'Acore odorant. Vous pourrez encore faire une décoction de racines de Bardane qui pousse merveilleusement à la sueur et à laquelle vous ferez bien d'ajouter de l'Iris, de l'Iris sauvage, de l'Acore, de la Lentisque. Il faudra se servir de ce décocté pendant plusieurs jour

On peut faire un autre décocté qui remplira toutes les indications : racines de Gentiane, de Bistorte, de Balsamum, d'Aristoloche, d'Iris, de Cannelle, de Scordium, de Dictame de Crète de chaque q. s. Faites-en une infusion et une décoction comme plus haut.

Tels sont les médicaments doux et sûrs que vous pouvez employer, les purgations habituelles ayant été faites, si la maladie n'est pas rebelle.

ea radice, uti potes loco ejus radice Cannarum nostratium, cui Calamum aromaticum addas: potes et radicem Personaciæ decoquere, quæ mire sudorem ciet, cui si Irim adjungas, vel Xirim, et Acorum. et Calamum aromaticum, et Schinanthum, utiliter facies : ac decocto utendum erit per dies plures. Potest et aliud decoctum fieri, quod intentiones omnes complebit. Gentianæ, radicum Bulalapathi, seu Bistortæ, Costi, Aristolochiæ, Iridis, Casiæ ligneæ, Scordii, Dictamni cretici, quod sufficit : de unoquoque infunde, decoque, ut prædicta. Hæc ergo sunt, quæ factis debitis purgationibus, si non recedit morbus, experiri potes, uti blandiora, et secura magis.

Nunc et acerba prosequamur, quibus primis temporibus sta-

Maintenant parlons des médicaments violents dont on s'est immédiatement servi dans les premiers temps et qui ont été découverts par les Empiriques. Ce sont : 1° la friction ; 2° la fumigation.

Quoique ces remèdes aient été trouvés empiriquement et par le fait de la similitude de cette maladie avec la Psore, ils ont cependant ici une application rationnelle, car il est constant qu'ils brûlent les germes, dessèchent et abstergent la matière, la liquéfient et la convertissent en sueur. La puissance de leur matière vient des caustiques ou des remèdes voisins des caustiques auxquels quelques-uns d'entre eux sont très convenablement ajoutés. Des remèdes qu'on emploie en frictions, les uns sont des caustiques puissants, non tels que le Vitriol, l'Orpiment et le Sublimé, mais tels que le Vif-Argent qui est presque la matière de ce médicament.

C'est un caustique violent parce qu'il est constitué de parties ignées très subtiles, comme le

tim utebantur, ab Empiricis primum inventa: alterum fuit inunctio, alterum suffitus : quæ quanvis Empirice inventa fuerit, et a similitudine (ut diximus) ad Scabiem, habent tamen idoneam rationem: nam ex iis constant quæ seminaria exurunt, et totam materiam exiccant, et abstergunt, et liquant, et in sudorem vertunt: materia eorum e causticis potentia est, aut e propinquis causticis, quibus adduntur convenientissima quæque. Quæ ergo in unctionem veniunt, alia sunt caustica potentia, non quidem quale Chalcanthum, et Arsenicum vocatum, et Sublimatum : sed quale Argentum vivum, quæ materia fere est hujus medicamenti : est autem potentia causticum, quod ex sub-

montre le Sublimé. Dès que ces particules sont entrées dans le corps, et y deviennent actives, soit qu'elles soient nées pour donner beaucoup de chaleur, quand elles sont unies ou séparées des autres, soit que les petites particules de vif-Argent soient aptes à s'échauffer davantage à la chaleur de notre corps, et bientôt à cause de la densité de la matière à brûler, il arrive qu'il se produit autour des germes et un effet desséchant et un effet caustique. On y ajoute des substances qui portent à l'intérieur les vertus des caustiques et qui en même temps rendent la matière plus molle pour la faire plus apte à se liquéfier, telles que les corps gras ; on y ajoute encore des remèdes qui substilisent, abstergent et liquéfient, et enfin s'opposent de toutes façons aux contagions. Tel est le remède dont nous nous sommes souvent servi : axonge de porc, 5 livres ; Beurre récent, 4 onces ; Térebenthine, Sty-

tilissimis, atque igneis partibus constat, quod Sublimatum ostendit : ubi igitur particulæ illæ intra corpus actu factæ sunt, sve quod per se sint natæ plurimum calefacere, simul ac unitæ sunt, et separatæ ab aliis, sive quod minima omnia Argenti vivi sint apta plurimum incalescere a calore nostro, et ob densitatem materiæ mox etiam exurere, tum quidem et exiccatio, et exustio circa seminaria contingit : adduntur et, quæ intro portent virtutes causticorum, et simul emolliant materiam, quo aptior sit liquari, ut pinguia, adduntur et, quæ subtiliant, et abstergunt, et liquant, ac postremo, quæ contagionibus modis omnibus adversantur : tale est, quo sæpe usi sumus, quod habet Axungiæ porcinæ libræ v, Butyri recentis unciæ III, Tereben-

rax liquide, ãã 2 onces; Encens, Myrrhe, Mastic, ãã 5 onces; Iris, Aristoloche, Gentiane, ãã 4 drachmes; Ellébore, 2 drachmes; Soufre, 5 onces: Nitre, 1 drachme; suc d'Aunée et d'Opium, ãã 1 once; huile de Laurier-rose q. s; Vinaigre, 1 once; Vif-Argent, un 1/8e du tout; qu'on mêle pour un onguent dans un mortier de fer.

On peut faire des formules plus douces et diverses suivant les indications et les différents cas. Il faudra noter ici que, plus il y aura de gommes plus il faudra ajouter de corps gras à l'onguent. Quand il y en aura moins, mais plus de pustules et d'ulcères, il faudra ajouter plus de poudre, et dans les organes délicats mettre moins de vif-argent. Quand la complexion sera chaude, appliquer des remèdes qui tempèrent, et ajouter plus de beurre, plus d'huile rosat et moins de remèdes desséchants.

thinæ, Styracis liquidæ, singulorum unciæ II, Thuris, Myrrhæ, Masticis, singulorum unciæ V, Iridis, Aristolochiæ, Gentianæ, singulorum drachmæ III, Hellebori drachmæ II, Sulfuris unciæ V, Nitri drachma I, succi Enulæ, succi Opii, singulorum uncia I, Olei laurini rosati, Q. S., Aceti unciæ V Argenti vivi pars omnium octava, misce et fiat unguentum in mortario ferreo Possunt et leniores compositiones fieri, et diversæ formari, prout et intentiones, et casus diversi sunt: quare et illud notandum erit, quod, ubi plus gummositatum videbitur, plus pinguedinum apponendum erit in unguento, ubi minus gummositatum, plus autem pustularum, et ulcerum, plus pulverum apponatur: in delicatioribus vero minus argenti addendum erit: ubi vero complexio calidior fuerit, imponenda, quæ temperent, ut Butyri

Avant de faire les frictions, il faut avoir provoqué très exactement les purgations ordinaires, faire la phlébotomie même, si cela est nécessaire. Le malade que l'on voudra frictionner sera placé dans un lieu chaud, puis oint partout sauf, sur la tête, sur la poitrine et sur les aisselles, puis on l'entourera d'étoupes chaudes. Il est quelques médecins qui leur mettent des sacs d'orge chaude entre les aines, sous les aisselles et sous les pieds de façon que l'onguent pénètre mieux, et que la sueur soit plus abondante. Les uns font la friction deux fois par jour, ce qui nous semble excessif. Ce sera assez de la faire une fois seulement. Quelques-uns font la friction après le déjeuner, pratique qui, si elle semble bonne au point de vue de la production de la sueur, nous paraît inepte au point de vue de la nutrition générale. Il nous semble préférable de faire la friction cinq heures avant le déjeuner. A ce moment cependant rien n'empêche qu'on donne un peu de

plus, et plus Olei rosacei, minus vero exiccantium. Prius autem, quam linias, exactissimæ purgationes procurandæ sunt, et phlebotomia etiam, si expedit : qui vero inungendus erit, loco calido ponatur, inungaturque totus præter caput, pectus et sub alis, tum stuppa multa calida fasciandus : sunt, qui et sacculos ex hordeo calefactos inter coxas et sub alis ac pedibus ponant, quo penetret unguentum magis, et sudet melius : aliqui bis in die inungunt, quod grave nimium est, satis erit, si semel inungas : quidam et statim a prandio ungunt, quod et si ad sudorem eliciendum accommodatum videtur, ad totam tamen nutricationem ineptum est, quare melius inungere per horas v ante prandium :

vin blanc pur. On peut faire les frictions pendant dix jours au bout desquels, si la bouche commence à s'ulcérer et si la salivation devient abondante, il ne faut pour continuer, mais cesser tant que la bouche sera malade, bouche que vous soignerez avec des fomentations de Lait, d'eau d'Orge, de sirop de Mûres ou de Miel rosat. Puis on recherchera la guérison des ulcères par des styptiques et par l'alun avec lequel on se lavera et on se gargarisera la bouche.

Il nous faut dire quels sont les avantages et quels sont les inconvénients de ce liniment.

Les avantages sont qu'il enlève les douleurs d'une façon merveilleuse, qu'il dissout les gommes, ou pendant la friction ou après, que les ulcères sont guéris, et que les pustules disparaissent.

Mais il n'est pas sans avoir des inconvénients et des accidents propres.

eo tempore nihil prohibet et meracum etiam vinum concedi. Possunt inunctioni dies x dari, a quibus si exulcerari os incipiet, et sputum multum emitti, id compescendum non est, sed sinendum, donec videatur os male affici, tum fove aut Lacte, aut aqua Hordei, et Diamoro, vel Melle rosato: mox etiam, ubi ulcerum sanatio quærenda sit, e stypticis, et alumine os ablue, et gargarissa. Dicendum autem, et quæ juvamenta ex hoc linimento consequantur, et quæ nocumenta : juvamenta erunt. quod dolores miro quodam modo tollentur, gummositates dissolventur, aut in ipsa unctione, aut post, ulcera sanabuntur, et pustulæ omnes recedent, verum non sine suis incommodis et malis, quorum primum est fœditas unguenti illius,

Le premier inconvénient est la fétidité de cet onguent qui est très grande. Ce sont les ulcérations de la bouche, de la gorge, et une saleté telle dans toute la bouche qu'elle peut durer quinze jours et davantage, et que rien ne me paraît plus affreux et plus intolérable. Aucun aliment ne peut être mâché ; c'est à peine si on peut boire, les dents sont luxées, le sommeil est perdu, et pendant tout ce temps, pour finir, rien de plus pénible ne peut être ressenti. La maladie disparue, beaucoup restent avec du tremblement : chez beaucoup le mal reparaît.

Les mêmes Empiriques ont encore inventé les fumigations. On place le malade dans une sorte de boîte recouvertes de vêtements de façon que le visage lui-même est caché, puis on brûle du Cinabre mêlé à de l'Encens. Le malade s'échauffe à cette fumigation d'une façon étonnante et sûre. C'est un médicament très violent, dont je n'ai jamais osé user pour tout le corps. Pour certaines parties, telles que

mox gravius est, quod os et palatum exulcerantur, ac sordities tanta per os concitatur per dies xv et amplius, ut nihil fœdius, nihil intolerabilius videatur : cibus nullus mandi potest, etiam vix sorberi datur, dentes luxantur, somnus adimitur, et breviter per in tempus nihil gravius sentiri potest : multi præterea sublato morbo tremuli remansere, multis revixit labes. Invenere idem Empirici et suffitum : ægrum collocant in matella, pannis optime circuntegunt, ut ne etiam os extet, tum Cynabarim cum Thure mistum urunt, quo suffitu incalescit æger mirum in modum, ac sudat : acerbissimum vero est medicamentum, quo ego nunquam ausus sum uti ad corpus totum, ad certas autem

les jambes et les bras, lorsqu'il existe des sphacèles, des gommes malignes, ou des douleurs, ou des ulcères de mauvaise nature, là en effet il me paraît tout à fait supérieur. Du reste, je conseille de s'en abstenir, et il ne faut pas se fier aux Empiriques, qui sont encore plus téméraires en osant donner par la bouche le vif-Argent sous la forme de Précipité en pilules, et comme si la puissance du vif-Argent était la même prise extérieurement ou prise par la bouche. Ils usent aussi de Cinabre, qui a en lui du vif-Argent.

On pourra me demander si les bains et quels bains conviennent à cette maladie, ceux d'Albano et de Porro, ou même les bains simples, s'ils peuvent dessécher, absterger, subtiliser et pousser à la sueur? A cela nous répondrons que notre expérience nous a fait remarquer qu'ils étaient de peu, sinon d'aucune

partes, ut crura, et brachia, quum vel sphaceli adsunt, vel feræ gummositates, vel dolores, vel ulcera male morigerata, etiam prestantissimum arbitror: cæterum ab eo abstinendum suadeo, nec Empiricis credendum, quibus nihil temerarium est magis, quando et per os etiam ausi sunt Argentum vivum, et quod Præcipitatum vocant, confectis ex iis pilulis exibere, quasi eadem vis sit Argenti vivi extra appositi, et devorati. Utuntur autem Cynabari, quoniam et in ipso potentia est vivum Argentum.

Quærat autem fortasse aliquis utrum balnea conveniant huic morbo, qualia Aponensia, et Porretana, aut etiam nostra, nam et exiccare possunt, et abstergere, et subtiliare, et sudorem inducere : ad quod dicimus experientia constare nihil aut parum

utilité. La cause en est, je pense, qu'ils sont trop faibles pour pouvoir liquéfier une matière aussi épaisse et aussi visqueuse.

Les infections plus légères de la peau, telles que la Psore et l'Impétigo, qui viennent de l'inflammation du foie et d'un phlegme vicié, peuvent être guéries par nos bains de vapeur qui ne peuvent guérir des infections plus profondes. C'est pour cela que les poudres qui ont été conseillées avec succès contre les contagions, et qui sont froides, telles que le Bol arménien, la Terre sigillée, les Pierres précieuses, n'ont contre cette maladie aucune valeur contrairement à celles qui sont chaudes, comme l'Encens et le Mastic, la Myrrhe, le Scordium, le Dictame, et d'autres administrées comme il plaira.

Il y a aussi certains accidents qui accompagnent cette maladie, et auxquels il nous faut particulièrement apporter des remèdes, et parmi eux la douleur

ea prodesse : causam ipse arbitror, quod debiliora sunt, quam ut possint materiam tam crassam, et tam lentam liquare: leviores quidem cutis infectiones, qualis est Scabies, et Impetigo, et quæ ab hepatis adustione contingunt, et salso phlegmate, vel nostra Calderiana tollere valenter possunt majora vero non possunt, propter eandem causam et pulveres, qui supra laudati sunt contra contagiones, frigidi existentes, ut Bolus armenius, et Sphragis, et Gemmæ, nihil ad hunc morbum valent, sed solum qui calidi sunt, ut Thus, et Mastix, et Myrrha, et Scordium, et Dictamnum, et alii, quocunque modo fuerint administrati. Sunt autem cum hoc morbo accidentia quædam conjuncta, ad que particulatim interdum oportet adhibere re-

de tête, occupant tantôt toute la tête, tantôt une partie seulement, quand une matière abondante s'est accumulée sous le péricrâne et le distend.

Cette douleur ne peut quelquefois être diminuée par aucun remède. Pour cela je n'ai rien trouvé de mieux que de frictionner la face interne des bras, là où est saillante la veine céphalique avec le liminent suivant : Suc d'Aunée, de Bryone, Styrax liquide, Térébenthine, ãã 1 once; Gomme Elemi, 5 onces; graisse d'Ours, d'Oie, Beurre, ãã 1 once 1/2; Encens, Iris, ãã, 3 drachmes ; huile d'iris, Q. S.; vif-argent un huitième du tout.

Il y a souvent des gommes d'une telle dureté que ni l'écume de gaïac ni les autres liminents habituels ne peuvent les faire disparaître ; surtout quand elles s'étendent le long du tibia, provoquant une douleur telle que la mort paraît préférable. Dans ces cas-là il faut recourir à des remèdes très

media, inter quæ est dolor capitis, interdum totum occupans, interdum partem, materia multa distenta, et coacta supra calvariam sub Pericraneo vocato, qui sæpe nullis remediis levari solent, ad quos ego nihil juvantius inveni, quam inungere interna brachia, præsertim qua venæ cephalicæ protenduntur, hoc linimento : Succi Inulœ, succi Bryoniæ, Styracis liquidæ, Terebenthinæ, singulorum uncia I, Gummi Eleni unciæ V, pinguedinis Ursi, Anseris, Butyri, singulorum uncia I, 5, Thuris, Iridis, singulorum drachmæ III, Olei Irini quod sufficit, Argenti vivi octavam partem. Sunt sæpe et gummositates tantæ duritiei, ut nec Guaiaci spuma, nec aliis solitis linimentis auferri queant; quandoque protenduntur per longitudinem tibiæ tanto dolore, ut

puissants. Quelques-uns usent des fumigations indiquées plus haut ; d'autres y répandent de la pierre Pyrite allumée et incandescente, et fomentent la région avec un décocté de Gaïac et de vinaigre.

On pourra encore se servir avec avantage de l'emplâtre suivant :

Racines de Concombre sauvage et d'Iris, ãã Q. S. ; faites cuire jusqu'à ce qu'elles s'attendrissent. Prenez-en 1 livre, puis ajoutez : Ammoniaque Sérapis, Galbanum, ãã 2 onces ; Styrax liquide, 1 once ; graisse d'Ours, Beurre, ãã 5 onces ; vif-Argent, 1/4 du tout, mêlez et faites-en un emplâtre.

Pendant ce temps, la gorge, le gosier s'érodent sous l'influence d'écoulements mauvais, qui, si on n'y porte secours, peuvent enlever la luette ; quelquefois même la corruption gagne les os. Les purgations habituelles étant faites, il faut conseiller des gargarismes avec un décocté de Troëne, de Plantain et de Grenades, dans lequel on ajoutera de

mors præferatur : quapropter ad valentissima remedia recurrere oportet : quidam suffitus prædictos adhibent, alii accensum et candentem Pyritem lapidem spargunt decocto Guaiaci, et aceti, et locum fovent. Confert autem et hoc emplastrum, Radicis Cucumeris agrestis, radicis Iridis, singulorum, quantum sat est, eoque, dum tenerescant, tum libram harum accipito, Ammoniaci, Serapini, Galbani, singulorum unciæ II Styracis liquidæ uncia I, 5, pinguedinis Ursi, Butyri, singulorum uncia I, Argenti vivi quartam omnium partem misce, et pro arte emplastrum confice. Interdum fauces, et guttur ex pravis destillationibus eroduntur, quibus nisi succurratur, sæpe gargareo absu-

l'Alun, de la Lie de vinaigre et du Nitre qu'on fera dissoudre avec du Bol arménien.

Si tout cela ne réussit pas il faut toucher le point malade avec un pinceau imbibé de l'eau de Verdet, de Sandaraque et d'Alun. Voici une eau, à cet égard admirable : qu'on distille de la Thériaque dans de l'eau-de-vie et du vinaigre avec un alambic ; l'eau qui en sort très limpide est chargée de nombreuses vertus, surtout excellente quand on veut conduire plus profondément la puissance d'un médicament. Si donc vous dissolvez dans cette eau du Bol arménien ou de la Terre sigillée, et que vous touchiez avec le remède les parties érodées, vous absorberez les germes de cette contagion, et guérirez toute l'érosion.

Chez quelques-uns les poils tombent, soit la

mitur, sæpe usque ad ossa transit corruptionem factis ergo purgationibus, et, quas potes, diversionibus gargarissare oportet decoctum, quod fit ex Ligustro, et Plantagine, et Cytinis, in quo mox Alumen, et Fæx aceti, et Nitrum dissolvantur cum Bolo armenio.

Tangere item oportet locum, si hæc non conferunt, bombice infusa in aqua Æruginis œris, Sandaracæ, et Aluminis, fit et aqua ad id mirabilis, destillatur Theriaca in aqua vitæ, et aceto per elambicum, aqua exit limpidissa virtutum multarum, præcipue autem valens, ubi profundis conduci vis medicamenti debet si ergo Bolum armenium, aut Sphragida in eo dissolveris, ac partes erosas terigeris, et seminaria ejus contagionis absumes, et erosionem omnem sanabis. Nonnullis et pili cadunt, aut barbæ, aut superciliorum, aut et capitis, quod deformes, et

barbe, soit les sourcils, soit les cheveux, ce qui rend les hommes laids et ridicules. Pour cela faites immédiatement des pilules de la grande confection de Coloquinte, faites-les prendre aux repas, faites cuire du Gaïac avec du Miel et du Ladanum dans du vin, et faites des fomentations sur les endroits malades avec le décocté chaud.

Est encore très bon ce cosmétique odorant : Fruits, 2 onces; Ladanum, 5 onces ; Musc, 3 grains; Eau de rose dans laquelle ont bouilli 4 grains de sublimé, 5 onces. Mélangez tout, incorporez bien et faites onction.

Est encore bonne l'eau distillé de Thériaque dont nous avons parlé plus haut.

Il peut arriver que des petits enfants qui ont cette maladie, gagnée soit de leur mère ou d'une nourrice, ne peuvent être soignés par les remèdes cités plus haut. Dans ce cas j'ai pris l'habitude de faire une décoction de Gaïac de la façon que nous

ridiculos homines facit : continuo ergo et speciebus Hieræ Diacolocynthidos pilulas confice, et a cibo suscipe, tum Guaiacum cum Melle, et Ladano in vino coque, et fove locum eo decocto calido. Valet et hoc odoriferum, quod habet Pomatæ vocatæ unciæ II, Ladani unciæ V, Musci granula III, Aquæ rosatæ, in qua bollierint granula VI, Sublimati uncia I, misce omnia, et bene incorpora, et line. Valet et aqua prædicta e Theriaca destillata. Accidit quandoque ut adolescentuli sint, qui hoc laborant morbo, vel e matre contracto, vel e nutrice, quibus predicta auxilia præstari non possunt his casibus ego consuevi facere decoctionem Guaiaci, quo pacto monstravimus supra, mox decoctum

avons indiquée plus haut, puis ce décocté est distillé à l'alambic dans de l'eau très pure et donné à boire à l'enfant chaque jour à la dose de 4 à 5 onces; ce décocté n'est pas désagréable à boire, et il est très utile.

Voici ce qu'il m'a paru bon de dire sur la Syphilis. Si vous m'avez bien suivi, vous pourrez faire des compositions nombreuses et variées suivant les âges et le sexe, les complexions, la matière et le reste, qui à cause de leur diversité demandent des remèdes différents.

id per elambicum in purissimam aquam destillari jubeo, ac puero bibendam do diebus singulis unciæ III, vel IV ea et ebibi non ingrata est, et non parum juvat. At que hæc demum sunt, quæ de Syphilide dicenda mihi visa sunt, ad quæ si quis recte respexerit, compositiones multas, et varias formare poterit pro ætatibus, et sexu, et complexionibus, et materia, et reliquis, quæ, diversa quum sint, diversa etiam remedia exposcunt.

CHAPITRE XI

DU TRAITEMENT DE L'ÉLÉPHANTIASIS

Les auteurs qui ont écrit sur le traitement de l'Éléphantiasis ont simplement considéré la matière seule dans laquelle il consiste et ont seulement parlé du traitement du l'Éléphantiasis qui se fait primitivement en nous. Quant à celui qui a été contracté d'un autre par contagion et de celui qui se fait primitivement en nous, et qui renferme des germes de contagion, ils n'y ont certes pas touché comme il était convenable de le faire. Car dans l'Éléphantiasis qui a été contracté par la contagion, l'individu étant sain, la bile noire n'étant pas en excès, par les dieux! que ferez-vous au début? si vous hâtez la maturation de la matière, si vous

CAPUT XI

DE CURATIONE ELEPHANTIÆ

Qui de curatione Elephantiæ scripsere, sicuti materiam solam, in qua consistit, considerarunt, ita de ea fere sola, quæ in nobis primo fit; curationem tradidere, de ea vero, quæ per contagionem ab alio concepta est, atque ea quoque, quæ primo in nobis fit, quatenus contagionis rationem includit, nihil certe attigere, quod profecto par erat facere ; nam in ea quidem, quæ contagione contracta est, sano alioquin homine existente, et melancholia non exuberante, quid per Deos facies

l'évacuez ; pourquoi dans celui qui se fait primitivement en nous Archigène se servait-il des pâtes épilatoires et des caustiques, ou de médicaments voisins, pourquoi ne faisons-nous pas comme dans le cancer puisqu'ils sont de la même matière ?

Certes, il ne fallait pas seulement dire qu'il y avait excès d'humeur bilieuse dans les veines, que la rate était impuissante à l'en tirer, à la digérer, à la chasser à la peau et à y produire des pustules; il fallait encore expliquer qu'il y avait là de la putréfaction — une putréfaction spéciale, sordide et close, renfermant des germes de contagion, et que c'est en cela que l'Éléphantiasis diffère du cancer — quoique ces deux maladies aient au fond une matière commune.

Si vous entendez quelque part Galien dire qu'il faut soigner de la même manière et l'Éléphantiasis

per initia? si materiam digeras, si evacues, cur et in ea, quæ in nobis fit, Archigenes psilothris utebatur, et causticis, vel iis, quæ causticis propinqua sunt? cur non ita in Cancro operamur, quum ex eadem materia sint? certe non oportebat solum dicere, redundante in venis melancholico humore, et non potente a splene trahi, et digeri, expelli a natura ad cutim, atque illic eas pustulas facere, sed oportebat et illud enarrare, quod illic putrescit, nec solum hoc, sed quod putrescit sordida quadam, et conclusa putrefactione, per quam et contagionis seminaria includit. atque in hoc a Cancro differt, propter quod aliis Cancer aliis Elephantia indiget, quæquam remota in materia communicent : qua propter si alicubi audies Galenum dicere

et le cancer parce qu'ils sont de la même matière, il faudra comprendre de la même matière éloignée et profonde.

Il y a un double but à remplir dans l'Éléphantiasis : l'un qui vise cette matière éloignée qui abonde dans le corps, et l'autre cette matière qui se putréfie sous la peau et est contagieuse. Si cette première matière paraît très abondante, il faut couper la veine ou plutôt les deux veines basiliques s'il y a urgence et que le reste le permette. C'est ce qu'on fait au début quand l'affection contagieuse s'est déclarée chez un premier individu. Car, lorsqu'elle aura été gagnée par un autre, que la maladie est déjà en plein processus, qu'elle est maligne, si on coupe la veine à ce moment, on entraînera en dedans le contage et on mettra le malade dans un grand danger; il faudra hâter la digestion du reste

eodem modo curari oportet Elephantiam, quo et Cancrum, quod ex eadem materia sint, intelligas oportet, quantum ad antecedentem, et remotam materiam spectat. Duplicem igitur scopum in Elephantia esse scito, alterum ad materiam istam remotam, si quæ est, quæ in corpore redundet, alterum ad materiam, quæ circa cutim jam putrescit, et contagiosa fit ; si igitur prior illa materia redundare tibi videbitur, protinus secare non solum venam basilicam debes, sed et utranque, si expediens videbitur, consentientibus cæteris, verum per initia hæc fiant, et quum in aliquo primo oborta est contagione nam, ubi aut ab alio accepta fuerit, aut in tantum processerit ut fera jam sit, tum, si secabis venam, contagem introrsum trahes, et hominem in majori periculo statues reliquam vero materiam

de la matière et bientôt l'évacuer. Cette digestion s'obtient ou par les médicaments incisifs ou atténuants, ou abstergents, auxquels on mêle ceux qui humectent doucement. Sera très bon pour cela le petit-lait de chèvre dans lequel on fera une décoction de Sauge des montagnes, de Thym, de Mousse épithymique, de Sarriette, de Scordium, de Dictame de, Crète d'Iris, de Chicorée, de Lichen, de Millefeuilles et de plantes de ce genre qu'on variera suivant que la matière sera plus ou moins enflammée, brûlée. Les sirops à employer seront : l'Oxymel, le sirop d'Epithymum, de Fumeterre, de Saponaire, de Pommes, etc.

On amènera des évacuations par les confections magistrales de Coloquinte, de Rufus et d'Archigène et encore par l'Ellebore, l'Epithymum, le Séné, le Polypodium et plantes semblables.

La matière qui fait des pustules et qui veut être

digerere oportebit, et mox evacuare, digeremus autem per ea, quæ incidunt, subtiliant, et abstergunt, ea commiscentes, quæ leviter humectent : quare aptissimum erit Serum caprinum, in quo decoquantur Stœchas et Thymum et Epithymum, et Satureia, et Scordium, et Dictamnum creticum, et Iris, et Seris, et Lichen et Stratiotis, et ejusmodi, quæ varianda erunt prout et materia modo minus, modo magis exusta est : syrupi vero erunt, et Oxymel, et qui fit de Epithymo, et de Fumo terræ, et sabor, et de pomis et ejusmodi. Evacuare autem oportebat per Hieras, qualis est Diacolocynthidos, et Ruffi Hiera, et Archigenis, necnon et per Helleborum, et Epithymum, et Senam, et Polypodium, et similia. Materia vero, quæ pustulas facit, et ipsa quidem digeri

digérée, il faut la préparer afin de la faire évacuer, et à cet effet il faut user de médicaments qui subtilisent et amollissent doucement. Comme cette matière est comprise dans une certaine viscosité et une certaine saleté, et qu'elle contient des germes de contagion, il leur faut des abstergents et des desséchants; des desséchants très actifs ou des caustiques ou des médicaments proches des caustiques.

Les médicaments qui ont de la valeur contre cette affection contagieuse sont : le Nitre et le Soufre, l'Ellébore, le Cèdre, l'Encens, l'Iris, le vif-Argent, la Térébenthine, le Styrax liquide, auxquels on ajoute de la graisse; les meilleures graisses sont celles de Taureau, de Renard, d'Ours et de Lion. On pourra m'objecter : Comment des remèdes aussi chauds peuvent-ils convenir puisque la matière et les germes consistent dans une certaine inflammation et qu'ils semblent devoir augmenter dans l'un et l'autre l'inflammation.

vult; hoc est parari, ut absumi possit: faciunt autem hoc, quæ subtiliant, et leniter molliunt, quoniam vero et lentore quodam, ac sorditie referta est ea materia, tum et seminaria contagionis includit, abstergentibus et exiccantibus indiget, exiccantibus autem non mediocriter, sed validioribus, et aut potentia causticis, aut propinquis : medicamenta igitur, quæ huic contagioni valent, sunt, quale Nitrum et Sulfur, et Helleborus, et Cedria, et Thus, et Iris, et Argentum vivum, et Terebenthina, et Styrax liquida, quibus addantur adipes, e quibus placeant Taurinus, Vulpinus, Ursinus, et Leoninus. Dubitabit autem aliquis, quomodo tam calida conveniant, quoniam tam materia,

Cependant nous voyons les anciens avoir usé de ces médicaments, du Nitre, d'Alcyon, des Pâtes épilatoires, des deux Ellébores et des trochisques d'Andron.

Nous pensons donc qu'on fera bien d'éteindre la contagion par ces médicaments. Mais ce qui sera le plus convenable, ce seront les applications humectantes et surtout un peu réfrigérantes. Il me plaît assez d'ajouter du Beurre, du mucilage de Psyllium, du sceau de Salomon, du suc de Solatrum et des plantes semblables afin de ne pas brûler le sang outre mesure.

Ce qui a le plus de vertu, c'est encore le vif-Argent comme dans le Mal Français.

Ajoutez à cela comme ayant quelque valeur : la chair de Vipère, le vin de Vipère, de Salamandre et des Merlus qui vivent sous les roches, et encore

quam seminaria in adustione quadam consistunt, quare fieri videtur ut in utroque adaugeatur adustio : veruntamen videmus et antiquos ex his medicamenta exhibuisse, qui et Nitro, et Alcyonio, et Psilothris, et utroque Helleboro, et trochiscis Andronis utebantur : recte igitur fieri existimamus, ut per prædicta contagionem hanc extinguamus, sed convenientissime apponentur aliqua, quæ tum humectent, tum et aliquantulum refrigerent ; placet igitur, ut et Butyrum addatur, et mucilago Psylli, et Polygonati, et succus Solatri hortensis et similia, ne plus æquo sanguinem exuramus : præcipuam autem et in hoc vim habet Argentum vivum, sicut et in Gallico morbo. Ad hæc autem valet et Viperæ caro, et viperatum vinum, et Crocodilorum terrestrium, et Asellorum, qui sub urceis degunt, nec-

le Trèfle, l'Asphaltite, la Sydéritis, le Jonc odorant, la Râclure d'ivoire ; j'aime aussi les bains tièdes.

Si on fait des frictions comme les anciens, il ne faut pas en faire plus que de raison.

Il y a encore d'autres maladies consistant dans la contagion, telles que la Lèpre des Grecs, la Psore, les Papules, les Aires, l'Ophiasis, certaines Ophtalmies, certaines Dysenteries du traitement desquelles nous ne voulons pas parler, pensant que, par ce qui précède, nous avons assez clairement montré la voie à suivre pour les soigner convenablement.

Tel est ce que nous avions à dire sur le sujet que nous nous étions proposé de traiter.

non et Trifolium asphaltite, et Syderitis herba, et Calamus aromaticus, et rasura Eboris : placent et Balnea tepida, in quibus si more antiquorum inunctiones prædicta fiant, non certe præter rationem fiet.

Sunt porro et alii in contagione constituti morbi, ut Lepra, ita a Græcis vocata, et Scabies, et Papulæ, et Areæ, et Ophiases, et Ophthalmiæ quædam, et Dysenteriæ etiam nonnullæ, quorum omnium curationi scribendæ parcemus, existimantes e prædictis viam unicuique satis patere ad ea recte tractanda : quare, et quantum ad institutum nostrum negotium attinet, hæc dicta sint.

NOTES

NOTES DE LA PRÉFACE

Nous n'avons pas cru devoir donner la préface en entier telle qu'elle existe dans les premières éditions (Venise, 1546; Lyon, 1550); nous n'avons donné et traduit que la dernière partie, la seule reproduite par les éditions des œuvres complètes.

Fracastor y affirme être le premier à avoir parlé de la contagion ; c'est du reste l'opinion de Mercuriali, qui, en 1577, dans une de ses leçons sur la Peste, écrit : « Hieronymus Fracastor, vir, tempestate nostra omni laude dignissimus, et *qui primus aperuit hominum oculos ad intelligendum contagium.* »

NOTES DU LIVRE PREMIER

Page 1. — *De contagionibus.* Certaines éditions, notamment celle de Lyon (1550), portent : « De contagione. »

Page 3. — *Le Livre de la Sympathie et de l'Antipathie des choses.* Le livre de la sympathie et de l'antipathie des choses qui, dans les premières éditions, précède toujours les trois livres de la contagion, est une sorte de petit résumé des connaissances de l'époque en philosophie, en physiologie, en physique et en chimie.

Page 6. — *Le mixte.* Voici comment Littré définit le mixte : « Terme de l'ancienne chimie désignant tout corps composé d'éléments hétérogènes ou de différente nature, et souvent composé d'éléments imaginaires. » L'antimoine est un mixte.

Fracastor considère le corps humain comme un mixte.

Page 8. — *La Psore.* Nous traduisons le mot Scabies par Psore pour des raisons que nous donnerons ci-après. Du reste, plus

loin, Fracastor lui-même dit : « Psora quam nostri vocant Scabiem. »

Page 8. — *Les aires*. L'alopécie en aires (la pelade), « alopecia areata ».

Page 19. — *La laine*. C'est aussi l'avis d'un de nos accoucheurs contemporains qui n'admet pas comme garde dans sa clientèle une certaine catégorie de sœurs portant des vêtements de laine.

Page 22. — *L'animal appelé catablepha*. Cet animal n'est décrit que dans Pline et sous le nom de *catoblepa*. Rabelais (livre V, chap. xxx) traduit ainsi le passage de Pline : Des catoblepes, bestes sauvages, petites de corps ; mais elles ont les têtes grandes sans proportion ; à peine les peuvent lever de terre ; elles *ont les yeux tant vénéneux que quiconque les voit meurt soudainement*, comme qui verrait un basilic. »

Nous pensons qu'il faut ranger le catoblepa parmi les animaux imaginaires.

Page 23. — *Invoquer des propriétés occultes*. Cf. Fernel, *De abditis rerum causis*. Paris, 1560, p. 303, 306, 383. — Les propriétés occultes étaient alors une sorte de « caput mortuum » où l'on mettait tout ce que l'on ne pouvait arriver à expliquer rationnellement. Ce « caput mortuum » existe toujours, mais il est moins plein qu'alors.

Page 31. — *La Pirette*. La ptarmique (Synanthérée), herbe à éternuer.

Page 39. — *Quæ visio quidem, non est sed vitium in oculo*. Le grave Fracastor n'a pas résisté à la tentation de faire un jeu de mots : *visio vitium*.

Page 58. — *Les unes se font primitivement en nous*. Comme on a pu le voir, tantôt le mot « contagio, contagiones » est employé dans l'acception de contagion et d'affection contagieuse. Ici Fracastor admet, en quelque sorte, la spontanéité morbide ou plutôt l'autoinfection, qui sont peut-être la même chose. Il n'y a pas d'autre moyen, du reste, d'expliquer les cas sporadiques d'affections contagieuses.

Page 69. — *Ophiasis*. Sorte d'alopécie.

Page 76. — *En Afrique*. On voit que ce n'est pas seulement de nos jours que l'Afrique a été envahie par les criquets.

NOTES DU LIVRE II

Page 84. — *Ce qu'actuellement on entend par fièvre, et comment elle se fait*. Les théories d'alors sur la pathogénie des fièvres étaient galéniques. On distinguait trois espèces de fièvres :

La fièvre éphémère, la fièvre putride, la fièvre hectique.

La fièvre éphémère, caractérisée par son apparition et sa disparition rapides ;

La fièvre putride, causée par un mauvais état des humeurs et durant plusieurs septenaires, et caractérisée par des jours critiques ;

La fièvre hectique, la fièvre lente, qui n'a pas de durée limitée et qui ne se termine que par la mort.

Maintenant, d'une façon générale, la fièvre était caractérisée par de la chaleur engendrée d'une façon exagérée dans le cœur ou dans ce qu'il contient (sang et partie aérienne du sang).

Page 88. — *Putréfaction du sang menstruel, etc.* Théorie ancienne et galénique.

Page 91. — Dans tout ce chapitre, le plus remarquable de l'ouvrage, Fracastor détruit par une logique rigoureuse la théorie des fièvres pestilentes selon Galien et J.-B. Montanus ; néanmoins sa nouvelle conception de la pestilence n'eut pas grand retentissement et fut même plus tard très vigoureusement combattue par Mercuriali dans ses leçons sur la Peste.

Page 107. — *Les Esprits*. Fluide subtil qu'on supposait être formé dans le cerveau et distribué par le moyen des nerfs dans toutes les parties du corps.

Page 114. — Cette fièvre éphémère pestilente est ce qu'on appelle la « suette anglaise ».

Page 127. — *La fièvre lenticulaire* est le « typhus exanthématique. » (Cf. Murchison.)

Page 131. — *La fièvre vraiment pestilente*, la vraie peste, la peste à bubons.

Page 139. — *De la phtisie contagieuse.* Chapitre nouveau; l'étiologie qu'il donne de la phtisie non contagieuse est l'étiologie hippocratique.

Page 140. — *S'il n'est pas ulcéré, il est déjà devenu flasque et putride.* Fracastor semble avoir voulu esquisser là deux degrés dans la phtisie.

Page 183. — *De l'Éléphantiasis.* L'Éléphantiasis est une forme de lèpre, la lèpre tuberculeuse.

Page 198. — *De la Lèpre proprement dite et de la Psore.* Cette lèpre proprement dite est une forme de la lèpre telle que les modernes la conçoivent. La Lèpre trophoneurotique ou anesthésique. Quant à la Psore, que les contemporains de Fracastor appellent Scabies et qu'on serait tenté de traduire par Gale, la confusion la plus grande règne dans les auteurs sur ce sujet, aussi bien dans Galien que dans Celse, et plus tard, dans Lorry. La Scabies, que nous traduisons par Psore à l'exemple du Pr Fournier (V. sa traduction de Fracastor), est une affection de la peau contagieuse et prurigineuse. (Cf. Celse, traduction *Des Étangs*, notes.)

Page 214. — *Strumes ulcérées.* Fait d'observation reconnu vrai depuis qu'on a démontré l'inoculabilité de la scrofulo-tuberculose.

NOTES DU LIVRE III

Page 229. — *Tormentille.* Cette herbe ne paraît pas avoir conservé ces propriétés thérapeutiques.

Page 230. — *Bol arménien*, ou bol d'Arménie, bol fait avec de la terre d'Arménie. La terre de Lemnos était encore plus renommée. On cite encore la terre de Samos. Ces différentes terres étaient encore appelées terres sigillées parce que, lorsqu'elles étaient livrées dans le commerce, on y imprimait un sceau ; le bol d'Arménie était d'un rouge vif dû à l'oxyde

de fer. La terre de Lemnos était ou blanche ou rouge ; on en formait de grosses pastilles sur lesquelles on imprimait le sceau du Grand Seigneur.

Page 231. — *Le Scordium*, ou encore Germandrée d'eau, « Teucrium Scordium, » labiée dégageant une odeur alliacée, fait partie du Diascordium et vient d'être remis en honneur par le Dr J. Chéron. (V. *Bulletin médical*, 1892, p. 1416.)

Page 237. — *Le Vatrachium*, ou plutôt batrachium, une soste de renoncule.

Page 237. — *Les Hermodactes*. « On employait autrefois sous le nom d'hermodactes les bulbes du Colchicum Variegatum. » (Cauvet.)

Page 237. — *Onguent egyptiac*. (Voir Bouchardat.) Il était composé de Miel, de Verdet et de Vinaigre.

Page 238. — *Trochisques d'Andron*. Trochisques astringents composés d'Alun, Sel ammoniac, Colcothar, Myrrhe, Encens, Noix de galle, etc.

Page 238. — *Le Laser*. Le Laser est une gomme produite par le Sylphium. (V. Cauvet, t. II, p. 316.)

Page 238. — *Le Macer*. « C'est une écorce qui vient d'Afrique et qui est jaunâtre, épaisse, d'un goût astringent, et qu'on donne à boire en décoction contre les flux sanguins, les dysenteries et les diarrhées. » (And. Matthiole, *Commentaires de Dioscoride*, 1553, p. 122.)

Page 239. — *L'Élixir de Mithridate*, ou encore l'Électuaire de Mithridate, est une sorte de Thériaque contenant plus de cinquante substances, ainsi appelée parce qu'on prétend qu'il fut inventé par Mithridate, roi du Pont et de Bythinie, qui en prenait comme antidote tous les jours pour échapper aux tentatives d'empoisonnement de ses ennemis. L'histoire ajoute, pour en démontrer l'efficacité, que, voulant s'empoisonner — craignant d'être fait prisonnier par Pompée, — il ne put y réussir à cause de son remède qui détruisait la force des poisons, et qu'il fut forcé de se faire tuer par un esclave.

Page 280. — *Œnanthe*. Ombellifère.

Page 289. — *Oxycras*. Boisson faite avec la Prunelle (baie d'aubépine).

Pages 329-330. — *Pilules aggrégatives* ou *polychrestes* de Mésué : Aloès, Turbith, Diagrède, Myrobolans, sucs d'Aigremoine et d'Absinthe, Agaric, Polypode, Coloquinte, Mastic, Roses rouges, Sel gemme, Épithyme, Anis, Gingembre, Électuaire rosat cholagogue, etc. — Ces pilules étaient dites aggrégatives parce qu'elles avaient la vertu « de *rassembler* les humeurs de façon à en purger de plusieurs sortes ».

Pilules arthritiques : Aloès, Scammonée, Hermodactes, Turbith, Agaric, etc. etc. — Ces pilules étaient considérées comme « *purgeant les jointures* ».

Pilules indiennes : poudres d'Hière simple, Stœchas, Épithyme, Myrobolans, Ellébore noir, Polypode, Agaric blanc, Coloquinte, Pierre d'azur, etc. etc.

Pilules d'hermodactes : Aloès, Hermodactes, Myrobolans Turbith, Coloquinte, Bdellium, Sagapénum, Castoréum, Opoponax, Safran, etc.

Pilules de pierre d'azur : poudre d'Hiéra, Picra, Agaric, Pierre d'azur préparée, Scammonée, Ellébore noir, etc.

Électuaire indique ou Grand Électuaire indique de Mésué : Turbith, Diagrède, Cannelle, Girofle, Spica, Nard, Casse odorante, Macis, Santal, bois d'Aloès, Noix muscade, Galanga, Cabaret, Mastic, etc. etc. — Ce Grand Électuaire avait la réputation de « purger la pituite spécialement et même *toutes* les autres humeurs de *toutes* les parties du corps ».

Benedicte : Turbith, racine de petite Ésule, Hermodactes, Diagrède, etc. etc. — Elle était réputée « purger la pituite et les sérosités de toutes les parties du corps ».

Confection Hamech : Coloquinte, Myrobolans, Séné, Rhubarbe, Agaric, Scammonée, etc. etc.

(Pr Fournier, notes à Fracastor.)

Page 360. — *Confections magistrales de Rufus et d'Archigène*. Préparations à base d'aloès.

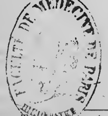
TABLE DES MATIÈRES

LIVRE II

DES MALADIES CONTAGIEUSES

LIVRE III

DU TRAITEMENT DES MALADIES CONTAGIEUSES



Tours, Imprimerie DESLIS FRÈRES, rue Gambetta, 6.





